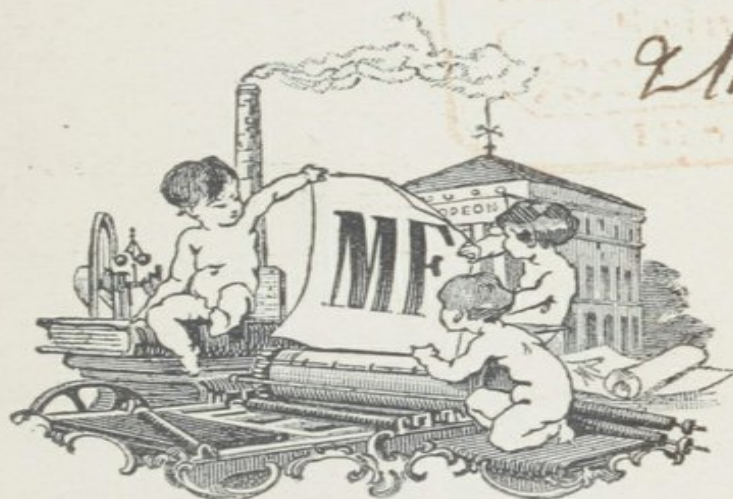


AIMÉE DU ROI

PAR

H. AYRAUD-DEGEORGE ET E. VAUQUELIN



PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON.

1883

(Tous droits réservés).

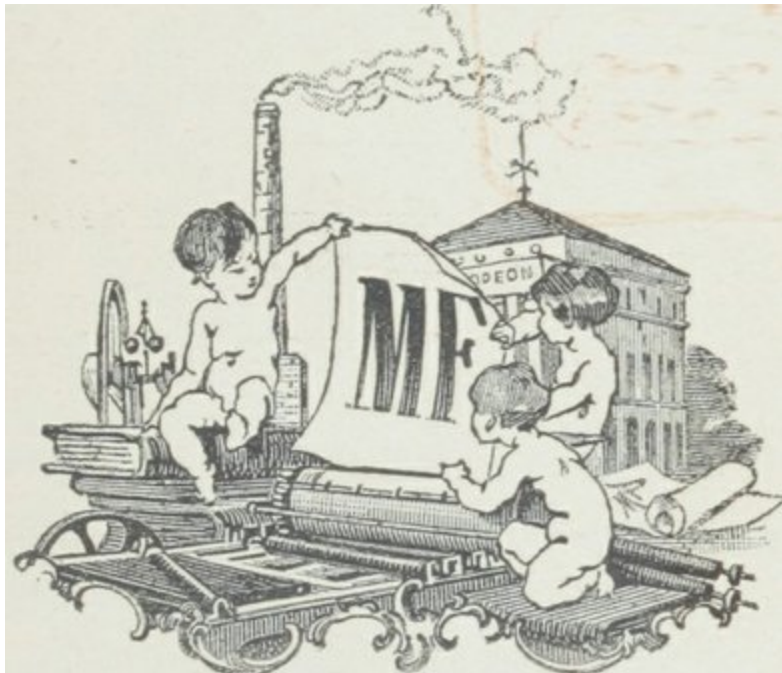


IMPRIMERIE C. MARPON ET E. FLAMMARION
RUE RACINE, 26, A PARIS.

AIMÉE DU ROI

PAR

H. AYRAUD-DEGEORGE ET E. VAUQUELIN



PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

1883

(Tous droits réservés).

AIMÉE DU ROI

I

LE PROVINCIAL DE FRANCE

A l'époque où commence cette histoire, celui qu'on avait désigné tour à tour sous les noms de prince de Béarn et de roi de Navarre s'appelait Henri IV, roi de France par la grâce de Dieu et un peu aussi, comme lui-même le disait en riant, par la vertu du « droit canon ».

Au dedans comme au dehors, la paix, après les longues et sanglantes luttes de la fin du siècle précédent, paraissait assurée pour longtemps.

Le dernier conspirateur semblait avoir disparu avec le maréchal de Biron, et le dernier régicide avec Jean Châtel.

Un fait qui confirmait tout le monde dans cette quiétude de l'avenir, c'était le rappel des jésuites, chassés de France après la tentative de Jean Châtel, leur élève, dont le Parlement de Paris les avait déclarés complices.

Soit que le roi ne crût pas à la complicité des révérends pères, soit plutôt qu'il aimât mieux les avoir pour amis que pour ennemis, il venait de leur

octroyer la permission de séjourner dans ses États.

Une seule condition avait été mise à cette grâce : c'est qu'un des leurs resterait attaché à la cour en qualité de confesseur du roi, garantissant ainsi, par sa présence auprès du souverain, la soumission de la Compagnie aux lois du royaume et sa fidélité à la personne du monarque.

Cette condition, qui pouvait devenir pour eux un précieux avantage, les jésuites l'acceptèrent avec empressement, et le provincial de France, le R.P. Domenico Brandi, désigna pour remplir l'office de confesseur le père Cotton, dont la bonhomie et les allures gaillardes devaient plaire au roi, demeuré toujours un peu soudard, sous la majesté royale.

Le R.P. Domenico Brandi était, son nom l'indique, de -cette race italienne si fertile en génies politiques et de laquelle sont sortis tant de maîtres des nations, depuis les proconsuls que la Rome républicaine envoyait régner sur les peuples vaincus, jusqu'aux légats que la Rome des papes envoyait dicter ses volontés aux monarques soumis.

Comme le fondateur de l'Ordre, comme Ignace de Loyola, Domenico Brandi, avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, avait porté les armes et vécu de la vie aventureuse des camps.

De son premier état, il avait conservé quelque chose d'impérieux et de hautain que, malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas toujours à dissimuler.

Il savait pourtant, à l'ordinaire, se métamorphoser au point d'être méconnaissable. C'était lui qui avait été chargé par le général des jésuites de négocier avec Henri IV le rappel de l'Ordre en France, et, tout rusé que fût le Béarnais, qui dans sa jeunesse avait fait de la politique avec ce rude joueur qu'on nommait Catherine de Médicis, il fut battu par le diplomate de la Compagnie.

Avec une bonne foi entière, il avait reçu les promesses de soumission de ce moine au langage douxcereux, au maintien modeste, qui parlait les yeux baissés ou béatement levés au ciel et savait rendre sa voix de capitaine, hautaine et mâle, hésitante et timide comme la voix d'un enfant.

Le moyen de deviner sous ces dehors bénins le fanatisme farouche de l'extatique, l'invincible énergie de l'ancien condottiere et l'ambition sans bornes du prêtre romain ?

Le succès de ses négociations désignait Domenico Brandi pour être le provincial de France.

Ce fut donc lui qui ramena ses compagnons à Paris. Ils y revinrent beaucoup plus nombreux qu'ils n'en étaient partis ; si bien que le vieil hôtel de Clermont étant devenu insuffisant pour leur installation, ils achetèrent, des deniers que leur avait légués leur protecteur Guillaume Duprat, de grands bâtiments situés rue Saint-Jacques et désignés sous le nom de « cour de Langres ».

En outre, ils établirent, à l'extrémité de la rue Saint-Antoine une vaste maison professe, sur l'emplacement de laquelle s'élèvent aujourd'hui les constructions du lycée Charlemagne.

Cette maison ne se distinguait des nombreux hôtels que les gentilshommes de robe ou d'épée habitaient dans le voisinage que par la chapelle, son annexe, devenue plus tard l'église Saint-Paul.

Derrière la maison s'étendait un jardin immense, séparé du cimetière Saint-Paul par un mur élevé et qui se prolongeait jusqu'à l'enceinte même de la ville.

Le provincial occupait dans cette maison un logement composé de deux pièces.

La première était sa cellule.

Pour tous meubles, on y voyait un lit étroit portant un mince matelas, une chaise unique et, au pied d'un grand crucifix de bois noir, cloué sur la paroi blanche de la muraille, un prie-Dieu.

Dans la seconde pièce, aux murailles froides et nues, comme celles de la cellule, se trouvaient une vaste table de chêne, quelques chaises et, devant la table, un fauteuil de bois au dossier élevé, sans coussin.

Cette chambre n'était éclairée que d'un seul côté, par deux fenêtres donnant sur le jardin. Le fauteuil était placé entre ces deux fenêtres. De telle sorte que Domenico n'avait pour tout horizon, de l'autre côté de la vaste table chargée de papiers et de livres, que le mur sur lequel était peinte une immense croix allant du plancher au plafond.

Sur la muraille de droite, on lisait ces mots écrits en caractères noirs :

AD MAJOREM DEI GLORIAM

Et sur celle de gauche, en caractères semblables :

PERINDÈ AC CADAVER

Le père provincial, assis devant la table, venait d'achever la lecture d'une lettre dont le contenu ne le satisfaisait sans doute pas, car il froissa le papier avec un geste d'impatience ; puis, prenant à sa ceinture un petit sifflet d'argent, il en tira par deux fois un son bref et strident.

Presque aussitôt un coup léger fut frappé à la porte.

– Avanti ! avanti ! *fra* Anselmo ! cria Domenico en italien.

Puis, tout en feuilletant ses papiers et sans détourner la tête, il donna un ordre dans la même langue, car le nouveau venu, que le père provincial avait amené de Rome pour lui servir de camérier et qui était un simple coadjuteur laïque, n'entendait que l'italien, Domenico lui ayant expressément défendu d'apprendre le français.

« De cette façon, pensait-il, j'ai quelques chances d'éviter une indiscretion ou une trahison. »

Anselmo ne sortait jamais, si ce n'est avec son supérieur ; et dans la maison, pour les rares communications qu'il avait à faire aux autres jésuites, il employait cette langue barbare qu'on nomme le latin d'église et dont on se sert encore aujourd'hui dans les séminaires.

Le coadjuteur laïque écouta, les paupfères baissées et les mains croisées sur la poitrine à la hauteur des épaules, l'ordre que lui donna Domenico, puis il s'inclina et sortit.

Quelques minutes après entrait un personnage de trente ans environ, long et maigre, dont la figure ascétique saisissait tout d'abord par sa pâleur livide et plus encore par le feu sombre qui brillait dans ses yeux. Il était coiffé d'une sorte de bonnet carré et vêtu d'une longue robe noire à manches étroites.

Ce costume était aussi celui de Domenico. Il n'était pas alors particulier aux prêtres catholiques ; les ministres calvinistes, les membres des parlements, les professeurs des facultés, et en général tous ceux qui touchaient à la basoche et à la cléricature, le portaient également.

– Mon fils, dit le provincial en faisant au nouveau venu signe de prendre un siège, je vous ai confié, ainsi qu'à plusieurs de nos frères, la mission de

chercher des renseignements qui sont de la plus haute importance pour la Compagnie. Il s'agit, vous le savez, de ce comte de Lusignac, gentilhomme de M. le prince de Condé, et dont nous ne connaissons rien, si ce n'est qu'il est le fils adoptif d'un vieux seigneur huguenot nommé le comte d'Aubeteyre, et qu'il est entouré par ses coreligionnaires, dans les assemblées de Charenton, d'une considération que sa jeunesse rend inexplicable et singulière. C'est un grand malheur pour notre sainte religion que l'on voie près du premier prince du sang un hérétique plongé dans les erreurs de Calvin. Son influence peut être pernicieuse à la cause dont nous sommes les soldats indignes, et il faut à tout prix que nous ayons une arme pour combattre et pour vaincre l'ennemi de Notre-Seigneur et de son vicaire. Cette arme, nous l'aurons quand nous connaîtrons la vie du comte Gilbert de Lusignac. Car, dit-il sentencieusement, il y a bien peu d'hommes qui n'aient un secret.

Au pis aller, continua le jésuite, qui ne professait pas une bien haute estime pour l'espèce humaine, – au pis aller, si l'homme n'a pas de secret personnel, il est bien rare que la famille à laquelle il appartient n'ait pas quelque chose à cacher, ce qui revient à peu près au même. Eh bien ! malgré tous nos efforts, nous n'avons rien pu apprendre sur ce damné parpaillot. Les plus adroits de nos coadjuteurs laïques et de nos auxiliaires ont perdu inutilement leur temps. Parlez, mon fils ; avez-vous été plus heureux et pouvez-vous me donner quelques renseignements ?

– Oui, mon père.

– Ah ! Daubigny, s'écria Domenico avec une joie qu'il n'essaya pas de cacher, voilà qui vous sera compté.

– Ce que je sais est peu de chose, répondit modestement le jésuite auquel le provincial venait de donner le nom de Daubigny, et qui était un profès des trois vœux : mais avec ce que je viens d'apprendre et ce que je vais vous dire, vous pourriez, je crois, mon révérend père, savoir tout ce qui concerne ce comte de Lusignac. Dans le couvent des Ursulines, où je dis tous les matins la sainte messe et dont je confesse les religieuses, est une vieille aveugle qui porte en religion le nom de sœur Sainte-Monique. Autrefois, quand elle était encore dans son pays, au Béarn...

– Elle est du Béarn ? interrompit Domenico visiblement intéressé.

– Du village d’Aubeteyre. Elle s’appelait alors Yolande Annebault, et elle était calviniste.

– Et vous dites que cette femme est actuellement au couvent des Ursulines ?

– Depuis plusieurs années déjà, elle a abjuré l’hérésie de Genève pour rentrer dans le giron de notre sainte Église catholique et prendre le voile. Mais je ne sais ces détails que depuis ce matin, car elle a voulu faire une confession générale avant de mourir.

– Avant de mourir ! s’écria Domenico en se levant brusquement. Serait-elle déjà morte ?

– Elle ne l’était pas du moins lorsque j’ai quitté son chevet pour remplir une mission dont la moribonde m’a chargé.

– Et cette mission ?

– C’est d’aller chercher et d’amener près d’elle le comte Gilbert de Lusignac, à qui, dit-elle, elle doit faire la révélation d’un secret qui pèse sur sa conscience.

– Et vous lui avez fait voir, n’est-ce pas, que la mort pouvant la frapper tout à coup, il valait mieux, plutôt que d’attendre la venue du comte, qui peut-être ne viendrait pas, vous révéler ce secret, sous le sceau de la confession, pour le transmettre à celui qu’il intéresse ?

– J’ai fait cela, oui, mon père.

– Et elle vous a dit ?... demanda anxieusement Domenico.

– Elle n’a rien dit.

– Elle a refusé, elle religieuse, de vous confier ce secret, à vous son confesseur ?

– Elle a refusé.

– Il faut donc que ce soit bien grave, dit le père provincial d’un air pensif. C’est alors, poursuivit-il en relevant la tête, que vous avez promis à la moribonde d’aller lui chercher M. de Lusignac ?

– C’est alors, oui, mon révérend père.

– Et vous y êtes allé ? articula lentement et syllabe par syllabe le père provincial.

– J’ai promis d’y aller, répondit Daubigny. Une promesse faite à un mourant est sacrée. Rien ne peut dispenser de la tenir, rien, si ce n’est.

– Si ce n'est ?.

– Si ce n'est l'ordre exprès d'un supérieur ecclésiastique, acheva Daubigny en regardant le provincial de France.

– Bien, mon fils, fit Domenico Brandi avec un imperceptible sourire. Votre supérieur vous ordonne, poursuivit-il en prenant le ton du commandement, de rester aujourd'hui dans cette maison, avec vos frères. Demain, si, comme cela est probable d'après ce que vous venez de me dire, la sœur Sainte-Monique a rendu son âme à Dieu, vous reprendrez vos fonctions de chapelain et de confesseur au couvent des Ursulines. Je n'ai pas besoin de vous dire que le décès de cette digne religieuse aura rendu inutile la mission dont elle vous avait chargé, et que vous n'aurez pas besoin de vous rendre à l'hôtel de Lusignac.

Deux mots encore, ajouta le provincial en arrêtant du geste Daubigny qui, sur les dernières paroles de son supérieur, avait fait un mouvement comme pour se retirer : n'avez-vous pas dit que cette religieuse était aveugle ?

– Oui, mon père.

– Depuis combien de temps ?

– Depuis deux années environ.

– Et dites-moi : ce Lusignac, auquel elle a des secrets si importants et si terribles, à révéler, le connaît-elle autrement que de nom ?

– Elle a été sa nourrice.

– *Diavolo !* fit involontairement le provincial, voilà qui gâte les choses.

– Oh ! rassurez-vous, mon révérend père, M. de Lusignac n'a pas vu sa nourrice depuis l'âge de quinze ans.

– Va *bene !* Je vous remercie ; vous pouvez vous retirer, Daubigny.

Le père provincial donna de nouveau deux coups de sifflet.

Le coadjuteur laïque parut.

– Anselmo, dit le jésuite, vous allez dans l'instant vous rendre à la maison de la rue du Petit-Musc. Vous mettrez un habit d'écuyer et préparerez pour moi un costume de gentilhomme. Vous sellerez ensuite deux chevaux et m'attendrez.

– Allons, dit Domenico après avoir achevé la lecture de ses rapports du matin et en se disposant à sortir pour rejoindre son camérier, l'Écriture a toujours raison : *Oculos habent et non videbunt*. Nous avons des yeux et

nous ne voyons pas, et c'est une vieille nonne aveugle qui va nous servir de guide.

II

UNE CONFESSION

De la rue du Petit-Musc à la rue Saint-Jacques, où le couvent des Ursulines occupait l'ancien hôtel Saint-André, le chemin fut vite parcouru, malgré un détour que firent Domenico et son écuyer pour entrer un instant à l'hôtel de Mgr Pierre de Gondy, évêque de Paris.

Arrivé devant la porte du couvent, Domenico mit pied à terre, jeta la bride de son cheval à Anselmo et le congédia.

Anselmo s'éloigna au petit pas, tenant en main le cheval du jésuite.

Alors celui-ci laissa par deux fois retomber le lourd marteau sur les énormes clous dont l'huis était garni.

Après un temps assez long, une tête de nonne soigneusement voilée apparut dans le tour et demanda au cavalier l'objet de sa visite.

– Annoncez à madame la supérieure, dit le jésuite, que le comte de Lusignac sollicite la permission de se rendre aux vœux d'Yolande Annebault, autrefois sa nourrice, aujourd'hui religieuse en ce couvent sous le nom de sœur Sainte-Monique.

– Seigneur cavalier, dit la sœur tourière, les règles de l'Ordre interdisent l'entrée à tout homme, noble ou vilain, et notre mère supérieure elle-même ne peut enfreindre cette défense.

– Voici, dit Domenico en tendant un pli à la sœur tourière, la permission donnée par le cardinal-évêque.

La sœur prit respectueusement le pli scellé aux armes du cardinal et ferma le tour.

Bientôt une petite porte pratiquée dans le vantail de la grande s'ouvrit ou plutôt s'entre-bâilla, et Domenico entra précédé de la sœur qui, après de longs détours à travers les corridors sombres et déserts, l'introduisit dans la cellule où reposait sœur Sainte-Monique.

La nuit était presque complètement venue.

L'étroite fenêtre de la cellule n'y laissait pénétrer qu'un faible rayon de lumière.

Au bruit que firent en sonnant sur la dalle les éperons du faux Lusignac, la vieille Annebault tressaillit.

– Qui est là ? interrogea-t-elle, tournant du côté de Domenico ses yeux sans regard.

– C'est moi, ma mère, moi, votre fils, que vous avez fait demander par le père Daubigny, répondit-il en s'approchant.

– Ah ! lit-elle en joignant les mains, merci, mon Dieu ! vous avez exaucé mon dernier vœu, et je pourrai mourir en paix. Monsieur de Lusignac, reprit-elle.

– Pourquoi, interrompit le jésuite, sentant qu'un peu d'effusion était ici à sa place, pourquoi ne m'appellez-vous pas, comme autrefois, votre enfant ?

– Parce qu'autrefois vous étiez un enfant et qu'aujourd'hui vous êtes un grand seigneur, plus grand seigneur peut-être que vous ne le croyez vous-même ; et c'est de cela justement que j'ai voulu vous entretenir. Écoutez-moi, monsieur de Lusignac, mes instants sont comptés.

La religieuse se souleva péniblement sur sa couche.

– Je pouvais voir quelquefois jadis, dit-elle avec un soupir, lorsque j'étais sœur tourière, mon fils Claude Annebault ; c'est par lui que j'ai su votre présence à Paris ; il vous connaît bien, quoique vous ne le connaissiez pas.

– En vérité, c'est fort heureux ? pensa Domenico, car si j'étais censé le connaître, par hasard, je serais fort embarrassé d'en parler.

– Quoique notre règle soit formelle, j'ai pensé que vous pourriez la faire fléchir pour venir au chevet d'une mourante. Je n'étais pas sans crainte, cependant, car vous êtes resté, je le sais, dans la religion réformée. Enfin, vous êtes venu, et j'en éprouve une joie profonde ; si vous n'aviez pu pénétrer jusqu'ici, j'aurais eu en mourant la douleur et le remords d'emporter avec moi un secret qui vous appartient.

Le comte d'Aubeteyre, qui vous a élevé, ne vous a pas caché qu'il n'était pas votre père ; mais il ne vous a jamais dit, n'est-ce pas ? quels étaient vos parents ; jamais il ne vous a appris de quelle façon vous aviez été remis entre ses mains.

– Jamais, dit Domenico.

– Peut-être est-il lié par un serment. Mais moi je n'ai rien juré, et je vais vous dire ce que je sais de votre naissance. Quoique bien vagues, ces révélations pourront vous servir un jour à retrouver votre origine.

– Au temps dont je parle, poursuivit-elle, mon mari vivait encore. Nous habitions une petite maison du village d'Aubeteyre, non loin de Nérac. Cette maison, avec un petit champ que cultivait mon mari, était tout notre bien. J'étais mère depuis quelques semaines, et nous nous disions que nos ressources, à peine suffisantes pour deux, ne le seraient plus du tout pour trois, lorsqu'un soir, notre pasteur entra, et vidant sur la table une bourse pleine d'or :

« – Ceci, dit-il, est pour vous une fortune, et pour la posséder, il suffirait de prendre un nouveau-né dont Yolande serait la nourrice. Acceptez-vous ?

– Où est l'enfant ? dis-je aussitôt.

– Venez avec moi, femme, répondit le pasteur, et ne vous étonnez de rien, né faites aucune question, quoi que vous puissiez voir ou entendre. »

La recommandation, pour la moitié au moins, était inutile, car à peine étais-je sortie qu'un page sans livrée m'attachait un bandeau sur les yeux, et je sentis qu'on me faisait monter dans une litière attelée de deux mules, que j'avais eu le temps d'entrevoir devant notre porte.

La litière partit au grand trot après que le ministre m'eût dit :

– N'oubliez pas ma recommandation, et, sur votre vie, n'essayez pas d'enlever ce bandeau. N'ayez nulle crainte, d'ailleurs, je vous accompagne où vous allez. »

Combien de temps marchâmes-nous ainsi ? Je l'ignore.

Je m'aperçus seulement que nous étions arrivés lorsqu'une main saisit la mienne et me fit descendre.

Puis, les yeux toujours bandés, toujours conduite par cette main inconnue, je traversai, à ce qu'il me parut, une cour ou un jardin, car le sable criait sous mes pas.

Mon guide inconnu ouvrit une porte, me fit monter quelques marches d'un escalier, et après avoir suivi ce qui me parut un long couloir, il me fit entrer dans une chambre, où il m'ordonna d'attendre.

Il abandonna ma main, puis j'entendis ses pas qui s'éloignaient et le bruit d'une porte qui se refermait doucement.

J'étais seule depuis quelques instants, quand tout à coup les cris étouffés d'une femme retentirent tout près de moi.

J'éprouvais une vague inquiétude dans cette obscurité, malgré les assurances de notre pasteur, lorsque sa voix se fit entendre.

« – Otez votre bandeau, Yolande, et suivez-moi, » dit-il.

J'obéis et je pénétrai avec lui dans la pièce voisine, faiblement éclairée par une lampe suspendue au plafond.

Là, étendue sur un lit, je vis une femme sans forces, épuisée par la douleur, et qu'un homme, qui me parut être un médecin, soutenait dans ses bras.

Cette femme, dont le visage était voilé, venait de mettre au monde un enfant ; cet enfant, c'était vous.

– Et ma mère, demanda. Domenico avec une émotion que la vieille Annebault pouvait attribuer au sentiment filial, savez-vous le nom de ma mère ?

– Non, et deux personnes seulement auraient pu vous le dire : le ministre calviniste qui m'avait introduit dans cette chambre, et un homme qui y pénétra presque en même temps que moi. Je le reconnus aussitôt, car je l'avais vu souvent aux côtés du roi de Navarre, son cousin.

– Son cousin ! c'était donc ?...

– C'était Henri de Bourbon, prince de Condé.

– Il est mort ! s'écria le faux Lusignac.

– Je le sais, fit la recluse ; mais l'autre témoin existe peut-être. C'est le pasteur auquel, en entrant, le prince demanda avec un empressement singulier : Est-ce un garçon ou une fille ?

« – C'est un garçon, répondit le ministre. Plaît-il à Votre Altesse de signer l'acte que voici ? »

Le prince signa et passa la plume au ministre, qui signa à son tour.

Puis Henri de Condé s'approcha du lit où reposait la femme voilée ; et pendant que le médecin, sur un signe du prince, s'était éloigné, il dit à l'oreille de la dame, qui paraissait jeune et bien belle sous son voile, quelques paroles que je n'entendis pas.

Je crus deviner cependant qu'il lui promettait de veiller sur vous, car elle fit de la tête un léger signe de remerciement et lui serra faiblement la main.

Le prince s'étant retiré, je m'approchai à mon tour, vous tenant dans mes bras.

Votre mère vous regarda longtemps en silence, puis vous prit et, vous pressant contre sa poitrine, la pauvre femme vous couvrit de baisers entrecoupés par des sanglots.

A cette émotion, plus encore peut-être qu'aux allures mystérieuses de tous ceux que j'avais vus dans cette soirée étrange, je compris que votre naissance devait rester un secret et que votre mère disait à l'enfant qui venait de naître un éternel adieu.

La dame voilée confirma à l'instant mes soupçons.

« – Pauvre enfant ! murmura-t-elle, c'est pour te sauver, pour te permettre de vivre que je me sépare de toi. Ah ! je suis une femme maudite, moi qui ne pourrais nommer mon enfant sans le désigner peut-être aux assassins ! C'est vous seule, ma bonne femme, qu'il aura pour mère, me dit-elle ; aimez-le bien, et comme faible témoignage de ma gratitude pour le soin que vous aurez de lui, acceptez ce collier et gardez-le en souvenir de moi. »

En disant ces mots, la- sœur Sainte-Monique prit sous l'oreiller de sa couchette un riche collier qu'elle tendit à Domenico.

– Le voici, dit-elle, c'est pour vous que je l'ai conservé, en dépit des règles de notre Ordre. Il pourra vous aider à retrouver votre mère. Qui sait ? peut-être vous cherche-t-elle à présent. Les dangers qui menaçaient votre enfance n'existent peut-être plus. Vous n'êtes plus maintenant frêle et chétif comme le jour où je vous reçus dans mes bras. Et d'ailleurs, ce n'est pas pour vous donner un conseil, monsieur de Lusignac, que j'ai voulu vous voir. Après comme avant cette révélation, vous pourrez, si bon vous semble, continuer d'ignorer le nom de vos parents. Et si vous êtes heureux, mon enfant, c'est ce parti-là, sans aucun doute, qu'il conviendrait de prendre. Si,

au contraire vous souffrez de ne pas connaître votre nom, si vous pensez que ce nom doit vous placer à votre véritable rang, vous rendre des titres et des honneurs qui sont les vôtres, et que, dans l'ignorance de votre origine, vous ne pouvez revendiquer, grâce à moi, il vous sera possible de reconquérir tout ce que les circonstances au milieu desquelles vous êtes né vous avaient fait perdre.

Si vous croyez me devoir pour cela quelque reconnaissance, ajouta sœur Sainte-Monique, dont la voix allait s'affaiblissant, vous veillerez un peu sur mon fils, Claude Annebault, le compagnon de votre enfance. Il est dans une mauvaise voie, et je crains bien, hélas ! qu'au milieu des gens sans foi et sans aveu dont il fait sa compagnie, il ne perde à la fois et son corps et son âme. En ce moment, il fait la guerre au pays de Flandre, je crois. S'il en revient, promettez-moi de le réconcilier avec Dieu et avec les honnêtes gens, qu'il a toujours traités comme des païens.

Par un dernier reste d'honneur, il a quitté son nom d'Annebault, nom modeste, connu de bien peu de gens, même au pays de Béarn, mais honoré de tous ceux qui le connaissent. Celui qui devrait le porter, s'il en était encore digne, est connu, lui, de ses tristes compagnons, et malheureusement aussi des archers du guet, sous le nom de Claude Tirechappe,

– Je ne l'oublierai pas, ma mère, dit Domenico ; mais vous avez un autre nom encore à m'apprendre : celui du ministre calviniste qui assistait à ma naissance.

– Vous le connaissez, mon fils, c'est le nom de l'homme qui a été votre précepteur, qui vous confia aux soins du comte d'Aubeteyre, votre père adoptif : c'est le pasteur Jehdaël.

– Jehdaël ! murmura le père provincial ; ce nom-là surtout je ne l'oublierai pas.

– Maintenant, reprit la mourante d'une voix à peine distincte, je viens de parler aux hommes pour la dernière fois ; recevez ma bénédiction pour vous et pour celui que j'ai porté dans mes entrailles, pour vous deux que j'ai nourris de mon lait, et retirez-vous, mon enfant, je vais parler à Dieu !

III

L'HOMME DU PONT NEUF

La nuit était déjà fort avancée lorsque le faux comte de Lusignac sortit tout songeur du couvent des Ursulines, où la confession à coup sûr sincère, mais aussi fort incomplète d'Yolande avait simplement soulevé un coin du voile que le R.P. Brandi croyait utile de déchirer, dans l'intérêt de la puissante Compagnie de Jésus.

Un instant, le provincial avait cru toucher au but ; il avait pensé tenir le secret dont le hasard lui avait livré la trace.

Mais l'ignorance, évidemment réelle et non pas simulée, de la religieuse moribonde avait trompé son espoir.

De son audacieuse substitution de personne, de son déguisement, de sa supercherie, quel bénéfice recueillait-il ?

La connaissance de quelques dates, plusieurs renseignements assez précis, il est vrai, mais incomplets sur Lusignac, ce gentilhomme dangereux que les agents de la Compagnie s'accordaient à représenter comme le chef naturel de la jeunesse huguenote, c'est-à-dire de cette faction formée d'hommes énergiques et intrépides, toujours prêts à reprendre les armes pour assurer la libre pratique de la religion réformée en France.

Mais, en somme, tout cela n'apprenait pas grand'chose au jésuite.

– Aurais-je fait buisson creux ? se demanda-t-il en pressant le pas. Tout le mystère gît évidemment dans la naissance de ce Lusignac, et de cette énigme, la vénérable sœur Sainte-Monique ne m'a pas dit le dernier mot. Elle semblait, d'ailleurs, l'ignorer elle-même ; je ne pense pas que, sur ce point, il y ait eu de sa part aucune restriction mentale.

Enfin ! je chercherai. Pour le moment, le mieux qui soit, si je ne me trompe, est de faire surveiller étroitement Lusignac d'abord, et aussi cet ancien précepteur, ce vieil hérétique dont m'a parlé Yolande Annebault.

Le bonhomme est-il à Paris ? Voilà ce qu'il importe d'éclaircir. Et ce fils, ce Claude, dont m'a parlé sœur Sainte-Monique ? J'y songerai.

Domenico Brandi, poursuivant sa route, se trouva bientôt sur le bord de la Seine.

Seul, à peine armé, il y aurait eu imprudence de sa part à s'aventurer dans le dédale de sombres rues qui formait à cette époque, et forme même encore aujourd'hui, en partie du moins, le quartier Saint-Jacques et celui de la Cité.

Par prudence instinctive, au risque d'allonger sa route, le promeneur nocturne s'était dirigé vers les quartiers neufs qui commençaient à s'élever autour de la vieille abbaye fortifiée de Saint-Germain-des-Prés.

La nuit était noire. A peine quelque pâle rayon de lune filtrait-il de temps à autre à travers un ciel d'hiver roulant d'épais nuages de deuil.

Pour gagner la rive droite du fleuve, le jésuite avait à choisir entre deux voies différentes : le pont Neuf, nouvellement construit, et le bac de Nesle.

A cette heure de nuit, le pont Neuf était le rendez-vous général des larrons, malandrins, coupe-bourses, tire-laine, en un mot de toute une population fort hostile aux bourgeois attardés aussi bien qu'aux gentilshommes isolés, et les détroussant d'ordinaire le plus galamment du monde.

Domenico, qui regrettait alors d'avoir congédié son laquais, dut renoncer au pont et se décida pour le bac.

Précisément il se trouvait sur cette partie de la rive que l'on devait appeler, quelques années plus tard, le *quai Malaquest*, et qu'alors on nommait le *Heurt du Port aux Passeurs*.

Il s'approcha des pilotis du bord de l'eau et héla le passeur.

Un vieux marinier qui, sous prétexte de veiller sur les bateaux amarrés, dormait sous une toile à voile au fond d'une vieille carène hors d'usage, répondit seul au cri du prêtre et lui offrit de le transporter de l'autre côté du fleuve, non avec le bac, mais en canot.

Marché conclu, la barque s'éloigna rapidement du bord.

Dans l'obscurité, le vieux marinier avait peine à manœuvrer de façon à couper le courant. Domenico, jusque-là indifférent et rêveur, releva tout à coup la tête ; il s'apprêtait à offrir son aide au batelier, quand son attention fut attirée par un léger bruit venant du côté du pont Neuf.

Alors il regarda.

On venait de relier au pont le petit clos où avaient été brûlés jadis les Templiers, et dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par la place Dauphine ; les travailleurs s'occupaient maintenant de construire le terre-plein destiné à recevoir la statue équestre de Henri IV.

La maçonnerie n'était encore qu'ébauchée : la terre, amenée par tombereaux, dégringolait en pente douce jusque dans le fleuve.

Tout au bas de la langue de terres rapportées, à la pointe extrême du terre-plein, les ouvriers avaient construit un petit cabanon où ils enfermaient leurs outils et leurs vêtements de travail.

Or, ce qu'observait le R.P. Brandi, le voici : un homme de haute taille, autant qu'on en pouvait juger à travers l'ombre, venait de paraître soudain sur le parapet du pont. Il s'était ensuite laissé glisser sur les terres éboulées et, silencieusement, il avait atteint la cabane.

Qu'il cherchât à s'y introduire, c'était évident ; d'un pas mal assuré, et avec la persistance d'un homme ivre, il tournait autour de cette niche en planches, essayant d'y faire brèche.

A bout de patience, l'homme tira son épée et s'en servit pour forcer la porte.

On entendit le bruit sec et strident que produit la rupture de l'acier, et, dans le silence de la nuit, un blasphème lancé par une voix avinée parvint jusqu'à la barque.

L'inconnu, plus entêté que jamais, reprit son tronçon d'épée et se remit à la besogne. Ayant réussi cette fois à forcer la porte, il entra brusquement dans l'abri en planches et n'en ressortit pas.

A ce moment, la barque aborda non loin de la vieille tour du Louvre, et le jésuite, qui avait suivi avec curiosité ce petit incident, remonta la grève en se demandant vaguement quel pouvait être cet homme : un larron probablement ou un bretteur sans gêne.

C'est ce que le lecteur ne tardera pas à connaître, car l'hôte inattendu de la petite cabane tient de près à plusieurs des personnages de cette histoire, et peut-être le profond politique placé par la Compagnie de Jésus à la tête de la *province* de France n'eût-il rien épargné pour rejoindre cet homme et le forcer à parler, s'il avait pu soupçonner l'identité du singulier noctambule.

Sous le climat de Paris, au commencement de mars, les nuits sont longues, le jour ne revient que bien lentement et comme à regret.

Il n'avait point paru que six heures sonnaient au beffroi de la Samaritaine.

Les graves vibrations du bronze se prolongeaient majestueusement sur les deux rives du fleuve, encore plongées dans la nuit et le silence, lorsque la porte du cabanon de la presqu'île s'ouvrit doucement.

L'homme que nous n'avons fait qu'entrevoir quelques heures auparavant sortit en bâillant.

C'était un grand gaillard de vingt-cinq à trente ans environ, plutôt trente que vingt-cinq. Quoique le visage fût émacié et précocement flétri par une fatigue de l'organisme qu'on pouvait sans hésitation attribuer à la débauche, il ne laissait pas de garder quelques vestiges de sa juvénile beauté d'autrefois.

Beauté mâle, un peu rude à la vérité, banale et vulgaire si l'on veut, qui tenait surtout à l'expression de hardiesse, de courage, et même, – le croira-t-on ? – à l'expression de loyauté empreinte dans ces yeux noirs, autour desquels l'amour immodéré des ribaudes, la passion du jeu et l'abus du vin avaient tracé un large cercle noirâtre.

Cet homme était, nous l'avons dit, d'une taille haute, élancée, fort au-dessus de la moyenne ; de longues moustaches noires, de larges sourcils et une épaisse toison bouclée de même couleur contribuaient singulièrement à assombrir sa physionomie.

Son accoutrement avait des velléités d'élégance tout à fait risibles.

En ce temps où les feutres commençaient seulement à être de mode, il en portait un, et du bon faiseur, à ailes étroites et naguère retroussées, à cime élevée et cylindrique. Mais, hélas ! cette coiffure au goût du jour avait perdu son lustre dans tous les tripots de la ville ; ses galons d'or, sa plume et son agrafe étaient restés, pour deux ou trois écus, chez quelque juif, un soir de détresse ; et maintenant le chapeau, terne, bossué, sali, troué, pendait lamentable sur la tête insouciant de son propriétaire.

Le pourpoint noir fermé militairement, le haut-de-chausses rouge à boutons de cuivre autrefois dorés, tout, jusqu'aux bottes, ces buveuses

d'eau, percées et avachies, présentait le triste spectacle d'une décrépitude complète.

Deux particularités remarquables de l'inconnu : des bras d'une longueur extraordinaire, des mains d'une musculature peu commune. Au jeu des armes, ce devait être un terrible partenaire.

L'homme, sorti de la cabane en courbant les reins, vint s'asseoir sur une large pierre tout au bord de l'eau ; à peine assis, il bâilla en s'étirant les bras avec indolence ; puis il jeta sur la rivière un vague regard ennuyé.

A la vérité, le tableau n'était ni des plus gais ni des plus animés. Un large voile de brume couvrait la Seine et ses deux rives ; par-ci par-là quelque falot fuligineux, achevant de se consumer à bord d'une barque ou d'un radeau de bois flotté, pi quait le brouillard d'une étincelle rouge.

Il faisait froid. Une de ces pluies d'hiver, fines, tenaces, qui semblent ne devoir jamais prendre fin et que connaissent trop bien les Parisiens, rayait l'horizon sombre.

Du reste, personne sur le fleuve, sauf notre inconnu et le passeur du bac ; personne sur le pont Neuf, si fréquenté pendant le jour que, disait un proverbe du temps, l'on était toujours certain d'y rencontrer un moine, un cheval blanc, un soldat et une courtisane.

L'homme regarda autour de lui avec un visible embarras ; en face-, sur les deux rives du fleuve, les tours du Louvre et de Nesle, et plus loin, près des Tuileries naissantes, la Porte-Neuve, par où Henri IV, quinze ans auparavant, était entré dans Paris, grâce à la trahison de M. de Bris-sac ; à gauche-, le logis de Nesle plongeait dans la Seine sa sinistre silhouette, à quelques pas de l'élégant hôtel de Nevers, bien reconnaissable à son toit pointu surmonté de cinq hautes cheminées à caissons sculptés ; à droite, la Samaritaine, avec ses trois étages du côté du fleuve et ses deux rangées de fenêtres du côté du quai, son campanile, son jacquemard bruyant, son cadran et ses figures dorées, sa pompe, enfin, qui faisait bouillonner l'eau sous la deuxième arche du pont.

L'horloge sonna la demie.

– Ventre-Mahom ! s'écria l'inconnu, il s'agit de déguerpir. Le logis n'est pas bien luxueux, mais on y est à l'abri du froid et de la pluie : c'est quelque chose !

Il tira soigneusement la porte et s'apprêtait à gravir le talus qui s'élevait jusqu'au pont, quand un coup de vent lui enleva son chapeau et le lança à l'eau.

– Corne de bœuf ! fit-il, voilà le vent qui se charge encore de compliquer mes affaires.

Sur-le-champ il procéda au sauvetage du chapeau, et pour l'atteindre sans se mouiller les pieds, il eut recours à son épée. La vue du tronçon de lame qu'il tira du fourreau lui arracha un soupir.

– J'étais décidément fort ivre hier au soir. Ah ! je vieillis, c'est évident ! Pour quelques bouteilles, je roule sous la table comme un bélétre. C'est pitoyable, mordieu !

Il donna un dernier coup d'œil de regret à l'épée brisée, comme à un vieux et fidèle compagnon.

C'était une fière lame, en effet, d'un beau travail vénitien datant du siècle précédent. Damasquinées en bleu sur le tronçon supérieur, sous la coquille de la garde, deux lettres, un A et un B entrelacés et surmontés du lion ailé de San-Marco, rangeaient cette noble épée parmi les chefs-d'œuvre sortis des forges de Berlendis, le célèbre armurier de Venise, le rival des Antonio de Tolède, des Malvanta, des Julian del Rey et des Domingo de Aguirre.

D'un mouvement décidé, l'aventurier enfonça son tronçon de lame dans la gaine avachie, et sautant de pierre en pierre, gravissant les moellons, escaladant les talus de terre qui s'éboulaient sous ses pieds, il eut bientôt atteint le tablier du pont.

Là, il s'orienta un instant et parut réfléchir. Son parti fut bientôt pris, car d'un pas alerte il s'enfonça dans l'inextricable réseau de petites ruelles qui environnaient le carreau des Halles.

IV

« A LA CROIX DE LORRAINE »

Au bout de quelques instants, il se trouva rue de la Ferronnerie, dans le pays des travailleurs de l'acier et du fer, des taillandiers, couteliers, forgers de rampes élégamment tournées, de serrures larges et solides, de balcons pansus et comme ciselés à jour, et aussi des *fourbisseurs*, comme on disait alors, c'est-à-dire des fabricants d'armes blanches, offensives et défensives,

Le jour était venu, et les boutiques commençaient à s'ouvrir.

Tout en marchant, l'homme songeait :

– J'irais bien, se disait-il, trouver Bettozzi. Nul à Paris n'offre aux amateurs lames plus flexibles, plus fines et en même temps plus solides. Mais Bettozzi me connaît trop ; ce drôle, en Italien qu'il est, devinerait à distance l'affreux désert de mon escarcelle et ferait à mon honorable clientèle l'affront d'un refus. Foin du Bettozzi, ce valet de la Médicis ! ajouta-t-il, sans respect pour la reine de France.

Il est bon de savoir, du reste, que tous les Italiens venus en bande à la suite de Marie de Médicis étaient en général fort détestés.

Notre inconnu frôlait justement la boutique du fourbisseur Bettozzi, surmontée de cette enseigne : *A l'estoc du grand Roland*.

D'un œil d'envie, il contempla les belles épées de Venise, les riches cuirasses de Milan, les arque buses incrustées de nacre, les mousquets à fourchette, les larges espadons, les estocs sans tranchant.

Il passa.

A deux pas de là, un autre fourbisseur tenait boutique ouverte ; même elle avait cet air parti culier qui révèle à première vue une maison depuis longtemps fondée, où les générations successives d'une même famille, après avoir laborieusement usé leur vie tranquille, se sont acheminées doucement vers la tombe.

L'enseigne était étrange : sur un fond noir, une croix blanche à deux branches horizontales, et cette devise : *A la Croix de Lorraine*.

Alors que le pavé de la rue était encore chaud des révolutions de la veille ; quand, dans une salle du château de Blois, le sang de Henri de Guise souillait le parquet d'une tache sinistre ; lorsque dans Paris, et même à la cour, l'âme de la Ligue vivait et palpitait encore ; lorsque les passions,

mises en ébullition par quarante années de guerres civiles, bouillonnaient toujours au fond des cœurs, c'était une singulière hardiesse que d'afficher pour enseigne cette croix blanche de Lorraine, signe de ralliement des catholiques dans la terrible nuit de la Saint-Barthélémy, emblème des ligueurs tiré du blason même des Guises, symbole de la lutte à peine terminée.

Le marchand qui avait choisi cette enseigne ne l'avait certes pas prise au hasard ; vraisemblablement, il avait su ce qu'il faisait ; et, par là, son choix délibéré revêtait tout à fait le caractère d'un parti pris et devenait une sorte de défi audacieux.

L'aventurier du pont Neuf entra.

La boutique était déserte. Il frappa. Personne ne lui répondit.

Alors, résolument, il avança jusqu'au fond de la salle toute garnie d'armes.

N'entendant aucun bruit, il poussa doucement la porte du fond et se trouva sur le seuil d'une petite cour intérieure, où quelques vieux ormes étendaient leurs branches dépourvues de feuilles.

Au fond de la cour s'élevait un pavillon bas, de construction récente, et derrière les vitres de ce pavillon, voici ce qu'aperçut notre inconnu :

Une femme d'une rare beauté, de haute stature, robuste, avec de grands yeux sombres qui illuminaient son visage pâle et un flot de cheveux noirs qui descendaient en cascade sur ses épaules polies comme l'ivoire, se hissait demi-nue sur la pointe des pieds pour poser sur la tête d'un jeune homme, placé en face d'elle, un feutre orné d'une longue plume noire.

Par un mouvement gracieux, les bras nus de la jeune femme s'élevaient en l'air, des bras ronds, charnus, qui semblaient avoir été sculptés dans un bloc de marbre blanc par le ciseau de Jean Goujon ; la tension des bras faisait saillir sous une fine gorgerette les délicieux contours d'une poitrine de statue, en même temps que l'inclinaison du buste un peu en arrière dessinait énergiquement un torse robuste.

Dans cette attitude, cette femme était plus que séduisante : elle était admirablement belle.

Son compagnon – un gentilhomme évidemment – pouvait avoir trente ans environ.

Sa taille était bien prise ; il portait haut la tête. Ses traits étaient fins et réguliers. L'ensemble du visage était beau ; mais l'éclat vacillant de ses yeux, une certaine façon de regarder, l'air sournois répandu sur toute sa figure, donnaient au gentilhomme un aspect peu avantageux.

Il était entièrement vêtu de noir des pieds à la tête.

– Par les cornes du diable ! murmura l'aventurier du pont Neuf, caché derrière la porte entrebâillée, voilà bien la plus jolie commère que j'aie jamais vue, ou que la maulubec me trousse !

En ce moment, la jeune femme saisit la tête du gentilhomme et déposa sur son front un baiser long et passionné.

Le gentilhomme se dégagea de cette étreinte amoureuse avec un geste d'humeur, et mettant un baiser distrait sur les lèvres de la jeune femme, se dirigea vers le seuil.

D'un saut, elle le devança, ouvrit la porte avec mille précautions et fit signe au jeune homme qu'il pouvait sortir.

En quelques enjambées celui-ci atteignit une petite porte basse percée dans la muraille de la cour, l'ouvrit avec une clef qu'il tira de sa poche, et disparut sans même se retourner.

Immobile sur le seuil, la jeune femme avait suivi d'un œil rempli de sollicitude et d'amour celui qui venait de partir.

Quand il eut disparu, ses regards se portèrent vaguement autour de la petite cour.

Soudain, elle tressaillit, et notre aventurier entendit distinctement cette exclamation : « Mon Dieu ! »

Elle s'était aperçue que la porte donnant de l'arrière-boutique dans la cour était entr'ouverte.

– C'est le moment de nous cacher, dit notre inconnu, qui ajouta avec indulgence : Pourquoi effaroucher ce bel oiseau, dont le hasard m'a livré le secret ?

Il y avait dans la boutique d'armes un escalier conduisant au premier étage.

L'homme se laissa glisser sans bruit dans une sorte de niche obscure formée par les degrés de l'escalier.

A ce moment, par l'entre-bâillement de la porte, la belle tête de la jeune femme apparut effarée.

Elle avait traversé en courant, pieds nus et presque sans vêtements, la petite cour.

Superbe d'épouvante, elle jeta dans la boutique un long regard scrutateur.

– Simple ! Simple ! cria-t-elle alors.

La voix s'éteignit sans écho.

– Personne ! dit-elle à demi-voix, en laissant échapper de sa poitrine, gonflée par l'effroi, un long soupir de soulagement ; personne ! J'ai été bien imprudente, mais Dieu m'a protégée cette fois encore.

La porte se referma brusquement et une clef grinça dans la serrure.

L'aventurier sortit de son trou, brossa soigneusement son feutre émaillé de toiles d'araignée et se mit en devoir de quitter la boutique.

Mais, au même instant, portant dans une écuelle les éléments d'un modeste repas, un jenne artisan, presque un enfant, la figure malingre et souffreteuse, les joues creuses et blêmes, parut sur le seuil du magasin d'armes.

– Que voulez-vous, monsieur ? dit-il à l'inconnu.

– Je désirerais, répliqua l'homme à l'épée brisée, voir le patron de céans.

– Maître Le Hardy est en voyage depuis quelques jours ; mais il revient aujourd'hui.

– Ah ! ah ! maître Le Hardy est absent ! s'écria l'aventurier ironiquement. Au fait, j'aurais dû m'en douter. Mais sa femme ?.

– Sa femme, damoiselle Le Hardy, répondit l'apprenti, qui, en prononçant ce nom ne put s'empêcher de rougir jusqu'aux oreilles, ne s'occupe pas du commerce des armes.

– C'est juste, dit insolemment l'aventurier en jetant vers la porte de la cour un regard narquois elle a d'autres occupations.

L'apprenti ne comprit certainement pas plus cette seconde allusion qu'il n'avait compris la première, et pourtant sa rougeur augmenta.

– Monsieur, dit-il pour cacher son embarras visible, monsieur vient sans doute pour acheter quelque arme : une dague, un mousqueton de cheval, une arquebuse, un es ponton de chasse.

– Rien de tout cela, mon jeune ami, dit notre homme avec beaucoup de dignité, en se drapant fièrement dans ses guenilles.

Et majestueusement il ajouta :

– Connaissez-vous pas haut et puissant seigneur le marquis de Tirechappe ?

Et, ce disant, l'inconnu recula de deux pas et se campa le poing sur la hanche.

– Non, monsieur, répondit candidement Simplicie.

– Eh bien ! mon jeune ami, vous avez ce matin la bonne fortune de le pouvoir contempler.

Simplicie, un peu intimidé, salua.

– Vous regardez, continua le prétendu marquis de Tirechappe, mes hardes avariées. Sachez, jeune homme, que nous arrivons de guerre, après avoir contraint Sa Majesté Très Catholique à conclure avec les Provinces-Unies une trêve amicale de douze ans.

Simplicie jeta sur cet homme, qui venait de forcer la main au roi de toutes les Espagnes, au petit fils de Charles-Quint, des regards admiratifs.

– La guerre fut rude, reprit le marquis (ou plutôt, comme le lecteur l'a sûrement deviné, Claude Tirechappe, le fils d'Yolande Annebault, morte la veille au soir au couvent des Ursulines de la rue Saint-Jacques), la guerre fut rude et meurtrière. surtout pour mon pourpoint, ajouta-t-il plus bas en jetant sur son accoutrement piteux un coup d'œil attristé.

Disons, pour n'y plus revenir, que depuis deux mois déjà Claude Tirechappe avait quitté l'armée flamande, et qu'il s'était empressé de venir fondre au creuset de sa fantaisie, dans les tripots et les académies de jeu de Paris, les piastres aisément-moissonnées sur les champs de bataille des Provinces-Unies, c'est-à-dire enlevées aux cadavres espagnols, suivant les habitudes militaires de l'époque. La veille, au moment où nous l'avons rencontré, il venait de jouer et de perdre son dernier ducat.

– Enfin, monsieur le marquis.

– Tu peux dire monseigneur, maroufle !

– Monseigneur, que puis-je pour votre service ?

– Voici, dit Claude.

Et d'un geste digne, il tira lentement du fourreau la lame brisée.

– Ah ! *peccaire* ! s’écria-t-il, tu n’as point dans tout ton arsenal une arme pareille ; un pur Berlendis, rien que cela ?

Simplice examina attentivement le tronçon, et hochant la tête :

– Je vous demande pardon, monseigneur, nous avons de ces bonnes lames d’Italie ; mais...

– Parle ! Mais ?...

– Je veux dire : seulement...

– Parleras-tu, enfin ?

– Eh bien ! il n’y a que maître Le Hardy lui-même qui puisse vous en vendre une. Si vous désirez une lame ordinaire ?...

Claude Tirechappe sentit la défiance percer dans les paroles de Simplicie ; il comprit qu’il fallait payer d’audace.

– Tu te moques, l’ami ! Mon bras n’est pas habitué à manier une colichemarde de laquais. Fais ce que je dis : plante dans cette coquille une lame de Giovanini, et ce soir, en venant prendre mon épée, je verrai ton patron, maître Le Hardy.

Il s’arrêta et parut réfléchir.

– Mais, dit-il, un instant ! Qui se chargera du travail en l’absence du maître ?

– Moi, monseigneur, répondit Simplicie.

– Toi ? Hum ! tu es bien jeune. Au pays de Flandre, des amis à moi, des clients de maître Le Hardy m’ont parlé d’un apprenti qu’il avait autrefois, un certain Simplicie, dont l’habileté, disaient-ils, était merveilleuse. Ah ! povero, que n’es-tu Simplicie !

L’apprenti devint rouge comme une pivoine. A vrai dire, il ne se savait pas si célèbre.

Claude avait touché juste en visant la petite vanité inconsciente de l’artisan.

– Monseigneur peut donc s’en reposer sur moi, dit-il, car je suis ce Simplicie dont il parle.

– Tu es Simplicie ? Mordieux ! je puis être tranquille, alors ; j’aurai une épée solidement emmanchée. En attendant que tu puisses me la livrer, quelle autre rapière me vas-tu donner ?

Simplice ouvrit de grands yeux étonnés.

– Sans doute, reprit Claude Tirechappe ; nous autres gentilshommes ne pouvons pas plus marcher sans épée qu’un carrosse rouler sans roues. Tiens, dit-il en choisissant une longue bretle, sortie toute flambante des fabriques de Bretagne, voilà mon affaire.

Il décrocha sans façon la longue épée, la mit dans un bon fourreau neuf qu’il attacha à sa ceinture à la place de la vieille gaine déchirée et cassée dont il se débarrassa lestement ; puis il jeta sur l’ensemble un regard de satisfaction, fit de la main un léger signe d’adieu à Simplicie ébahi, et sortit en sifflottant une marche militaire, sans que l’apprenti, stupéfait de tant d’aplomb, songeât à lui adresser la moindre observation.

– Allons, se dit l’aventurier, dès qu’il fut dans la rue, voilà une journée qui ne commence pas trop mal. Mais, par la mordieu ! j’ai une faim de tous les diables. Si, par hasard, pensa-t-il en fouillant obstinément dans ses poches, quelque pistole oubliée. Non, ni pistole ni écu, pas même un denier ! Il faudra que la Providence se charge de mon déjeuner, et je crois qu’aujourd’hui la Providence m’apparaîtra sous les traits d’une jolie fille. O Michelle ! espérance du naufragé, protège-moi ! recueille-moi ! nourris-moi. Pourvu toutefois qu’elle veuille bien me reconnaître après cette longue absence ! ajouta-t-il, non sans une certaine inquiétude.

A quelques pas des Tuileries, encore inachevées, sur l’emplacement où passe aujourd’hui la rue de Rohan, s’élevait alors un vaste bâtiment percé de nombreuses fenêtres, qui allait s’étendant vers la Butte-des-Moulins ; c’était l’hospice des Quinze-Vingts.

En face, une grande et belle hôtellerie ouvrait à tout venant sa porte charretière.

Située à l’entrée de Paris, et cependant non loin du Louvre, cette auberge, qui avait bon air et reluisait de propreté, devait être bellement achalandée.

Elle se composait d’un bâtiment à un seul étage entouré d’un grand mur où s’ouvraient deux portes.

L’une d’elles communiquait avec la rue et faisait vis-à-vis à l’hôtel des Quinze-Vingts ; la seconde, percée à l’autre bout de la cour intérieure, donnait accès dans le jardin, tout au fond duquel on pouvait, avec de bons yeux et une certaine attention, apercevoir un petit pavillon habilement masqué par un épais rideau d’arbres.

C'est dans ce délectable séjour de la ripaille et des franches beuveries que maître Claude Tirechappe, affriandé par une longue diète, fit son apparition un beau matin de mars 1609, quelques minutes après être sorti de la boutique d'armes à l'enseigne de la Croix de *Lorraine*.

Grande fut sa satisfaction lorsque, dès l'entrée, ses yeux se fixèrent sur une jolie commère, à la taille un peu épaisse, il est vrai, mais aux chairs fermes et saines, aux joues fraîches et rebondies, à la poitrine luxuriante, à la bouche jeune et joyeuse : un « beau brin de fille » en un mot, qui allait, venait, donnait des ordres dans la maison, gourmandait les servantes, sortait pour surveiller les équipages des voyageurs à leur arrivée, bref, se démenait dans cette auberge de façon à montrer qu'elle en était à la fois la maîtresse et l'âme.

– Allons ! je crois bien que je déjeunerai aujourd'hui, se dit Claude.

Il se campa devant la porte et modula d'une voix flûtée :

– Michelle ! ma petite Michelle !

Malgré son affairément, l'hôtesse leva la tête.

Lorsque dans le cadre de la porte elle aperçut Claude, sa figure subit toute une révolution.

– Claude ! murmura-t-elle en s'élançant vers lui, Claude, est-ce possible ?

– Oui, c'est bien moi, ma bonne Michelle, embrasse-moi.

– Sur le seuil ! dans la rue ! Y songez-vous, Claude ?

– Pardieu ! je ne songe qu'à cela.

– Mais, mon ami, depuis un an que nous ne nous sommes vus, mon sort a bien changé. Je suis mariée.

– Ah bah ! s'écria Tirechappe avec un étonnement sincère.

– Mon Dieu ! vous comprenez, mon ami...

– Moi ! je ne comprends pas du tout.

– Laissez-moi vous dire : le maître de cette auberge, mon patron...

– Hilaire Jacotin ? Oui, je sais, je sais...

– Eh bien ! mon ami, maître Jacotin, qui est un digne et excellent homme, continua Michelle d'un air pénétré, ayant reconnu en moi les qualités d'une bonne ménagère, m'a offert sa main. Je l'ai acceptée. Ai-je eu tort ?

– Nullement ! il faut toujours accepter, Michelle, surtout dans ces conditions-là. C’est égal, soupira-t-il avec mélancolie, je joue de malheur.

Et mentalement il ajouta :

– Allons, je ne déjeunerai pas ce matin.

– Qu’as-tu donc, mon pauvre Claude ? interrogea la bonne Michelle.

– Eh ! eh ! se dit Tirechappe, si je pouvais repêcher mon déjeuner.

Puis tout haut :

– Quoi ! Michelle, j’arrive de la guerre à franc étrier, je crève mon cheval, je vide ma bourse, tout cela pour vous voir plus tôt, je vous trouve mariée et vous me demandez ce que j’ai !

Michelle paraissait fort embarrassée ; sans doute, à la vue du sacripant autrefois chéri par elle, les anciennes amours se réveillaient au fond de son cœur.

Claude avait, en prononçant ses dernières paroles, pris une pose noble, un air de juste fierté.

Tout à coup il chancela et ferma les yeux.

– Qu’avez-vous ? demanda Michelle avec sollicitude.

– Rien, non, rien. Seulement, comme je viens de vous le dire, j’arrive à l’instant, et, dans mon vif désir de vous revoir, je n’ai pas même pris le temps de déjeuner.

– Ah ! mon Dieu, il meurt de faim ! s’exclama la tendre Michelle. Et moi qui n’y songeais pas !

Sans dire un mot de plus, voilà la belle fille qui s’élance vers la grande salle et disparaît.

– Décidément, se dit Claude avec une certaine joie intérieure, décidément je commence à croire que je déjeunerai aujourd’hui.

Un instant après, Michelle reparait et faisait signe à Claude d’entrer dans la grande salle de l’auberge.

Maître Tirechappe ne se le fit pas répéter deux fois.

Il entra d’un pas résolu, et bientôt il s’asseyait devant une table où le plus estimable des jambons côtoyait le plus succulent des pâtés.

Mais Claude apprécia surtout certaine omelette, épaisse et large, qu’on lui servit d’abord toute fumante.

– Mignonne, dit-il en se penchant vers la belle Michelle, mignonne, ne te reste-t-il plus de ce vin des Canaries que je goûtais tant l'an dernier ?

Sur un mot de l'épouse légitime de maître Hilaire Jacotin, une servante alla chercher derrière les fagots une fiole de la précieuse liqueur.

– Ah ! ma mie, s'écria Claude, exalté par la chaleur du festin, ma mie, n'y aurait-il pas moyen de me loger ici quelque part ? La maison est bonne ; l'ordinaire est satisfaisant ; le gîte, continua-t-il en pensant à la petite cabane du bord de la Seine où il avait passé la nuit précédente, le gîte me convient à merveille. Et puis, Michelle, petite Michelette, nous nous verrions tous les jours !

– Monsieur Claude, vous oubliez que je suis mariée ! dit vertueusement la femme de maître Jacotin.

– Si je l'oublie ! s'écria Claude. Voyons, ne connais-tu pas un moyen de m'introduire ici ?

Et d'un bras vigoureux, le *bravo* serrait amoureusement la taille de la jolie hôtelière, tandis que ses œillades incendiaires portaient le trouble dans ce tendre cœur où naguère il régnait en maître.

– Tiens ! tu es un démon qui perdras mon âme, dit-elle enfin avec abandon. Oui, il y a peut-être un moyen de t'établir ici. Je me charge ensuite de t'y maintenir à perpétuité. Seulement.

– Seulement ? demanda l'aventurier.

– Eh bien ! il te faudrait dépenser dans cette auberge, durant les premiers jours, quelques pistoles que je n'ai pas, moi, car c'est maître Jacotin qui tient la bourse, et que probablement tu n'as pas non plus.

– J'avoue que, pour le moment. Mais, attends donc : je les ai, Michelle ; j'ai les jolies pistoles qui serviront à fermer les yeux du respectable Hilaire Jacotin.

– Tu les as ? demanda Michelle avec une satisfaction trop peu dissimulée, hélas ! pour l'honneur conjugal.

– Je les aurai dans une heure, ajouta Claude, qui but un dernier verre de vin des Canaries, boucla son ceinturon, déposa sur les joues roses de la belle Michelle deux baisers retentissants et franchit le seuil de la grande salle.

– Souviens-toi, dit-il en se retournant, souviens-toi, quand tu me verras revenir, que je suis ton frère !

– Mais je n'en ai pas, objecta consciencieusement Michelle.

– La belle raison ! fit le condottiere en haussant les épaules.

Et, ragaillardi par un bon déjeuner, retroussant ses longues moustaches d'un air content de soi, il s'éloigna d'un pas relevé dans la direction du Louvre.

V

GILBERT DE LUSIGNAC

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il nous faut remonter de trois années en arrière.

Le comte de Lusignac de la Vergne, dont il a été beaucoup parlé déjà et que nous ne tarderons pas à présenter au lecteur, n'était encore, à cette époque-là, qu'un simple gentilhomme de petite fortune et s'appelait modestement le chevalier de Lusignac.

Un jour d'hiver, ne sachant que faire, il lui prit fantaisie d'aller entendre, à l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, les farces et bouffonneries des Confrères de la Passion, qui formaient, comme chacun sait, la première troupe de comédiens qu'on eût vue en France.

La représentation finit à quatre heures et demie, conformément à l'ordonnance royale nécessitée par la multitude et l'audace croissante des larrons et coupeurs de bourse qui, dès la nuit tombante, s'abattaient sur la ville.

« Il n'y avait point alors de lanternes dans Paris, écrit un contemporain ; il y avait beaucoup de boue, très peu de carrosses et quantité » de voleurs. »

La police était absolument insignifiante, et ses archers étaient impuissants à maintenir la sécurité des rues.

Heureux encore, ces malheureux archers du guet, lorsqu'ils ne rencontraient pas quelque bande de truands, d'écoliers ou de gens d'épée qui fondaient sur eux et les laissaient pour morts sur le carreau !

A cinq heures, en décembre, la nuit est tout à fait close à Paris, Lusignac, qui demeurait alors à l'hôtel de Condé, où il tenait l'emploi de gentilhomme de M. le Prince, s'en revenait à pied par la rue Saint-Denis, rêvant vaguement en foulant le sol couvert de neige, lorsque tout à coup une violente secousse faillit le faire tomber à la renverse.

Nul doute : c'était quelque tire-laine qui l'avait brusquement saisi par son manteau et essayait de l'en débarrasser prestement.

D'un bond, Lusignac se retourna, l'épée au poing, et tomba en garde.

Il ne s'était pas trompé, du reste : l'homme qu'il avait en face de lui était, en effet, un de ces voleurs de manteaux vulgairement appelés *tire-laine* ou *tire-chappe*. Mais, à la rapidité et à l'aisance avec lesquelles ce maître larron avait imité la manœuvre du chevalier et s'était mis en garde lui aussi, il était facile de voir que le détrousseur était doublé d'un homme d'épée.

Ce spadassin était même réellement très habile, et paraissait avoir reçu les leçons et les conseils des grands maîtres en fait d'armes.

Lusignac, quoique sa réputation de bretteur fût bien établie à la cour, avait peine à parer certains coups à l'italienne portés par le voleur ; en revanche, il rencontrait toujours l'épée de son adversaire en ligne et prête à la parade.

Il est vrai que le tire-laine, habitué aux rencontres de nuit, devait trouver presque suffisant le pâle reflet de la neige, seule lueur qui éclairât le terrain de la lutte ; il avait, par conséquent, un grand avantage sur le gentilhomme.

Lusignac s'impatientait de la longueur de ce combat indigne de lui. Il voulut en finir. D'un saut de côté il se plaça au milieu de la rue et força le bandit à lui tenir tête, en s'adossant aux maisons.

Dans cette position, l'adversaire de Lusignac ne pouvait rompre d'une semelle et se voyait forcé de jouer désespérément du poignet, sous peine d'être cloué au mur, comme un simple papillon, par la fulgurante épée du gentilhomme.

Le *bravo* sentit toute l'infériorité de sa situation et résolut de brusquer le dénouement, car la fatigue commençait à engourdir son bras. C'est ce que

Lusignac devina à l'incertitude des parades et à la mollesse des ripostes.

Aussitôt il fit une feinte ; le tire-laine s'élança, croyant à une faiblesse ou à un oubli du gentilhomme.

Mais le chevalier était bien en garde ; avec l'agilité d'une couleuvre, son épée lia la rapière du larron et d'un coup sec la fit sauter à dix pas.

Le tire-laine n'était pas encore revenu de sa surprise, que déjà il avait sous la gorge l'épée de Lusignac.

– Rends-toi ! lui cria celui-ci.

– Mort-diable ! mon gentilhomme, je suis à votre discrétion. Tuez-moi si vous voulez. C'est votre droit.

– Ma foi non, répondit insoucieusement le chevalier. Ramasse ton épée, drôle, et va-t'en. A propos, que voulais-tu ? Mon manteau ? Par le froid qu'il fait, saint Martin lui-même te refuserait le sien. Mais voici ma bourse ; va te griser au fond d'un cabaret et ne t'avise jamais de t'attaquer aux gentilshommes. Il t'en cuirait, coquin !

Lusignac s'éloignait sans hâte du bandit, resté stupéfait sur une borne, quand, malgré l'épais tapis de neige qui couvrait le sol, il entendit un bruit de pas derrière lui. Il se retourna ; c'était encore le tire-laine.

– Monseigneur, dit celui-ci d'une voix sourde, vous pouviez me faire pendre ou me tuer de votre main. Au contraire, vous m'avez secouru, moi qui venais de vous assaillir. A partir d'aujourd'hui, il y a un bras et une épée à votre service. Si jamais vous avez besoin de moi, envoyez quérir au cabaret du quai de la Gloriette Claude Tirechappe. Je serai toujours à vos ordres.

– Je n'ai que faire de ton bras et de ton épée, répliqua Lusignac avec hauteur. N'importe ! ton mouvement me plaît ; quand il te manquera quelques pistoles pour faire ripaille, viens les demander à l'hôtel de Condé, au chevalier de Lusignac.

– Lusignac ! s'écria Claude en se précipitant pour distinguer dans l'ombre épaisse le visage du gentilhomme.

– Au large ! commanda le chevalier qui, croyant à une nouvelle attaque, repoussa le bravo d'une main vigoureuse.

– Soyez sans crainte, monsieur le chevalier, répondit Claude Annebault avec amertume ; de moi, vous n'avez rien à redouter désormais. Corps et

âme, je vous appartiens.

– Merveilleuse influence de quelques pistoles données à propos ! se dit Lusignac en s'éloignant.

Et il ajouta philosophiquement :

– Voilà ce que coûte et ce que vaut le dévouement d'un homme.

Nous verrons plus tard si la protestation de Claude n'était que parole en l'air ; mais dès maintenant, nous savons comment il se fait que des deux frères de lait mis si inopinément en présence, un seul connût l'autre, ainsi que la sœur Sainte-Monique l'avait dit à Domenico Brandi ; nous savons aussi pourquoi, étant à la recherche de quelques écus, Claude Tirechappe se dirigeait tout naturellement vers le Louvre, c'est-à-dire du côté de l'hôtel de Lusignac ; car on imagine bien que depuis deux années, dans ses jours de misère profonde, l'aventurier n'avait pas négligé la ressource éventuelle que lui avait généreusement offerte le héros de cette histoire.

La suite de ce récit apprendra au lecteur comment le chevalier de Lusignac était devenu comte de Lusignac de la Vergne et l'un des plus riches seigneurs de la cour de France.

En changeant de fortune et de titre, il avait cependant conservé son emploi de premier gentilhomme de M. le Prince. Seulement, il avait quitté le logis incommode qu'il occupait à l'hôtel de Condé et s'était installé au Marais, rue des Francs-Bourgeois, dans un vaste hôtel qui avait appartenu à la reine Jeanne d'Albret et que l'intendance royale lui avait vendu.

Au-dessus de la haute porte monumentale en pierre de taille vermiculée, soutenue par deux hercules formant cariatides, le sculpteur avait gravé les armes du comte Philippe-Amaury-Gilbert de Lusignac de la Vergne : « *De gueules à l'épée haute d'argent, au chef d'azur chargé d'un soleil rayonnant,* » avec cette fière devise se déroulant sur une banderole de pierre : *In luce virtus.*

Nous allons devancer maître Claude à l'hôtel de Lusignac, où se passe un événement auquel le lecteur doit assister.

Dans la grande cour aristocratique, un jeune homme vêtu d'un élégant costume du matin, appuyé sur une haute canne, regardait caracoler un superbe cheval noir tenu en main par un valet d'écurie, sans paraître

s'inquiéter de l'interminable boniment mercantile qu'un maquignon avide lui débitait à l'oreille.

L'animal paraissait, du reste, fort au-dessus de toutes les louanges qu'on en pouvait faire, et le jeune homme l'examinait avec tout l'intérêt qu'il méritait, avec toute l'expérience d'un cavalier consommé.

Quant au gentilhomme, sa présence devait faire sensation en quelque lieu qu'il se trouvât. Il suffisait de le regarder une seule fois pour reconnaître en lui un homme énergique et résolu, mieux encore : un vaillant et un fort. Il appartenait certainement à cette race des enthousiastes et des passionnés qui produit les convaincus, les apôtres, les héros, et quelquefois aussi les martyrs.

Il était grand, élancé, avec de larges et solides épaules pourtant. Les extrémités dénotaient la race. Avec des attaches très fines, le poignet et le jarret étaient d'acier.

On citait du comte de Lusignac – car c'est lui que nous présentons au lecteur – ce trait presque incroyable de force physique :

Un jour, montant un cheval fougueux et réputé indomptable, sans le secours du mors ni du frein, par la seule pression des genoux, il l'avait forcé à s'arrêter, exténué, haletant, puis à s'agenouiller docilement.

Le cheval râlait ; le cavalier était impassible, et sur son front on n'eût pas vu perler une seule goutte de-sueur.

On sait comment il s'était comporté dans son combat nocturne avec Claude Tirechappe, un rude joueur pourtant, celui-là aussi.

Ses duels étaient célèbres ; il n'était personne à la cour qui ne sût à quoi s'en tenir à cet égard, et l'on disait même en manière de proverbe que M. de Lusignac était le seul gentilhomme qui ne fût pas exposé à rencontrer sur son passage un ancien adversaire, tous ceux à qui il avait eu affaire étant restés sur le terrain.

Les algarades de son épée eurent un tel retentissement, qu'un jour le roi le fit prévenir qu'il le ferait certainement poursuivre selon la rigueur des nouveaux édits, s'il entendait encore prononcer son nom à propos de quelque duel ou rencontre armée.

M. de Lusignac sourit de l'avertissement : il avait pleine confiance en la protection du prince de Condé d'abord, qui tenait fort à lui ; de M. de Sully

ensuite, qui l'avait en haute estime et le considérait comme l'une des espérances de l'Église réformée, dont le grand ministre, autrement inflexible que son maître, n'avait jamais voulu se séparer.

Enfin, le jeune comte – il avait vingt-six ans à l'époque où commence ce récit – comptait surtout sur la protection occulte, mais plus puissante que toutes les autres, de la pléiade de grandes et honnêtes dames qui ne vivaient que pour lui, ne rêvaient que de lui, et dont plusieurs seraient mortes volontiers, si le sacrifice de leur vie avait dû, ne fût-ce que pour quelques heures, ranimer dans son cœur la flamme des amours éteintes.

Les succès galants de Gilbert de Lusignac étaient, en effet, aussi célèbres que ses duels.

On s'accordait, d'ailleurs, à reconnaître en lui le plus beau cavalier de la cour, et sur ce point, il ne pouvait guère y avoir contestation.

Combien de femmes avaient attaché des regards rêveurs sur cette tête d'une pâleur mate, aux traits fins et délicats, aux grands yeux d'un bleu sombre, tout à la fois profonds et caressants, énergiques et doux ; sur cette lèvre rouge et voluptueuse qu'ombrait une fine moustache allongée en pointe aiguë !

Parce qu'il avait le cou admirablement attaché aux épaules, Lusignac s'était mis à la tête des jeunes gentilshommes qui prétendaient introduire en France la mode des collerettes rabattues à l'italienne ; et parce qu'une épaisse forêt de cheveux noirs, naturellement ondulés, encadrait à merveille son beau visage, il était un des partisans convaincus du feutre, qui le coiffait d'une façon incomparable.

L'un des premiers à la cour, il cessa de porter toute sa barbe pour ne conserver que la moustache et la royale.

Son goût faisait la mode ; ses *lazzi* ou ses impertinences retentissaient d'écho en écho jusqu'au fond des ruelles.

Les hommes le craignaient fort, sans l'avouer ; presque toutes les femmes l'adoraient et, pour la plupart, ne s'en cachaient pas.

Un jour, mise au défi par d'autres dames qui la raillaient sur sa passion, la marquise de Bois-Tracy avait abordé Gilbert en pleine galerie du Louvre et, sans mot dire, l'avait éperdûment baisé au front.

Cette folie fit scandale, mais elle eut sa récompense, s'il faut en croire la chronique secrète de l'hôtel de la rue des Francs-Bourgeois.

Lusignac avait dans le regard quelque chose de dominateur et de puissant, qui souvent faisait trembler les hommes sur lesquels il fixait les yeux.

D'un coup d'œil il appela son intendant, immobile à quelques pas.

– Bertauld, dit-il brièvement, faites entrer ce cheval dans mes écuries ; je l'achète. A quel nom répond-il ? ajouta Lusignac en se tournant vers le maquignon.

– Phœbus, monseigneur, répondit humblement le marchand, qui faisait une affaire d'or.

– Trois cents pistoles ! ajouta le comte avec une indifférence dédaigneuse, vous êtes un voleur, maître Picard. Mais le cheval me plaît ; il ne sortira pas d'ici.

– Quand vous l'aurez monté, monseigneur, vous trouverez que je vous l'ai vendu trop bon marché, articula le maquignon en matière d'excuse.

– C'est bon, mon drôle, en voilà assez. Votre verbiage m'assassine. Mais, ajouta le jeune comte d'un ton interrogatif, serions-nous revenus au temps de la Ligue ? On dirait d'une émotion de populaire.

Depuis quelques instants, en effet, on entendait dans la rue, derrière la porte de l'hôtel, un grand bruit qui toujours allait croissant. Soudain le heurtoir fut extérieurement soulevé et retomba avec le grondement, d'un coup de canon sur la porte de chêne bardée de fer.

– C'est à nous qu'on en veut, dit Lusignac sans sourciller ; voyez donc, Gaspard.

Un jeune laquais à la figure intelligente entr'ouvrit avec peine la lourde porte de l'hôtel.

– Que voulez-vous céans ? cria-t-il.

– Voilà bien des précautions, en vérité, dit au dehors une voix impérieuse, un peu cassée par l'âge, un peu chevrotante. Est-il de mode, à Paris, de recevoir de la sorte les gens qui frappent à midi à la porte d'un hôtel ?

VI

LE COMTE D'AUBETEYRE

Aux premiers accents de cette voix, Lusignac avait prêté l'oreille. La phrase n'était pas finie qu'il s'élançait du perron en criant d'une voix retentissante, où vibrait la joie :

– Mon père ! c'est mon père ! Tous ici, marauds ! Ouvrez la porte à deux battants devant M. le comte d'Aubeteyre !

La porte s'ouvrit.

Dans la rue, et l'encombrant de façon à y causer le tumulte qu'on avait entendu, Lusignac aperçut une vaste litière portée par deux mules, à l'une des portières de laquelle se penchait curieusement une délicieuse tête de jeune fille ; puis, de chaque côté, deux cavaliers à la barbe blanche comme la neige, tous deux vêtus de noir ; derrière, juchés sur des mulets empanachés, un vieux laquais et une chambrière, et enfin, à l'arrière-garde, deux mules de charges conduites par des palefreniers.

Dans les familles protestantes, les anciennes traditions seigneuriales s'étaient religieusement conservées. Lusignac, le chapeau à la main, s'avança jusqu'au seuil de son hôtel, et d'une voix haute :

– Soyez les bienvenus, messieurs, dans mon logis, dit-il aux voyageurs.

Puis il se tourna vers le vieillard qui avait parlé, il lui tint l'étrier et l'aida à mettre pied à terre.

Alors, pliant le genou et la tête baissée, il dit :

– Avant d'honorer de sa présence la maison de son fils, mon père veut-il me bénir au nom du Dieu de vérité ?

Lentement, le comte d'Aubeteyre imposa les mains, avec une suprême majesté, sur la tête jeune et charmante de son fils adoptif.

C'était un spectacle auguste que cette cérémonie d'autrefois, pieusement pratiquée à la face des laquais et des badauds, qui se sentaient émus malgré eux et saisis de respect.

– Et maintenant, mon fils, embrassez-moi, dit le comte d'Aubeteyre en relevant Lusignac pour le presser sur son cœur.

S'appuyant ensuite sur l'épaule du jeune homme, le vieux capitaine des guerres de religion entra dans l'hôtel. A sa suite, toute la cavalcade pénétra dans la cour, et la porte fut refermée au nez des curieux ahuris.

– Venez, monsieur le comte, dit alors le vieillard à Lusignac, venez délivrer une dame que vous connaissez bien et qui, depuis trois jours surtout, était furieusement pressée d'arriver.

– Quoi ! M^{lle} d'Aubeteyre vous aurait accompagné ? s'écria le jeune gentilhomme en s'élançant vers la litière.

– Voyez, répondit le comte d'Aubeteyre en souriant malicieusement.

Soutenue par Nicole, la jeune chambrière que nous avons montrée juchée sur un mulet, Blanche d'Aubeteyre descendait, en effet, du véhicule un peu rude qui l'avait amenée du fond de la Gascogne.

Elle était de taille un peu au-dessous de la moyenne, mais admirablement bien prise. Le pied cambré entrevu un instant, quand elle sauta de la lourde machine, et la main potelée qu'elle appuya sur l'épaule de sa camériste, étaient d'une enfant.

Le front, petit comme celui des statues grecques, mais légèrement bombé, reflétait l'intelligence et dénotait la fermeté. Cette grâce un peu sévère était égayée par le frais sourire niché au coin des lèvres. Et quand ces lèvres purpurines s'entrouvraient, on apercevait avec peine, tant cette bouche était mignonne, une rangée de petites perles cachées là comme dans un écrin de velours rouge. Les joues pleines étaient duvetées, dorées et roses comme la pêche colorée par le soleil de juillet.

Dans ses yeux de cette belle couleur brune à reflets changeants, l'on trouvait tour à tour la passion des yeux noirs et la douceur des yeux bleus, selon que la paupière s'abaissait à demi et que de longs cils soyeux noyaient le regard dans l'ombre, ou bien que, se relevant avec une fierté noble, mais sans hardiesse, elle découvrait un regard brillant de franchise et de pureté.

Un menton arrondi terminait l'ovale correct de cette tête juvénile, encadrée de cheveux châtons, jouant en petites mèches folles au-dessus des tempes et réunis sur le haut de la nuque, qu'ils laissaient à découvert.

Ce qui ne saurait se peindre, c'est le charme pénétrant résultant de cet ensemble, c'est la puissance si douce de ce regard sans coquetterie et cependant d'une irrésistible séduction.

Avec tout cela, une adorable simplicité de manières contrastant avec les airs guindés des femmes de la cour, et qui faisait que cette petite provinciale devait certainement éclipser bientôt les beautés à la mode.

Tous ces trésors étaient enfermés dans une modestie chaste, comme, avant d'éclore, la fleur dans son bouton, et n'attendaient plus pour s'épanouir qu'un rayon d'amour.

En ce moment, M^{lle} d'Aubeteyre, visiblement intimidée, se tenait immobile au pied de sa litière sans oser lever les yeux, muette, interdite.

– Eh quoi ! Blanche, ne reconnaissez-vous pas le compagnon de votre enfance ? lui demanda son père.

Lusignac s'avança vers elle courtoisement, afin de la tirer d'embarras :

– Quand j'ai quitté le château d'Aubeteyre, dit-il, voilà cinq ans de cela, j'y ai laissé une enfant joyeuse et bruyante, laquelle ne ressemblait guère à la belle demoiselle que voici. Peut-être le temps, exerçant de même son œuvre sur moi, mais d'autre sorte, m'a-t-il rendu méconnaissable.

– Oh ! monsieur le comte, répondit la jeune fille d'une voix tremblante, j'ai meilleure souvenance que vous ne le supposez. A la vérité, je n'ai point ici grand mérite. La petite peinture que vous avez envoyée, il y a six mois, à M. le comte d'Aubeteyre était, je le vois, d'une ressemblance parfaite.

L'art de la miniature, exclusivement réservé pendant des siècles à l'ornementation des manuscrits, s'était transformé depuis cinquante ans environ.

Les portraits en miniature étaient cependant rares encore. On en exécutait fort peu. Pourtant, à l'époque où se passent les événements que nous avons entrepris de raconter vivaient précisément les plus illustres maîtres en ce genre, les Isaac Oliver, les Jean Cerva, les Jacques Ligozio, et le plus célèbre de tous, André de Vito.

A l'habile pinceau de ce dernier, Lusignac avait demandé un portrait qu'il destinait à son père adoptif.

La miniature de Vito était simplement un chef-d'œuvre : inspiré par son modèle, le peintre avait trouvé des touches d'une finesse exquise pour

reproduire ce visage d'une beauté mâle et si parfaite.

Surtout il s'était attaché à faire vivre l'expression à la fois hautaine et passionnée du regard et à garder à la tête son attitude fière et même un peu dédaigneuse.

C'est à ce portrait que M^{lle} d'Aubeteyre, qui paraissait le bien connaître, venait de faire allusion.

Mais pourquoi, en parlant de cette miniature, rougit-elle subitement au point d'en être toute confuse ?

Tandis que les laquais s'empressaient à décharger les mules portant les bagages ou la litière et conduisaient les chevaux à l'écurie, Lusignac faisait aux arrivants les honneurs du logis, dans une grande salle du premier étage.

– Je n'ai pas besoin de vous apprendre, mon père, dit-il respectueusement, lorsque le vieux seigneur se fut assis dans le haut fauteuil armorié, qu'ici, comme en son château, monsieur le comte d'Aubeteyre est le maître absolu.

Un nouveau personnage entra. C'était ce vieillard qui chevauchait à l'un des côtés de la litière de Blanche d'Aubeteyre.

Il était grand, maigre, grave et d'aspect vénérable. Sa figure rigide, son regard inflexible révélant une ardente conviction, regard qui jaillissait d'yeux profondément enfoncés dans leurs orbites ; le pli sévère qui creusait son front élevé, l'habitude méditative de sa physionomie, tout dans cette figure calme et sereine dénotait un penseur, un savant, un apôtre.

Il était entièrement vêtu de noir, et une longue barbe blanche descendait sur sa poitrine.

A peine eut-il soulevé la tapisserie que Lusignac l'aperçut :

– Jehdaël ! s'écria-t-il avec une expression de joie.

Un demi-sourire adoucit un instant l'austère visage du vieillard. A la façon dont il reçut le comte dans ses bras et l'y serra fortement, il était visible que, sous sa froideur apparente, le pasteur cachait une immense tendresse pour ce jeune homme.

– Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit-il d'une voix émue en se tournant vers M. d'Aubeteyre, je n'ai pas été maître de mon premier mouvement. C'est qu'il est un peu mon fils, à moi aussi, ajouta-t-il avec

une nuance d'orgueil en se tournant vers Lusignac ; il est le fils de mon esprit.

– C'est trop jusle, mon vieil ami, dit avec une déférence marquée M. d'Aubeteyre ; nous en pouvons être fiers l'un et l'autre, car tous deux nous avons contribué également à le policer, et votre part est au moins-égale à la mienne, comme nos droits à son affection sont égaux aussi.

Appuyée au dossier du fauteuil de son père, Blanche regardait attentivement Lusignac.

Chacune des louanges indirectes qu'adressaient au jeune comte les deux hommes qu'elle vénérât le plus au monde retentissait au fond de son cœur, et ses yeux surprenaient au passage les regards d'admiration échangés par les deux vieillards.

Ils avaient élevé Lusignac ; ils l'avaient élevé avec une sollicitude éclairée, un amour, un dévouement paternel de tous les instants. L'un en avait fait un gentilhomme accompli et un beau seigneur ; l'autre en avait fait un être pensant, un homme, pour tout dire.

Ainsi s'expliquait la supériorité marquée de Lusignac sur ses contemporains : c'est qu'il avait été initié à la vie par deux hommes d'élite.

– Noël, dit M. d'Aubeteyre à son fils adoptif, notre vieux Noël nous a accompagnés. Vous le verrez tout à l'heure. Sans doute, vous n'avez pas oublié qu'il vous fit monter votre premier cheval et vous mit à la main votre première épée.

– Eh quoi ! s'écria Lusignac, Noël est aussi du oyage ? Mais il semblerait, monsieur, que vous abandonnez Aubeteyre !

– Pas tout à fait. Je viens passer quelques mois à Paris, prendre l'air de la cour dont j'ai si longtemps vécu éloigné et présenter mes hommages à Sa Majesté, que je n'ai point vue depuis quinze ans. Quant à Noël, il me quitte, je le donne à ma fille.

– A M^{lle} d'Aubeteyre ? dit Lusignac avec étonnement.

– Saus doute, à Blanche. Mon vieux Noël ne m'eût quitté pour rien au monde : il a fallu que ma fille eût besoin de lui.

– Et oserai-je vous demander, monsieur, ce qui nécessite la présence de Noël auprès de M^{lle} d'Aubeteyre ?

Le vieillard se tourna vers Blanche et échangea avec elle un sourire discret.

– Bast ! ce n'est plus un mystère, maintenant ? Qu'en dites-vous, Blanche ?

La jeune fille se contenta de baisser les yeux.

– Eh bien ! mon cher comte, poursuivit le vieillard – car vous voilà comte, et comte d'une vieille et illustre comté – vous n'ignorez pas que demain M. le Prince, auquel vous êtes attaché, épouse la fille de M. le connétable.

Le visage de Lusignac devint sombre comme la nuit.

– Je le sais, monsieur le comte, dit-il brièvement et d'une voix altérée.

– Vous savez aussi quels anciens liens d'amitié m'attachent à la famille de Condé. Feu M. le Prince me portait une vive affection.

– Et j'ai connu, ajouta Lusignac, à l'accueil que son fils me fit à moi-même, il y a quelques années, qu'il vous gardait les sentiments de son père.

– A merveille ! M. le Prince s'occupait donc de monter la maison de M^{me} la Princesse. Je songai alors que Blanche était en âge de paraître à la cour, où l'appelaient son rang et son nom. L'occasion était unique. Cependant, à l'idée de quitter ma fille, je me rappelai la vive douleur que j'avais éprouvée quelques années auparavant, lorsqu'il avait fallu me séparer de vous, mon fils.

Mais je devais songer à l'établissement de Blanche ; et puis la petite rusée semblait si vivement désirer venir à Paris !. Sans rien me dire, elle me lançait des regards si éloquents, lorsque l'affaire était sur le tapis, que je me laissai persuader. J'écrivis à M. le Prince, en lui demandant le secret, surtout pour vous, que je me faisais un plaisir de surprendre.

La réponse de M. le Prince fut telle que je l'attendais. Nulle dame n'aura auprès de M^{me} la Princesse situation plus élevée que M^{lle} d'Aubeteyre.

Et maintenant, mon fils, vous qui êtes de la maison, à quelle heure estimez-vous que je doive me présenter à l'hôtel de Condé ?

– Ma foi, monsieur le comte, tout y doit être dans un grand désordre. Hier, l'hôtel ressemblait à un quartier pris d'assaut. Mais que cela ne vous inquiète pas. Si vous le voulez bien, nous irons ensemble.

– J'exigerai encore de votre obligeance, monsieur, que vous me conduisiez chez la bonne faiseuse. Il ne faut pas, vous le concevez, que vos mauvais plaisants de cour trouvent dans la toilette un peu provinciale peut-être de Mlle d'Aubeteyre prétexte à leurs sots quolibets.

– Soyez sans crainte, monsieur le comte, dit Lusignac en regardant Blanche, qui cette fois pâlit à faire croire qu'elle s'allait évanouir, personne n'osera plaisanter Mlle d'Aubeteyre dès qu'on saura qu'elle me touche de près. Mais je ne réponds pas, ajouta-t-il galamment, qu'en la voyant, nos plus belles dames ne sècheront point de jalousie.

Le comte d'Aubeteyre écoutait en souriant.

– Il est donc vrai, monsieur, dit-il, comme nous l'ont appris les échos portés par le vent jusqu'en Gascogne, il est donc vrai que vous êtes un terrible à la cour du Louvre ?

– J'ai simplement fait respecter l'honneur de mon nom ; voilà tout.

– Bien ! bien ! ajouta le vieillard en hochant la tête ; il sied à un gentilhomme de tracer autour de lui, avec son épée, un cercle que les écervelés eux-mêmes ne soient pas tentés de franchir.

VII

DEUX SOLLICITEURS

A ce moment, un laquais à la mine intelligente et éveillée souleva la draperie et, du seuil, demanda au comte de Lusignac s'il lui plaisait de recevoir M. le marquis de Tirechappe.

– Quel est ce titre et quel est le personnage ? demanda Lusignac qui, en ce moment, oubliait tout à fait son adversaire de la rue Saint-Denis ; je ne connais marquis, comte ni baron de ce nom. Voyons, Gaspard, que te semble du visiteur ?

Gaspard allait répondre et donner probablement sur l'apparence extérieure du prétendu marquis les plus fâcheux renseignements, lorsque la portière s'entr'ouvrit et la tête hardie de notre ami Claude Annebault apparut dans l'entre-bâillement.

– Inutile, monsieur le comte, de questionner cet excellent Gaspard. C'est moi, Claude Tirechappe, qui, pour arriver jusqu'à vous, me suis permis cet innocent subterfuge.

Lusignac reconnut du premier coup d'œil le bandit et se mit à rire. Mais M. d'Aubeteyre le prit d'autre sorte :

– Parbleu ! s'écria-t-il avec indignation, voilà un impudent coquin !

Claude l'examina d'un air passablement narquois.

Mais à peine avait-il fixé les yeux sur le vieillard qu'il fit un mouvement involontaire et regarda l'un après l'autre tous les témoins de cette scène.

Il eut un autre mouvement, tout aussitôt réprimé, en apercevant Jehdaël, et sans affectation il se tourna vers Lusignac, de façon à échapper aux regards directs des deux vieillards.

Cela s'était passé en l'espace d'une seconde.

– Eh bien ! que me veux-tu, maraud ? demanda Lusignac en riant.

– Monseigneur ne paraît pas me garder rancune de ma petite supercherie, dit mielleusement le *condottiere*.

– Non, je ne t'en veux pas. Mais dépêche-toi. Dis-moi ce qui t'amène et tourne-moi les talons.

– Monseigneur, dit Tirechappe d'un ton lamentable, nous vivons dans un temps bien triste pour les gens d'épée. Mourant de faim à Paris, où les hommes de talent sont dédaignés, où les arts ne sont pas encouragés, où l'on jeûne tout un mois pour gagner un petit écu, je suis parti pour les Flandres. J'ai offert aux Provinces-Unies cette épée dont mes compatriotes ne voulaient plus, les ingrats !

Et Tirechappe montra d'un geste la belle rapière qu'il avait, le matin même, empruntée à la boutique de maître Le Hardy.

– Au fait ! dit Lusignac.

– M'y voici, monseigneur. J'étais en Flandre depuis quelques mois, bataillant de mon mieux, quand voilà que l'on signe la paix. Je reviens à Paris, sans sou ni maille, et j'étais dans une détresse profonde, quand je me

souvins de notre rencontre rue Saint-Denis et de votre offre généreuse. Alors.

– Très bien ! très bien ! j’entends de reste, interrompit Lusignac en se reprenant à rire. Tu passeras chez mon intendant, qui...

Cette fois, ce fut le laquais Gaspard qui coupa la parole à son maître, en survenant tout à coup.

– M. le chevalier Guy de la Vergne, dit-il, sollicite l’honneur d’être reçu par monsieur le comte, pendant quelques moments, en audience privée.

– Le chevalier de la Vergne ! s’écria d’une voix presque irritée M. d’Aubeteyre.

– Oui, monsieur, répondit Lusignac en jetant sur son père adoptif un regard surpris. Voyez-vous quelque empêchement à ce que je reçoive M. de la Vergne ?

– Un grave empêchement, oui. Mais vous-même ?

– Moi, monsieur le comte, pour des raisons que je me propose de vous dire, j’avoue que j’aurais regret de refuser ma porte au chevalier.

– Ces raisons sont sérieuses ?

– Très sérieuses !

– Alors recevez M. de la Vergne.

– J’aurai soin, du reste, de lui donner, comme il me le demande, une audience secrète, dans la salle voisine. Gaspard, ajouta-t-il, priez M. le chevalier de la Vergne de vous accompagner jusqu’ici.

A ce moment, ses regards rencontrèrent Claude Tirechappe, qui, très discrètement et très silencieusement, s’était à moitié dissimulé derrière les larges plis de la portière en tapisserie :

– Ah ! tu es encore là, mon drôle. Ne t’ai-je pas donné satisfaction ?

– Oh ! tout à fait, répondit gracieusement Claude, et ne croyez pas, monseigneur, qu’une curiosité déplacée m’ait fait rester ici. Seulement, vous avez oublié de fixer la somme qui... que...

– Ah ! et tu n’oublies rien, toi ? dit Lusignac. Eh bien ! mon intendant te comptera dix pistoles. Va !

– Monseigneur, ma reconnaissance ! s’écria Claude en balayant le parquet de son feutre en détresse.

– Allez, allez, maître Claude Tirechappe ! articula Lusignac d’une voie haute et impatientée, qui vibra dans l’escalier.

Un gentilhomme vêtu de noir montait précisément les degrés.

En entendant ce nom de Claude Tirechappe, il s’arrêta étonné ; et lorsque la portière s’ouvrit pour laisser passer à reculons l’audacieux bandit, ce gentilhomme, le chevalier de la Vergne, descendit précipitamment quelques marches, comme pour échapper au regard des hôtes du premier étage.

– Claude, très satisfait, descendait à la hâte le large escalier de pierre, pressé d’aller au rez-de-chaussée toucher ses dix pistoles, quand, au moment où il passait devant le chevalier, celui-ci l’arrêta par le bras.

– Chut ! dit-il à voix basse, répondez à ma question : vous êtes bien Claude Tirechappe ?

– Et vous le chevalier de la Vergne, répondit l’aventurier, qui considérait avec attention, et pour ainsi dire les yeux dans les yeux, le gentilhomme, comme s’il eût voulu préciser des souvenirs encore vagues.

– Il n’importe comment je me nomme, répondit le chevalier en imposant à sa voix une nouvelle sourdine ; mais si, comme je le crois, vous êtes bien une façon de bretteur qu’on nomme Claude Tirechappe, il y a pour vous vingt pistoles à gagner, si vous vous trouvez ce soir, à neuf heures, rue des Tournelles, derrière le vieux Marché-aux-Chevaux.

– Je m’appelle Claude Tirechappe, je suis l’homme que vous dites, vingt pistoles me conviennent à merveille, et je serai ce soir au rendez-vous.

Cette conversation précipitée avait duré moins de temps qu’il n’en a fallu au lecteur pour en prendre connaissance.

Le chevalier de la Vergne monta rapidement les quelques marches qui le séparaient du palier.

Claude descendit, au contraire, et s’empressa d’aller prendre possession des cent livres qu’il devait à la générosité de Gilbert de Lusignac.

Il remercia l’intendant d’un sourire qui voulait être gracieux, mais qui était surtout distrait,

Claude, en effet, depuis quelques instants, était rêveur et perplexe.

Il cherchait le mot d’une énigme et fouillait laborieusement dans les catacombes de sa mémoire, si pleine d’aventures et de souvenirs confus.

– Pourquoi M. d’Aubeteyre et le pasteur Jehdaël – je les ai bien reconnus, quoiqu’il y ait longtemps que je les ai quittés – pourquoi sont-ils à Paris avec M^{lle} Blanche, que j’ai vue toute petite et qui maintenant.

Bah ! se dit-il philosophiquement, tout cela ne me regarde pas ; mais ce qui me regarde, c’est ce rendez-vous donné, ces vingt pistoles promises. Tripes du pape ! voilà qui m’intéresse ! Par les cornes de Belzébuth ! je jurerais que j’ai déjà vu ce chevalier de la Vergne, et j’ajouterais même qu’il n’y a pas longtemps de cela. Mais où ? Voyons donc, voyons donc !

Claude, tout en s’acheminant vers l’hôtellerie des Quinze-Vingts, où l’attendait avec impatience la belle Michelle, s’abandonnait à ses recherches mentales.

Brusquement il s’arrêta.

Il était alors dans la rue Saint-Honoré, et les passants durent le prendre pour un possédé quand tout à coup il leva les bras en l’air et s’écria :

– Par la diablerie diabolique du grand diable des diables ! je tiens mon homme. Ce chevalier dont M. d’Aubeteyre semble se défier, pardieu ! j’en suis sûr, sandis !

Et, tout heureux d’avoir trouvé ce qu’il cherchait avec obstination, comme allégé d’un poids qui l’alourdissait, Claude Tirechappe vola vers ce paradis terrestre au petit pied dont Michelle Jacotin était la trop complaisante gardienne.

Dans une petite salle ornée de trophées d’armes, le comte de Lusignac et le chevalier de la Vergne se trouvaient en tête-à-tête. Tous deux étaient jeunes, tous deux étaient beaux, tous deux étaient nobles, tous deux appartenaient à la race des privilégiés : et pourtant quelles dissemblances entre eux !

Quel éclair de franchise et de loyauté dans les yeux du premier !

Que d’hypocrisie, que de duplicité sur le visage du second ! Combien de pensées mystérieuses et sinistres ne se cachaient-elles pas dans les replis de son âme sombre !

Malgré son assurance habituelle, le chevalier semblait étrangement embarrassé.

Il gardait un silence aussi gênant pour lui-même que pour son interlocuteur. Lusignac le voulut rompre.

– Quelle bonne fortune, monsieur le chevalier, me procure l’honneur de votre visite ?

– Monsieur le comte, répondit lentement et d’une voix sourde le chevalier de la Vergne, je ne vous dissimulerai pas que j’ai longtemps hésité avant de tenter auprès de vous une démarche qui m’est très pénible,

– Parlez, monsieur le chevalier, dit courtoisement Lusignac, je suis tout à vous. Serais-je assez heureux pour pouvoir vous être utile ?

– Il s’agit d’un service, en effet, répondit la Vergne, dont la voix devenait de plus en plus basse et profonde.

– Un service ? Vive Dieu ! disposez de moi, de mon crédit, de mon épée, de ma bourse.

Le chevalier garda le silence.

Il semblait à la fois hésiter et réfléchir.

On eût dit qu’au fond de son âme ténébreuse l’orgueil et la nécessité se livraient en ce moment un terrible combat.

– Monsieur de Lusignac, dit-il enfin avec un effort visible, j’ai besoin pour ce soir de trois mille écus, et je ne sais où trouver cette grosse somme. Je ne la demanderai même pas à M. le duc d’Épernon, à qui j’appartiens, tant sa réponse négative me paraît certaine d’avance.

– Pas un mot de plus, chevalier, dit avec noblesse Lusignac en se levant. Dans une heure, les trois mille écus seront chez vous.

– Monsieur le comte, je vous prie...

– Vous me désobligeriez fort en me remerciant, monsieur de la Vergne. C’est un devoir étroit pour les gentilshommes que de s’entr’aider. D’ailleurs l’édit de Sa Majesté qui m’a donné la comté de la Vergne ne m’a-t-il pas fait un peu votre parent ?

– Et l’éminent service que vous me rendez aujourd’hui scelle notre parenté. Mon embarras, je dois vous l’avouer, était extrême. Ma charge auprès du grand maître de l’infanterie m’oblige à assister demain aux fêtes qui auront lieu au Louvre, en l’honneur du mariage de M. le Prince...

A ces mots, Lusignac pâlit horriblement et ferma les yeux, comme si une cruelle douleur venait soudainement de lui mordre le cœur. La Vergne continuait cependant :

– De plus, M. d'Épernon, qui sait mon peu de fortune, me promettait hier encore de me pourvoir d'une compagnie ou de m'envoyer, comme son lieutenant, à Metz, dont il a le gouvernement. C'étaient là deux causes de dépenses considérables qui ne laissaient pas de me préoccuper fort.

– Je suis bien heureux d'avoir pu vous être utile en cette occurrence, chevalier, et je vous remercie d'être venu sans hésiter frapper à ma porte. C'est un honneur que j'apprécie.

Par ces dernières paroles, Lusignac prenait congé du solliciteur.

Celui-ci le comprit.

Après avoir salué le comte avec un peu trop d'humilité peut-être, la Vergne se retira.

Mais à peine avait-il fait quelques pas au dehors, qu'au moment où il allait atteindre l'escalier, M^{lle} d'Aubeteyre apparut, radieusement belle, dans l'encadrement d'une porte.

Sans avoir conscience de ce qu'il faisait, la Vergne s'arrêta.

D'un œil ardent, il contempla la gracieuse jeune fille, qui baissait les yeux sous son regard.

Ils étaient là, tous deux immobiles : Blanche, au comble de l'embarras ; la Vergne, ébloui, fasciné, éperdu, s'enivrant de son admiration même, quand Lusignac s'avança.

Le bruit de ses pas rappela à lui le chevalier.

Par un mouvement rapide, il souleva son feutre ombragé d'une plume noire et disparut dans l'escalier.

– Quelle est cette jeune fille ? se demanda-t-il fiévreusement dès qu'il eut franchi le seuil de l'hôtel. Sans doute la fiancée de ce Lusignac. Oh ! qu'elle était belle dans son trouble ! Que de chasteté dans ses yeux baissés, sous l'ombre de ses longs cils !

Mais à quoi vas-tu rêver, chevalier de la Vergne ? As-tu un palais, des richesses, une comté à offrir à une jeune femme ? Non, toutes les joies sont pour celui qui t'a volé ta fortune, ton titre, et jusqu'à ton nom ; pour celui devant lequel, toi chétif et pauvre, tu viens de t'humilier, de t'avilir ; pour

ce Lusignac, enfin, ce Lusignac que je hais, que j'abhorre, cet aventurier venu on ne sait d'où pour empoisonner ma vie, détruire mes espérances et me ravir tout ce que j'aurais dû posséder.

Entre nous, monsieur le comte, c'est un duel à mort.

Vous avez vos richesses, et vous m'en accablez ; j'ai, moi, d'autres forces sous lesquelles vous succomberez tôt ou tard.

Oh ! poursuivit le chevalier, revenant à sa première pensée, que cette jeune fille était belle ! Mais quel moyen de la revoir ?

La tête baissée, Guy de la Vergne s'enfonçait dans les rues de Paris, songeant profondément.

En cet instant, il oubliait tout : sa haine implacable contre Lusignac aussi bien que sa liaison amoureuse avec Gervaise Le Hardy. Au fond de sa pensée, par la force du souvenir, il évoquait l'image de cette charmante jeune fille qui lui était apparue à l'hôtel de la rue des Francs-Bourgeois ; il se jurait à lui-même de faire tout au monde pour se retrouver en face d'elle et pour s'en faire aimer.

VIII

BLANCHE

Lusignac était resté seul avec M^{lle} d'Aubeteyre au moment où Guy de la Vergne, sous l'empire d'un sentiment aussi violent que subit, descendait précipitamment les degrés et sortait éperdu de l'hôtel où il avait rencontré un si généreux accueil.

Depuis le matin, c'est-à-dire depuis son arrivée, chaque fois que son regard rencontrait celui de Lusignac, la jeune fille rougissait visiblement.

Ses joues s'empourprèrent de nouveau lorsqu'elle l'aperçut, et c'est avec un léger tremblement dans la voix qu'elle lui dit :

– Mon père et M. de Margailhan ont gagné leurs appartements.

– M. de Margailhan ? s'écria Lusignac étonné.

Blanche sourit.

Elle paraissait tout heureuse d'apprendre à son ancien compagnon d'enfance quelque chose qu'il ignorât.

– Ne savez-vous pas, monsieur le comte, que tel est le nom de l'homme vénérable qui nous a élevés tous deux ?

– De Jehdaël ! Ma foi, mademoiselle, j'avoue que je l'ignorais. Mais ce n'est guère ici le lieu de tenir conversation, et s'il vous plaît d'entrer dans cette chambre...

D'un geste, le comte écarta une lourde portière qui donnait accès dans un charmant petit cabinet tendu de vieilles tapisseries d'Arras et orné de trophées d'armes et de tableaux.

Sur un dressoir, de belles aiguières d'or et des buires d'argent lançaient un feu d'artifice d'étincelles.

Dans le fond, sur un piédestal de marbre, une nymphe de Germain Pilon penchait gracieusement son urne.

Blanche entra, et, sans mot dire, elle se blottit dans un large fauteuil en cuir de Cordoue datant de la Renaissance.

Curieuse, elle regardait autour d'elle, et l'on pouvait surprendre dans ses beaux yeux intelligents des éclairs d'admiration.

Brusquement elle parla :

– Savez-vous bien, monsieur le comte, dit-elle d'une voix mutine, que je vous en veux beaucoup ?

– A moi, mademoiselle ? demanda le comte. Eh, mon Dieu ! qu'ai-je donc fait ?

– Oh ! la liste de vos torts serait longue. Il y a les torts passés et les torts récents.

– Voyons ces derniers, dit Lusignac en riant. Je suis curieux de les connaître... pour les réparer si je puis, sehâta-t-il d'ajouter.

Blanche, qui jusque-là lui tournait presque le dos, leva la tête et le regardant en face :

– D'abord, monsieur, c'est à peine si vous m'avez souhaité la bienvenue, ce matin ; pourquoi ? Je n'ai plus retrouvé en vous le compagnon de mes

années d'enfance ; pourquoi ? Autrefois, j'étais votre sœur et vous m'appeliez Blanche. Aujourd'hui, vous me saluez cérémonieusement, vous me débitez des politesses glaciales, et je ne suis plus pour vous que Mlle d'Aubeteyre. Pourquoi ? pourquoi ?

Blanche avait commencé cette série de questions presque en plaisantant ; elle ne l'avait pas finie que son front était devenu sérieux, sa voix émue et ses yeux imperceptiblement humides.

Lusignac souriait toujours.

– Ce dont vous vous étonnez est tout simple, mademoiselle, répondit-il. Vous avez grandi, vous êtes une femme maintenant. Il est juste et convenable que je ne vous traite plus en enfant. D'ailleurs, ajouta-t-il adroitement, êtes-vous auprès de moi telle que vous étiez jadis, à Aubeteyre, quand nous jouions ensemble sur les grandes pelouses ?

L'argument embarrassa un instant Mlle d'Aubeteyre, qui fit une petite moue mécontente et répondit avec humeur :

– Il n'y a entre nous nulle comparaison à faire. Vous, monsieur le comte, vous êtes devenu un grand seigneur.

– M. d'Aubeteyre n'est-il pas comte, lui aussi, et cela vous empêche-t-il d'aimer votre père ? interrompit Lusignac.

– Vous êtes premier gentilhomme de M. le Prince, continua Blanche sans répondre à l'interruption.

– Vous serez demain première demoiselle de M^{me} la Princesse, riposta le jeune homme, qui, en prononçant ce nom, ne put s'empêcher de froncer le sourcil.

Blanche regarda Lusignac.

– Dois-je vous l'avouer ? dit-elle, cet honneur m'effraie.

– M. le comte d'Aubeteyre me disait pourtant ce matin que vous l'aviez ardemment désiré.

Blanche fit un signe de tête qui semblait vouloir dire : « Oh ! distinguons ! » Après un instant de silence, elle reprit :

– J'avais grand désir de venir à Paris, c'est vrai, mais non point d'aller à la cour, dit-elle. Cependant, j'ai dû me résigner à l'honneur que l'on voulait me faire. Je n'avais pas d'autre moyen de vous revoir...

A peine cette parole inconsiderée s'était-elle échappée de ses lèvres qu'elle eût voulu pour beaucoup ne l'avoir point prononcée. Mais il était trop tard.

Rouge comme une fleur de grenadier et toute prête à pleurer, elle s'enfonça plus profondément dans le haut fauteuil, de façon à échapper tout à fait aux regards de Lusignac.

Celui-ci, absorbé par d'autres pensées, ne saisit pas la signification touchante de ce mot qui du cœur de la jeune fille était si naturellement monté à ses lèvres. Il y vit seulement une preuve de la persistance de cette tendresse enfantine qui les liait jadis, Blanche et lui.

– Vous ne m'aviez donc pas oublié, Blanche, lui dit-il, là-bas, au château d'Aubeteyre ?

– Nous n'oublions pas ainsi ceux que nous aimons, répondit la jeune fille d'une voix confuse.

Chaque soir, votre nom, monsieur, était prononcé devant la haute cheminée où vous berça jadis la vieille Yolande.

Vos lettres étaient bien rares et bien courtes ! Quelle joie. pour mon père et pour le révérend Jehdaël, lorsqu'un courrier nous apportait un billet de vous ! Ah ! monsieur, monsieur, continua-t-elle d'un ton de plus en plus ému, tout le monde vous aime bien à Aubeteyre ; M. le comte et le révérend sont fiers de vous avoir élevé. Et Noël aussi, qui prétend que vous êtes le premier gentilhomme de France.

Lusignac était attendri par ces protestations si naïves d'une affection profonde.

– Vous ne me parlez pas de vous, mademoiselle, dit-il doucement.

La jeune fille tressaillit :

– Oh ! moi, fit-elle avec une expression singulière, je vous aime en sœur, et c'est tout simple. Vous souvient-il quand ma mère nous conduisait tous deux au prêche ? Quels soins elle prenait de nous ! Vous étiez presque un homme lorsqu'elle est morte ; j'étais, moi, encore une enfant. Je commence à comprendre maintenant tout ce que sa mort m'a enlevé. Oh ! une mère à qui l'on peut tout confier, qui vous console, vous soutient et vous encourage, qui soit un guide et une amie, que n'ai-je une mère !

La voix troublée de la jeune fille s'éteignit dans un sanglot.

Les larmes qu'elle s'efforçait vainement de retenir depuis quelques instants gonflèrent ses paupières et roulèrent en perles humides sur ses joues fraîches et pures. La pauvre enfant suffoquait.

Habitué à considérer Blanche comme une petite fille et à la traiter comme telle, Lusignac, ému autant que surpris, trouvait à part soi que la conversation prenait un tour bien singulier.

Blanche essuya rapidement ses yeux et sourit à travers ses larmes ; on eût dit un rayon de soleil matinal perçant la brume diamantée de rosée.

Lusignac avait saisi une de ses mains ; la jeune fille enveloppa dans les siennes celle du comte, et le regardant bien en face, les yeux dans les yeux, avec une tendresse infinie :

– Gilbert, dit-elle de sa voix mélodieuse, que vous avez été bon d'envoyer à mon père ce portrait si ressemblant ! Ce lui fut une grande joie. Il retrouvait dans cette peinture, disait-il, un fils bien-aimé qu'il avait perdu. Oh ! lui aussi ne se pouvait consoler de votre absence, non plus que M. de Margailhan. Si vous saviez combien Aubeteyre est triste depuis votre départ ! La petite chambre que vous habitiez pendant votre enfance est restée close. Tout y est en l'état que vous avez laissé le jour où vous prîtes la route de Paris.

Vous souvient-il de ces belles roses moussues qui croissaient sous vos fenêtres ? Le soleil de notre Gascogne en avait entr'ouvert quelques-unes le jour de notre départ. Je suis allée au fond de la chapelle où dort notre mère dans son tombeau, et, priant pour tous deux, j'y ai laissé les premières roses de l'année entre les mains de la statue de pierre. Elles doivent être flétries maintenant, ajouta-t-elle avec une inflexion triste dans la voix.

Puis elle continua avec abandon et comme si Lusignac eût toujours été son compagnon d'autrefois.

– Comme ce voyage était long ! Je croyais que je n'arriverais jamais. Des routes interminables, des auberges, et puis de nouvelles routes, des villes, des villages encore et toujours. Je ne savais plus où j'étais ni où j'allais. Enfin, nous sommes arrivés à Paris ; ensuite il a fallu trouver cet hôtel. Je vous ai aperçu la première, quand la porte s'est ouverte et que vous avez si courtoisement ployé le genou. Oh ! je vous ai bien reconnu ! Votre image est gravée là.

Elle se frappa le front d'un doigt léger ; avec plus de vérité elle eût pu se frapper le cœur, la pauvre petite ! Il était visible que cette heure d'épanchement, elle l'attendait, elle l'espérait depuis qu'elle avait quitté Aubeteyre.

Lusignac, charmé par ce doux babil, la laissait parler. Il oubliait ses mains dans les siennes. Mais une horloge sonna lentement deux heures. Le comte songea à ses devoirs de maître du logis.

– Blanche, dit-il, vous n'avez que bien peu de temps pour vous préparer à votre présentation à Monsieur le Prince et à Mademoiselle de Montmorency. J'ai donné l'ordre de veiller aux désirs de M. d'Aubeteyre et du révérend Jehdaël, car, ajouta-t-il en souriant, l'heure du diner est passée¹. Tous mes gens sont, du reste, à vos ordres.

M^{lle} d'Aubeteyre se leva du fauteuil où elle venait de passer une heure si courte à son gré et si douce.

– Promettez-moi, monsieur le comte, qu'au moins, lorsque nous serons seuls, nous redeviendrons frère et sœur, comme par le passé. Pour vous, je serai Blanche, et pour moi vous serez toujours Gilbert. Nous nous verrons souvent à l'hôtel de Condé. Le pacte vous convient-il ?

– Peut-être nous verrons-nous moins souvent que vous ne le supposez, Blanche. N'importe ! Voilà qui est convenu, ajouta Lusignac en déposant un baiser sur la main mignonne de M^{lle} d'Aubeteyre.

Les yeux de celle-ci resplendirent d'une joie profonde ; en s'éloignant, elle jeta sur Lusignac un long regard tout empreint d'une ardente passion qui s'ignorait encore elle-même.

Une chambre coquettement ornée avait été préparée pour la jeune fille au second étage de l'hôtel.

De grandes caisses, destinées au bât des mules, y avaient été apportées et l'encombraient.

Blanche appela sa chambrière pour l'aider à s'habiller.

Mais Nicolle ne donna pas signe de vie ; elle avait, pour ne pas répondre, d'excellentes raisons, comme on le verra par la suite.

M^{lle} d'Aubeteyre résolut alors de faire sa toilette elle-même.

Avant de dénouer les premières aiguillettes, elle tira de son sein un objet de petite dimension qu'elle cacha bien vite dans le creux de sa main.

Puis elle regarda autour d'elle, et, bien certaine d'être seule, elle dévora des yeux l'objet si soigneusement caché.

C'était le chef-d'œuvre d'André de Vito, la miniature représentant Lusignac, que celui-ci avait envoyée au château d'Aubeteyre, où Blanche n'avait pas voulu la laisser en partant.

– Gilbert ! disaient inconsciemment ses lèvres frémissantes, Gilbert !

Et, s'isolant du monde entier, l'âme envahie par une pensée absorbante, elle s'abîma dans la contemplation du portrait du comte de Lusignac.

IX

AMOURS DE VILLAGE.

Tandis que sa maîtresse réclamait vainement ses services, M^{lle} Nicolle, elle aussi, effeuillait à l'office, avec l'intelligent Gaspard, la fleur des souvenirs.

Le valet favori de Lusignac, comme presque tous les serviteurs du reste, était né en Gascogne, sur le domaine d'Aubeteyre.

Il était dévoué corps et âme à son maître.

Au moment où, sur l'ordre du comte d'Aubeteyre – qui, pour répondre à une demande de son fils adoptif, lui envoyait un laquais sur lequel il pût compter' – Gaspard avait quitté son village pour venir à Paris, il était fort amoureux d'une petite donzelle en jupon court répondant au nom de Nicolle.

Celle-ci, âgée de seize ans à peine, promettait d'être presque aussi jolie que sa sœur aînée Gervaise, dont la beauté était célèbre à dix lieues à la ronde ; si célèbre même, qu'une certaine baronne de Clavayroux, demeurant en son château non loin d'Aubeteyre, et qui dévorait en procès absurdes les derniers débris de sa fortune, se la fit présenter.

La vieille plaideuse, – elle avait soixante-dix ans et soutenait toujours trois ou quatre procès au moins, – fut frappée de la rare distinction dont était empreint le visage de la jeune fille.

– Allons, dit-elle, pour cette fois, la voix publique n’a pas exagéré, cette fille est plus belle encore qu’on ne me l’avait dit. Et avec cela de la fierté naturelle, des airs de princesse ! Je jurerais que la mère de cette drôlesse a reçu un regard de gentilhomme. Feu M. de Clavayroux ou peut-être mon voisin de Castéjac, aura rôdé par là. Toujours est-il que j’ai rarement vu plus joli minois. Eh ! par la sambleu ! ajouta t-elle en jurant, comme se le permettaient fréquemment alors les femmes nobles, je retiens cette fille. Elle m’accompagnera à Paris, où il faut absolument que j’aie sollicité mes juges. Que de procès j’eusse gagnés, si j’avais pris plus tôt cette détermination !

La baronne le fit comme elle l’avait dit. Elle emmena Gervaise à Paris ; mais quand, après avoir perdu toutes ses causes, les unes après les autres, malgré les infatigables sollicitations dont elle poursuivait ses juges, la vieille plaideuse revint à Clavayroux plus pauvre qu’elle n’en était partie, Gervaise ne l’accompagnait pas.

Le bruit courut bientôt dans le village que la belle fille avait inspiré un amour violent à un vieux bourgeois de Paris, lequel lui avait offert sa main.

Quelques mauvaises langues prétendirent bien que cette main-là était la gauche ; mais la calomnie dut se taire lorsque M^{me} de Clavayroux déclara qu’elle-même avait donné son consentement au mariage de Gervaise avec Pierre Le Hardy, maître fourbisseur établi rue de la Ferronnerie, à l’enseigne de la *Croix de Lorraine*.

Les détails étaient précis, les témoignages indiscutables. Il fallut bien se rendre.

Sur ces entrefaites – c’est-à-dire vers 1606, – Gaspard, qui courtoisait Nicolle pour le bon motif, la dut quitter, comme nous venons de le dire, afin d’obéir à M. d’Aubeteyre, qui l’envoyait à M. de Lusignac.

Il partit sans enthousiasme, et la séparation des deux amants fut même des plus attendrissantes.

Mais, à Paris, les jolies filles ne sont point rares ; puis, faut-il l’avouer ? Gaspard, tout fier de posséder la confiance de son maître et gonflé de

l'importance qu'il s'attribuait, oublia bien vite l'aimable Nicolle.

C'est justement ce que celle-ci lui reprochait avec une certaine aigreur au moment où nous entrons dans l'office de l'hôtel de Lusignac.

– Ouais ! monsieur, disait-elle, ne croyez point que ce soit pour vos beaux yeux que l'on a fait deux cents lieues et avalé je ne sais combien de muids de poussière.

– Assurément, charmante Nicolle, répondit Gaspard du ton d'un homme content de lui-même et qui connaît sa valeur à merveille, assurément, vous ne vous êtes mise en route que pour accompagner M^{lle} d'Aubeteyre – que Dieu protège ! Mais il me semble que vous ne devez pas être fâchée de retrouver ici d'anciens amis du pays.

– Est-ce pour vous, interrompit Nicolle d'un petit ton impertinent, est-ce pour vous que vous dites cela ? –

– Mais. apparemment.

– Eh bien, vous vous trompez. D'abord vous n'êtes pas mon ami ; ensuite vous êtes le dernier homme que j'eusse plaisir à revoir.

– Pourtant, ma jolie Nicolle, nous ne jasions pas de même sorte quand je partis !

– Ah ! parlons de votre départ. Eh quoi ! au moment de m'épouser, monsieur s'en va sans même demander licence !

– Petite Nicolle, tu sais bien que j'obéissais à M. le comte.

– Taisez-vous, traître ! vous êtes un ambitieux. Mais ne croyez pas que les femmes ne sachent point oublier tout aussi bien que les hommes.

– Comment donc ! observa Gaspard railleur, elles oublient mieux et plus vite.

Cette plaisanterie exaspéra l'irascible Nicolle.

– Oui, monsieur, elles savent oublier, et c'est fort heureux pour elles, toujours délaissées par des monstres sans foi. Pour ma part, je sais bien que si j'avais voulu...

– Nicolle, vous voyez bien que vous êtes dans votre tort, puisque vous vous fâchez.

– Dans mon tort ! Ah ! voilà qui dépasse toute impudence ! Quoi ! monsieur, depuis trois ans vous n'avez même pas même donné signe de vie, et c'est vous qui m'accusez !

– Comment l’aurais-je pu faire ? Je ne sais pas plus écrire que vous ne savez lire.

– Mauvaises raisons ! Il fallait aller trouver ma sœur Gervaise, qui est une savante, elle.

– Et, mordieux ! sais-je où gîte votre sœur ? Eh puis on la disait devenue très grande dame, quand j’ai quitté le pays.

– N’espérez pas, répliqua naïvement la candide Nicolle, n’espérez pas me faire accroire qu’on ne peut trouver personne à Paris, quand on veut bien chercher. Il n’est personne à Aubeteyre, que je ne connaisse de vue ou de nom.

Gaspard, sans respect pour son interlocutrice, éclata d’un rire franc et sonore.

– Mon enfant, dit-il paternellement, Aubeteyre n’est point Paris, un ruisseau n’est pas une rivière, un hameau n’est pas une grande ville ; et vous demeureriez ici cent dix ans, jarnidieu ! vous ne connaîtriez pas encore, je vous le jure, le quart des habitants.

Cette petite leçon humilia la jeune villageoise, qui reprit d’un ton piqué :

– Soit ! monsieur Gaspard, mais enfin vous connaissez la rue de la Ferronnerie, je suppose ?

– J’irais les yeux fermés.

– Eh bien !

– Eh bien ? répéta le valet d’un ton interrogatif.

– Ma sœur demeure justement dans cette rue que vous connaissez si bien.

– Je suis heureux de l’apprendre, répondit Gaspard toujours imperturbable.

– Vous auriez le front de dire que vous ne le saviez pas ?

– Pas plus que je ne sais le latin que les papistes marmottent en leurs dents sous prétexte de prier Dieu.

– Ah ! c’est trop d’effronterie ! Allez, M. Gaspard, le mensonge est un vilain péché.

– Je le sais ; mais ma conscience ne me reproche rien !

Cette noble réponse, formulée d’un ton majestueux, sembla toucher la jolie Nicolle.

– Monsieur Gaspard ! dit-elle d’une voix câline.

– Mademoiselle Nicolle !

– Vous ne m’avez donc pas tout à fait oubliée depuis trois ans ?

– Moi, vous oublier ? Jamais, Nicolle ! Je suis bâti de telle sorte que la fidélité est naturelle chez moi, tout comme la faim ou l’envie de dormir.

– Est-ce bien vrai, cela ? Il y a, m’a-t-on dit, beaucoup de jolies servantes à Paris : ne les avez-vous jamais regardées ?

– Hum ! hum ! jamais ! répondit Gaspard en dissimulant son embarras au moyen d’une toux venue fort à propos.

– Alors, vous m’aimez toujours ?

– Si je vous aime ! mordioux ? cent fois plus qu’il y a trois ans, Il est vrai que vous êtes dix fois plus jolie aujourd’hui.

– Alors, vous m’épouserez ?

– Demain, aujourd’hui, tout de suite !

Et l’amoureux Gaspard, entourant de son bras la taille flexible de Nicolle, sans que celle-ci fût bien grande résistance, déposa sur les joues appétissantes de la jeune fille deux longs baisers.

Le second retentissait encore, quand la porte s’ouvrit.

Le vieux Noël, ce laquais en cheveux blancs qui avait guidé les premiers pas de Lusignac, et que le comte d’Aubeteyre avait chargé de veiller constamment sur sa fille, entra dans la salle basse.

Il appartenait, ainsi que les autres serviteurs, à la religion réformée, ou plus simplement, comme on disait alors, à la religion.

Ce vieil acteur des guerres confessionnelles était animé d’une foi profonde, d’une conviction inébranlable ; c’était un calviniste austère et fanatique ; pour tout dire un élève de Jehdaël.

– Le Seigneur vous assiste ! dit-il en entrant. Gaspard, ajouta-t-il, et toi, Nicolle, vos maîtres ont besoin de vous. M. le comte d’Aubeteyre et sa fille, ainsi que M. de Lusignac, s’apprêtent à sortir.

En effet, dans la cour, des palefreniers attelaient deux beaux et forts chevaux du Perche à l’un de ces magnifiques carrosses aux caissons peints et sculptés

Où tant d'or se relève en bosse,

comme Trissotin devait le dire, un demi-siècle plus tard.

On se doute que Gaspard aussi bien que Nicolle arrivèrent trop tard pour accomplir leur service ordinaire, ce qui, du reste, leur fut aisément pardonné par Lusignac et par Blanche.

Le comte d'Aubeteyre, sa fille et son fils adoptif prirent place dans le large carrosse, où huit personnes. auraient pu s'asseoir sans la moindre gêne, et qui partit aussitôt dans la direction de l'hôtel de la rue Sainte-Avoye, habité pour quelques heures encore par celle qui, le lendemain, devait s'appeler M^{me} la Princesse, et près de laquelle M^{lle} d'Aubeteyre était appelée à vivre désormais.

La présentation de Blanche d'Aubeteyre fut courte.

M^{lle} de Montmorency, qui était fort jeune – elle avait seize ans – et qui n'avait pas encore pris les impertinentes façons de la cour, reçut avec beaucoup d'affabilité la jeune fille intimidée, en présence de son père, ce connétable de France si versatile, si adroit dans ses évolutions politiques, et qui se vantait de ne savoir ni lire ni écrire, ce qui, du reste, était rigoureusement exact.

Lusignac était resté un peu en arrière, ne se mêlant en rien à l'entretien.

Il attachait sur M^{lle} de Montmorency des regards où se peignait une religieuse admiration.

Le croyant qui s'agenouille aux pieds de la madone a de ces contemplations voisines de l'extase.

Il n'entendait rien de ce qui se disait ; les mots résonnaient à son oreille comme des sons vagues, sans éveiller aucune idée en son esprit.

Soudain son nom prononcé le tira de l'insondable rêverie où il s'abîmait.

– Votre fils, sans doute ! demanda le connétable : le vicomte d'Aubeteyre, n'est-ce pas ?

– Non, monseigneur, répondit le vieux gentilhomme ; mon nom, hélas ! s'éteindra avec moi, car je n'ai qu'une fille. Pourtant, M. le comte de

Lusignac, pour qui je me permets de solliciter votre haute protection, est mon fils, mon fils bien aimé, quoiqu'il ne soit pas de mon sang.

– M. de Lusignac ! s'écria la future princesse de Condé en se tournant vers le jeune homme avec un empressement curieux, qui prouvait que la réputation héroïque et galante du comte était arrivée jusqu'à elle.

Sous le regard presque hardi de Charlotte de Montmorency, Gilbert baissa les yeux comme un écolier timide, et pendant une seconde son cœur cessa de battre dans sa poitrine.

– Pardieu ! comte, fit le duc, vous me voyez ravi de faire votre connaissance. J'ai fort entendu parler de vous à la cour, et toujours dans les meilleurs termes. M. de Sully vous a en haute estime. Quel malheur que vous et lui soyez de la religion !

En toute autre occasion, Lusignac eût relevé comme elles le méritaient ces dernières paroles. Mais les yeux bleus de M^{lle} de Montmorency, qu'il savait attachés sur lui, désarmaient son courage et fléchissaient son énergie naturelle..

Il se contenta de prononcer quelques paroles banales de politesse, en saluant profondément pour cacher son embarras.

Presque aussitôt, M. d'Aubeteyre prit congé du connétable, tandis que Charlotte de Montmorency rappelait une dernière fois à Blanche qu'elle comptait la voir, le lendemain, à ses côtés, dans la chapelle du Louvre.

Par un mouvement instinctif, au moment de franchir le seuil, Lusignac tourna la tête.

Son regard rencontra celui de Charlotte, qui rougit, tandis que, par un effet contraire, Gilbert pâlissait.

Absorbé, le jeune comte remonta en carrosse sans trop savoir ce qu'il faisait, sans remarquer surtout avec quelle persistance Blanche, placée en face de lui, le regardait, étonnée de son mutisme et s'abandonnant avec une ignorance candide à la passion qui envahissait son âme.

Ce fut M. d'Aubeteyre qui rompit le silence :

– M'apprendrez-vous enfin, mon fils, demanda-t-il, les raisons si graves qui vous obligent, dites-vous, à recevoir M. le chevalier de la Vergne ?

– Mon Dieu, monsieur le comte, ces raisons, vous n'êtes pas sans les avoir devinées. Le chevalier et moi portons le même nom, et la volonté du

roi, en me donnant la comté de la Vergne, nous a faits cousins,

– Sont-ce là ces motifs si considérables dont vous me parliez ?

– Il en est un encore dont je ne vous ai pas fait mention, et qui me paraît le plus important de tous.

– Lequel ?

– Le chevalier est pauvre ; il avait lieu d’espérer que les grands biens des comtes de la Vergne, ses ancêtres, lui seraient rendus à lui et ne seraient pas donnés à un étranger. En s’étendant sur moi, la grâce royale a détruit ses espérances. J’ai cru qu’il était de mon devoir de réparer le tort involontaire que j’avais causé au chevalier.

– Et M. de la Vergne a eu recours à vos services ? interrogea le vieillard, sans répondre à la question de Gilbert.

– Moins souvent que je ne l’aurais voulu, assurément.

– Quelquefois pourtant ?

– Je l’avoue. Mais n’approuvez-vous pas ma conduite en toute cette affaire ?

– Je crains, mon fils, que vous ne vous soyez pas bien exactement rendu compte de la situation du chevalier vis-à-vis de vous. Et d’abord il faut toute la générosité dont votre cœur est animé, il faut toute votre jeune insouciance pour n’avoir pas même soupçonné que du jour où vous avez pris le titre de comte de la Vergne, vous n’avez pas eu d’ennemi plus implacable que le chevalier.

– Le chevalier, mon ennemi, lui !

– Laissez-moi continuer, mon fils, sans m’interrompre. J’ai dit que parmi tous vos ennemis, vous n’en aviez pas de plus acharné que M. de la Vergne. Croyez-vous donc qu’il vous pardonne jamais la ruine de toutes ses espérances ? Eh quoi ! vous venez de le dire : le chevalier est pauvre – et vous possédez les richesses qu’il convoitait ; il occupe à la cour un rang infime, une fonction subalterne qu’il doit au bon plaisir de M. d’Épernon, si je ne me trompe, tandis que vous brillez au premier rang. Et vous pensez qu’à chaque heure du jour il ne compare pas l’état précaire où il se trouve avec la haute situation où vous êtes ? Vous ne comprenez pas qu’il doit vous haïr mortellement et souhaiter sans cesse qu’en mourant sans laisser de

postérité, vous rendiez au roi la libre disposition de ces biens auxquels il prétend ?

– Pourtant, monsieur le comte, permettez-moi de vous faire observer que je ne pouvais décemment fermer ma porte au chevalier ni lui refuser mon appui. Le nom qu'il porte.

– N'est pas le vôtre. Entre l'illustre branche que vous continuerez dignement et celle dont il est issu, il y a tout-un abîme de boue et de sang. La même souche a produit deux rejetons qui n'ont rien de commun entre eux. Je vois, du reste, que vous savez mal l'histoire des sires de la Vergne, auxquels le roi ne pouvait donner de plus loyal successeur que vous, mon fils. Cette vieille famille des la Vergne, je l'ai vue s'éteindre tout entière, il y a quarante ans, dans les plaines de Jarnac, C'était une race vaillante et forte, qui datait de la grande croisade. Voilà pourquoi vous portez en chef : *D'azur chargé d'un soleil d'or rayonnant*. Godefroy de la Vergne fut blessé à Mansourah, aux côtés du roi Louis. Enguerrand de la Vergne tomba au pouvoir des Espagnols, à Pavie, en même temps que François 1^{er}. Au retour de sa captivité, il embrassa le parti de la Réformation, et tous les siens suivirent ce noble exemple Je vois encore ce grand vieillard à cheveux blancs arrivant avec tous ses parents, sauf un seul, à l'armée de M. de Coligny. Ils formaient cette brave petite troupe à la tête de laquelle M. le prince de Condé chargeait héroïquement, quelques instants avant que ce misérable Montesquiou, cet assassin aux gages de M. le duc d'Anjou, le frappât lâchement par derrière.

Au souvenir des combats de sa jeunesse, le vieux calviniste s'animait.

Retrouvant les haines et les amitiés d'autrefois. comme tous les vieillards, il prenait plaisir à se reporter vers le passé.

– Jehdaël, continu a-t-il, Jehdaël vous dira comme moi que des sires de la Vergne aucun ne recula. En braves gens qu'ils étaient, ils se firent tuer jusqu'au dernier. Pas un ne revint au logis². Vous le voyez, mon fils, le nom de tels hommes est un lourd héritage à porter. Mais je suis tranquille : il est en de bonnes mains.

– Je connaissais cette héroïque histoire, monsieur le comte, répondit Lusignac, mais.

– Attendez, je n’ai pas fini. Un seul, vous ai-je dit, un seul des la Vergne n’avait pas répondu à l’appel de l’aîné de sa race, du comte Enguerrand. Celui-là s’appelait le chevalier Hugues de la Vergne ; il était père de cet homme qu’à tort vous nommez votre parent.

– A tort ?

– Je m’expliquerai tout à l’heure. Hugues de la Vergne, comme toute sa famille, avait abjuré les erreurs du papisme. Mais, ainsi que je viens de vous l’apprendre, traître à sa foi nouvelle, il avait refusé de la défendre. Lorsqu’il apprit la mort de tous les siens, il s’empressa d’aller revendiquer leurs biens. Dieu est juste ! Le jour même où il arrivait, avide et triomphant, au château de la Vergne, ce lâche déserteur y trouva le bourreau, qui sur la haute porte armoriée et sur les murs étendait ce badigeon jaune que vous avez pu voir ici couvrant la façade de l’hôtel du connétable de Bourbon, et dont le honteux stigmate sert à dénoncer la demeure d’un traître. Les comtes de la Vergne, bien que défunts, avaient été exécutés en effigie comme coupables de haute trahison, et leurs biens confisqués par ordonnance royale.

Dès ce jour, le chevalier Hugues n’eut plus qu’un but : se faire adjuger à lui, seul survivant de sa famille, les richesses accumulées de tous ses parents morts. Ces richesses formaient une immense fortune : vous le savez, comte, puisque le roi vous l’a donnée.

Aucune bassesse, aucune ignominie, aucune trahison ne fut épargnée par le chevalier pour arriver à ses fins, Et tout d’abord il abandonna la vraie religion pour retourner au catholicisme. Ce crime envers Dieu lui devait, pensait-il, concilier la bienveillance de la cour du Louvre. Il se trompait et réussit seulement à soulever de dégoût le cœur de tous les gentilshommes qui connurent la cause basse et vile de sa criminelle abjuration.

Dévoré par une âpre convoitise, ayant perdu toute conscience et toute pudeur, il descendit jusqu’aux dernières limites de la plus odieuse félonie.

Le baron de Sombreuse, un de ses amis, resté fidèle à la religion évangélique, poursuivi par des ligueurs et menacé de mort, vint un jour, haletant et sans forces, frapper à sa porte.

Hugues de la Vergne le livra à ses bourreaux, et le sang de cette noble victime rougit le seuil de sa demeure.

Alors le vide se fit autour de lui. Il comprit que cette fortune qu'il convoitait depuis si longtemps, à laquelle il avait tout sacrifié, lui échappait définitivement, et de désespoir il se fit tuer dans un des combats livrés sous les murs de Paris.

– Voilà, dit Gilbert, qui, pendant le récit du comte n'avait pu retenir quelques gestes involontaires de répulsion, une bien sombre histoire. Mais de ce que le père fut un infâme, il ne s'ensuit pas que le fils doive nécessairement lui ressembler.

– Comte, les Romains avaient coutume de dire « *Qualis pater, talis filius.* » Cela est vrai en français comme en latin. Croyez-moi, tenez-vous en garde contre le chevalier Guy de la Vergne. Lui aussi est une âme obscure. J'ai eu sur ce jeune homme, là-bas, au fond de notre Gascogne, certains renseignements qui m'autorisent à vous parler ainsi. Il est catholique, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! cette seule considération doit suffire à vous décider à ne lier aucune relation avec le chevalier.

– Nous ne sommes pas amis, M. le comte.

– Soit ! mais vous l'accueillez et lui rendez service ; c'est encore trop. Souvenez-vous d'ailleurs de ce que je vous disais il y a quelques minutes : n'eût-il même pas pour père l'homme que je viens de vous faire connaître, le sang d'un félon et d'un lâche ne coulerait-il pas dans ses veines, qu'il n'en serait pas moins votre ennemi naturel, par cela seul que vous lui avez enlevé une fortune et une couronne de comte qu'il revendiquait, je le sais, quoiqu'il n'y eût aucun droit, lui fils d'apostat et de traître. Encore une fois, observez bien M. de la Vergne et le tenez à distance. Le roi n'a pas voulu que les biens des bons et loyaux gentilshommes morts à Jarnac pour la religion passassent entre les mains d'un catholique ; il n'a pas voulu que les odieux calculs de Hugues de la Vergne se réalisassent après lui, et que le fils de cet homme portât le nom des preux dont les restes glorieux ont tressailli d'indignation au fond de leur tombe, au moment où le sang du malheureux Sombreuse a coulé. Le roi a bien fait. Il vous a donné cette fortune, qui appartenait à l'État par l'effet de la confiscation. C'était son droit. Il a fait rayer sur les registres du Parlement l'injuste condamnation qui flétrissait votre blason. C'était son devoir. Le titre et la fortune des la Vergne vous

appartiennent donc bien légitimement, et vous ne devez rien au chevalier, absolument rien que la défiance et le soupçon.

Lusignac allait peut-être répondre ; mais, à ce moment même, le carrosse s'arrêta devant l'hôtel de Condé.

Si le lecteur le permet, nous y laisserons notre héros, ainsi que le comte d'Aubeteyre et sa fille, qui n'avait rien perdu de cette longue conversation, et nous retournerons à l'hôtel de la rue des Francs-Bourgeois.

Une tempête nouvelle venait de s'y élever à l'office, et Mlle Nicolle avait repris son armure de combat pour marcher en guerre contre Gaspard, qui se défendait de son mieux.

De quelques plaisanteries, inconsidérément lancées par un laquais, il était ressorti clair comme le jour, aux yeux de la jeune soubrette, que son fiancé avait eu, depuis son départ d'Aubeteyre, un nombre incalculable d'aventures aimables, notamment avec une gracieuse bourgeoise ayant pignon sur rue.

– Ah ! s'écriait Nicolle indignée, en se croisant les bras, ah ! il faut des bourgeoises à monsieur ! Des bourgeoises ! tandis que je me consumais à l'attendre ! Et le traître qui me jurait encore, il y a une heure, que jamais.

– Ma petite Nicolle, je t'assure qu'on t'a trompée ! essayait vainement d'insinuer Gaspard, fort décontenancé.

– Trompée ! oui, je l'ai été, reprenait Nicolle, qui s'exaltait en parlant ; je l'ai été par vous, monstre ! Mais si vous avez des bourgeoises, moi, j'aurai des bourgeois !

– Nicolle, vous dites là des choses !...

– Monsieur Gaspard, je suis une honnête fille craignant Dieu. Je veux dire que, comme ma sœur Gervaise, j'épouserai quelque vieux bourgeois bien riche qui-me donnera des collerettes de dentelle et des cottes de soie.

– Des cottes de soie ! Eh bien ! et les édits ?

– Quels édits ?

– Pardieu ! les édits du roi, qui défendent aux femmes du peuple ou du tiers de porter ni soie ni velours, lesquelles étoffes sont réservées aux dames nobles.

Sans s'en douter, maître Gaspard venait d'exécuter un coup de maître, une diversion d'une incomparable habileté.

L'absolutisme royal s'étendant à la toilette féminine, voilà qui exaspérait Nicolle.

En cette matière, mais, hélas ! en cette matière seule, les femmes sont furieusement égalitaires.

C'est encore vrai aujourd'hui, comme il y a deux siècles.

Nicolle se déchaîna en récriminations amères sur la tyrannie des édits royaux, qui empêchaient les belles filles de faire ressortir leurs charmes en leur donnant un cadre convenable.

Et quand elle eut bien maudit sur tous les tons les rigueurs de la loi somptuaire, elle pardonna à Gaspard, lequel s'était bien gardé de l'interrompre, comprenant, l'adroit compère ! que l'indignation de la jeune chambrière contre lui-même ayant trouvé une issue nouvelle par où s'écouler, il n'avait qu'à attendre paisiblement, et à l'abri, la fin de cette grosse averse.

Le temps se rassérénait, c'est-à-dire que Nicolle abandonnait de nouveau sa main et ses joues aux entreprises galantes de mons Gaspard, lorsque la grande porte de l'hôtel s'ouvrit pour laisser passer le carrosse du comte de Lusignac.

M. d'Aubeteyre et sa fille se rendirent dans leurs appartements pour quitter leurs habits de gala.

Lusignac annonça au comte que le souper serait servi quand il le souhaiterait.

Traversant ensuite un large corridor soutenu par des colonnes, qui ressemblait beaucoup à une salle des gardes, il ouvrit une porte et se trouva dans le jardin de l'hôtel, jardin fort vaste, puisqu'il s'étendait d'un côté jusqu'à la rue des Rosiers, et de l'autre, jusqu'à la rue Pavée.

X

JEHDAEL.

Un petit vent froid, dernier souffle de l'hiver expirant, agitait les longues branches des arbres dépouillés, qui s'entre-choquaient dans l'ombre du crépuscule avec des allures de fantômes.

Lusignac se promenait depuis cinq minutes à peine, tout entier livré à certaines pensées que nous connaissons bientôt, lorsqu'au détour d'une allée il se trouva en face de Jehdaël, qui, lui aussi, méditait profondément.

– Quel accueil, mon fils, dit-il, avez-vous rencontré là d'où vous venez ?

– Un excellent accueil, mon père.

– Appelez-moi révérend ou Jehdaël, à votre choix. Ce titre : « mon père », donné à un ministre de la religion évangélique, rappelle trop les pratiques hypocrites des pharisiens de la grande Babylone.

– Révérend, dit alors Lusignac pour obéir aux scrupules du ministre, puis-je savoir quelles raisons vous ont empêché de nous accompagner ?

– Vous alliez, si je ne me trompe, aux hôtels de Montmorency et de Condé ?

– Oui.

– Eh bien ! que vouliez-vous que j'allasse faire dans cette impure sentine catholique où tant d'hommes ont respiré et que j'ai haïs de toutes les forces de mon âme ; où vit ce Damville, ce Montmorency, je ne sais comment il se nomme maintenant, ce vieillard fourbe et lâche dont j'ai suivi de près autrefois, en Languedoc, les ignobles intrigues ?

La voix du vieux calviniste était devenue sévère, inexorable. La conscience éveillant les remords n'a pas- de plus âpres accents.

Lusignac tressaillit, comme si une commotion électrique l'avait brusquement secoué.

Évidemment Jehdaël exerçait sur le jeune homme, qui reconnaissait en lui un esprit supérieur, un immense ascendant. Sa voix grave suffisait à l'émouvoir jusque dans ses fibres les plus intimes.

– Jehdaël, dit-il, je sais que dans la noblesse protestante une foule de nos amis s'écartent systématiquement de la cour. Je vous en citerais cent au moins, et en premier lieu M. Du Plessis-Mornay, qui se confine volontairement à Saumur.

Jehdaël sourit étrangement.

– Croyez-moi, répondit-il d'un ton sourd, quoiqu'il vive loin de la cour, M. Du Plessis-Mornay, le *pape des huguenots*, comme disent vos catholiques de Paris, fait d'excellente besogne dans son gouvernement de Saumur. Fiez-vous-en, mon fils, à mon témoignage. M. le comte d'Aubeteyre et moi, en venant ici, n'avons pas voulu passer la Loire sans saluer ce grand homme.

– Je m'incline devant le mérite de M. de Mornay. Mais peut-être y aurait-il urgence à ce qu'un homme de sa valeur vînt combattre le papisme sur le véritable terrain où son influence grandissante nous livre combat chaque jour : je veux dire au Louvre. Le roi.

– Ne parlons pas du roi !

– Mon révérend, pardonnez-moi, il en faut parler. Le roi, malgré son apostasie, est resté des nôtres, croyez-le, au fond du cœur. En doutez-vous ? ajouta-t-il en voyant le vieillard hocher la tête d'un air incrédule.

Jehdaël garda un instant le silence avant de répondre.

– Le roi, fit-il, est un politique, comme on disait de notre temps. Je ne puis avoir aucune confiance en la sincérité de sa foi religieuse. Il sera toujours du côté de ceux dont il aura besoin ou qu'il craindra.

N'importe ! retenez bien ceci, comte : le roi Henri est notre dernière garantie de liberté, notre sauvegarde. S'il disparaissait, si le pouvoir tombait aux mains de sa femme, une autre Médicis, aussi catholique, sinon aussi sanguinaire que Catherine ; si la tourbe des courtisans éhontés qui entourent la reine s'emparait de la couronne, oh ! ce jour-là, Gilbert, ce jour-là, mon fils, il faudrait tirer du fourreau nos vieilles épées de Jarnac, de Moncontour, de Cahors, de Dreux, de Saint-Denis ; il faudrait combattre pour notre foi, pour notre liberté, pour notre existence même, comme au lendemain de cette sinistre nuit où, sous l'invocation de saint Barthélémy, on égorgea nos frères dans les rues de cette ville maudite !

Jehdaël avait prononcé ces paroles avec une émotion, une véhémence extrêmes. Il avait cessé de parler et son corps tout entier était encore agité d'un long frisson.

On devinait que si l'hypothèse qui venait d'être soulevée se réalisait un jour, l'âge n'aurait pas glacé le sang de ce vieillard à l'âme héroïque au

point de l'empêcher de saisir une épée et de marcher au premier rang des siens.

Derrière le pasteur évangélique, il y avait le gentilhomme ; sous Jehdaël perçait Albert de Margailhan.

Lusignac gardait le silence, réfléchissant aux graves paroles qui venaient d'être prononcées.

– Le roi, heureusement, se porte bien, dit-il soudain.

– Qui sait ? répliqua Jehdaël en haussant les épaules.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que Henri III se portait fort bien, lui aussi, au moment où le moine Clément entr'ouvrit les draperies de sa tente. Trois heures après, il expirait.

– Un assassinat ! allons donc ! On ne trouve pas tous les jours un Jacques Clément !

– Vous oubliez, mon fils, que déjà l'on a attenté dix-neuf fois à la vie du roi, observa froidement Jehdaël, qui regarda fixement Lusignac et ajouta :

– Permettez-moi de vous poser deux questions, monsieur le comte ?

– Je vous écoute.

– Un homme du nom de Barrière avait conçu le projet d'assassiner le roi. Il fut pris et rompu vif. Mais, au cours de son procès, les juges acquirent la preuve qu'il avait été poussé au crime par le père Varade, recteur des jésuites. Le Parlement voulut poursuivre ce Varade ; le roi eut la faiblesse de s'y opposer.

Pouvez-vous m'expliquer la conduite de la Compagnie de Jésus en cette affaire ? Je dis : de la Compagnie, car un jésuite n'agit jamais qu'avec l'assentiment de son ordre, dont vous n'ignorez pas la devise : *Perindè ac cadaver*.

Lusignac garda le silence.

– Autre fait, continua Jehdaël. Vous connaissez, je suppose, l'histoire de Jean Châtel ?

– Certes !

– Vous savez que Jean Châtel était élève des jésuites, et que son confesseur, le père Guignard, appartenait lui aussi à la Compagnie de Jésus. Enfin, vous savez qu'à la suite d'une tentative d'assassinat dirigée contre la

personne du roi par Jean Châtel, celui-ci subit le supplice des régicides ; le père Guignard fut pendu et les jésuites furent chassés du royaume. Eh bien ! que vous semble du rôle des catholiques en cette seconde affaire ?

– Je commence à croire, répondit Lusignac, que vous aviez raison tout à l’heure. Oui, les jours du roi sont incessamment menacés. Si peu qu’il nous protège, nos ennemis trouvent qu’il nous protège trop encore. Ai-je bien saisi votre pensée, Jehdaël.

– Oui, c’est là ce que je voulais vous faire entendre. Comprenez-le bien : quoi qu’il fasse, Henri le Béarnais ne sera jamais le roi de ces anciens ligueurs que la compagnie de Jésus travaille incessamment dans l’ombre.

– Alors, que devons-nous faire ?

– Nous tenir prêts à tout événement, car, dans ma conviction, les temps sont proches où il faudra tirer l’épée. C’est à vous surtout, monsieur le comte, que j’adresse cette recommandation. Nos frères ont confiance en vous. Au jour du danger, lorsque la Religion sera menacée, lorsqu’il faudra de nouveau combattre et mourir, c’est autour de vous que les fils de Sion, les enfants du peuple de Dieu viendront se grouper, c’est l’éclair de votre épée qui les guidera au combat ; vous serez non seulement leur chef, comme autrefois Condé et Coligny, mais leur maître, comme jadis Henri de Navarre ; ils vous obéiront aussi aveuglément qu’on obéit au roi dans son palais du Louvre.

Songez-y : j’ai répondu de vous auprès de nos amis. Dès à présent, vingt mille braves gentilshommes ont les yeux fixés sur vous. Vous ne vous appartenez plus ; vous n’avez plus le droit de perdre votre temps en amourettes de cour.

Tout est préparé pour la résistance, si l’on nous y contraint, ajouta le vieillard d’une voix presque imperceptible.

M. de la Force va confier à son capitaine-lieutenant le commandement des gardes du corps, pour prendre le gouvernement de la Navarre et du Béarn. M. de la Force est à nous. Il tiendra Navarreins, dont les fortifications sont maintenant en état, grâce aux grosses sommes d’argent que vous nous avez fait passer il y a six mois.

Nous avons à Sainte-Foy M. de Théobon, un jeune gentilhomme d’un rare mérite, d’une grande bravoure et qui sera votre meilleur lieutenant.

M. de la Tour du Pin commande à Sancerre, vous le savez.

Montauban est aux mains du comte d'Orval, fils de M. Sully et gendre de M. de la Force. On peut compter sur M. d'Orval.

Enfin M. de Rosny lui-même nous garantit le Poitou, dont il est gouverneur, et M. du Plessis-Mornay, à Saumur, nous garde le passage du grand fleuve qui partage la France.

Voilà ! Des Pyrénées à la Loire, nous sommes prêts ; sur un signe, tous nous nous lèverons !

La nuit était venue depuis quelque temps déjà ; Lusignac et Jehdaël s'étaient assis sur un banc, dans l'obscurité.

Le vieillard parlait bas à l'oreille du jeune homme ; un léger souffle sortait à peine de ses lèvres. Si quelque indiscret s'était placé derrière eux, il eût probablement fort mal entendu. D'ailleurs, le banc où ils s'étaient assis était isolé au milieu d'un vaste rond-point, ce qui les mettait à l'abri de toute surprise.

Cette précaution n'était pas inutile.

XI

LA FEMME MASQUÉE.

Moins absorbés par leur grave entretien, les deux causeurs auraient pu entendre dans les taillis les plus rapprochés d'eux – mais encore fort éloignés pourtant – une sorte de frôlement suspect, et peut-être, en regardant bien, auraient-ils aperçu deux yeux brillant à travers les massifs dépouillés de feuilles.

Si ces yeux étaient ceux d'un espion, celui-ci perdait vraisemblablement son temps, car à la distance où il se trouvait du milieu du rond-point il paraissait difficile d'entendre la conversation de Jehdaël et de Lusignac.

– Toutes ces choses, poursuivit Jelidaël, il fallait que je vous les disse. Aussi j’allais partir, quand M. d’Aubeteyre m’annonça son voyage à Paris et m’offrit de l’accompagner. C’était une occasion naturelle de remplir, sans attirer l’attention, le mandat dont nos amis m’avaient chargé.

Cependant Lusignac, depuis quelques instants, était inattentif et rêveur.

– Vous ne m’avez jamais parlé de ma naissance, Jehdaël, dit-il. Savez-vous que c’est un tourment pour moi, un tourment de tous les instants, que de ne rien savoir de mon origine ! Jehdaël, je vous en conjure, répondez-moi : connaissez-vous le nom de mes parents ?

Jehdaël réfléchit un instant avant de répondre. Enfin, il se décida et lentement il dit :

– Je le connais ; mais ce nom que vous me demandez, je vous le répète, j’ai fait serment d’en garder le secret. Sachez pourtant que vous êtes de la plus haute et de la plus ancienne noblesse et que le comte de Lusignac peut marcher sur le même rang que les ducs et pairs.

– Mais pourquoi ce mystère qui m’environne et me suit surtout ? demanda le jeune homme d’une voix presque suppliante.

– Je ne puis vous le dire sans manquer à mon serment.

– Pourquoi m’enlever mon nom ? pourquoi m’en faire porter un qui n’est pas le mien ?

– Vous vous trompez, monsieur le comte ; le nom que vous portez est bien à vous. M. le comte d’Aubeteyre, à qui vous avez été confié dès votre naissance, vous a constitué en domaine seigneurial sa terre de Lusignac, dont le revenu est de six mille écus. Vous étiez bon gentilhomme : j’en pouvais témoigner ; vous avez porté le nom de cette terre avec le titre de chevalier jusqu’au jour où il a plu au roi de vous donner les biens très considérables de la famille éteinte des la Vergne. Il y a joint le titre de comte. Vous êtes donc bien et dûment comte de Lusignac de la Vergne.

Mais vous connaissez votre histoire aussi bien que je la connais ; et même, ajouta Jehdaël avec un empressement qui montrait combien il avait hâte d’échapper aux questions de son élève, je vous prierai de me dire comment vous est venue cette couronne de comte, que nul, du reste, ne porte plus fièrement que vous, et cette immense fortune dont vous savez si bien disposer ? Je n’ai jamais su cela que très vaguement.

– L’aventure, répondit Lusignac, pour se conformer au vœu exprimé par le ministre évangélique, l’aventure est étrange. Jugez-en :

Il y a environ deux ans, – c’était au mois de juillet 1687, – je reçus unjour, à l’hôtel de Condé, où je logeais alors, la visite d’une sorte de laquais sans livrée, d’un *grison*, qui insista pour me voir, affirmant qu’il avait à me faire une communication du plus haut intérêt.

Amené en ma présence, ce grison ne prononça pas un mot ; seulement, après m’avoir salué avec respect, il me remit un petit billet délicatement parfumé.

– Pour moi ? demandai-je.

Le laquais inclina la tête en signe d’affirmation, mais ne desserra pas les dents. Ma curiosité, je dois vous l’avouer, était vivement surexcitée. J’ouvris le billet : il ne contenait que quelques mots d’une écriture grossière, évidemment déguisée, et contrastant avec la finesse du parfum subtil qu’exhalait le papier.

La personne mystérieuse qui avait tracé ces lignes m’invitait à me trouver le soir même, vers huit heures, absolument seul (on insistait sur cette condition), au Pré-aux-Clercs, à l’entrée de la rue du bourg Saint-Germain qui conduit à la grande porte de l’abbaye. J’y trouverais, me disait-on, un carrosse attelé, et, dans ce carrosse, quelqu’un qui avait le plus grand désir de me voir.

Faut-il vous l’avouer ? en lisant ce billet, évidemment écrit par la main d’une femme, j’y vis tout d’abord la première étape d’une intrigue amoureuse. J’essayai de questionner le grison, mais je n’en pus tirer un seul mot.

Je lui offris ma bourse en échange de quelques indications ; c’est là une de ces offres qu’un valet ne refuse jamais. A ma grande surprise, le valet silencieux fit un geste négatif.

Il ne se décida à parler que pour me dire ceci :

– Monseigneur veut-il avoir la bonté de faire savoir à la personne qui m’envoie s’il a l’intention de se trouver au rendez-vous ?

– Mais comment, demandai-je, puis-je lui faire parvenir ma réponse ? Je ne la connais pas.

– Que monseigneur, répliqua le laquais, me dise *oui* ou *non*. Je transmettrai fidèlement à ma maîtresse ce oui ou ce non.

Naturellement, je dis : oui.

Le grison salua et sortit sans ajouter un seul mot.

Resté seul, je réfléchis sur cette aventure.

J'avais reçu, il est vrai, bien des rendez-vous féminins ; mais jamais on ne m'en avait assigné en un lieu aussi mal famé que le Pré-aux-Clercs.

Dès cette époque, j'avais des ennemis, beaucoup d'ennemis, à la cour. L'endroit du rendez-vous était merveilleusement choisi pour un guet-apens. Aucun secours à attendre : la voix de la victime devait se perdre dans l'immensité de la plaine, et l'abbaye de Saint-Germain, habituée aux rixes journalières des truands, des valets et des étudiants, n'entre-bâillerait même pas sa porte ni ses volets aux cris les plus désespérés, aux appels les plus énergiques.

N'importe ! j'avais promis d'aller à ce rendez-vous ; je me serais cru déshonoré si j'y avais manqué.

Le soir venu, je pris une forte rapière, une bonne et large dague espagnole, je montai à cheval et, comme huit heures sonnaient à l'abbaye, j'arrivai à l'entrée du bourg Saint-Germain, là où se tient la foire de février.

Il n'était pas possible d'être plus exact ; et pourtant l'on m'avait devancé, car j'aperçus de loin la silhouette d'un carrosse sans armoiries ni dorures, arrêté à cent pas des dernières maisons du hameau.

Dans le laquais qui se tenait à la tête des chevaux, je reconnus le grison du matin. Un autre valet, assis sur le siège, tenait sur ses genoux deux mousquetons, prêt à faire respecter des malandrins et des écoliers la personne qui se trouvait au fond du carrosse.

Je m'approchai rapidement, et, jetant au grison la bride de mon cheval, je mis pied à terre.

A ce moment, la portière du carrosse s'ouvrit ; une petite main blanche, passant par l'entre-bâillement, me saisit le bras et m'attira impérieusement.

J'obéis à cette douce pression et me jetai dans le carrosse.

Les rayons du soleil couchant, passant par les mantelets ouverts, me montrèrent en face de moi une femme masquée.

Le loup de velours noir ne me surprit en aucune façon ; vous savez que depuis quelques années il est de mode, parmi nos belles dames, de ne se promener jamais à visage découvert.

C'est là le bon ton, aujourd'hui plus encore que l'année dernière, et vous rencontrerez rarement une noble dame se piquant d'élégance qui n'ait sur la figure ou ne porte suspendu à la ceinture cet affreux masque, devenu l'accessoire indispensable de toute toilette.

Ce jour-là, je maudis le caprice de la mode, car j'eusse donné beaucoup pour contempler le visage qu'on me dérobait.

Tout ce que je pus voir, aux dernières clartés du jour, c'est que la femme en présence de laquelle je me trouvais était grande et robuste ; sa taille, un peu épaissie par l'embonpoint qui, pour certaines natures puissantes, est une conséquence fatale de l'âge, restait souple, cependant, et se ployait avec grâce.

Elle portait de riches habits, d'une rare élégance et d'un goût incomparable, qui lui seyaient à merveille.

La petitesse des mains et la finesse des attaches révélaient la race.

Quant à l'âge de cette femme, c'était une énigme bien difficile à déchiffrer.

Néanmoins, à certains signes infaillibles, on reconnaissait qu'elle avait dépassé la quarantaine ; et cependant le front, dans la partie du moins que le masque laissait voir, était pur et lisse comme celui d'une jeune fille ; aux tempes, pas une ride ; et, sous la légère coiffure qui couvrait sa tête, s'échappaient à profusion des boucles blondes où ne se mêlait pas un seul fil d'argent.

– L'imprudente pensa Jehdaël, qui paraissait connaître à merveille l'original du portrait tracé par Gilbert.

– A peine étais-je assis, continua Lusignac, qu'elle me prit la main et me regarda longuement. A travers les trous de son masque, ses yeux me jetaient des regards de flamme dont je me sentais enveloppé tout entier.

– Avouez, monsieur de Lusignac, dit-elle enfin d'une voix harmonieuse qui retentit jusqu'au fond de mon cœur, avouez qu'en venant ici, vous croyiez aller à un rendez-vous galant.

J'étais sous l'influence d'une émotion indéfinissable dont je ne parvenais pas à me rendre maître ; il m'eût été impossible, je crois, de prononcer un seul mot en ce moment.

Je me bornai à faire un signe de tête affirmatif.

– Eh bien ! mon beau cavalier, reprit la dame, vous vous êtes étrangement abusé. Je viens vous trouver de la part de. votre mère.

Elle prononça ce dernier mot avec une certaine hésitation qui ne m'échappa point.

Peut-être avait-elle prévu l'effet que ses paroles allaient produire sur moi.

Ma mère ! ma mère ! comprenez-vous, Jehdaël ? Pour la première fois, quelqu'un venait à moi et me disait : « C'est votre mère qui vous parle par ma bouche ! »

Elle n'était donc pas morte, comme souvent je l'avais pensé ; et si elle n'était pas morte, je pouvais espérer qu'un jour il me serait permis de la connaître et de l'embrasser.

D'ailleurs, je tenais le fil conducteur qui devait me guider jusqu'à elle, et j'étais bien résolu à ne point laisser échapper cette première, cette unique occasion peut-être de découvrir le secret de ma naissance.

La dame masquée devina-t-elle ce qui se passait en moi et les projets que je formais presque inconsciemment ?

Toujours est-il qu'elle sembla fort émue lorsque, tombant à ses pieds, serrant avec force ses mains dans les miennes, je la suppliai de me conduire auprès de ma mère.

Toutes mes prières furent vaines du reste. Je pleurai, je sanglotai, en proie à une douleur folle ; j'embrassai éperdûment les mains de l'inconnue : rien ne put fléchir la résolution qu'elle semblait avoir prise irrévocablement.

Elle était touchée cependant, et ce fut d'une voix altérée qu'elle me répondit :

– Monsieur de Lusignac, ce que vous demandez est impossible. Croyez-vous donc que votre mère ne se serait pas fait connaître, à vous tout au moins, si elle l'avait pu faire sans attirer sur votre tête les plus grands dangers ?

– Que m'importe le danger ! m'écriai-je. Je ne sais qu'une chose : c'est que je veux voir ma mère et que je la verrai, bon gré mal gré. –

– Chevalier, me dit alors la dame masquée, visiblement effrayée par l'énergie avec laquelle je venais d'affirmer mon intention, n'essayez pas, je vous en conjure par ce que vous aimez et respectez le plus au monde, oh ! non, n'essayez jamais d'accomplir le fatal projet que vous venez de dire là. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir à quels périls vous vous exposeriez. Par pitié, ne faites pas repentir votre mère d'avoir voulu, en m'envoyant ici, vous donner une marque de son amour et de sa sollicitude !

En disant cela, elle pleurait. Des larmes ruisselaient sous son masque et roulaient comme des perles sur le velours de son corsage.

– Pauvre femme ! ne put s'empêcher de murmurer Jehdaël.

– Cependant, continua Lusignac, lorsque j'eus reconnu l'inutilité de mes supplications, mon désespoir fut poignant, et tout d'un coup la fureur envahit mon cerveau. Je devins amer, injuste, méchant, impitoyable.

– Madame, dis-je d'un ton glacial à l'inconnue qui pleurait silencieusement, blottie dans un coin du carrosse, madame, vous venez de me rappeler à moi-même. Je vous remercie. Je n'ai jamais eu de mère, ou plutôt je n'en ai plus, car celle qui dirigea mes premiers pas, celle qui eut soin de mon enfance, celle qui m'apprit à balbutier les prières que j'adressais à Dieu, cette sainte femme, ma véritable mère, est morte. Elle s'appela la comtesse d'Aubeteyre. Que le Seigneur ait son âme !

Pour celle à qui je dois la vie, – ce triste présent ! – je ne la connais pas et ne veux pas la connaître. N'a-t-elle pas déserté mon berceau ? A-t-elle depuis lors cherché à me voir ? Ne m'a-t-elle pas privé de ses caresses et de la douce affection maternelle ? S'est-elle jamais inquiétée de moi ? Que je vive ou que je meure, que lui importe ! Non, cette femme-là n'est pas ma mère.

Oh ! soyez tranquille, madame, je ne chercherai pas à la découvrir. Il n'y a rien de commun entre nous. Je ne suis pas son fils et ne veux pas être son juge. Qu'elle garde son secret ; qu'elle vive loin de moi. Je vous prie de lui dire qu'à partir de ce moment, celui qu'elle appelle son fils – de temps à autre, quand elle y songe – n'aura plus pour elle une seule pensée. C'est l'unique moyen que je connaisse de n'être point tenté de la maudire un jour !

Ces paroles étaient odieuses, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi, Jehdaël : la douleur m'égarait.

La dame masquée m'avait écouté en silence ; quand je me tus, elle éclata en sanglots ; sa poitrine se soulevait avec effort ; sa voix était brisée, haletante.

– Mon Dieu ! dit-elle en se tordant les mains, mon Dieu ! c'est trop, c'est trop d'épreuves ! Ah ! vous êtes cruel et injuste, monsieur de Lusignac ! N'avez-vous donc jamais deviné tout ce que doit souffrir une mère forcée d'abandonner l'enfant qu'elle a porté dans ses flancs ? Croyez-vous que celle que vous venez d'outrager n'ait pas envié mille fois le sort de cette comtesse d'Aubeteyre qui lui prenait les premiers baisers, les premiers sourires de son fils ? En s'éloignant de vous, en s'imposant la douleur de ne jamais vous voir, elle s'est sacrifiée à votre repos, à votre sécurité.

Ne venez-vous pas de dire que jamais elle ne s'était inquiétée de vous ? Qu'en pouvez-vous savoir ? Apprenez, au contraire, que jamais sa tendresse inquiète ne vous a perdu de vue ; qu'il n'est pas de jour où elle ne travaille à assurer votre bonheur. Je vous en apportais justement aujourd'hui une irrécusable preuve.

Elle plongea la main dans l'aumônière qu'elle portait au côté et en tira plusieurs parchemins qu'elle me remit.

– Vous prendrez connaissance de ces papiers, monsieur de Lusignac, ajouta-t-elle ; c'est pour vous les donner que je suis venue ici. Et après les avoir lus, vous regretterez, je n'en doute pas, les affreuses paroles que vous avez prononcées tout à l'heure.

Jehdaël interrompit à ce moment Lusignac :

– Oui, dit-il, vous aviez été bien injuste et bien cruel, monsieur le comte. Cette pauvre femme disait vrai : votre mère aurait pu venir à vous et vous serrer dans ses bras en vous appelant son fils. Mais, en le faisant, elle eût compromis votre liberté, votre existence peut-être.

Lusignac écoutait attentivement.

– Quel que soit le secret de ma naissance, dit-il, ma mère n'était pourtant pas seule à lutter contre les dangers dont vous m'assurez la réalité, mais dont je ne soupçonne même pas la nature. non plus que la cause. Mon père.

Jehdaël interrompit le comte brusquement.

– Votre père, dit-il d’une voix nette et ferme qui n’admettait point de réplique, votre père ne vous connaît pas, ne sait pas même que vous existez, et surtout ne doit jamais le savoir. Poursuivez, je vous prie, votre récit, monsieur le comte ; il m’intéresse plus que je ne saurais dire.

– La dame inconnue s’était tue, poursuivit Lusignac ; mais sous son masque les larmes coulaient abondantes et des sanglots contenus déchiraient sa poitrine.

En présence d’une telle douleur, d’une souffrance si vraie, mon exaltation tombait rapidement ; je reprenais conscience de moi-même et j’avais honte du rôle injuste et brutal que le désespoir venait de me faire jouer.

Tout à coup une pensée traversa mon esprit, une pensée étrange et que pourtant je m’étonnai de n’avoir pas eue plus tôt.

Cette femme qui pleurait devant moi, qu’un mot tombé de mes lèvres désespérait, qui venait, disait-elle, envoyée par ma mère, qui prenait sa défense avec tant de vivacité contre mes sacrilèges accusations, qui, enfin, s’entourait pour me voir de tant de précautions, cette femme, pensai-je, ne pouvait être que ma mère elle-même.

Jehdaël fit un brusque mouvement, et ses yeux étincelants se fixèrent sur Lusignac, essayant de percer l’ombre épaisse du crépuscule.

Cependant le comte poursuivait :

– A peine cette idée avait-elle pris naissance en mon cerveau, qu’elle l’envahit tout entier. Ce ne fut plus pour moi une simple supposition, ce fut une certitude. Il me semblait qu’en moi-même une voix me criait : « Ta mère est devant toi, ta mère que tu appelles depuis tant d’années et dont tu brises le cœur, toi qui devrais l’adorer à deux genoux ! »

Saisi d’un pieux respect, je tombai, en effet, aux pieds de la dame masquée et lui dis, d’une voix que faisait trembler l’émotion :

– Madame, pardonnez ; je suis un malheureux insensé. Oubliez, je vous en supplie, les paroles impies qui tout à l’heure sont sorties de ma bouche. Ce n’est pas moi qui parlais ainsi, c’était la douleur. Je n’ai pas le droit, je le sens, de chercher à percer par la violence le mystère qui m’environne. Dites à ma mère, je vous en conjure, dites-lui bien que toutes les pensées de son fils s’envolent vers elle ; que sa tendresse aspire au jour béni où il pourra l’aimer à la face de tous ; que son profond respect lui répond de sa

soumission et qu'il ne tentera rien qui puisse compromettre le repos de celle qu'il vénère. Dites-lui encore que son fils lui promet de vivre et de mourir en bon' et loyal gentilhomme, de porter dignement le nom qu'elle lui a donné, et d'agir toujours de telle sorte qu'elle soit fière de lui. Ajoutez enfin que l'idée de vivre sous les yeux de sa mère doublera le courage de son fils, mais non point son amour pour elle, qui est infini. Et maintenant, je vous le demande de nouveau, madame, pardonnez-moi !

Aux premiers mots que j'avais prononcés en tombant à genoux, l'inconnue m'avait saisi les mains.

Lorsque je me tus, ses deux bras enlacèrent mon cou et ses lèvres déposèrent sur mon front un long baiser.

Oh ! dès ce mom-ent, je ne doutai plus : c'était ma mère, je l'aurais juré, j'en jurerais encore !

Il me vint une envie folle : j'aurais voulu partir à l'instant, partir avec elle pour aller vivre ensemble, heureux et ignorés, au fond de quelque campagne éloignée.

Hélas ! c'était un rêve irréalisable ; je le compris.

L'inconnue me regardait fixement, son bras entourant toujours ma tête.

– Comte, me dit-elle enfin, – et ce titre, nouveau pour moi, me surprit : je crus à une erreur, – comte, si votre mère avait entendu ce que vous venez de dire là, elle eût été à la fois bien heureuse et bien fière d'avoir pour fils un gentilhomme tel que vous. N'oubliez pas qu'en s'imposant le cruel sacrifice de ne jamais vous voir, ou du moins – car elle vous voit bien souvent sans que vous vous en doutiez – de ne jamais se révéler à vous, n'oubliez pas qu'elle a voulu assurer votre bonheur et protéger votre vie.

En toute circonstance où vous aurez besoin d'appui, adressez-vous à elle : le vénérable Jehdaël, qui vous a élevé, se chargera de me transmettre vos désirs, et votre mère en sera aussitôt informée.

Et maintenant, comte, il faut nous séparer. Promettez-moi, jurez-moi de ne pas chercher à me suivre ni à savoir qui je suis.

Je fis le serment qu'on exigeait de moi.

– Vous reverrai-je au moins ? demandai-je.

– Oui, me répondit-elle, si vous avez besoin de la protection de votre mère et que vous vous adressiez à elle par la voie que je viens de vous

indiquer.

– Ainsi, lui dis-je anxieux, je ne connaîtrai jamais ma mère ?

– Jamais ! articula-t-elle péniblement. Adieu ! adieu !

Sur ce mot, elle me saisit encore la tête de ses deux mains, et m’embrassa fièvreusement ; puis, d’un geste brusque, et comme si elle se faisait violence à elle-même, elle ouvrit la portière du carrosse. Alors, me faisant signe de descendre :

– Souvenez-vous, comte, de votre serment !

Je descendis machinalement et j’avais à peine touché terre que le carrosse partait au grand galop.

Tout cela s’était passé si rapidement, que j’avais presque perdu conscience du lieu où j’étais et de ce que j’y faisais.

Le hennissement de *Pluton*, mon bon cheval, me rappela à la réalité.

Le carrosse volait dans la direction de la porte Saint-Jacques et je le vis bientôt disparaître à l’angle des remparts de l’abbaye.

Au train dont il allait, j’aurais difficilement pu le rejoindre.

Mais je ne l’essayai même point. Du reste, je n’eus pas grand mérite à tenir mon serment, car, en approchant de *Pluton* qui, contre son habitude, restait immobile, je remarquai que par surcroît de précaution on l’avait étroitement entravé.

Il me fallut plusieurs minutes pour le débar— rasser de ses liens. Le carrosse était loin quand je me mis en selle.

Je revins à Paris lentement, repassant dans ma mémoire tous les détails de l’étrange entrevue que je venais d’avoir.

J’étais triste et plongé dans la rêverie.

L’instinct de *Pluton* le ramena à l’hôtel, bien plutôt que je ne l’y conduisis.

Je retrouvai dans les fontes, où je les avais glissés en montant à cheval, les parchemins que m’avait remis la dame masquée. Je les ouvris et j’y trouvai.

– Une ampliation du décret royal qui vous investissait du titre et des biens de la famille éteinte des La Vergne, n’est-ce pas ? interrompit Jehdaël.

– Précisément. De plus, un petit billet où je reconnus l’écriture déguisée que, le matin même, j’avais déjà vue, m’invitant à aller trouver le

lendemain M. de Sully, lequel me présenterait au roi.

M. le duc de Béthune, à qui son vieux compagnon d'armes, M. d'Aubeteyre, avait eu la bonté de me recommander lors de mon arrivée à Paris, daignait me témoigner une extrême bienveillance.

En me recevant le lendemain à l'Arsenal, il vint à moi en souriant finement et me dit avant même que j'eusse ouvert la bouche :

– Je sais, mon jeune ami, ce qui vous amène.. Veuillez m'attendre quelques minutes et vous prendrez place en mon carrosse.

Quelques instants après, M. le grand-maître de l'artillerie arrivait au Louvre et me présentait au roi.

– Sire, lui dit-il, voici M. de Lusignac, un bon gentilhomme à qui votre grâce royale vient de donner une comté, et que tourmente le vif désir de vous prouver sa reconnaissance.

Le roi me regarda attentivement, et je crus retrouver sur ses lèvres le même sourire que je venais de remarquer, quelques instants auparavant, sur celles de M. de Sully.

– Ne nous remerciez pas, monsieur, me dit-il, mais servez-nous bien. Vous avez une puissante protectrice ; rendez-vous digne de l'insigne faveur que, sur sa demande, nous avons pris plaisir à vous accorder.

Alors, d'un geste affable, le roi me congédia.

J'aurais donné la comté et les richesses qui me tombaient ainsi du ciel pour pouvoir demander à Sa Majesté l'explication de ses paroles. Mais, vous le savez, on n'interroge pas les rois.

Je sortis du Louvre, persuadé qu'en dehors de vous, mon révérend, deux hommes au moins connaissaient le secret de ma naissance : le roi et M. de Sully. Que vous en semble ?

Jehdaël réfléchissait profondément. Si la nuit n'avait pas voilé son visage, Lusignac aurait pu remarquer que, lui aussi, souriait d'une façon singulière.

– Je pense, dit-il enfin, que ni Henri IV, ni M. de Béthune ne savent ce que vous ignorez vous-même. Ils ont fait, eux aussi, leurs suppositions, et ils se sont trompés ; voilà tout.

A ce moment, un bruit significatif de branches entre-choquées se fit entendre à quelques pas des deux causeurs.

Il n'y avait pas à s'y tromper : quelqu'un était là qui écoutait.

Lusignac bondit vers le taillis, tandis que Jehdaël, moins prompt, en raison de son âge, le suivait à quelques pas de distance.

Un homme, en effet, fuyait à travers les buissons aussi rapidement que le lui permettait l'épaisseur du fourré.

Lusignac et Jehdaël avaient peine à le suivre ; à chaque instant, ils heurtaient du pied quelque souche ou s'embarrassaient dans les branchages.

L'homme se dirigeait vers la partie la plus reculée du jardin, celle qui longeait la ruelle étroite à laquelle on a donné depuis le nom de rue des Rosiers.

Le mur, de ce côté, était percé d'une petite porte basse, toujours fermée.

– Il est pris, pensa Lusignac, qui redoubla d'efforts pour atteindre l'indiscret écouteur.

Mais au moment où il s'élançait pour le saisir, l'homme introduisit une clé dans la serrure, ouvrit la petite porte et disparut en la refermant vivement.

On entendit grincer le pêne rouillé et, dans la ruelle, le bruit des pas précipités du fuyard.

Lusignac, furieux, essaya d'enfoncer la porte ; malgré toute sa vigueur, il réussit à peine à l'ébranler.

– Inutile de poursuivre cet homme, fit observer Jehdaël ; vous ne le rejoindriez certes pas, eussiez-vous même la clé de cette porte. Il est fort heureux, monsieur le comte, que nous ayons pris soin de nous placer sur ce banc, au milieu du rond-point, et surtout de parler à voix basse. Cet espion, du moins, n'a dû rien entendre, j'imagine, de notre conversation.

– Un espion ! exclama Lusignac.

– Si cet homme n'est pas un espion, que voulez-vous qu'il soit ?

– Mais qui donc aurait intérêt à me faire espionner ?

– Qui ? fit Jehdaël. Puisque vous ne l'avez pas deviné, je vous le dirai, monsieur le comte. En attendant, surveillez bien vos gens et tenez-vous sur vos gardes.

– Je réponds de mes gens. Tous me sont dévoués.

Lusignac et Jehdaël avaient regagné la grande allée qui les ramenait vers l'hôtel.

– N’avez-vous pas parmi vos laquais un catholique ou quelque converti de fraîche date ? demanda Jehdaël.

– Un catholique ? Pardieu, non ! s’écria le gentilhomme huguenot avec une intonation dont aurait eu le droit de s’offenser un fidèle de l’Église romaine. Un converti ? oui.

– Alors, ne cherchez pas plus loin votre espion. Assurément, c’est l’homme que vous avez accueilli sans vérifier probablement si sa conversion était sincère. –

– Placide, un espion ! ce n’est pas possible. D’ailleurs, qui vous dit que l’homme qui nous écoutait fût de mes gens ?

– Je répondrai à votre question quand vous aurez répondu à celle que je vais vous poser. Quelles fonctions remplit ici ce Placide, comme vous l’appellez ?

– Il veille à l’entretien du jardin, je crois.

– Fort bien. Et, comme jardinier, il possède la clé de cette petite porte, n’est-il pas vrai ?

– Vous avez raison, mon révérend : c’est lui, il n’en faut pas douter.

– Assurément, c’est lui. Au surplus, nous allons bien voir. Descendons à l’office.

Le comte eut un geste de répugnance.

– Mon fils, dit avec gravité Jehdaël, ce qui vient de se passer est beaucoup plus grave que vous ne semblez le supposer. Il y a là un indice menaçant que je veux vérifier.

– Soit ! descendons.

Lusignac poussa la haute porte vitrée du vestibule et se dirigea vers les communs de l’hôtel.

Son entrée à l’office fit sensation ; elle déranger particulièrement M. Gaspard, lequel se tenait bien près de l’aimable Nicolle au moment où le comte parut.

C’était l’heure du repas du soir. Tous les domestiques étaient là rassemblés.

Lusignac passa en revue d’un seul coup d’œil laquais et servantes, que sa présence inattendue étonnait fort.

Il ne vit pas le jardinier suspect.

– Où est Placide ? demanda-L-il d'un ton bref.

Ce fut Gaspard, ennemi personne du jardinier, avec lequel il avait de fréquentes querelles, qui se chargea de répondre.

– Monsieur le comte, dit-il, Placide a été absent une partie de la journée. Nous l'avons vu revenir vers cinq heures, puis il est sorti de nouveau sans nous rien dire, à la tombée de la nuit, et depuis nous ne l'avons pas revu.

– Ainsi, Placide est absent depuis deux heures au moins ?

– Oui, monsieur le comte.

– Depuis mon retour à l'hôtel ?

La réponse du valet de confiance fut encore affirmative.

Jehdaël jeta au comte un regard qui signifiait : « Que vous disais-je ? »

Sans ajouter un mot, Lusignac, sortit de l'office, laissant ses gens plus surpris encore qu'ils ne l'avaient été à son arrivée.

– Voilà qui est concluant, mon fils, lui dit alors le vieux pasteur calviniste. Êtes-vous convaincu, maintenant ?

– Oui, répondit le jeune homme, et si Placide revient., ajouta-t-il d'un ton menaçant.

– Oh ! soyez tranquille, cet homme ne reviendra pas. Ceux qui le payaient sont trop habiles pour le renvoyer ici.

– Mais ceux-là, qui sont-ils ?

– Mon fils, dit tout bas Jehdaël, dès aujourd'hui, ne l'oubliez pas, vous êtes notre chef ; entre vos mains repose le salut de l'Église évangélique de France. L'honneur est grand pour vous, mais périlleux aussi. Veillez sur tout ce qui vous entoure, sur le valet qui vous sert, sur l'ami qui vous offre son épée, sur la femme dont vous vous croirez le plus aimé. Défiez-vous, défiez-vous, monsieur le comte, car, à partir de cette heure, vos jours, si précieux pour nos amis, sont en danger, je vous l'affirme !

– Mais, au moins, fit-il avec insistance, ne m'apprendrez-vous point le nom de cette puissance inconnue, secrète, terrible, contre laquelle j'ai à lutter ?

– Faut-il donc, répondit Jehdaël avec véhémence, faut-il vous nommer, comte, l'ennemi le plus dangereux de la vraie religion et de la liberté ; l'adversaire le plus subtil et le plus acharné que les fils de Sion aient à combattre ; celui qui, pour arriver à son but, ne recule devant aucun moyen,

et saura bien vous environner de pièges et de trahisons ? Faut-il vous nommer enfin le plus ferme soutien de l'hérésie papiste : cette société aux allures mystérieuses, à la politique sombre et tortueuse, qui étend son bras insaisissable à travers le monde, et devant laquelle tremblent les plus grands rois, les plus puissants empereurs ?

– Quoi ! s'écria Lusignac, cet ennemi redoutable, c'est ?...

– Vous l'avez deviné, mon fils : c'est la Compagnie de Jésus.

XII

PLACIDE

A l'époque où se passent les événements que nous avons entrepris de raconter, sur l'emplacement de la cour intérieure de l'ancien hôtel des Tournelles, transformée depuis plus de quarante ans en un marché aux chevaux, une centaine d'ouvriers achevaient de construire trente-cinq pavillons en pierres de taille d'une architecture uniforme, disposés en quadrilatère parfait, et dont le rez-de-chaussée s'ouvrait sur une galerie supportée par des colonnes, telle qu'on en voit dans les Flandres, partout où la domination espagnole a longtemps pesé.

Cette construction, qui devait s'appeler la place Royale et qui, comme le Palais-National sous le Directoire, les Tuileries sous la Restauration et le bois de Boulogne aujourd'hui, allait servir de lieu de rendez-vous à la noblesse, aux riches bourgeoises et aux élégantes courtisanes, s'ouvrait d'un côté sur le Marais, de l'autre sur les remparts de la ville.

Entre ces remparts et le derrière des maisons aux toits aigus qu'on terminait alors, quelques mesures entourées de jardins s'alignaient déjà, pour former cette petite rue des Tournelles qu'habitèrent, quelques années plus tard, Marion de Lorme et Ninon de Lenclos.

Il eût été difficile de trouver dans Paris un endroit plus retiré, plus solitaire et plus morne dès la tombée de la nuit.

Pendant le jour, les refrains monotones et les cris des ouvriers travaillant au chantier voisin troublaient seuls le profond silence de ce quartier à peu près désert. On s'y serait cru à dix lieues de la grande cité, en pleine campagne, si les hautes toitures ardoisées de la future place Royale n'avaient projeté leur ombre sur les maisonnettes rustiques éparses aux alentours. C'est précisément dans l'une d'elles que nous allons introduire le lecteur.

Elle se composait d'un seul corps de bâtiment, sorte de pavillon isolé au milieu d'un grand jardin peuplé de vieux arbres touffus et clos de murs élevés. On eût dit une île de pierre au milieu d'un fleuve de verdure.

Celui qui habitait cette demeure n'avait pas à craindre les regards indiscrets d'un voisin curieux, car la maison la plus proche – une pauvre cabane de maraîcher – était distante de cinquante pas au moins.

Le soir même où Gilbert de Lusignac avait avec Jedhaël la conversation que nous avons rapportée, comme huit heures sonnaient, c'est-à-dire au moment même où le jeune comte interrogeait ses gens au sujet de la disparition du jardinier Placide, un homme déboucha tout courant sur la place, par la rue du Pas-de-la-Mule.

Il regardait derrière lui comme s'il eût craint d'être poursuivi, et tout à coup se blottit derrière une haute et large pierre que le marteau du tailleur n'avait pas encore dégrossie.

Arrivé là, il écouta en retenant son souffle haletant.

Le silence était tel que le moindre bruit eût été perceptible.

L'homme n'entendit rien, – rien que la cloche vibrante de la chapelle du couvent des jésuites, situé à deux pas de là, qui sonnait pour quelque office du soir.

Alors il se dressa lentement, regarda autour de lui et fit entendre une sorte de ricanement sourd. Puis, se glissant à travers les blocs de pierre enchevêtrés comme un amas de rochers, il gagna l'autre extrémité de la place et vint frapper à la porte de la petite maison de la rue des Tournelles dont nous venons de parler.

Au bout d'un instant, un pas mesuré retentit dans le jardin ; un petit guichet pratiqué dans l'huis glissa silencieusement.

- Qui va là ? dit une voix.
- C'est moi, monsieur Stanislas, répondit l'homme.
- Qui vous ?
- Moi, Placide. Ne me reconnaissez-vous pas ?
- Vous êtes ?...
- Un pauvre pécheur égaré par l'orgueil.
- D'où venez-vous ?
- De Rome.
- Où allez-vous ?
- Au Seigneur, par la voie de l'obéissance.
- Que faites-vous ?
- Je travaille à la plus grande gloire de Dieu !

Le guichet se referma ; il se fit un silence ; puis la petite porte s'ouvrit sans bruit.

Placide entra et derrière lui la porte fut aussitôt poussée par une sorte de long fantôme noir, dont la mince silhouette se découpait en ombre plus épaisse dans l'obscurité.

Les deux hommes, silencieux, firent quelques pas dans le jardin. Une bise aigre sifflait dans les branches des arbres et courbait les hautes herbes.

La nuit, ce coin de terre avait un aspect lugubre.

On arriva au pavillon ; la porte en était entr'ouverte.

Le personnage d'une maigreur invraisemblable que Placide avait appelé Stanislas pénétra le premier dans la salle du rez-de-chaussée, mal éclairée par une vieille lampe de cuivre accrochée au mur, où fumait une mèche d'étoupe.

– Que Dieu vous ait en sa sainte garde, mon frère, dit le bonhomme Stanislas, qui, vêtu de noir de la tête aux pieds, abritait sous une calotte de même couleur les rares cheveux grisonnants dont se couronnait son visage anguleux, émacié, remarquable par un nez aussi mince que pointu, aussi pointu que proéminent.

– Que saint Ignace, le glorieux serviteur du Seigneur, vous garde, mon frère ! répondit Placide.

– Quelle heureuse circonstance vous amène ? poursuivit l’homme à visage de sacristain.

– La nécessité de voir le révérend père Dominique.

– Ici ?

– Ici.

Stanislas était resté jusque-là les yeux dévotement baissés. A la réponse de Placide, il les releva brusquement et d’un regard rapide et perçant il examina son interlocuteur.

– Mon frère veut-il attendre un instant ? dit-il. Voici, pour prendre patience, les saints Évangiles et *l’Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

Sur ces mots, Stanislas s’inclina avec humilité et se mit à gravir un petit escalier qui conduisait au premier étage.

Un instant après, il redescendit et fit signe à Placide de le suivre.

Celui-ci obéit, et bientôt il se trouva dans une vaste pièce, sévèrement meublée.

Devant une table couverte de papiers, un personnage revêtu d’un costume de gentilhomme d’une nuance sombre écrivait rapidement à la lueur de deux bougies roses.

Stanislas s’éclipsa discrètement.

Un silence complet régnait dans cette triste demeure ; on entendait grincer la plume courant sur le papier grumeleux.

Enfin, l’homme en habit de cavalier releva la tête, montrant à Placide le pâle visage, aux traits fins, aux regards clignotants, de Domenico Brandi, provincial des jésuites pour la province de France.

Placide gardait devant lui une attitude soumise : le front incliné, il roulait entre ses doigts son bonnet de laine, attendant qu’on l’interrogeât.

– Je ne devais vous revoir, mon fils, dit lentement Domenico Brandi, que dans le cas où vous auriez quelque communication importante à me faire. Qu’avez-vous à me dire ?

– Mon père, depuis ce matin, il y a du nouveau à l’hôtel de Lusignac ; et comme vous m’aviez dit de vous instruire fidèlement de ce qui surviendrait.

– Bien ! bien ! passez.

– De nouveaux hôtes sont arrivés à l’hôtel : d’abord, le comte d’Aubeteyre, qui est le père adoptif de mon maître ; sa fille, M^{lle} Blanche

d'Aubeteyre.

– Est-ce tout ? demanda Domenico en feuilletant quelques notes placées sous sa main.

– Un de ces hommes voués à Satan que les hérétiques appellent des *pasteurs*, les accompagne.

– Son nom ?

– M. de Lusignac l'a nommé devant moi Jehdaël.

Domenico Brandi saisit la plume et traça quelques mots rapides au bas d'une feuille de papier déjà presque entièrement couverte d'une écriture fine et serrée.

– Continuez, dit-il.

– Vers trois heures, après le repas, M. de Lusignac a commandé de préparer son carrosse.

– N'est-il venu personne dans l'intervalle ? interrompit Domenico d'un ton en apparence indifférent.

– J'oubliais !. se hâta de reprendre Placide.

– Il ne faut rien oublier, mon fils, observa sentencieusement le provincial de France.

– M. le chevalier de la Vergne est venu visiter M. de Lusignac, à l'instant même où celui-ci recevait précisément une sorte de mauvais drôle qui vient parfois à l'hôtel et qui aborde M. le comte avec une facilité dont on s'étonne.

– Le nom de ce malheureux ?

– Je l'ignore.

– Frère Placide, n'oubliez pas que vous travaillez pour la gloire de Dieu, et que la société qui vous a admis dans son sein n'ignore, elle, rien de ce qui se passe, rien de ce que vous faites vous-même. Ne vous flattez pas de lui apprendre la moindre chose ; elle sait tout, vous dis-je. Le nom de cet homme ?

– Mon père, par mon salut éternel, je ne l'ai jamais vu.

– Vous auriez dû vous informer. Apprenez donc qu'il se nomme Claude Tirechappe, et voyez par là qu'il est impossible de rien cacher à qui combat pour le divin Sauveur. Poursuivez.

– Mon père, comme je vous l’ai dit, lorsque M. de la Vergne fut parti, ainsi que ce malandrin, M. le comte demanda son carrosse.

– Où allait-il ?

– A l’hôtel de Montmorency, je crois, puis à l’hôtel de Condé. A peine M. le comte avait-il quitté l’hôtel, que cet impie, ce Jehdaël, sortit à son tour. J’étais libre, je l’ai suivi. Par les rues Vieille-du-Temple et Saint-Antoine, il gagna la place de Grève, traversa l’île Notre-Dame, longea l’autre rive de la Seine, et s’arrêta enfin à quelques pas du logis de Nesle, tout près du couvent des Petits-Augustins, à la porte d’un hôtel de construction récente et de belle apparence, où il s’introduisit.

– Qui habite cette demeure ?

– Malgré tous mes efforts, je n’ai pu me renseigner à cet égard, mon père. L’hôtel touche au rempart Saint-Germain ; le lieu est peu fréquenté ; il n’y a de ce côté ni marchands, ni passants, et les bateliers que j’ai interrogés n’ont point eu l’air de comprendre mes questions. L’un d’eux m’a regardé en riant, mais il s’est éloigné sans me répondre. D’ailleurs, je ne voulais pas perdre de vue la porte de l’hôtel et ne pouvais, par conséquent, m’éloigner. Mais, dès demain, je saurai.

– Inutile.! cela me regarde. A quel moment votre. Jehdaël a-t-il reparu ?

– Vers cinq heures, mon père ; un peu plus tôt peut-être. Je me remis à le suivre, et, par le même chemin qu’il avait déjà pris, il me ramena à l’hôtel de Lusignac.

– En vérité, mon fils, voilà de bien pauvres renseignements ! N’en avez-vous point d’autres ? Il n’est rien de ce que vous m’avez dit que je ne susse déjà.

– Mon père, j’étais à peine revenu à l’hôtel que le carrosse de M. le comte y arriva. M. de Lusignac prit congé de M. d’Aubeteyre et de sa fille, et descendit au jardin, où se promenait, depuis son retour, ce Jehdaël. Désolé de n’avoir rien appris dans ma promenade, j’eus l’idée de suivre mon maître dans le parc.

– C’est Dieu, mon fils, qui vous a inspiré cette pensée.

Et Domenico Brandi se signa. Son exemple fut imité par Placide, qui poursuivit :

– M. le comte avait rejoint Jehdaël ; ils causaient entre eux avec animation. Caché dans les massifs, je les suivais à distance ; mais, de peur de me dénoncer par quelque mouvement trop brusque, je marchais lentement, restant toujours assez éloigné d’eux.

– En sorte que vous n’avez rien entendu ?

– Rien, tout d’abord, mon père, et j’en fus fort marri. Mais au bout d’une heure environ, le comte et son vieux pédagogue – car il paraît que ce Jehdaël l’a élevé – s’assirent sur un banc situé au rond-point du parc. La nuit était venue ; je me glissai lentement entre les arbres, et bien caché, puisque j’avais eu soin de me jeter à plat ventre, je pus entendre la fin de la conversation.

– Qu’en avez-vous retenu ?

– Voici, mon père.

Placide répéta scrupuleusement, avec une fidélité qui faisait le plus grand honneur à sa mémoire, tout ce qu’il avait entendu de l’entretien de Gilbert et de Jehdaël, c’est-à-dire le récit du rendez-vous de Lusignac avec la femme masquée.

Domenico y semblait prendre un très vif intérêt : non pas qu’aucun muscle de sa face de marbre tressaillît ; mais la plume du provincial ne cessait de tracer des notes hiéroglyphiques, sans signification pour tout autre que pour lui.

Il est probable que son attention eût été encore plus vivement sollicitée si Placide avait pu lui rapporter la première partie de la conversation de Lusignac avec le vieux calviniste.

Lorsque le faux jardinier en arriva aux dernières paroles de la dame masquée et qu’il raconta la scène de présentation de Lusignac au roi, Domenico parut réfléchir profondément.

L’effort de son esprit se trahissait par la tension et le gonflement de la veine médiane du front, très développée chez lui : ce qui est un signe infaillible d’irascibilité et d’obstination.

– Sa mère ! dit le jésuite ; ainsi votre maître, M. de Lusignac, était convaincu qu’il avait parlé à sa mère elle-même ?

– Tout à fait convaincu, mon père.

– Et que disait ce malheureux, cet hérétique, ce Jehdaël ? A-t-il contredit ou appuyé l'opinion de M. de Lusignac ?

– Il n'a rien dit à ce sujet, mon père, autant, du moins, que je me rappelle.

Placide, continuant son récit, raconta ensuite comment un brusque mouvement, une branche rebelle, l'avaient trahi, et comment il s'était enfui par la petite porte du jardin, échappant ainsi à la poursuite de Gilbert et de Jehdaël.

Quand il eut fini, Domenico se leva et pendant un instant se promena de long en large, le front baissé, les sourcils froncés, en homme qui réfléchit profondément.

– Vous ne retournerez pas à l'hôtel de Lusignac, frère Placide. De plus, vous éviterez autant que possible la rencontre de votre ancien maître, ainsi que de ses laquais. Vous m'entendez ? Ceci est important.

– Que dois-je faire ensuite, mon père ?

– Attendre ici mes instructions. Vous occuperez la petite cabane située au fond du jardin. Ou plutôt, dit le provincial en se ravisant, non, j'ai mieux que cela pour vous. Je vous attache à la personne de M. le chevalier de la Vergne. Dès aujourd'hui, vous lui appartenez.

Domenico Brandi prit à sa ceinture un petit sifflet d'argent dont il tira trois notes aiguës.

Un instant après le maigre Stanislas parut.

– Mon frère, lui dit doucement le provincial avec une nuance très sensible de réserve, presque d'humilité, M. le chevalier n'est-il point arrivé ?

– M. le chevalier est là, mon père, répondit Stanislas d'un ton plus humble encore et plus soumis.

– Priez-le, mon frère, de me venir trouver.

Au lieu de reprendre l'escalier du rez-de-chaussée, Stanislas traversa la pièce où travaillait Domenico Brandi et disparut par une petite porte latérale.

Seul de nouveau avec Placide, le provincial marcha droit à celui-ci, et quand il fut tout près de lui, il lui dit à voix basse :

– Vous connaissez, mon fils, la sainte règle de notre Ordre. Voués au service de Dieu, nous devons lui consacrer des mains pures et une âme sans

tache. Mais la créature est en proie à de continuelles tentations ; Satan est bien puissant pour le mal ; il sait revêtir toutes les formes. Et s'il est seul, sans guide, sans conseils, sans avertissements, l'homme le meilleur, le chrétien le plus fervent, risque de succomber. N'est-il pas vrai, mon fils ?

– Mon père, cela est vrai, répondit Placide en joignant dévotement les mains.

– C'est pourquoi, dans sa haute sagesse, le saint créateur de notre Ordre, inspiré par la divine intelligence, a voulu que toujours la Société fût avertie des faits et gestes, des pensées même et des intentions de chacun de ses membres, afin de le pouvoir retenir sur la pente fatale où, sans cela, l'entraîneraient peut-être de diaboliques tentations.

En vous plaçant auprès de M. de la Vergne, je vous donne, mon fils, une haute preuve de confiance. M. le chevalier occupe déjà dans les rangs des humbles serviteurs de Jésus-Christ une situation qui lui permet de rendre à la Société d'importants services. Par une faveur spéciale de notre Saint-Père le pape, il sera prochainement autorisé, je crois – bien qu'il soit loin d'avoir l'âge requis par nos Constitutions – à prononcer ses trois vœux³. Vous devez veiller sur lui avec un soin tout particulier et me venir rendre compte chaque semaine de ce que vous aurez observé ou appris. Toutefois, si quelque grave circonstance se produisait, n'attendez pas un seul jour : venez m'en instruire sur l'heure. Voilà qui est dit, n'est-ce pas ?

– Mon père, je me souviendrai, répondit Placide.

– Fort bien ! A propos : M. le lieutenant criminel m'a fait remettre certain dossier qui vous concerne.

– Mon père. dit Placide en tremblant et d'un ton presque suppliant.

– Vous n'aviez pas dit au révérend père Bonaventure, votre vénérable directeur, que vous aviez été condamné à être roué vif, il n'y a pas trois ans.

– Mon père, pardon, pardon ! répéta Placide d'une voix étranglée en tombant à genoux.

– Dissimuler une seule de ses fautes à son confesseur est un péché mortel, mon fils ; c'est détruire l'effet réparateur de la confession elle-même ; car où il y a dissimulation il ne saurait y avoir repentir sincère.

– L'absolution ! mon père, je vous demande l'absolution !

– Faites pénitence d’abord, mon fils, et cette absolution, dont vous êtes indigne aujourd’hui, venez me la demander dans huit jours. Mais relevez-vous, ajouta le jésuite d’un ton impérieux ; on vient.

Le chevalier Guy de la Vergne entra, en effet.

– Mon fils, dit le provincial, vous m’avez demandé un laquais sur la fidélité duquel vous puissiez compter. Notre chère frère Placide vous en servira. Votre confiance en lui peut être absolue. Il est dès maintenant à vos ordres.

La Vergne s’inclina sans mot dire en jetant à Placide un regard sournois.

– Maintenant, frère Placide, poursuivit Domenico, allez retrouver le bon frère Stanislas, qui vous indiquera votre gîte.

Notre homme est-il là ? demanda-t-il ensuite au chevalier, quand Placide eut disparu dans l’escalier.

– Je viens de jeter un regard par le guichet de la porte, répondit la Vergne, et je n’ai vu personne. D’ailleurs, il n’est pas encore neuf heures.

– Peu s’en faut, observa le provincial ; et, tenez.

Le tintement lointain d’une horloge arriva comme un écho affaibli aux oreilles des deux jésuites.

– Je vais examiner la rue, dit la Vergne.

– Vous êtes armé ?

Pour toute réponse, le chevalier entr’ouvrit le long manteau qui l’enveloppait et montra au provincial tout un arsenal fixé à sa ceinture ; puis il descendit.

Resté seul, Domenico Brandi examina une liasse de papiers et en tira un épais parchemin plié en quatre, qu’il ouvrit. Un plan détaillé de Paris, très unement tracé et peint, où fourmillaient les indications en caractères minuscules, s’offrit à sa vue. Il le considéra attentivement en murmurant :

– Quel peut bien être l’hôte de la demeure où ce Jehdaël s’est rendu aujourd’hui ? Voyons : le logis de Nesle, m’a dit Placide ; le voici. Puis, en suivant la rive de la Seine, voici le Heurt du Port-aux-Passeurs ; le rempart à deux cents pas de là ; et, près du rempart, le couvent des Petits-Augustins. Ah ! voici l’hôtel en question.

Il se pencha pour lire la microscopique inscription qui, sur la carte, indiquait le possesseur du logis.

Soudain il releva la tête.

– Elle ! s’écria-t-il, elle en commerce avec les hérétiques, avec ce Jehdaël surtout, avec cet émissaire actif des calvinistes de Montauban et de la Rochelle ! Non, ce n’est pas possible ; elle est trop bonne catholique pour cela. Placide se sera trompé ; moi-même j’ai dû faire erreur. Mais non, continua-t-il en examinant la carte avec un redoublement d’attention, il n’y a pas de confusion possible, car je ne vois de ce côté aucun hôtel autre que celui-là, qui est précisément de construction récente, comme l’a observé Placide. Mais si c’est bien là que Jehdaël s’est rendu aujourd’hui, qu’y allait-il donc faire ?

Et Domenico, étreignant son front dans ses deux mains, se plongea dans de profondes réflexions.

Brusquement, il se redressa :

– Quelle pensée ! murmura-t-il. Cette naissance mystérieuse ; ce rendez-vous donné à quelques pas de là, au Pré-aux-Clercs ; cette femme en qui le comte de Lusignac a cru voir sa mère, cette femme masquée et qui s’entourait de tant de précautions, si c’était elle !

La mère de ce Lusignac ! poursuivit-il comme s’il avait peine à admettre une hypothèse invraisemblable. Peut-être ! Jehdaël n’a-t-il pas affirmé à son ancien élève qu’il connaissait sa mère ; et, d’un autre côté, n’a-t-il pas eu hâte de se rendre à ce logis attenant aux Petits-Augustins ?

Domenico s’arrêta ; une vive émotion l’agitait ; un éclair d’orgueil passa dans ses yeux.

– Si j’avais deviné juste ! se dit-il, si cette femme était bien la mère de Lusignac, quel triomphe pour moi auprès du général ! Quel service rendu à l’Ordre ! Mais voyons, les choses comme elles sont ; il ne faut pas que la joie d’avoir fait une découverte encore problématique me trouble l’esprit. D’abord, est-ce possible ? Oui, et bien des choses jusqu’à présent obscures ou incompréhensibles pour moi deviennent lumineuses : en premier lieu, les faveurs dont le roi a comblé Lusignac, à la recommandation d’une puissante protectrice, a-t-il dit ; puis, l’étrange suprématie que ce jeune homme exerce sur les calvinistes, ses coreligionnaires.

Ah ! si je ne me suis pas trompé, la journée aura été bonne pour l’Ordre et pour la religion ! Au surplus, je saurai bientôt à quoi m’en tenir. Demain

je verrai Choisin. S'il ne sait rien, il faudra qu'il apprenne !

XIII

A JÉSUIITE JÉSUIITE ET DEMI

Laissons pour un instant Domenico Brandi à ses ingénieuses déductions et suivons la Vergne sur cette route presque déserte que déjà l'on appelait la rue des Tournelles.

Le chevalier commençait à se dire que Claude Tirechappe – à qui, on ne l'a pas oublié, il avait, le matin même, à l'hôtel de Lusignac, donné rendez-vous pour neuf heures – ne viendrait peut-être pas, lorsqu'une ombre apparut au détour des constructions de la place Royale.

L'homme qui arrivait marchait sans trop se presser et faisait hardiment sonner son pas sur la terre battue du chemin.

– Qui va là ? lui cria la Vergne, quand il ne fut plus qu'à quelques toises.

– Parbleu ! répondit une voix mâle, j'allais vous adresser la même question.

La Vergne reconnut le timbre franc de Tirechappe.

Il marcha à sa rencontre.

– Eh ! là, eh ! un instant, s'il vous plaît, vous ne m'avez pas répondu, fit Claude ; un pas de plus, mon gentilhomme, et je mets flamberge au vent.

– Ami ! répondit Guy de la Vergne.

– Ouais, c'est ce que nous allons voir.

Et le bravo, la main sur la poignée de son épée, marcha vers le chevalier.

– Parbleu ! je vous reconnais, M. de la Vergne, dit-il lorsqu'il l'eut rejoint. Or ça, que me voulez-vous ?

– Ce n'est pas ici que je puis vous entretenir.

– Ne m'avez-vous pas parlé de vingt pistoles, hein ?

– Assurément ; mais ce n'est pas moi qui vous les dois donner.
– Qui donc, alors ?
– Suivez-moi, vous le saurez.
– Hum ! fit Claude avec quelque méfiance. Enfin, marchons.
– Je ne puis vous conduire si vous ne consentez à ce que je vous bande les yeux.

– Jamais !

– C'est indispensable. D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre ? Vous prendrez mon bras et pourrez, si vous le voulez, m'enfoncer votre poignard dans le cœur à la moindre alerte.

– Au fait, pensa Tirechappe, je n'ai rien à perdre ; je ne suis pas un personnage, moi ; si l'on m'a fait venir, c'est qu'apparemment on a besoin de mes services. Et je ne vois pas trop quels services je pourrais rendre une fois mort. Vivant, je vaudrais quelque chose ; défunt, que pourrait-on faire de moi ? Allons, c'est dit : bandez-moi les yeux, ajouta-t-il tout haut.

La Vergne prit dans sa poche une mince écharpe de soie et la noua avec soin autour de la tête du spadassin.

Puis il lui prit le bras droit.

– Non pas ! s'écria Tirechappe, le bras gauche, ne vous en déplaie.

La Vergne obéit.

De sa main droite, restée libre, Claude tira une courte et large dague, bien affilée.

On se mit en route ; mais au lieu d'aller droit à la maison isolée, le chevalier fit faire deux fois à son compagnon le tour de la place Royale.

Puis, après un bon quart d'heure de promenade, jugeant Tirechappe suffisamment dérouté, il lui fit franchir la petite porte où nous avons vu Placide frapper, une heure auparavant.

Il l'introduisit ensuite dans le pavillon du jardin, l'aida à monter l'escalier, et, disparaissant par la petite porte latérale, après avoir fait un signe à Domenico Brandi, il laissa l'aventurier face à face avec le provincial des jésuites.

– Vous pouvez enlever votre bandeau, dit celui-ci,

Claude ne se le fit pas répéter deux fois.

Jetant des yeux étonnés autour de lui :

– C’est vous, mon gentilhomme, demanda-t-il au jésuite, qui m’avez fait venir ?

– C’est moi, répondit Domenico Brandi en inclinant la tête en signe d’affirmation. Vous êtes bien Claude Tirechappe ?

– Le seul qui soit.

– Ou, pour mieux dire, Claude Annebault, poursuivit le jésuite en appuyant sur ce dernier nom et en regardant le tire-laine bien en face.

Claude eut un tressaillement ; toutes ses défiances lui revinrent à la fois.

Quel pouvait être cet homme vêtu de noir qui, à brûle-pourpoint, lui donnait un nom sous lequel personne ne le connaissait ? Il songea un instant au lieutenant criminel. Mais non : ce n’étaient point là les façons d’agir de la justice.

Si, par malheur, le lieutenant criminel avait éprouvé le désir de le voir, il l’eût fait saisir par les archers de la prévôté le plus simplement du monde. Mais alors qui donc était cet homme à la figure sévère ?

Quel qu’il fût, il avait sur Claude un avantage dont celui-ci comprit immédiatement toute l’importance ; il connaissait Claude, et Claude ne le connaissait pas.

Aussi l’aventurier, mis sur ses gardes, résolut-il d’annihiler tout d’abord cet avantage par une audacieuse dénégation ; et ce fut d’une voix parfaitement assurée, avec un air d’étonnement candide, qu’il répondit aussitôt, – car les réflexions que nous venons d’exposer avaient traversé son esprit comme un éclair :

– Claude Annebault ! je ne connais pas.

– Vous n’êtes pas Claude Annebault ? s’écria le jésuite, qui ne put maîtriser sa surprise.

– Vraiment, non.

– Alors, que me disiez-vous donc que vous étiez Claude Tirechappe ?

– C’est que je le suis, en effet, et je vous défie de trouver à Paris un autre homme portant ce nom.

Domenico Brandi, un peu décontenancé, eut la vague idée que le bretteur se moquait de lui.

– Mes renseignements, dit-il d’un ton aigre où perçait l’irritation, sont précis. Claude Annebault et Claude Tirechappe ne sont qu’un seul et même

homme.

– Il en était ainsi autrefois, répondit Claude Tirechappe en soupirant.

– Qu'est-ce à dire ?

– Cela signifie, mon gentilhomme, que Claude Annebault, mon meilleur camarade, est mort l'an passé en Flandre, à l'armée de monseigneur le duc de Nassau, frappé d'un boulet en pleine poitrine, devant Turnhout. En mourant, il me légua son nom : héritage précieux, car c'était celui du chef des *Compagnons de la Flamberge*, d'un brave soldat, d'une fine lame estimée à Paris de tous les gens de goût qui s'intéressent encore aux choses de l'escrime.

– En sorte que ce nom n'est pas le vôtre. Comment donc vous appelez-vous alors ?

Si le jésuite avait cru déconcerter Claude par cette question, il s'était trompé : Claude était sur ses gardes.

– Je me nomme, dit-il sans sourciller, Mathieu Campardas.

– Et pourquoi ne portez-vous pas votre nom ?

– – Eh, pécaïre ! on a eu quelques démêlés avec M. le lieutenant criminel. Et puis, ajouta-t-il en se rengorgeant, vous ne sauriez imaginer quelle considération m'a valu auprès des gens d'épée, des *Compagnons* dont je viens de vous parler, ce nom de Tirechappe, connu et respecté d'eux depuis longtemps, et que seul j'ai maintenant le droit de porter !

Domenico réfléchit un instant.

Claude, malgré toute son assurance, ne l'avait pas encore convaincu. Il résolut de tenter une dernière épreuve.

– Ainsi, vous affirmez n'être pas le fils d'Yolande Annebault.

– Ma mère !.. murmura involontairement l'aventurier.

– D'Yolande Annebault, continua le P. Brandi qui n'avait pas entendu, en religion sœur Sainte-Monique, morte hier soir au Couvent des Ursulines ?

En prononçant lentement ces mots, le provincial attachait sur Claude un long regard investigateur.

A cette nouvelle brusquement annoncée, l'aventurier tressaillit, et ce sacrifiant sans foi ni loi, dont l'épée appartenait à qui voulait l'acheter, qui croyait n'aimer rien que le vin, les dés et les filles, ce pilier de taverne, cet

habitué des tapis-francs et des académies de jeu, ce bandit sans scrupules, sentit la douleur mordre son cœur et sa paupière se mouiller.

Heureusement, en raison de sa haute stature, la lampe n'éclairait pas son visage, dont le jésuite, sans cette circonstance, eût facilement remarqué l'altération.

Il se remit bientôt, et répondit d'une voix qu'il s'efforçait d'assurer :

– Je ne sais pas, mon gentilhomme, ce que vous voulez dire.

– Soit ! poursuivit Domenico Brandi ; mais si vous ne connaissez pas Yolande Annebault, si vous n'êtes qu'à moitié Claude Tirechappe, que venez-vous faire ici ?

– Pardieu ! ce serait plutôt à moi de vous le demander !

Le jésuite garda un instant le silence, puis continuant son interrogatoire :

– Vous allez souvent à l'hôtel de Lusignac ? demanda-t-il.

– Heu ! moins souvent que je ne voudrais, répondit Claude, qui avait prévu cette question.

– Que signifie ?.

– C'est tout simple : je ne vais voir M. de Lusignac que lorsque mon escarcelle est vide et plate. Je suis toujours sûr de trouver chez lui les quelques pistoles dont j'ai besoin aux jours de détresse.

– Mais d'où vient qu'il se montre si généreux envers vous !

– Tenez-vous beaucoup à le savoir ?

– Oui.

– C'est que, si je vous raconte gratuitement tout ce qui vous intéresse, je ne vois pas trop pourquoi vous me donneriez les vingt pistoles qu'on m'a promises en votre nom.

– Pourquoi ? Vous venez de le dire : parce qu'on vous les a promises.

– A la bonne heure ! voici donc ce que vous désirez connaître.

Et Tirechappe raconta très brièvement à Domenico Brandi en quelles bizarres circonstances il avait, ainsi que nous l'avons dit, rencontré Gilbert de Lusignac, qui maintenant l'honorait de sa protection.

– N'avez-vous jamais entendu parler de la naissance de M. de Lusignac ?

– Jamais ! répondit Claude, qui jugea aussitôt que c'était précisément à cette question-là que tendait tout l'entretien.

– Vous n’avez pas appris que cette naissance ait été entourée de circonstances exceptionnelles. mystérieuses ?

– Nullement. Mais – veuillez m’excuser si je vous interromps – je ne vois pas venir les vingt pistoles.

– Quelques mots encore.

– Plus un seul. Voyez-vous. la mémoire me manque et je sens bien qu’elle ne me reviendra qu’au moment où j’entendrai sonner dans ma poche les belles pièces d’or reluisantes et trébuchantes.

Le jésuite eut un demi-sourire. Claude était avide et besoigneux : on le tenait. La main de Domenico Brandi plongea dans son justaucorps, d’où elle tira une bourse. Le provincial y puisa vingt pièces d’or et les aligna sur la table.

– Prenez, dit-il.

Claude ne se fit pas prier.

– A la bonne heure ! voilà qui est parler. Maintenant, vous pouvez questionner.

– Eh bien ! que savez-vous de la naissance de M. de Lusignac ?

– De sa naissance ? rien, je vous l’ai dit. Je sais seulement qu’il a été élevé par M. le comte d’Aubeteyre et par le pasteur Jehdaël ; je sais encore que M. d’Aubeteyre n’est pas plus son père que la comtesse d’Aubeteyre n’était sa mère ; je sais enfin qu’il y a trois ans il s’appelait le chevalier de Lusignac, et que sa fortune n’était pas proportionnée à sa générosité ; tandis qu’il s’appelle aujourd’hui le comte de Lusignac de la Vergne et qu’il est aussi riche qu’un prince, plus riche assurément que M. de Condé, à la maison duquel il appartient.

Si maître qu’il fut de lui, Domenico Brandi ne put réprimer un geste d’impatience.

– Eh ! tout ce que vous racontez là, je le sais, mon brave, dit-il. Mais de sa vie privée n’avez-vous rien à m’apprendre.

– Il a été fort aimé de M^{me} de Navailles.

– Que m’importe !

– De M^{me} la comtesse de Tardy la Fère.

– Passez !

– De M^{me} d’Argenton.

– Je n’ai que faire de tous ces noms !

– Hum ! je ne suis pas de votre avis. Pour connaître un homme, – ce qui, soit dit entre nous, me paraît être votre but, – je commencerais par m’enquérir des femmes qu’il aime ou qu’il a aimées.

La réflexion était profonde. Domenico Brandi en fut frappé.

– Et quelles sont, dit-il, ses amours présentes ?

– Ma foi, mon gentilhomme, dit Claude, voilà près d’un an que je vis loin de Paris, et je vous avouerai, ajouta-t-il d’un ton adorablement prétentieux, que je ne suis plus guère au courant des nouvelles de la cour. J’ai ouï dire pourtant que M^{lle} de Balzac d’Entraygues lui porte le plus grand intérêt ; qu’il n’est pas indifférent à M^{me} de Cossé-Brissac ; que M^{lle} de.

– C’est bien ! arrêtez-vous. Dans tout cela, n’est-ce pas, aucune liaison sérieuse ?

– Pas à ma connaissance, du moins.

– Autre chose. Quels gens hante-t-il ?

– Une foule de bons gentilshommes.

– Mais encore ?

– M. de Pont-Royat, M. d’Esparbès de Lussan, le capitaine de Pontis, M. de Pardailhan, M. de Sombreuse, M. de Lavardin, et, ajouta. Claude Tirechappe avec une imperceptible nuance d’ironie, M. le chevalier de la Vergne.

– Tous ces gentilshommes sont de la Religion, articula Brandi sans sourciller.

– M. de la Vergne en est-il ? répondit finement l’aventurier ; vous devez le savoir mieux que moi.

– De qui tenez-vous tous ces renseignements ?

– Eh, ’pardieu ! de Gaspard ; je suis au mieux avec lui.

– Qu’est-ce que Gaspard ?

– Le laquais de confiance de M. de Lusignac.

– Claude Tirechappe, ou plutôt. votre vrai nom ?

– Mathieu Campardas, je vous l’ai dit, monseigneur.

– Eh bien, Mathieu Campardas, vous plaît-il de gagner aisément dix pistoles par mois ?

– Si cela me plaît !. Que faut-il faire ?

– Ne perdez pas de vue M. de Lusignac ; c’est un puissant seigneur de qui il ne faut pas se laisser oublier, car sa protection vous peut être fort utile.

– Bien !

– Gaspard aussi me paraît un très aimable garçon que vous auriez tort de négliger.

– C’est mon avis.

– Enfin, que vous dirai-je ? Tout ce qui se passe à l’hôtel de la rue des Francs-Bourgeois m’intéresse singulièrement. Vous m’avez bien compris, maître Campardas ?

– A merveille, monseigneur ; mais où vous reverrai-je ?

– Il n’est pas nécessaire que vous me revoyez, au moins pour l’instant. Où demeurez-vous ?

– A l’auberge du *Grand-Saint-Hubert*, rue Saint-Nicaise, répondit triomphalement Claude.

Ce vulgaire nom d’auberge produisit sur le jésuite une impression singulière, dont le lecteur aura plus tard l’explication.

Domenico Brandi releva vivement la tête.

Son œil examina attentivement Claude avec une nuance d’inquiétude. Mais celui-ci restait impassible. Le provincial baissa les yeux.

– Au *Grand-Saint-Hubert*, répéta-t-il. Soit ! vous y recevrez deux fois par semaine la visite d’un homme à qui vous confierez ce que vous me diriez à moi-même.

– Sera-ce toujours le même envoyé ?

– Toujours.

– Son signalement ?

– Grand, maigre, le nez saillant, l’œil profondément enfoncé, des cheveux gris, de longs vêtements noirs. Il vous suffira de l’avoir vu une seule fois pour le reconnaître. D’ailleurs, celui que j’enverrai vers vous, maître Claude, prononcera ces deux mots : *Gloria Deo*...

– *Gloria Deo*, répéta Claude, ce qui veut dire.

– Peu vous importe ; retenez ces deux mots, voilà l’essentiel.

– Oh ! que non pas. L’essentiel ! parlons-en : de quelle façon me viendront les dix pistoles ? –

– Celui qui ira vous trouver de ma part vous les remettra fidèlement chaque mois.

– Monseigneur, je m’incline et vous rends grâce. Si, quelque jour, vous aviez besoin de mon épée.

– Plus tôt peut-être que vous ne pensez.

– Je reste à vos ordres, mon gentilhomme.

Domenico Brandi se leva et alla frapper deux coups espacés à la porte qui communiquait avec les autres pièces du premier étage.

Guy de la Vergne parut.

Le provincial lui glissa quelques mots à l’oreille.

– Allons, maître Claude, dit le chevalier, il me va falloir de nouveau vous bander les yeux.

L’aventurier se laissa faire.

Avec les mêmes précautions qu’il avait prises pour l’amener, de la Vergne le reconduisit à la place Royale, le fit asseoir sur une pierre et s’éloigna rapidement.

Au bout de quelques minutes, Claude, n’y tenant plus, enleva son bandeau et se vit seul. Pensif, il s’achemina vers la rue Saint-Honoré. Il repassait dans sa mémoire l’entretien qu’il venait d’avoir avec le mystérieux personnage dont le lecteur connaît le nom et la qualité.

Ce qui apparaissait à Claude avec le plus d’évidence, c’est que Gilbert de Lusignac avait de puissants ennemis, que ceux-ci tramaient quelque ténébreux et perfide complot contre lui, et que parmi eux se trouvait ce Guy de la Vergne, que le jeune comte accueillait sans méfiance.

Devait-il, lui Claude, avertir Lusignac ? Mais croirait-on à sa parole – la parole d’un bandit ? Entre un gentilhomme comme le chevalier et un tire-laine comme Claude, Gilbert de Lusignac pouvait-il hésiter ?

Puis, en admettant même qu’on le crût, à quoi serviraient ses avertissements ? Ne valait-il pas mieux ne s’en rapporter qu’à soi-même, rester en communication avec les ennemis du comte pour connaître et déjouer leurs plans et protéger Gilbert sans qu’il s’en doutât ? Au pis-aller, il serait toujours temps de le prévenir.

Quant à laisser les choses suivre leur cours, quant à se désintéresser du sort de Gilbert de Lusignac, en se contentant de gagner plus ou moins

honnêtement dix pistoles par mois, Tirechappe n'y songea même pas. Il ressentait pour son frère de lait toute l'affection dont il était capable.

Lui qui n'avait jusque-là rien aimé au monde, il aimait autant qu'il l'admirait ce jeune homme d'une indomptable bravoure avec lequel, tout enfant, il avait joué sur les pelouses et dans les grands bois d'Aubeteyre.

Cette tendresse naïve, il la ressentait pour ainsi dire instinctivement ; elle était beaucoup plus vive qu'il ne se l'avouait et qu'il ne s'en doutait même.

Si Claude avait été de ceux qui, à de certains moments, obéissent à l'impérieux besoin de descendre en eux-mêmes et de procéder à une sorte d'enquête sur l'état de leur conscience, il eût reconnu à un signe non douteux la profondeur du sentiment fraternel qu'il éprouvait pour Lusignac : il lui eût suffi de se demander pourquoi il n'avait pas osé confesser au comte son véritable nom et se faire reconnaître de lui.

C'est que, pour la première fois, Claude avait eu honte de l'abjection où il vivait, de l'odieux et sanglant métier qu'il exerçait, de la triste notoriété qu'il s'était acquise parmi les bandits de la grande ville et dont il avait été si fier jusqu'à ce jour. En un mot, pour rien au monde il n'eût voulu rougir devant Gilbert.

Cette dernière considération emporta toutes ses indécisions.

Pour avertir son frère, Claude aurait dû lui tout avouer. Plutôt que de se résigner à cette douloureuse confession, il résolut de garder le silence. Mais, en même temps, il se promit de veiller avec la plus constante sollicitude sur celui qui s'était nourri du même lait que lui, qui avait puisé la vie au même sein.

Et, sa pensée se reportant naturellement vers les années de son enfance, il songea aux sombres paroles sorties de la bouche de Domenico Brandi, à la funeste nouvelle qu'elles lui avaient apprise.

– Ma mère ! murmura-t-il encore, pensant à Yolande Annebault morte, en le maudissant peut-être, dans l'ombre d'un cloître, ma pauvre mère !

Une larme de repentir coula sur sa joue bronzée par le hâle et tomba sur la terre.

La morte en dut tressaillir.

Il y avait bien longtemps que Claude Tirechappe, le roi des bretteurs et des brelandiers, le héros du pont Neuf, le chef des *Compagnons de la*

Flamberge, n'avait pleuré.

XIV

NUIT DE NOCES

La grande salle du Louvre, où se donnaient les ballets, dont la mode avait été apportée d'Italie par la reine Catherine de Médicis, paraissait étroite, tant la foule s'y pressait compacte, le 3 mars 1609.

Trois mille bougies de cire blanche l'éclairaient, ce qui, pour l'époque, était un très grand luxe.

Tout un monde de seigneurs et de belles dames attendait les jeunes époux : M. le prince de Condé et M^{lle} de Montmorency, qui, le matin, avaient été unis dans la chapelle du château par le cardinal du Perron.

Dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur la cour, plusieurs personnages avaient réussi à trouver une place où l'on pût respirer un peu plus à l'aise.

C'étaient M. de Malherbe et ses disciples : M. de Colombey, poète aujourd'hui complètement oublié, qui recevait une pension de douze cents écus comme *orateur du roi pour les affaires d'État*, fonction bizarre qu'on ne s'explique pas fort bien, qui n'existait pas avant Colombey, qui n'exista plus après lui, et qui ne semble pas avoir donné beaucoup de besogne à son unique titulaire ; M. d'Yvrande, autre bel esprit ; François Maynard, et enfin M. de Racan.

M. de Racan, à sa sortie des pages, avait été pourvu d'une compagnie dans les gens d'armes du maréchal d'Effiat, et c'était précisément lui et sa troupe qui étaient de service, le matin, au carrousel donné dans la cour du Louvre en l'honneur de la nouvelle princesse.

– Toutes les dames de la cour étaient placées sur un échafaud tendu de tapisseries magnifiques, disait M. de Racan à ses amis les poètes, non sans bégayer affreusement. Au milieu, sous un dais, et assis à côté de Sa Majesté, était madame de Condé, la reine de la fête. Le carrousel était composé de cinq quadrilles qui représentaient cinq nations : la romaine, la persane, la turque, l'indienne et l'américaine. Après la dernière joute, qui était une course à la bague, le vainqueur devait recevoir en prix une épée avec une écharpe aux couleurs de madame la Princesse.

Chacun disait d'avance le nom du vainqueur, continua M. de Racan, car ce n'était un mystère pour personne que le roi désirait furieusement recevoir l'écharpe des mains de sa jeune cousine. Déjà la plupart des joueurs étaient hors de course et quatre cavaliers seulement restaient à la barrière : le roi, chef de la nation romaine ; M. d'Épernon, chef de la persane ; M. le marquis de la Force, qui était du quadrille des Turcs, et M. de Lusignac, premier gentilhomme de M. le Prince, qui était chef de la nation indienne. Chacun d'eux avait onze bagues. Il en fallait douze pour gagner le prix.

Le roi court le premier. Mais, en approchant du poteau, son cheval ayant fait un écart, il manque le but.

Voyant cela, M. d'Épernon, qui courait second, ne voulant pas déplaire à Sa Majesté, tient volontairement sa lance trop basse et la brise sur le poteau.

M. de la Force vise trop haut et passe au-dessus de la bague.

On pensait que M. de Lusignac ne serait pas moins bon courtisan, et que, lui aussi, manquerait le but ; de sorte que le roi pût fournir une seconde course et réparer son échec. Point ! Cet Indien de Gascogne, qui ne fera certainement jamais fortune à la cour, enlève la bague du bout de sa lance et vient, tout triomphant, en faisant caracoler son cheval, jeter ses douzes bagues au pied de la tribune, devant la reine du carrousel.

Des personnes qui ne sont pas de la cour battirent des mains. Mais celles qui savaient ce que nous savons ici, dit M. de Racan d'un air un peu narquois, examinèrent la figure du roi pendant que M^{me} la Princesse passait l'écharpe au cou de M. de Lusignac, glamment agenouillé devant elle.

Le roi, pâle de colère, mordait sa moustache ; j'ai cru, sur mon âme, qu'il allait défaillir, tant son visage est devenu effrayant quand le vainqueur du

tournoi, qui ne semblait s'apercevoir de rien, a pris, pour la porter à ses lèvres, la main de madame la Princesse.

– Mais, dit Maynard, si le roi était amoureux de M^{lle} de Montmorency, comment a-t-il pu se résoudre à permettre qu'elle épousât M. le Prince ?

– C'est que, dit un nouvel interlocuteur, le marquis de Bellegarde, en se mêlant aux causeurs, tout roi de France et de Navarre qu'il est, le Vert-Galant ne peut pas traiter la fille d'un connétable comme la fille de Marie Touchet ou du bonhomme d'Estrées.

– Soit ! interrompit Maynard : cependant il me semble qu'il n'est pas plus aisé de traiter de telle sorte une fille de Montmorency quand elle est devenue la femme d'un Condé.

– Le roi ne pense pas là-dessus comme vous ; en quoi il se trompe peut-être, reprit Bellegarde, qui, lui aussi, ayant songé à demander la main de M^{lle} de Montmorency, avait dû, comme Bassompierre, s'arrêter devant la défense formelle du roi ; ce dont il avait gardé une certaine aigreur.

Sa Majesté, continua-t-il, s'imagine, parce que monsieur le Prince passe pour ne pas s'occuper des femmes, qu'il ne sera pas jaloux de la sienne. Je n'en jurerais pas, moi. M. de Condé, qui n'était guère riche, quoique premier prince du sang, ne voulait pas épouser M^{lle} de Montmorency, à qui le connétable donne pourtant cent mille écus de dot. Il connaissait toutes les galanteries du roi, et l'empressement de celui-ci auprès de la belle Charlotte lui donnait fort à réfléchir ; si bien qu'il ne s'est décidé à conclure qu'après avoir reçu du roi le serment qu'il ne songeait pas à la demoiselle.

– Voilà une belle garantie, Pâques-Dieu ! s'écria le maréchal de Roquelaure, qui arrivait sur les derniers mots de Bellegarde.

– C'est-à-dire, fit celui-ci, que vous n'y auriez pas eu confiance, vous, monsieur le duc ?

– Moi ! avoir confiance dans la parole d'un Gascon amoureux ! Sandis ! mais vous oubliez, messieurs, que je suis de Gascogne tout comme Sa Majesté, repartit en riant M. de Roquelaure.

A cet instant, la porte du fond de la salle s'ouvrit à deux battants et le page de la chambre cria :

– Messieurs, le roi !

Henri IV entra, donnant le poing à M^{me} de Condé, merveilleusement belle et de laquelle les yeux du roi semblaient ne pouvoir se détacher.

Depuis deux ans déjà, Henri subissait les terribles tortures de la passion sénile. M^{lle} de Montmorency était encore presque une enfant la première fois qu'il la vit, en entrant dans l'appartement de la reine, où les demoiselles d'honneur répétaient un ballet.

Au moment où le roi souleva la portière, il se trouva justement que derrière cette tapisserie M^{lle} de Montmorency, vêtue en nymphe, levait le bras en faisant le geste de lancer un javelot qu'elle tenait à la main.

La jeune nymphe était si jolie, elle dessina ce geste avec tant de grâce ingénue, que le roi eut pour tout de bon le cœur profondément blessé.

Depuis ce jour-là, et bien qu'il approchât de la soixantaine, Henri IV fit toutes les folies imaginables, mettant des collets de senteur, s'habillant comme un jeune homme et dansant la *chaconne*, la *gaillarde* et la *pavane*, où il faisait la plus ridicule figure du monde.

Mais ce lui était encore un plaisir de voir rire M^{lle} de Montmorency, bien qu'il ne se dissimulât pas que sa gaucherie seule donnait tant de gaieté à la jeune fille.

M. de Bellegarde, grand-écuyer de-France, qui n'était pas encore duc alors, avait demandé la main de sa fille au connétable, lequel la lui avait accordée.

Le roi rompit le mariage et combla Bellegarde de faveurs pour le dédommager.

M. de Bassompierre s'étant, lui aussi, posé en prétendant, fut moins heureux.

Henri IV lui déclara tout net qu'il le ferait tuer s'il rie renonçait à ce mariage.

– Bassompierre, lui dit-il un jour, je veux te parler en ami. Je suis devenu non seulement amoureux, mais furieux et outré de M^{lle} de Montmorency. Si tu l'épouses et qu'elle t'aime, je te haïrai ; si elle m'aimait, tu me haïrais. Il vaut mieux que cela ne soit pas cause de rompre notre très bonne intelligence, car je t'aime d'affection et d'inclination. Je suis résolu de la marier à mon neveu le prince de Condé, et de la tenir près de ma famille : ce sera l'entretien et la consolation de la vieillesse où je vais désormais

entrer. Je donnerai à mon neveu, qui est jeune et qui aime mieux la chasse mille fois que les dames, 100,000 livres par an pour passer son temps, et je ne désire d'autres grâces d'elle, ajouta-t-il hypocritement, que son affection, sans rien prétendre davantage.

Bassompierre dut s'incliner, lui aussi, et le vieux roi signifia sa volonté au premier prince du sang, M. de Condé, qu'il avait fait élever et qui longtemps avait été considéré comme l'héritier présomptif de la couronne.

M. le Prince résista, comme on l'a déjà dit plus haut, si bien que le roi ne voulant pas de ceux qui voulaient la belle Charlotte, et le seul dont il voulut ne consentant pas à ce mariage, M^{lle} de Montmorency se voyait menacée de n'épouser personne.

Mais le roi s'obstinait d'autant plus à la marier au prince de Condé qu'il voyait celui-ci moins tenté d'être le Ménélas de cette nouvelle Hélène.

Le calcul qu'il faisait était aussi simple que peu honnête.

Il se disait que la jeune femme ne pourrait aimer un mari qui l'aimait si peu, et l'amoureux cacochyme pensait qu'il lui serait alors plus facile de plaire et de se faire aimer, que si mademoiselle de Montmorency épousait quelque galant comme Bellegarde ou Bassompierre, qui n'étaient pas rois à la vérité, mais qui étaient amoureux comme lui et qui avaient en plus l'avantage de la jeunesse et de la tournure.

Il avait dit autrefois : « Paris vaut bien une messe. » Il pensa que la belle Charlotte valait bien un faux serment, et, le cœur tout rempli de son image, il jura, comme on le sait, à M. le Prince qu'il ne songeait pas à M^{lle} de Montmorency. Sur cette assurance, le mariage venait de se conclure.

Mais le vieux Céladon couronné n'avait pu dissimuler sa passion.

M. de Condé, quoique très avare, trouvait trop beaux les présents de noces que le roi avait faits à sa femme. Il trouvait encore que, sous prétexte de faire honneur aux jeunes époux, Henri, qui avait voulu prendre la place du connétable et servir de père à la mariée, abusait un peu de sa paternité fictive pour ne pas quitter la princesse un seul instant. Il avait remarqué la pâleur du roi et son mouvement de dépit, lorsque le comte de Lusignac était venu recevoir l'écharpe, après le carrousel.

En revanche, il n'avait pas remarqué que la princesse et Lusignac avaient rougi tous les deux lorsque, le comte relevant la tête, son regard avait

rencontré celui de la jeune femme, C'est déjà beaucoup pour un mari que de voir la moitié de ce qui se passe sous ses yeux.

Ensuite, au dîner qui avait suivi le carrousel, M. le Prince avait jugé que le tabouret de la Princesse était infiniment trop rapproché du siège du roi.

Il estimait, enfin, que le roi aurait pu lui laisser, ne fût-ce que par convenance, l'honneur d'ouvrir le bal avec sa femme, au lieu de l'inviter lui-même pour la pavane.

Toutes ces remarques avaient singulièrement rembruni le visage de M. le Prince.

Quant à la jeune femme, elle semblait toute heureuse des regards d'admiration qui saluaient ses seize ans et sa radieuse beauté.

La princesse de Condé portait, ce soir-là, une robe de velours bleu turquoise avec de larges manches ouvertes à l'espagnole et doublées de soie rose tendre, Le corsage décolleté en pointe était bordé d'une large dentelle pareille à celle de la haute collerette qui, s'attachant aux épaules, s'élevait, maintenue par des fils d'archal, en éventail derrière la tête. Les cheveux poudrés à l'iris étaient blonds, d'un blond doré ; on eût dit qu'un rayon de soleil s'était perdu dans cette chevelure. La bouche dessinée en cœur, tour à tour boudeuse ou mutine, était surmontée d'un petit nez aux ailes mobiles et transparentes qui frémissaient à la moindre émotion de joie ou de dépit.

Ce qui corrigeait cette tête un peu enfantine, c'étaient deux grands yeux noirs couronnés de sourcils de même couleur qui formaient le contraste le plus étrange avec la teinte blonde de la chevelure.

Autour du cou long et flexible s'enroulait un collier de perles, moins blanches que le satin de la poitrine qui soulevait la dentelle du corsage.

Derrière le roi et la princesse venait la reine Marie de Médicis, très belle encore, quoique ses traits commençassent à s'empâter. Elle portait une robe de satin vert de mer sur une cotte de velours jaune paille, superposée à une autre cotte couleur « singe-mourant » – une nuance qui faisait fureur à ce moment-là.

M. le Prince, qui donnait le poing à Marie de Médicis, avait revêtu un pourpoint écarlate et des chausses couleur ardoise.

La foule se tassa, et bientôt, au milieu du salon, un espace resta libre pour la pavane. Près de la reine, qui ne dansait pas et s'était assise, M. le Prince,

qui ne dansait pas non plus, avait pris place et regardait avec un mécontentement visible le roi faisant vis-à-vis à la jeune princesse.

Un autre personnage suivait aussi des yeux, sans la quitter un seul instant, M^{me} de Condé : c'était Lusignac. Si bien que Blanche, appuyée, à quelque pas de là, au bras du comte d'Aubeteyre, cherchait vainement dans les yeux de son ami un regard qu'elle croyait bien un peu mérité par sa belle robe gris d'argent aux crevés de satin cerise.

Elle était, il est vrai, bien jolie ainsi, avec son petit air étonné, un peu effarouché même, au milieu de toutes ces nouveautés, souriant pour cacher son embarras sous ces regards, dont quelques-uns, elle ne savait pourquoi, blessaient le sien.

Il était un homme surtout dont elle rencontrait constamment les yeux fixés sur elle.

C'était le chevalier de la Vergne qui, sous prétexte de faire sa cour au duc d'Epemon, le grand-maître de l'infanterie, s'était approché du groupe de la reine, et feignait d'écouter Concini, le bel Italien que Marie de Médicis avait marié à Léonora Galigai, à peu près pour les mêmes motifs qui avaient conduit le roi à marier M^{lle} de Montmorency à M. le Prince.

La vérité, c'est que le chevalier pensait à tout autre chose qu'aux discours de l'aventurier florentin et cherchait à aborder cette belle jeune fille entrevue la veille à l'hôtel de Lusignac, et qui l'avait si profondément troublé.

Ce qui le gênait, c'était la présence du comte d'Aubeteyre.

A un certain moment, celui-ci s'éloigna de sa fille. Il venait d'apercevoir M. de Sully, son vieux compagnon des guerres de religion, avec lequel il ne s'était pas rencontré depuis les combats d'Arques, où ils avaient chargé côte à côte les lansquenets wallons de M. de Mayenne.

Le chevalier crut avoir trouvé l'occasion qu'il désirait et s'approcha.

– J'ai eu la bonne fortune de vous rencontrer hier, mademoiselle, dit-il en s'inclinant humblement, mais je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté. Souffrez donc que.

– C'est inutile, monsieur, interrompit M^{lle} d'Aubeteyre, je sais que vous êtes le chevalier de la Vergne.

Le ton dont ces paroles si simples furent prononcées frappa le gentilhomme. Il y découvrait plus que de la froideur ; il y devinait quelque chose comme un sentiment de mépris à peine dissimulé par la politesse ; et, quoique peu timide d'ordinaire avec les femmes, il se sentait mal à l'aise sous le regard froid et hautain de la jeune fille.

Cette âme sombre, qui cachait tant de choses, avait peur d'être devinée par cette âme candide, qui ne cachait rien.

Avant qu'il eût pu se remettre, Lusignac, sur un signe de M. de Condé, quitta sa place, et, après avoir pris les ordres du prince, vint rejoindre la jeune fille.

– Mademoiselle, lui dit-il, votre devoir vous appelle auprès de madame la Princesse, qui rentre à l'hôtel. Votre père et moi allons accompagner votre litière.

Dieu vous garde, chevalier, ajouta-t-il en apercevant la Vergne.

Blanche prit la main que lui présentait le jeune homme et s'éloigna sans même faire l'aumône d'un regard au chevalier.

– . : . Sang du Christ ! murmura celui-ci en mordant ses lèvres minces et pâles, je saurai bien, orgueilleuse fille, abaisser ta fierté !

La princesse se retirait, en effet, au grand désespoir du roi, que la reine regardait en souriant d'un air ironique.

Ce que voyant, Henri fit à Marie de Médicis un salut qui n'était peut-être pas suffisamment courtois de la part d'un roi-chevalier, et rentra dans ses appartements, suivi de Bellegarde, de M. de Harambure et de M. de Caumont. La Force. La reine, accompagnée de ses femmes, en fit autant presque immédiatement, et la cour imita leur exemple. Si bien que, quelques instants après, la salle était déserte.

On n'y voyait plus que les valets qui, tout en éteignant les trois mille bougies de cire blanche, en fourraient consciencieusement les bouts dans leurs poches, afin de les revendre le lendemain au maître cirier de la cour.

– Lusignac, dit le prince à Gilbert, en arrivant à l'hôtel, veuillez faire demander à M^{me} de Condé si elle peut me recevoir. Après quoi, vous irez dans mon cabinet des armes et m'y attendrez.

Lorsque Henri de Condé entra dans l'appartement de sa femme, celle-ci, encore vêtue comme elle l'était au Louvre, se leva à demi du fauteuil où

elle était assise.

– Vous m’avez fait demander de vous recevoir, monsieur, dit-elle, comme si vous aviez besoin de ma permission pour vous présenter chez votre femme.

– Madame, fit le prince, je suis votre mari, cela est vrai, mais je n’ai pas, croyez-le bien, l’intention d’abuser des droits que ce titre m’a conférés.

Charlotte regarda son époux avec une surprise qui n’était pas jouée.

– Madame, reprit le prince, vous savez que je ne voulais pas vous épouser.

La princesse inclina la tête en signe qu’elle connaissait cette particularité.

– Ce n’était pas, poursuivit M. de Condé, parce que votre maison manquait de noblesse : vous êtes une Montmorency et comptez parmi vos aïeux six connétables de France. Ce n’était pas parce que vous manquiez de fortune : vous êtes plus riche que moi. Ce n’était pas parce que vous manquiez de beauté.

– Et pourquoi était-ce donc ? fit avec un peu d’impatience la princesse, en interrompant la singulière énumération de M. le Prince.

– C’est, répondit très sérieusement Henri, c’est parce que vous êtes trop belle.

– Ma foi, monsieur, s’écria en riant la jeune femme, je n’aurais jamais deviné cette raison-là, et il faut avouer que vous ne ressemblez pas à tout le monde. Mais vous m’avez épousée, cependant, si je ne me trompe, ce matin même. Aurais-je enlaidi hier au soir, par hasard ?

– Non, madame, et vous le savez bien. Votre miroir ne vous l’aurait pas dit, d’ailleurs, que le roi se serait chargé de ce soin.

– Le roi ! Sa Majesté se montre, j’en conviens, très aimable. Mais le roi est galant avec moi comme avec toutes les dames.

– Eh bien ! dit le prince, c’est précisément cela que je ne veux pas. Vous ne m’aimez pas, madame, poursuivit-il.

– Mais je crois que Votre Altesse ne s’est pas beaucoup préoccupée de cela jusqu’à ce jour, dit Charlotte un peu étonnée.

– Il était inutile de s’occuper d’une chose qui ne devait rien changer à notre situation respective. Pourquoi m’avez-vous épousé, madame ?

– Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que je pourrais vous adresser la même question.

– Et j’y répondrai, soyez-en certaine, quand vous aurez d’abord répondu à la mienne.

– Eh bien ! monsieur, puisqu’il faut vous le dire, je vous ai épousé pour obéir aux ordres de mon père, monsieur le connétable, auquel le roi avait manifesté le désir de voir s’accomplir cette union.

– Eh bien ! moi, madame, je vous ai épousée pour obéir également aux ordres du roi. Mais, ajouta-t-il avec un geste de colère qu’il ne put dissimuler, le roi m’a trompé. Il n’a pas craint de faire un faux serment pour atteindre plus sûrement son but, pour déshonorer le premier gentilhomme du royaume. Pâques-Dieu ! moi aussi je suis de sang royal et de la maison de Bourbon !

Écoutez, madame, reprit Henri en se calmant ; vous n’avez rien à me reprocher, si ce n’est d’être votre mari. Moi, de mon côté, je ne vous trouve qu’un seul défaut : celui d’être ma femme. Eh bien ! ces torts mutuels, nous pouvons nous les pardonner réciproquement, à condition de ne pas les aggraver. Je ne vous imposerai pas un mari désagréable. Je serai pour vous un ami, et un ami tellement sincère et dévoué, que je m’empresserai de vous rendre votre liberté complète et de faire casser votre mariage par le pape aussitôt qu’il sera possible, c’est-à-dire dès que le roi sera mort. Je vous en donne ma parole de gentilhomme.

Jusque-là, nous aurons l’air de vivre ensemble, et nous serons si peu mariés, dit le prince, qu’il ne nous sera pas possible de ne pas faire bon ménage.

En échange de la liberté que je vous laisse, je vous demande de m’aider à sauver mon nom du ridicule. Vous ne pouvez pas éprouver d’amour pour le roi, qui est vieux et déplaisant. Ce n’est donc pas un grand sacrifice que je sollicite de vous en vous priant de quitter la cour pour venir avec moi à Chantilly. J’ai si peu douté de votre réponse, acheva M. le Prince avec fermeté, que j’ai déjà donné des ordres pour le départ.

Le ton dont ces derniers mots étaient prononcés n’admettait pas de réplique.

– Peut-on vous demander quand vous comptez partir, monsieur ? demanda Charlotte.

– Demain matin, et comme il vous faudra réveiller de bonne heure, je vais vous envoyer vos femmes pour qu’elles vous mettent au lit.

Là-dessus le prince se leva, salua sa femme passablement ébahie et sortit pour aller rejoindre Lusignac.

Celui-ci avait ouvert toute grande la fenêtre du cabinet pour rafraîchir au contact de l’air de la nuit son front brûlant de fièvre.

– Fou ! fou ! murmurait-il, triple fou que je suis ! Aimer cette femme, qui est aimée d’un roi, qui est mariée depuis ce matin au prince de Condé et qui, tout à l’heure. Ah ! malédiction ! dit-il avec un rugissement sourd et en labourant sa poitrine, qui donc m’enfoncera un poignard dans ce cœur pour le punir de sa lâcheté ?

Les bruits de la ville s’éteignaient un à un avec les feux de joie, dont on n’apercevait plus que les lueurs vacillantes, éclairant d’un reflet rougeâtre les groupes de bourgeois et de truands qui rentraient après avoir assisté à la sortie du Louvre : les pps, pour voir les seigneurs et les nobles dames ; les autres, plus pratiques, pour couper, si c’était possible, quelques bourses au passage.

parmi les premiers, dame Gervaise, curieuse comme toutes les femmes, avait entraîné son mari, maître Pierre Le Hardy, le fourbisseur, revenu la veille au logis.

Maître Le Hardy n’était pas badaud, quoique Parisien ; puis, c’était un de ces vieux ligueurs qui n’avaient pas désarmé.

L’abjuration du Béarnais lui avait donné la ville, mais ne lui avait pas, il s’en fallait, donné les cœurs de tous ses bourgeois.

Pierre Le Hardy, ancien membre du conseil des Seize pendant la Ligue, qui avait connu le grand Henri de Guise et commandé une compagnie bourgeoise d’arquebusiers pendant le siège de Paris, n’avait pas perdu l’espérance de voir ressusciter un temps qu’il regrettait sans cesse.

Il faisait mieux même que d’espérer : il travaillait, comme on le verra, à cette résurrection.

Avec de pareils sentiments, on pense qu’il accueillit sans enthousiasme la demande de Gervaise.

« Il ne voulait pas, disait-il, approcher de la sentine impure où Nabuchodonosor avait établi sa demeure. »

La « sentine impure », c'était le Louvre, et « Nabuchodonosor », c'était Henri IV.

Pour ce ligueur incorrigible, la fameuse « poule au pot » était un mythe : il avait coutume de dire que le chaudronnier n'avait pas besoin de se presser pour fabriquer le pot où cuirait cette poule-là.

Cependant il avait cédé aux instances de sa femme, et il revenait à son logis lorsque, précisément au moment où il passait devant l'hôtel de Condé, un homme s'approcha de lui dans l'ombre et lui dit rapidement à l'oreille :

– Jérusalem est captive.

– Le Seigneur délivrera ses enfants, répondit-il à voix basse.

– Demain, reprit l'inconnu, après avoir constaté par l'échange du mot de passe qu'il ne s'était pas trompé et s'était bien adressé à un affilié, soyez où vous savez et à l'heure que vous savez.

Et il disparut au détour de la rue.

Ce colloque rapide et mystérieux avait eu lieu devant l'hôtel de Condé, sous la fenêtre où Lusignac essayait de calmer la tempête qui grondait dans son cœur, et de remettre un peu d'ordre dans ses pensées tumultueuses.

Il n'entendit pas ce dialogue, et l'eût-il entendu, qu'il n'y aurait pas fait attention.

Lusignac était tombé dans une rêverie profonde. Pour l'en tirer, il fallut que le prince de Condé, qui venait d'entrer, lui frappât sur l'épaule.

– Ça, dit-il, mon beau ténébreux, à quelle divinité songez-vous donc là sous les étoiles ?

Lusignac tressaillit à cette question, qui ressemblait à une raillerie.

Puis se remettant :

– J'attendais vos ordres, monseigneur, dit-il respectueusement.

– Je voulais savoir, dit le prince, si vous aviez tout ordonné secrètement pour le départ, comme je vous en avais prié en sortant du carrousel ?

– Tout est prêt, et à l'heure que Votre Altesse voudra bien indiquer, nous partirons, répondit Lusignac.

– Eh bien, nous partirons à six heures. Non, fit le prince, en se ravisant, c'est trop tard ; nous partirons à cinq heures.

– Du soir ? interrogea le gentilhomme.

– Non, pardieu ! du matin, s'écria vivement le prince, en se dirigeant vers ses appartements particuliers. Et comme nous n'avons pas beaucoup de temps à dormir, je vous donne congé et vais me coucher. Veuillez dire à mes pages, en passant, de m'envoyer mon valet pour me déshabiller.

Quelques instants après, on entendait le galop d'un cheval s'éloignant dans la direction de la Bastille. Lusignac rentrait à son hôtel, le cœur débordant de joie, s'enivrant de vitesse, respirant à pleins poumons l'air de la nuit et talonnant sa pauvre monture, qui volait comme l'ouragan, réveillant du tonnerre de ses sabots les paisibles bourgeois du Marais.

A peu près au moment où Lusignac arrivait rue des Francs-Bourgeois, M. le Prince s'endormait du sommeil du juste.

Depuis longtemps déjà, madame la Princesse dormait du sommeil de l'innocence.

XV

MOMUS, BACCHUS ET CUPIDO.

Ses petites jambes écartées, les mains croisées en guise d'abat-jour au-dessus des yeux, le bonnet de coton posé droit sur sa grosse tête bonasse et rubiconde, maître Hilaire Jacotin, l'heureux propriétaire de l'aimable Michelle. et de auberge du Grand *Saint Hubert*, regardait du seuil de sa porte, avec une inquiétude visible, dans la direction de la rue Saint-Honoré.

– Huit heures ! s'écriait avec désespoir l'aubergiste en entendant sonner l'horloge du couvent des Jacobins, huit heures ! Et M. de Tirechappe qui n'arrive pas, non plus que ses amis ! Ma poule au riz va tomber en bouillie et ma pauvre hure sera complètement desséchée !

Comme pour servir d'accompagnement aux gros soupirs de cet ancêtre de Vatel, l'enseigne, une peinture superbe qui représentait saint Hubert

agenouillé devant un cerf portant entre sa ramure énorme une croix lumineuse, grinçait sur sa tige de fer, au-dessus de la tête de Jacotin désolé.

Tout à coup, la figure de l'aubergiste s'éclaira d'un large sourire, – les sourires d'Hilaire Jacotin allaient d'une oreille à l'autre. Il apercevait une masse confuse au coin de la rue Saint-Honoré, et la forte voix de son prétendu beau-frère venait d'arriver jusqu'à lui.

– Holà ! vous tous, cria-t-il à ses marmitons, courant ou plutôt roulant à travers la grande salle de l'auberge, à vos casseroles ! Et vous, Jacqueline, Simonne, Gertrude, servez le souper de M. le marquis !

Lorsque Claude apparut dans l'encadrement de la porte, un réjouissant spectacle s'offrit à sa vue.

Sur une longue table recouverte d'une belle nappe de toile écrue, une armée d'écuelles en faïence s'alignaient, symétriquement rangées. Les gobelets d'étain brillaient à la lueur des chandelles, prodiguées comme pour illuminer un saint-sacrement, et dans les brocs au large col, au ventre arrondi, la mousse vermeille faisait scintiller ses myriades de rubis.

Jacqueline venait de jeter une brassée de bois sec dans l'âtre de la haute cheminée, devant laquelle un chien, pauvre victime de la gourmandise des hommes et de leur ignorance en l'art de la mécanique, faisait tourner la broche où rôissait une superbe dinde normande.

Le malheureux animal (c'est du chien que nous parlons) aspirait le fumet de la volaille qui lui caressait le museau et courait en cercle, en passant comiquement sa langue sur ses babines comme s'il eût voulu lécher ce parfum délicieux, * préface trompeuse d'un morceau qu'il poursuivait en vain.

Sans s'attendrir sur ce supplice de Tantale compliqué de celui d'Ixion, Claude porta son regard vers les fourneaux qui flamboyaient au fond de la salle.

Poêles, casseroles et marmites grésillaient, criaient et bouillaient, formant la joyeuse musique sur laquelle Hilaire Jacotin improvisait les paroles suivantes :

– Guillaume, veille à tes godiveaux ! – Landry, modère ta flamme, tu vas brûler la daube ! – Marcel, fais attention à ne pas laisser tourner la bisque ! – Simonne, enlève le potage !

Ce dernier mot arracha Claude Tirechappe à son recueillement gastronomique, au moins autant que la vue de la jolie Michelle, qui descendait lestement l'escalier, parée de ses plus beaux cotillons et de sa plus blanche cornette, pour faire honneur aux gentilshommes dont Claude avait annoncé la venue.

Celui-ci embrassa Michelle le plus fraternellement qu'il lui fut possible, et, d'un geste noble, désignant une cohue de gens étranges qui se pressaient sur ses talons, s'étagaient sur les degrés de l'escalier et se perdaient dans l'ombre de la rue :

– Mes amis, dit-il simplement. Puis se tournant vers ses invités :

– Messieurs, ajouta-t-il, daignez prendre place.

En un clin d'œil, les bancs qui s'allongeaient des deux côtés de la table furent garnis de seigneurs aux chausses trouées, aux manteaux en dents de scie, aux pourpoints de couleurs devenues incertaines, dont l'accoutrement délabré faisait ressortir la magnificence de Claude Tirechappe.

L'amant de Michelle n'avait plus, en effet, grâce aux largesses de Lusignac et de Domenico Brandi, l'aspect du gueux que nous avons vu au commencement de cette histoire.

Le feutre gris qu'il avait lancé du seuil de la la porte à Simonne était neuf, et de son galon d'or s'élançait une belle plume blanche, retombant en arrière avec la courbe gracieuse que venait de lui donner l'art du plumassier. Sa cape écarlate, lorsqu'il en laissa tomber le pan qu'il portait, en entrant, relevé sur l'épaule gauche, permit de voir un justaucorps en peau de buffle descendant sur des trousses brunes. Celles-ci se joignaient, sur la cuisse, à la haute tige des bottes à créneaux en cuir de Hongrie, de couleur grise comme le ceinturon qui soutenait l'épée, sortie le matin même, avec sa lame vénitienne toute neuve, de la boutique de maître Le Hardy, auquel Claude avait honnêtement restitué la « brette » empruntée l'avant-veille à Simplicie.

Michelle, qui présidait au festin, s'assit sur un escabeau à la place d'honneur, ayant à sa droite Claude et à sa gauche le meilleur ami de celui-ci, Gilles le Mahurel.

Sous ce nom se cachait un véritable gentilhomme, le seul qu'il y eût dans toute cette bande. Il avait été jadis maheutre du roi.

Un jour, il fut chargé de porter dix mille écus à M. de Brissac, en son gouvernement de Corbeil. Mais les dix mille écus n'arrivèrent jamais à Corbeil, et le maheutre ne reparut plus à l'hôtel de la rue Saint-Antoine, où il logeait, ainsi que ses cent quatre-vingt-dix-neuf compagnons.

Le vin, les dés et les ribaudes eurent bien vite raison de la somme à lui confiée. C'était vers le temps où il fondait ses dernières pistoles qu'il fit connaissance de Claude Tirechappe.

– Jeunes, insoucians, sans vergogne et sans scrupules, tous les deux ils avaient à peu près tous les vices qu'on peut avoir, car ceux qui manquaient à l'un, on les trouvait sûrement chez l'autre. Ils se complétaient.

Quand les *compagnons de la Flamberge*, dont nous allons passer en revue les notabilités, reconnurent Tirechappe pour leur chef, celui-ci choisit Gilles pour son lieutenant.

Afin d'expliquer le costume piteux de ses hôtes à Michelle, un peu étonnée de voir des seigneurs si mal habillés, Claude lui dit tout bas qu'étant revenus des Flandres avec lui, ils n'avaient pas encore eu le loisir de mettre de l'ordre dans leur équipage.

Michelle se contenta de cette explication, car les gens qu'elle avait sous les yeux portaient l'épée au côté et rimaient en Dieu avec la prolixité et la désinvolture qui caractérisaient les gentilshommes du temps de Henri IV.

– Marquis, dit Gilles le Mahurel, en donnant à Claude le titre fantaisiste sous lequel il s'était fait annoncer à l'hôtel de Lusignac et qui lui avait été décerné par ses compagnons, à cause de ses prétentions aux belles manières, ne serait-il pas séant que vous nous présentassiez à madame votre sœur ?

– Corne de cerf ! messieurs, s'exclama Claude en se levant, je vous fais mes excuses pour mon incongruité, et à vous aussi, ma sœur.

Je pourrais bien énumérer tous les titres, fiefs et seigneuries de ces nobles gentilshommes, pour suivit-il ; mais la liste en serait si longue que le soleil qui vient de se coucher aurait le temps de se lever et de se recoucher encore avant que j'eusse terminé. C'est vous dire que votre dîner attendrait un peu, ou plutôt que vous attendriez votre dîner. Cependant, si vous le désirez, messieurs.

– Non ! non ! cria-t-on de toutes parts avec des accents de tous les pays, mais parmi lesquels celui qui semblait dominer était l’accent de la terreur à la perspective d’un retard si prodigieux du moment fortuné où pourraient jouer les mâchoires.

– Qu’il soit fait comme l’exige votre modestie, mes gentilshommes, dit gracieusement le Gascon. Je ne vous présenterai donc que sous vos noms de guerre, aussi illustres d’ailleurs que les noms de vos baronnies.

Et désignant successivement de la main les drôles dépenaillés et faméliques qui remplissaient la salle, il articula avec la majesté d’un héraut d’armes annonçant des ambassadeurs ou des princes :

– Andry Troussevache !

– Gilles le Mahurel !

– Prudent la Rapière !

– Gaël le Bretonneux !

– Mathurin Longue-Épée !

– Michiels van der Straëten !

– Barnabé l’Assommeur ! Ce surnom, dit Claude Tirechappe, est venu à mon noble ami de ce qu’un jour, à Bruges, dans une explication avec un cornette de lansquenets, à propos d’une duchesse qui lui voulait du bien et sur laquelle le lansquenet affichait menteusement des droits, il assomma celui-ci d’un seul coup de poing qui eût fait honneur à Hercule, un fier luron, comme vous savez.

Michelle regarda avec terreur Barnabé, qui portait une tête énorme sur un cou de taureau, et qui étalait complaisamment sur la table une main large comme une épaule de mouton.

Barnabé, flatté de l’attention que lui portait la belle aubergiste, salua.

Claude reprit :

– Robin Huchard !

– Eustache d’Engoulvent !

– Don José-Cristoval-Ignacio y Castellador, un noble hidalgo possédant plus de châteaux en Espagne qu’il n’y a de puces dans les poils du chien qui tourne votre rôti.

– Pardon, marquis, fit le noble Espagnol, mais vous n’avez dit que la moitié des noms que je tiens de mon parrain. Permettez, senora, que je

répare l'omission du caballero Tirechappe et que je mette à vos pieds les respects de don José-Ignacio-Miguel-Porfirio-Carlos-Manoël-Cristoval-Diaz Talavera y Montereal y Castellador.

– Enfin, acheva Claude Tirechappe, voici le signor Annibale Capricanti, qui compte un pape parmi ses ancêtres, et le capitaine Von Pipenstock, venu d'Allemagne avec une compagnie de cinquante reîtres qui tous se sont glorieusement fait tuer. Saluez, Michelle, c'est un héros ; et toi, Simonne, verse-moi à boire.

L'amphitryon vida d'un seul trait le gobelet rempli jusqu'aux bords ; puis, se rasseyant :

– Messieurs, dit-il, attaquons !

La bande des *Compagnons de la Flamberge* ne se fit pas répéter deux fois l'invitation.

Pendant un certain temps, on n'entendit que le bruit des cuillers martelant les écuelles d'un toc toc inégal et précipité. Puis commença le long défilé des entrées, des poissons, des relevés et des rôtis, qui soulevaient des cris d'admiration, et s'engloutissaient ensuite dans les cavités profondes d'estomacs doués d'une faculté de dilatation vraiment extraordinaire.

Les convives de Claude Tirechappe mangèrent d'abord comme des ogres qui auraient jeûné depuis quinze jours. Mais quand leur voracité fut un peu apaisée, la conversation s'engagea.

– J'ai beaucoup guerroyé en différents pays, dit Gilles le Mahurel, et dans l'intervalle de mes victoires, j'ai étudié avec soin la cuisine des différents peuples. Eh bien ! je déclare que la cuisine française est la première cuisine du monde, comme les femmes de France, ajouta-t-il avec galanterie en se tournant vers Michelle, sont les plus charmantes.

– Che ne fous gondretirai bas pour les vemmes, dit Frantz von Pipenstock, et che gonflentrâi qu'on manche mieux ici qu'en Allemagne. Cebentant il manque eine blatte à fotre guisine, eine blatte télicieuse que nous afons.

– Lequel ? demanda Mathurin Longue-Épée.

– C'êdre le pœuf aux gonvidures !

– J'en ai mangé, de votre bœuf aux confitures, et je soutiens que cela est nauséabond.

– Nauséapond ! Mein Gott ! Nauséapond ! si on beut tire ! gémit le gros Allemand, froissé dans son amour-propre national et dans ses convictions gastronomiques.

– Je suis de votre avis, moi, déclara Annibale Capricanti en s’adressant à Gilles le Mahurel ; et je ne connais rien de plus exécrable que le plat favori de notre ami Pipenstock, si ce n’est le *kouskous* qu’on a voulu me faire goûter dans les pays du Levant.

– Est-il vrai, monsieur, demanda Michelle, que dans ces pays africains et turcs, les femmes sont achetées au marché et que leurs maris les enferment dans les maisons, avec menace de mort si elles essaient de sortir, ou même si elles laissent apercevoir leur visage sans voile à un étranger ?

– Parfaitement vrai, dit l’Italien, et votre question me rappelle une aventure bien extraordinaire qui m’arriva à Constantinople.

J’avais été fait prisonnier sur une galère de la Sérénissime République de Venise, enlevée dans les eaux de Candie par trois bâtiments des mahométistes, et les infidèles m’avaient mis à la chiourme avec mes compagnons. Nos maîtres, qui nous appelaient *giaours*, ce qui veut dire chiens de chrétiens ou à peu près, nous donnaient très peu-à manger, mais force coups de bâton. Ce régime me déplut, et je résolus de quitter, à la première occasion, le service du Grand Seigneur. Une nuit, deux autres esclaves et moi nous nous évadons de l’arsenal, nous nous glissons sans bruit dans une chaloupe, et, protégés par l’obscurité, après avoir traversé la flotte turque, nous sortons de la Corne-d’Or.

Au moment où nous passions le long des murailles du harem impérial, qui plongent dans la mer, une fenêtre s’ouvrit, un cri se fit entendre, et une masse noirâtre faillit, en tombant sur nous, faire chavirer notre embarcation. Ce qui venait de nous tomber si singulièrement sur la tête était un sac.

Lorsque nous fûmes un peu éloignés, nous voulûmes voir ce qu’il contenait.

La lune était dégagée des nuages, et à sa lueur blafarde nous vîmes, quand furent coupées les cordes qui attachaient le sac, une femme merveilleusement belle et superbement vêtue. La dame était évanouie, mais quelques gouttes d’eau lancées au visage lui firent reprendre ses sens.

Ce n'était rien moins que la femme préférée. de l'empereur des Turcs. Le sultan avait ordonné au chef des icoglans de la jeter dans le Bosphore, parce qu'elle avait été soupçonnée de galanterie avec un officier du sérail. L'officier avait été empalé, et la sultane eût été noyée si elle n'était tombée dans notre chaloupe.

– Et que fîtes-vous de cette pauvre princesse mauresque ? demanda l'épouse de maître Jacotin, qui pensait – elle avait pour cela certaines raisons particulières – que les Turcs usaient de façons fort peu galantes-et bien moins commodes pour les femmes que les façons des pays chrétiens.

– Nous la vendîmes, répondit tranquillement Annibale Capricanti, à un juif de Zara, lorsque nous arrivâmes dans cette ville après avoir été recueillis par une felouque génoise qui revenait de Crimée, où elle avait porté des armes et de la poudre au khan des Tartares, révolté contre le Grand Turc.

Après Annibale Capricanti, chacun des aventuriers raconta son histoire merveilleuse. Le vin déliait les langues.

Les lazzis, les gaillardises succédèrent aux récits ; puis vinrent les chansons bachiques.

Et, vers le milieu du repas, la gaieté et l'animation avaient atteint de telles proportions, que personne ne vit un homme, cachant sa figure sous les larges ailes de son feutre, ouvrir mystérieusement la porte.

Il traversa la salle en longeant la muraille et s'approcha de maître Jacotin, puis se retira de même, après avoir pris une clef que lui tendit l'aubergiste.

Au moment où ce mystérieux personnage, qui n'était autre que notre connaissance Pierre Le Hardy, venait de refermer silencieusement la porte, Landry déposait sur la table une pâtisserie dont l'apparition fut saluée par un tonnerre de bravos.

Le vin largement sablé depuis le commencement du repas aidait à l'enthousiasme, mais il faut bien dire, pour rendre justice à Hilaire Jacotin, que, s'il avait dépassé tous ses confrères les aubergistes de Paris par l'ordonnance du souper et par l'incomparable perfection de tous les mets servis, dans ce dernier plat il s'était surpassé lui-même.

La pâtisserie – c'était un entremets – représentait un château-fort.

Entre les créneaux qui couronnaient ses murailles de biscuit, des canons en caramel passaient leurs gueules appétissantes. L'eau des fossés était imitée d'une façon savante par du sucre filé, et l'on voyait même, sculptés au couteau, des cygnes ou des canards – il était difficile de préciser – qui semblaient nager dans ces flots de sucre. Le castel avait pour garnison une crème blanche comme de la neige, recouverte d'une croûte en biscuit qui supportait, en même temps que les petits canons, une montagne de fruits confits.

Maître Jacotin, qui s'était approché, le bonnet à la main, de la table où sa femme était assise, savourait son triomphe, pendant que les convives, de leur côté, savouraient son gâteau.

– Un gobelet, Simonne, ordonna Tirechappe.

Et quand le gobelet fut apporté, il le remplit, le présenta au digne aubergiste, tout interdit de l'honneur que lui faisait M. le marquis son beau-frère ; puis, élevant en l'air son propre verre :

– A la santé de notre hôte, de maître Jacotin, le roi des maîtres-queux ! proposa le pacificateur des Flandres.

– A la santé de maître Jacotin hurla toute la bande passablement avinée,

– Recule-toi, Annibale, dit le marquis, afin que notre hôte puisse prendre place près de nous.

Et de la main il poussa légèrement l'Italien.

Celui-ci, qui ne conservait plus son équilibre qu'en se calant contre la table, alla heurter le coude du capitaine Pipenstock et lui fit répandre sur son pourpoint tout le contenu de son gobelet.

– *Der Teuffel !* beugla l'Allemand, on ne de-frait pas tonner autant à poire à ces Idaliens. Ils sont ivres rien gue bour afoir recarté eine pou-deille.

– *Corpo di Bacco !* glapit en se redressant le descendant du pape, oune Italiano, quand il est ivre, à plus d'esprit qu'une brute de Tedesco qui serait à jeun.

– *Mein Gott !* jura son adversaire en donnant un coup de poing qui fit sauter les gobelets et réveilla Andry Trousevache sous la table, où il dormait discrètement depuis un quart d'heure. Je te gouberei les oreilles, entends-tu, pélître !

– Et moi je ferai des boudins avec tes boyaux, gros porc de Westphalie !

Cependant Claude Tirechappe fronçait le sourcil.

Il lui semblait que ses amis commençaient à oublier les recommandations qu'il leur avait faites et compromettaient singulièrement cette chevalerie dont, à croire sa présentation pompeuse, ils étaient la fleur exquise.

Lui qui buvait comme une éponge et restait ferme comme un roc, il comprenait qu'à la rigueur on se grisât, mais il n'admettait pas qu'un gentilhomme – on sait ce qu'il entendait par ce mot-là – donnât des signes extérieurs de son ivresse. Il crut devoir intervenir.

– Messieurs ! dit-il, en arrêtant le bras d'Annibale Capricanti qui, venant de recevoir une assiette de crème en plein visage, saisissait un broc pour le jeter à la tête du capitaine Pipenstock, oubliez-vous donc que vous êtes gens d'épée ? Se battre avec de la vaisselle, fi donc ! Vous voulez qu'on vous prenne pour des hommes sans naissance !

– Eh bien ! hurla l'Allemand, rouge de colère et de vin, que cet efflanqué dire son rabièr et je vais le glouer gontre la mur gomme eine babillon.

– Qui veut oune pinte de bière ? cria le signor Capricanti, blanc de colère et de crème fouettée, ze vais en faire sortir de cette foutaille houmaine !

En même temps, les deux braves mettaient flamberge au poing et croisaient le fer.

Comme ils étaient aussi ivres l'un que l'autre, et par conséquent incapables d'assurer leurs coups, il était évident que le hasard seul pouvait amener l'un des deux combattants à toucher son adversaire.

En revanche, s'ils se battaient mal, ils juraient à faire tomber la foudre.

Elle ne tomba pas, cependant ; mais, à travers ce vacarme épouvantable, on entendit soudain des coups secs et impérieux frappés à la porte.

Maître Jacotin alla ouvrir.

C'était le guet.

Sitôt que par l'entre-bâillement de la porte on aperçut les archers, ce fut un hurrah terrible parmi ces hommes, qui tous considéraient l'institution de la maréchaussée comme attentatoire à leur liberté.

Les deux adversaires même rompirent, et d'un accord commun et tacite, abaissèrent leurs colichemardes.

Les autres, y compris Tirechappe, avaient dégainé, pendant que Jacotin, ses marmitons, ses servantes et Michelle, épouvantés, se réfugiaient tout en

haut de l'escalier.

En un tour de main, la table, les bancs et les escabeaux formèrent une fortification derrière laquelle, l'épée dans une main et un broc dans l'autre, Claude et ses compagnons attendirent l'assaut des archers.

La capitale de la France offrait à cette époque à peu près autant de sécurité que la forêt de Bondy. La police de la ville de Paris, qui comptait déjà plus de deux cent cinquante mille habitants, était alors faite par une troupe de deux cent quarante hommes : cent vingt pour le service de jour et cent vingt pour le service de nuit. Leur chef, qui portait le titre de « chevalier du guet », était, au temps dont nous nous occupons, un certain sieur de Testu, compagnon ordinaire de Henri IV dans ses aventures galantes.

La compagnie de cent vingt hommes se divisait en escouades conduites par un sergent et qui devaient faire des patrouilles, chacune dans le quartier qui lui était assigné.

Mais ces pauvres gens n'avaient pas que les voleurs pour adversaires. Les seigneurs, dont c'était un plaisir de se réunir en bande pour rosser le guet, lui estropiaient et lui tuaient même souvent du monde. Aussi cette troupe ne jouissait-elle pas précisément d'une réputation héroïque. Les pauvres diables qui la composaient étaient tellement habitués à être battus, qu'ils manquaient absolument de cette confiance qui est la moitié de la victoire.

Pendant le jour, ils n'avaient pas encore trop grande frayeur. Mais dès que la nuit était venue dans Paris, qui ne comptait pas une seule lanterne et n'était éclairé de temps en temps que par la lune ; lorsque de tous les taudis et de tous les bouges sortait cette population de malandrins, de truands, de maltôtiers et de coupe-bourses qui se répandaient dans les ruelles tortueuses et sombres, à l'affût de passants attardés ; lorsque ces bandits, unis entre eux par la franc-maçonnerie du crime et toujours prêts à se donner un mutuel appui contre les honnêtes gens qui voulaient se défendre, prenaient possession de ce Paris nocturne qui était bien à eux, et à eux seuls ; alors les archers du guet sentaient s'évanouir le peu qui leur restait de courage. Ils patrouillaient, parce que c'était leur fonction, mais ils patrouillaient le moins possible.

Quand on criait à l'aide et au meurtre, lentement, bien lentement ils se mettaient en marche, en sorte que presque toujours ils arrivaient juste à temps pour ramasser un cadavre.

Ils avaient bien marché le moins vite qu'ils avaient pu en entendant dans la rue Saint-Nicaise le vacarme qui se faisait au *Grand Saint Hubert*. Mais, malgré leur peu de diligence, le moment vint enfin où ils eurent le nez contre la porte.

Ils étaient dix, y compris le sergent, et quand ils virent les treize gaillards qui les attendaient dans une posture des plus déterminées, une certaine hésitation se manifesta dans les rangs des archers.

Avec la rapidité de coup d'œil qui caractérise les grands capitaines, Claude vit le mouvement de recul.

Il résolut de profiter du trouble moral pour mettre le désordre matériel dans la troupe de maître François Miron, prévôt des marchands.

– Feu ! commanda-t-il d'une voix tonnante. Et, en même temps, d'un geste rapide comme l'éclair, il lança son broc massif et lourd sur la tête de colonne.

Son geste fut imité par douze bras adroits et vigoureux, en sorte que, sous cette mitraille d'un nouveau genre, les archers qui avaient pénétré dans la salle reculèrent précipitamment vers l'escalier, faisant dégringoler comme des capucins de cartes ceux de leurs compagnons qui étaient restés sur les marches extérieures.

– Mes amis, cria le marquis, achevons la déroute de l'ennemi, sus à ces chiens galeux !

Et, suivi de toute sa bande, il se précipita dans la rue, où le guet, attaqué avant d'avoir pu reformer ses rangs, lâcha pied après une courte résistance.

Le sergent resta couché par terre avec une estocade, à côté de deux de ses hommes, dont l'un ayant la mâchoire fracassée et l'autre l'estomac enfoncé par les projectiles du *Grand Saint Hubert*, avaient été facilement achevés dans cette charge furieuse.

Les truands poussèrent un cri de triomphe et rentrèrent triomphants dans l'auberge.

Cependant le digne aubergiste avait la mine un peu inquiète.

La société que lui avait amenée Claude Tirechappe ne ressemblait pas du tout à celle qu'on voyait habituellement au *Grand Saint Hubert* ; mais ce beau-frère tombé du ciel avait l'air si imposant, il jetait si bien depuis trois jours les pistoles sans les compter, que l'avarice d'Hilaire Jacotin, jointe à une simplicité digne du royaume des cieux, lui faisait accepter non seulement sans peine, mais encore avec plaisir, ce parent qui tenait tant de place dans sa maison.

Néanmoins l'algarade qui venait de se terminer d'une façon si brillante pour ses hôtes, lui semblait grosse de conséquences fâcheuses pour lui, Jacotin, lorsque M. le lieutenant civil apprendrait à M. le prévôt des marchands que trois des hommes du guet avaient été occis devant la porte de son auberge par des gens qui en étaient sortis.

Claude Tirechappe s'efforçait de rassurer Jacotin en lui parlant de son crédit à la cour, et pour faire diversion lui versait quelques rasades.

Chaque fois que le marquis vidait son gobelet, l'aubergiste, par politesse, croyait devoir l'imiter. Si bien que cet homme vertueux, qui ne savait pas boire, fut bientôt plus ivre qu'aucun des sacripants attablés depuis quatre heures.

Ses yeux étaient devenus brillants, ses paupières se tenaient levées avec peine. Sa grosse tête rougeaude et chauve, appesantie par les vapeurs du vin, dodelinait sur ses épaules, lorsqu'au milieu du silence de la nuit, l'horloge des Jacobins sonna douze fois.

– Eh ! notre hôte, fit observer Claude, les brocs sont vides, il faut les remplir.

– Non pas ! riposta Jacotin en riant du rire de l'ivresse et en bredouillant, car sa langue était devenue épaisse, il faut les vider, au contraire.

Et décrivant dans sa marche des arabesques capricieuses, maître Hilaire se dirigea vers la cave, fit jouer le verrou qui fermait la trappe, la souleva avec des efforts infinis et s'engagea en trébuchant dans l'escalier.

Un quart d'heure se passa ; l'aubergiste ne reparaisait pas.

– Cordieu ! s'exclama Tirechappe, votre époux, Michelle, aurait-il été mangé par les rats ? Il est gras, votre époux, et de tous les morceaux de lard pendus dans sa cave, c'est lui le plus appétissant.

Puis, comme tous les serviteurs étaient couchés, Claude prit une chandelle, et se dirigea vers l'escalier.

Il n'était pas descendu à moitié, qu'un bruit étrange vint frapper le tympan de son oreille étonnée.

Bientôt il eut l'explication de ce phénomène qu'il cherchait tout en descendant les dernières marches.

Étendu sur le dos, le gros petit aubergiste, éclairé par la chandelle fumeuse posée à côté de lui, ronflait comme une toupie.

Il avait d'abord consciencieusement rempli quelques brocs ; mais, à la longue, le glouglou monotone du vin coulant de la futaille avait endormi l'hôte du *Grand Saint Hubert*, et le liquide, débordant maintenant du vase que continuait à tenir l'ivrogne endormi, formait autour de lui un lac de vin de Suresnes.

Pour empêcher Hilaire Jacolin de finir comme avait fini le duc de Clarence, Claude ferma d'abord le robinet et arrêta les cascades qui menaçaient de former une mer Rouge dans la cave de l'hôtellerie. Après quoi, il remonta les brocs, abaissa la trappe et poussa soigneusement le verrou, le tout sans avoir réveillé le dormeur.

Quand il rentra dans la grande salle, où la conversation languissait, les gobelets étant à sec, il expliqua que maître Jacotin s'était senti fatigué et était allé se mettre au lit, priant la compagnie d'agréer ses excuses.

On versa une dernière rasade, le coup de l'étrier, et les convives de Tirechappe s'en allèrent cahin-caha, se tenant tous par le bras en longue chaîne pour ne pas tomber.

Frantz von Pipenstock et Annibale Capricanti, réconciliés, s'arrêtaient et arrêtaient la bande entière pour s'embrasser et se jurer au clair de lune une amitié éternelle.

Barnabé l'Assommeur, sentimental après boire, pleurait en racontant à Andry Troussevache l'histoire de ses premières amours.

Lorsque l'arrière-garde eut tourné le coin de la rue Saint-Honoré, Claude Tirechappe, qui avait suivi ses compagnons des yeux, rentra et mit la lourde barre fermant à l'intérieur la porte de l'auberge. Alors que les moins gris de ses convives avaient peine à se tenir sur leurs jambes, lui ne montrait pas

autre chose qu'une pointe de gaieté. Il s'approcha de Michelle en frisant sa moustache d'un air railleur.

– Ma mie, lui dit-il d'un ton tout nouveau, où crois-tu que soit maintenant maître Jacotin ?

– Mais, ne l'as-tu pas dit toi-même, Claude ? Dans sa chambre, où il dort. Claude sourit, et posant sur le cou de la jeune femme un baiser qui la fit frissonner :

– Maître Jacotin dort, mais dans sa cave, et il dort si bien que ce serait un crime de troubler son sommeil.

– Vraiment ! répliqua Michelle en montrant dans un sourire ses dents blanches, que baisa l'amoureux Tirechappe ; mais s'il venait à se réveiller ?

Pour toute réponse, Claude entraîna Michelle et lui montra la trappe, qu'il avait eu la précaution de fermer, comme on l'a vu.

– Oh ! le pauvre homme ! fit Michelle.

Le matin, avant le jour, Claude, avant de regagner sa chambre, vint sans bruit tirer le verrou.

Il fallut que Landry allât secouer son patron pour le réveiller, car tout le monde était debout dans la maison, même Michelle, et on n'avait pas encore vu paraître maître Jacotin.

Celui-ci, tout penaud, la tête lourde et les reins moulus sortit sans fierté de son sous-sol.

A sa vue, Michelle eut peine à retenir un éclat de rire.

Le bonhomme n'avait pas été entièrement recouvert par l'inondation. Le dos, sur lequel il était resté couché, avait pris une teinte lie de vin, mais le devant était à peu près propre, en sorte qu'il semblait porter un costume mi-parlie blanc et violet douteux. Sa figure était encore plus comique que son costume, quand il de manda pardon à Michelle de l'état où il s'était mis.

Celle-ci gardait un front sévère et ne voulait pas pardonner ; mais Claude insista tellement, il plaida si bien les circonstances atténuantes pour le pauvre Jacotin, il se donna si bien les torts à lui, s'accusant d'avoir fait boire comme un lansquenot un bourgeois, rangé, que Michelle fut désarmée et que l'aubergiste eut enfin son pardon.

– Ah ! s’écria Jacotin, tout joyeux, je suis un monstre ! Je ne suis pas assez puni ! Être resté seul toute une nuit dans cette cave, c’est peu ! J’aurais mérité cent fois pis encore, et si jamais je retombais dans une pareille faute, j’accepte d’avance la punition qu’il te plaira de m’imposer, ma bonne petite Michelle !

– Soyez tranquille, maître Jacotin, dit Claude avec un sourire que Michelle seule put comprendre, c’est moi qui me charge du châtiment !

XVI

CE QUE PIERRE LE HARDY VENAIT FAIRE CHEZ MAITRE JACOTIN

On n’a peut-être pas oublié qu’au moment où Claude Tirechappe et ses amis commençaient à être en belle humeur, Pierre Le Hardy, le fourbisseur de la rue de la Ferronnerie, était venu prendre une clé que lui avait remise maître Jacotin et s’était retiré comme il était venu, sans éveiller l’attention des convives.

Cette clé ouvrait un petit pavillon enfoui sous les arbres, au bout du jardin, et dépendant de l’auberge.

Le lecteur se souvient peut-être que nous lui en avons révélé l’existence au début de ce récit.

On y pouvait pénétrer par une porte de derrière donnant sur la rue Saint-Honoré, quand on ne voulait pas traverser la salle commune du *Grand Saint Hubert*.

Depuis trois mois, Pierre Le Hardy avait loué ce pavillon à son compère Jacotin, et une fois ou deux par semaine il venait lui en réclamer la clé.

L’aubergiste était bien un peu intrigué de voir le fourbisseur, qui demeurait tout près de là, louer un logis qu’il n’habitait pas, et dans lequel il passait quelques heures seulement, de temps à autre ; mais il avait été reçu

de telle sorte, quand il s'était risqué à faire des questions à ce sujet, .que jamais plus l'envie ne lui était revenue d'interroger maître Le Hardy.

Le fourbisseur était homme à en intimider de plus audacieux que l'époux bonasse et simple de la jolie Michelle. Il avait au moins soixante ans, mais n'en paraissait pas cinquante. Sa taille était moyenne, ses épaules larges et robustes, sa tête petite, énergique et fine. Son front était ridé, mais ses yeux gris, largement fendus, étaient restés extraordinairement jeunes sous les cils encore noirs' qui les ombrageaient. Selon la mode du temps, il portait la barbe en pointe et un peu courte, la moustache longue, ce qui, avec ses cheveux coupés en brosse, donnait à ce boutiquier quelque chose de la physionomie d'un homme de guerre.

Il était, du reste, de cette race de bourgeois parisiens, à l'humeur indépendante, impatiente du joug, qui avait produit Étienne Marcel, qui venait de faire la Ligue avec l'aide des grands seigneurs, qui bientôt, avec ces mêmes alliés, allait faire la Fronde : deux révoltes contre le pouvoir royal, en attendant le jour plus lointain où elle ferait toute seule la Révolution contre le pouvoir du roi et les privilèges des nobles.

Pierre Le Hardy avait été membre du Conseil des Seize au temps où Paris était constitué en une véritable république démocratique et catholique, avec son gouvernement de bourgeois et de prêtres ; l'un des derniers, il avait défendu sa ville contre le Béarnais. Cet homme était vaincu, mais non pas soumis ; il n'avait qu'une pensée : la revanche.

Nous nous trompons : une autre pensée, une autre passion rivalisait dans son esprit et dans son cœur avec sa foi religieuse, avec sa passion de ligueur, avec la pensée de révolte qui bouillonnait sans cesse dans son cerveau.

Une longue vie d'austérité lui avait laissé toute la fraîcheur des impressions juvéniles, et lorsqu'au seuil de la vieillesse, à l'âge où l'âme se replie, où les sens sont émoussés d'ordinaire, un jour il rencontra Gervaise, la beauté extraordinaire de la jeune fille le saisit d'admiration.

Il ressentit tout d'abord pour la sœur de l'espiègle Nicolle un amour violent, profond, désordonné, sans limites, une de ces passions terribles que les vieillards éprouvent parfois, où ils concentrent tout ce qui leur reste

d'espérance et d'ardeur, qui les étreint, les domine, les absorbe, les tue souvent, les torture toujours.

Pierre Le Hardy n'avait pas hésité à commettre la folie d'épouser Gervaise ; il avait marié sa froide vieillesse à ce radieux printemps.

C'était tenter le sort.

Pourtant, depuis le jour où Gervaise était entrée sous son toit, l'ancien membre du Conseil des Seize, loin de se repentir de ce qu'il avait fait, vivait dans un perpétuel ravissement. Nulle existence ne lui semblait plus heureuse que la sienne ; souvent il la comparait à un long rêve délicieux. Alors, il tremblait de s'éveiller,

Vivre près de Gervaise et voir Paris, sa chère cité, délivrée, rendue à elle-même : il n'avait pas d'autres désirs, ne formait pas d'autres vœux, et dans son sénile aveuglement, dans l'ivresse de son bonheur, il n'apercevait pas le geste involontaire de répulsion, de dégoût, presque de haine, qui échappait à sa bien-aimée Gervaise chaque fois qu'il s'approchait d'elle.

Tel était l'homme qui s'introduisait dans le pavillon isolé de l'auberge du *Grand Saint Hubert*, le soir même où, dans la grande salle de l'hôtellerie, Claude Tirechappe traitait magnifiquement ses nobles amis.

Après avoir poussé la porte du pavillon, le fourbisseur alluma une petite lampe, monta à l'étage supérieur et, s'approchant d'une fenêtre qui, dépassant le mur de clôture du jardin, pouvait par conséquent être vue de l'extérieur, il éleva trois fois la lumière au-dessus de sa tête.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis que Pierre Le Hardy venait d'exécuter ce signal, lorsqu'un léger coup retentit à la porte du pavillon.

Il alla ouvrir et introduisit deux hommes enveloppés de longs manteaux et dont l'un, en ôtant son chapeau, laissa voir le visage du révérend père Domenico Brandi. Le provincial était vêtu en gentilhomme, comme le soir où, sous le nom de Lusignac, il était allé recevoir la dernière confidence de la vieille Annébault au couvent des Ursulines.

Quand bien même son accent ne l'aurait pas trahi, celui qui suivait Domenico eût révélé son origine espagnole rien que par cet air altier auquel on reconnaissait la noblesse castillane, devenue, depuis Charles-Quint, la plus hautaine de toute L'Europe.

Les trois personnages, après s'être salués, prirent place autour d'une petite table.

– Monsieur le marquis, fit Domenico, vous avez voulu savoir de quelles ressources pouvait disposer, en France, le parti catholique. Voici l'homme – et il désigna le fourbissenr – qui est le plus capable de vous renseigner à cet égard. Parlez, maître Le Hardy : quels sont les moyens d'action que les débris de la Ligue peuvent encore mettre au service de la bonne cause ?

– Avant de répondre, dit Pierre, je demanderai ce que l'Espagne veut et peut faire pour cette même cause et ce qu'elle exige en échange de son appui ?

– Le roi, mon maître, que Dieu garde ! repartit le troisième interlocuteur, fera entrer une armée en Cerdagne et joindra ses troupes du Milanais à celles du duc de Savoie pour pénétrer dans le Dauphiné, afin d'attirer au Midi toutes les forces du roi de France. Quand le nord de ce pays sera dégarni, l'archiduc Albert, renouvelant la marche du duc de Parme, viendra avec le gros de ses forces sous Paris, pendant qu'une autre partie de ses troupes ira enlever Rouen, pour tenir la Normandie. Si, pendant ce temps, les ligueurs peuvent, grâce aux sommes que nous leur ferons passer, rétablir leur organisation dans quelques grandes villes, comme Paris, Orléans et Rennes, le Béarnais, traqué de toutes parts, sera à notre merci.

– Bien ! dit le fourbisseur, le Béarnais est abattu ; et que faisons-nous ensuite ?

– Alors, reprit celui que Domenico avait salué du titre de marquis, nous faisons offrir la couronne par une assemblée de notables à don Philippe ou à une infante.

– C'est bien cela que j'attendais, interrompit Pierre Le Hardy, et il est inutile de poursuivre. Vos conditions, nous ne les accepterons jamais.

Nous avons résisté jusqu'à notre dernière bouchée de pain contre Henri de Navarre, et aujourd'hui encore nous nous préparons à recommencer la lutte contre lui. Mais vous vous trompez étrangement si vous croyez que c'est pour recevoir en maître un prince espagnol que nous aurons renversé le Béarnais !

– Monsieur, dit avec hauteur, en se levant et en se couvrant de son chapeau, le personnage que Pierre venait d'interrompre par cette violente

sortie, je me nomme don Inigo de Cardenas, marquis de Cardova, et je représente ici S.M. le roi des Espagnes et des Indes.

– Monsieur, riposta d’un ton non moins hautain, en se couvrant, lui aussi, l’orgueilleux fourbisseur, je me nomme Pierre Le Hardy, bourgeois de Paris, et je représente ici le peuple ! Asseyez-vous donc, je vous prie, et causons sans nous emporter.

La Ligue est dissoute, c’est vrai, et les tronçons qui en subsistent n’ont plus de liens entre eux. Mais ces liens, on peut les rétablir, et la réorganisation de la Ligue dans Paris, par exemple, en couragerait tous les catholiques de la province à imiter la capitale. Eh bien ! dans Paris, le parti ligueur existe toujours. Nous avons des hommes, nous avons des armes et nous avons des chefs. Nous n’attendons que l’occasion d’agir. Faites une diversion, comme vous le disiez tout à l’heure, en Dauphiné et en Cerdagne. Appuyez-nous avec un corps de troupes qui marchera sur Paris, et vous verrez le parti catholique se relever plus fort et plus puissant que jamais.

Mais n’espérez pas, comme prix de votre concours, obtenir pour le roi d’Espagne ou pour une de ses filles la couronne de France. Nous entendons régler nous-mêmes, en réunissant les États généraux, le gouvernement de la chose publique, quand nous serons débarrassés du Béarnais et de ses huguenots. Nous sommes bons catholiques, et nous ne voulons pas d’un roi resté hérétique au fond du cœur ; mais nous sommes aussi bons Français. Nos pères se sont battus cent ans pour ne pas être Anglais. Nous, nos fils et nos petits-fils nous combattrions un siècle encore pour ne pas devenir Espagnols.

En échange de ses bons services, nous offrons au roi Philippe le Béarn et la Navarre, qui constituent le domaine héréditaire du fils de Jeanne d’Albret et ne sont pas terres françaises. Mais, s’il vous faut quelque chose de plus, ajouta Pierre d’un accent résolu, laissons là cet entretien. Que don Philippe garde ses soldats et son argent ! Nous avons chassé Henri III de Paris sans le secours des Espagnols, nous essayerons de même, seuls, de chasser Henri IV.

– Je n’ai pas qualité pour engager la parole de mon maître, dit le marquis, visiblement impressionné par l’attitude du vieux ligueur. D’ailleurs, vous ne

m'avez désigné que d'une façon très vague les éléments sur lesquels vous comptez.

– Je vous promets, interrompit le fourbisseur, que dix mille hommes couvriront Paris de barricades le jour où l'archiduc Albert arrivera sous nos murs.

– Et moi, dit Domenico Brandi, je vous suis garant, monsieur le marquis, de la promesse qui vient de vous être faite.

– J'accepte cette garantie, dit l'Espagnol en s'inclinant ; mais qui se chargera de réorganiser la Ligue dans les provinces ?

– Moi, repartit le père provincial, et pour cela je ne demande que trois mois.

– Dans trois mois, jour pour jour, dit gravement don Inigo de Cardenas, nous nous retrouverons ici et je vous dirai si mon maître accepte les conditions du traité.

– Dans trois mois, jour pour jour, reprit maître Pierre Le Hardy, les capitaines de quartier qui ont défendu Paris contre le Béarnais seront prêts à lui reprendre leur cité, livrée par des traîtres.

Domenico et l'ambassadeur d'Espagne se levèrent, Pierre souffla la petite lampe, et quelques instants après on entendait les pas des conspirateurs qui s'éloignaient dans l'ombre.

XVII

GERVAISE

Maître Le Hardy venait de sortir pour se rendre au *Grand Saint Hubert*, où nous l'avons suivi. Il avait, en partant, prévenu Gervaise qu'il rentrerait tard, après le couvre-feu.

Simplice, le jeune apprenti que nous avons vu rougir, au commencement de ce récit, lorsqu'il parlait à Claude Tirechappe de la femme de maître Le

Hardy, ciselait, ce soir-là, une poignée d'épée, à la lueur d'une lampe posée sur l'établi. Mais souvent le regard de l'artisan abandonnait son travail pour se diriger vers la porte, ouverte en ce moment, et qui faisait communiquer la boutique avec la salle à manger, où Gervaise était restée après la sortie de maître Le Hardy.

C'est que le tableau dont cette porte formait le cadre était bien digne d'attirer les yeux d'un jeune homme de dix-sept ans. Et même si l'apprenti n'eût pas aimé la jolie bourgeoise comme il l'aimait, c'est-à-dire éperdument, il n'aurait pu s'empêcher de l'admirer, surtout en ce moment. Sa jolie tête, couronnée de boucles brunes que le vent du soir soulevait parfois de son souffle léger, reposait penchée sur sa main blanche et effilée dont une duchesse eût été jalouse. Accoudée à l'appui de la fenêtre, le buste un peu renversé, elle regardait sans les voir, perdue qu'elle était dans une vague rêverie, les milliers d'étoiles brillant dans le ciel sombre. Il n'y avait aucune lumière dans la chambre, et Gervaise, éclairée seulement par un pâle rayon de lune, se détachait comme une vision lumineuse au milieu de la pénombre.

Simplice avait laissé tomber son burin. A force de lever les yeux sur Gervaise, il avait fini par ne plus pouvoir les détacher de ce visage si admirablement beau, et fasciné, perdant conscience de lui-même, il s'abîmait dans cette contemplation, sentant peu à peu sa raison s'égarer et son cœur se fondre dans sa poitrine, comme consumé par la flamme qui le dévorait. Et il se disait que ce serait une volupté suprême de poser ses lèvres une seconde sur les lèvres de cette femme, et que pour ce baiser il donnerait sa vie ; que, pour avoir le droit de dire à cette femme : « Je t'aime ! » et la serrer dans ses bras, il donnerait son salut éternel.

Tout à coup, son nom prononcé dans la chambre voisine le tira brusquement de sa rêverie.

C'était Gervaise qui l'appelait.

Le jeune homme rougit comme si l'on avait pu deviner toutes les pensées folles qui agitaient son cœur, et, timidement, s'approcha de sa maîtresse.

– Monsieur Simplicite, dit celle-ci, j'ai un service à vous demander.

– A moi ! madame, s'écria Simplicite tout joyeux, parlez, ordonnez ; je suis l'apprenti de maître Le Hardy, c'est mon devoir de vous obéir, et,

ajouta-t-il en baissant les yeux, c'est un devoir bien doux.

– Eh bien, Simplicite, reprit madame Le Hardy en tirant une lettre de son corsage, vous allez porter ceci rue des Tournelles et le remettrez à M. de la Vergne. Allez et merci.

Pour payer d'avance le jeune homme de sa peine, elle lui adressa son plus joli sourire.

– J'oubliais, ajouta-t-elle, de vous dire que ceci est un secret à moi et qu'il est inutile d'en parler à qui.que soit, même à mon mari.

Disant cela, elle tendait la lettre à l'apprenti ; mais Simplicite, au lieu de la prendre, recula de trois pas.

– Excusez-moi, madame Gervaise, dit-il d'une voix étranglée par l'émotion, aussi pâle maintenant qu'il était rouge tout à l'heure ; excusez-moi, mais vous me demandez là précisément le seul service que je ne puisse vous rendre.

– Et pourquoi, je vous prie ? interrogea Gervaise avec un commencement de colère.

Le jeune garçon, immobile, ne répondait pas.

– M'entendez-vous ? reprit-elle. Pourquoi, au moment où vous vous déclarez si empressé de me servir, refusez-vous de faire cette chose si simple : porter une lettre ?

Simplice fit un effort, mais les paroles qu'il voulut articuler ne sortirent pas de sa bouche,

– Ah ! dit Gervaise avec une indicible expression de mépris, j'oubliais qu'il est neuf heures bientôt, la nuit est venue, les rues sont désertes, les enfants ont peur dans l'obscurité et dans la solitude ; et puis Paris n'est pas sûr le soir. Il n'y a qu'un homme qui pourrait sortir à cette heure-ci.

– Madame, s'écria Simplicite rougissant de nouveau, mais sous l'empire d'un sentiment tout autre que la timidité, ce n'est point parce que j'ai peur dans les rues de Paris que je refuse de porter cette lettre au chevalier de la Vergne, c'est parce que je le hais !

Gervaise regarda l'apprenti avec un étonnement profond. Elle ne le reconnaissait plus. Elle croyait rêver en entendant prononcer de telles paroles, et avec un tel accent, par ce jeune homme aux cheveux blonds, au teint pâle, habituellement doux et timide comme un enfant.

– Et pourquoi haïssez-vous le chevalier ? demanda-t-elle.

– Parce que vous l’aimez, dit d’une voix tremblante Simplicie, qui ne se possédait plus et dont un éclair enflamma les yeux bleus.

Gervaise se dressa d’un bond, pareille à une lionne blessée.

Elle aussi était méconnaissable. Toujours belle, mais d’une beauté effrayante, les narines gonflées par la colère, la lèvre hautaine et dédaigneuse, les arcs de ses noirs sourcils froncés et rapprochés au point de se confondre en un seul, les bras croisés sur sa poitrine haletante, elle marcha vers Simplicie et le regardant les yeux dans les yeux :

– Ah ! dit-elle, tu as surpris mon secret, toi, en écoutant aux portes, en te cachant dans l’ombre sans doute ? Que m’importe, d’ailleurs, par quels moyens ! Et tu as cru, parce que tu étais maître de ce secret, dont la révélation peut me perdre, que tu étais maître de moi ! Tu as pensé que tu me forcerais à accepter ton amour en me menaçant d’une dénonciation ; car ce que tu n’as pas osé me dire, je l’ai deviné, n’est-ce pas ? Je dois t’aimer ou bien je suis perdue ?

Simplice releva la tête, qu’il avait baissée d’abord.

– Vous me méprisez donc bien, madame ! dit-il avec un accent déchirant de douleur et de désespoir, et vous me croyez donc bien lâche ? Tout à l’heure vous me supposiez incapable de courage devant un homme, et maintenant vous me croyez capable de trahison envers une femme.

Mais qu’ai-je donc fait pour mériter tant d’outrages ?

Oui, je vous aime ; mais Dieu m’est témoin que je n’aurais jamais osé vous le dire. Je vous aimais dans le secret de mon cœur ; et ce cœur, je l’aurais arraché vivant de ma poitrine si j’avais soupçonné qu’il pût trahir, même par un battement, l’amour dont il est rempli. Quand votre nom venait sur mes lèvres, dans mes longues nuits sans sommeil, je le murmurais tout bas comme dans la prière celui de la Vierge Marie. Je vous aurais aimée ainsi toujours, sans rien demander, sans rien espérer, heureux de vous admirer, de mettre mes pas dans l’empreinte de vos pas, de respirer l’air que vous respirez, me disant qu’un jour peut-être vous auriez besoin qu’on fût prêt à mourir pour vous, et que je serais là.

Voilà ce que je ne vous aurais jamais dit, si vous n’aviez prononcé ces paroles affreuses qui bruissent encore à mon oreille.

Mais s'entendre accuser d'infamie par une femme, et par une femme qu'on adore, c'est pis que de recevoir un gantelet au visage, car c'est au cœur qu'on est frappé. Pardonnez-moi, M^{me} Gervaise, et effacez de votre mémoire, comme je l'effacerai de la mienne, l'aveu qui vient de m'échapper. C'est la douleur seule qui m'a rendu si hardi. Quant à voir en moi un ennemi, un vil espion, un traître, grand Dieu ! chassez cette idée de votre esprit, je vous en conjure.

Mais, ajouta-t-il en ramassant la lettre que Gervaise avait laissé tomber, croyez si vous voulez, que suis un lâche, car, pour obtenir le pardon que j'implore, pour que vous ne me haïssiez pas trop, tenez. cette lettre. eh bien ! je vais la porter.

Et le jeune homme s'enfuit, dévorant ses larmes et essayant d'étouffer ses sanglots.

Gervaise n'était pas encore revenue du trouble où l'avait jetée la révélation du jeune apprenti, lorsque le chevalier de la Vergne puussa la porte et entra.

A sa vue, Gervaise oublia tout pour ne plus penser qu'à son amour.

– Enfin ! dit-elle en nouant ses bras charmants autour du cou du gentilhomme. Faut-il donc vous envoyer chercher pour que vous veniez voir votre pauvre Gervaise, ingrat ? Savez-vous seulement que voilà quatre grands jours, mon beau seigneur, que je ne vous ai tenu comme cela enchaîné ? Non, vous ne le savez pas ; vous ne comptez pas les jours que vous passez loin de celle qui vous aime. Moi, je compte les jours, je compte les heures, je compte les minutes, car, lorsque vous êtes loin de mes yeux, rien ne m'est plus sur terre et plus ne m'est rien.

Je ne sais pas même si je vis. Mon existence, en tout cas, est uniquement matérielle, et si mon cœur bat, je ne le sens pas. Je ne suis que pour toi et par toi, car tu es mon cœur, mon âme, ma vie, mon maître et mon Dieu. Mes devoirs d'épouse et de chrétienne, mon honneur et celui de mon mari, je t'ai tout sacrifié, et je regrette de n'avoir pas à te sacrifier plus encore. Pour cela, je serai damnée éternellement, je le sais ; mais je t'aime ! Je t'aime, et rien qu'à te le dire, la joie inonde tout mon être, et rien qu'à voir ton regard abaissé sur le mien, je me sens défaillir d'un bonheur suprême qui coule dans mes veines comme un délicieux poison.

Gervaise soupira ces derniers mots plutôt qu'elle ne les prononça, et sa phrase s'acheva dans un ardent baiser.

Son corps, souple et charmant, s'abandonnait sur le bras du chevalier, pendant que, les lèvres frémissantes et les yeux humides encore de langueur, la tête s'inclinait, laissant voir tout entier un cou d'un dessin ravissant, et les premiers contours d'une poitrine adorable qu'un voluptueux émoi soulevait sous la gorgerette en fine dentelle de Flandre.

Elle était si séduisante dans son désordre amoureux, qu'une faible rougeur monta aux joues pâles du gentilhomme. Se penchant sur ce visage d'une beauté irrésistible, à son tour il colla ses lèvres aux lèvres de sa maîtresse, en pressant contre sa poitrine cette femme dont il sentait battre le cœur contre le sien.

Cependant Guy de la Vergne n'aimait pas Gervaise. Quand le parfum de ses cheveux, se déroulant en longues et noires cascades soyeuses sur des épaules blanches comme le marbre, lui montait au cerveau ; quand se révélait à lui un ensemble de beautés tellement parfaites qu'un sculpteur ou un peintre se fût mis à genoux ; quand cette statue vivante murmurait des paroles plus douces encore que la musique de sa voix mélodieuse ; quand elle l'embrasait du feu de la passion qui la brûlait elle-même, alors les sens troublés de La Vergne lui donnaient, dans un instant de délire enivrant et fugitif, l'illusion de l'amour.

Mais après l'échange du dernier baiser, tandis que Gervaise prolongeait dans l'extase du rêve le bonheur si court, si rapidement évanoui, La Vergne, redevenu calme et froid, se disait avec un soupir :

– Hélas ! ce n'est que du plaisir !

Il était forcé de s'avouer que si la passion complète, absolue de Gervaise n'était pas douteuse, lui n'aimait pas Gervaise ; que si elle lui donnait tout : son âme, sa beauté, sa vie, lui ne donnait rien en échange. S'il l'avait pour maîtresse, plutôt qu'une autre, c'est qu'elle était plus belle qu'une autre. Double profit pour son plaisir et pour sa vanité.

C'est aussi pour d'autres raisons, que l'on connaîtra plus tard et auxquelles la profonde politique de Domenico Brandi n'était pas étrangère.

Que manquait-il à cette femme pour inspirer au chevalier l'amour qu'elle éprouvait ? Il ne le savait pas d'abord, mais il le comprenait maintenant,

depuis qu'il avait entrevu, une fois à l'hôtel de Lusignac et une autre fois au Louvre, M^{lle} d'Aubeteyre.

Cette vision radieuse, il l'avait toujours devant les yeux, et la splendeur de cette poétique figure rayonnait dans sa mémoire, au moment même où sa main caressait d'un geste distrait les magnifiques cheveux de Gervaise échappés de leur peigne, et qu'il roulait machinalement en boucles sur ses doigts.

Ce qui manquait à sa maîtresse, ce qu'avait M^{lle} d'Aubeteyre, c'était ce regard limpide à travers lequel on pouvait voir la pureté de son cœur, comme on voit le fond du Léman à travers le cristal de ses eaux ; c'était ce parfum d'innocence virginale que tout respirait en elle, c'était l'auréole divine que tu mets au front des jeunes filles, ô Chasteté !

Certes, la femme de Pierre Le Hardy pouvait ne redouter aucune comparaison, et, coupable, elle n'aurait eu, pour se faire absoudre, qu'à se montrer comme Phryné devant l'Aréopage. Mais Blanche était belle comme une madone de Carlo Dolci, qui, d'aventure, aurait égayé d'un sourire sa suave et mélancolique beauté.

L'une éblouissait, l'autre charmait. L'une bouleversait la raison, l'autre touchait le cœur. On comprenait que, pour la possession de Gervaise il fût possible d'aller jusqu'à l'héroïsme et aussi jusqu'au crime. On sentait que, pour l'amour de M^{lle} d'Aubeteyre, on ne pouvait rien faire que de noble et de grand.

C'était déjà se grandir et s'ennoblir que d'élever, même dans le mystère de la pensée, son hommage vers cette belle, pure et fière jeune fille, car c'était croire qu'on pourrait se rendre presque digne de cette âme, sœur des séraphins.

Le chevalier de la Vergne, cœur flétri par l'envie, âme rongée par un scepticisme précoce et par un égoïsme abject, qui, dans l'âge des illusions généreuses, des nobles ambitions et des grandes amours, n'avait qu'un seul but : faire fortune par n'importe quels moyens, se sentait à son insu entraîné par le sentiment que nous avons essayé de définir plus haut.

Dans un coin de son cœur, l'homme le plus corrompu conserve encore le respect de la beauté morale, ne serait-ce que pour l'aider à se dissimuler, par un étrange sophisme, sa propre déchéance.

Ce sophisme du cœur, La Vergne l'avait commis à l'égard de Blanche. Il ne se demandait pas s'il était digne de M^{lle} d'Aubeteyre, s'il parviendrait à l'être ou comment il le deviendrait. Il se disait : J'aime un ange de beauté, de pureté et de candeur, donc je comprends tout le charme de la vertu, donc je ne suis pas un être dégradé, et je puis songer, sans me railler moi-même, à la réalisation de ce beau rêve que j'ai formé.

Ce n'était pas là précisément le texte du discours qu'il s'adressait, car on ne se dit certaines choses à soi-même qu'avec beaucoup d'égards et de précautions, mais c'en était le fond.

– Oh oui ! répétait mentalement le chevalier, comme à l'hôtel de la rue des Francs-Bourgeois, le jour où il vit Blanche pour la première fois, ce rêve est beau ! Mais comment le réaliser !

Sa préoccupation se reflétait si visiblement sur son visage, que Gervaise s'en aperçut.

– Qu'avez-vous donc, mon bien-aimé ? demanda-t-elle d'une voix câline et avec un accent de doux reproche. A quoi donc songez-vous, tandis que vous êtes auprès de votre amie ?

La Vergne, rappelé à la réalité, rasséréna son front.

– Je songeais, dit-il, à ceci : que nous ne pourrons plus, maintenant, nous voir aussi fréquemment.

– Et pourquoi donc ? interrogea Gervaise anxieuse.

– Mais. votre mari n'est-il pas revenu ?

– N'est-ce que cela ? Rassurez-vous. Mon mari sort tous les soirs après souper et ne rentre que très tard, après minuit. Ce qu'il fait, je l'ignore ; tout ce que sais, c'est que nous avons la soirée à nous, bien à nous, puisque chaque fois il m'avertit de l'heure à laquelle il rentrera.

– Ne vous y fiez pas. Les maris ont de ces ruses vieilles comme le monde, mais excellentes, paraît-il, puisque les amants s'y laissent toujours prendre. Un beau soir, ou plutôt un vilain soir, maître Le Hardy rentrera une heure après être sorti, et.

– Oh ! tais-toi, interrompit Gervaise, ne me dis pas cela, ne me parle pas surtout de ce ton railleur. Tu me fais trembler. J'ai peur de mourir, car mourir serait te perdre ; et si Pierre nous surprenait comme en ce moment, certes, il me tuerait.

– Bah ! il est donc jaloux, -ce barbon ?

– Il m’aime, dit Gervaise d’un ton grave. Il m’aime au point que parfois il me fait pitié, que parfois aussi il me fait peur. Tu ne sais pas ce que c’est, toi qui es jeune, que la dernière passion d’un vieillard : c’est effrayant.

– Je le crois volontiers, dit La Yergne avec un sourire, l’amour d’une vieille femme me semblerait effroyable.

– Ne ris pas, je t’en prie, supplia Gervaise, et ne feins pas de ne point me comprendre. Je te dis que Pierre me tuerait, s’il savait que je déshonore son nom. Il te tuerait aussi, toi.

– Tout beau ! fit le gentilhomme avec un geste hautain, je ne vais pas sur le pré avec un bourgeois.

– Et lui, crois-tu donc qu’il t’enverrait un cartel, comme cela se fait, entre gens de cour ? Il prendrait tout simplement une épée ou une arquebuse dans sa boutique et vengerait son honneur.

– Il n’oserait. Un vilain qui assassine un gentilhomme est roué en Grève. Mais n’importe : quand je viendrai, je prendrai mes pistolets, c’est plus prudent, et j’emmènerai mon laquais. Il montera la garde dehors et me préviendra, par un signal convenu, si maître Le Hardy avait la malencontreuse idée de rentrer chez lui avant que j’en fusse sorti.

– Cette dernière précaution est inutile, dit Gervaise, quelqu’un nous avertira.

– Et qui donc ?

– Simplicie.

– Le petit apprenti ?

– Oui.

– Hum ! Êtes-vous sûre de ce garçon ?

– Absolument sûre ; il m’aime.

– Lui aussi ! Peste ! le petit drôle a du goût, ma belle. Mais il me semble que la passion de ce jouvenceau n’est pas une garantie, au contraire. S’il est amoureux de vous, il doit être furieusement jaloux de votre amant.

– Oh ! certes. Il me le déclarait lui-même tout à l’heure. Mais s’il est jaloux de mon amant, ne doit-il pas l’être aussi de mon mari ? Et d’ailleurs, il m’aime plus qu’il ne vous hait. Vous trahir ce serait me perdre. L’amour

est égoïste ; Simplicite fera tout au monde pour conserver le seul bonheur qu'il ait : celui de me voir tous les jours.

– Gervaise, c'est un grand moraliste que celui qui vous a appris à lire dans le cœur humain.

– Non ! c'est un pauvre enfant malade du mal d'amour qui m'a dit en pleurant que cette passion est lâche. Il a prouvé qu'il disait vrai en portant la lettre que vous avez reçue, et je le prouve à mon tour en torturant son amour pour défendre le mien. C'est un crime de plus, ajouta-t-elle d'un air sombre.

– Savez-vous, ma mie, dit le chevalier, que vous prenez ce soir les choses bien au tragique ?

– Pourquoi aussi avoir appelé ma pensée sur les dangers qui menacent notre bonheur ? Tiens, regarde : je suis encore toute tremblante, dit-elle en se réfugiant dans les bras de La Vergne, autant pour y chercher une caresse que pour y trouver une protection. Mais dis-moi seulement que tu m'aimes, et de nouveau tu me verras sourire.

– Certainement, je vous aime.

– Oh ! de quel accent vous me dites cela ?

– Je t'aime ! Là, est-ce bien ! répéta le chevalier d'un ton plus pénétré.

– C'est mieux, répondit Gervaise avec une petite moue charmante. Cela est donc bien difficile à dire, ces deux mots ?

– Non, repartit La Vergne ; mais les femmes sont toutes ainsi et voudraient que du matin au soir et du soir au matin on leur répétât : « Je t'aime ! » Cela finit par être monotone comme un refrain éternellement recommencé.

– Si vous pensez ce que vous venez de dire, mon ami, répliqua tristement Gervaise, c'est que vous ne m'aimez plus.

– Allons, bien ! se dit le chevalier ; elle était tragique, elle devient sentimentale ; décidément elle est ennuyeuse quand le tête-à-tête se prolonge.

Puis, tout haut il ajouta :

– Folle que tu es ! Serais-je ici, si je ne t'aimais pas ?

– Ce n'est pas une preuve. Vous autres hommes, vous prenez souvent sans amour une pauvre femme, comme passe-temps. Mais je te crois, se hâta d'ajouter Gervaise, car j'ai besoin de te croire. Si tu ne m'aimais pas,

vois-tu, si je croyais que je n'ai été pour toi qu'un jouet, oh ce serait trop d'humiliation et de douleur. Tu es mon premier, tu seras mon dernier amour. Tu remplis ma vie tout entière, et je te l'ai dit, pour la félicité que tu me donnes en ce monde, je renonce à toute celle que je pouvais espérer dans l'autre. Aussi ce serait cruel de me tromper et de faire dire à tes lèvres ce que ne pense pas ton cœur. Quand vous ne m'aimerez plus, monseigneur, dites-le-moi. J'aurai eu toute la joie que peut avoir sur terre une créature et, contente de ma part, sans plaintes, sans reproches, je mourrai.

– Je vous aime, ma mie, et toujours je vous aimerai, dit La Vergne en prenant son feutre et en bouclant le ceinturon de son épée ; mais, pour Dieu ! assez de massacres comme cela pour ce soir. Fi ! les vilaines idées que vous avez là. Tantôt des assassinats ; maintenant un suicide. Ne pourriez-vous donc pas aimer d'une façon moins funèbre ? Celle-ci n'est pas réjouissante, je vous en avertis tout doucement, ma mignonne.

– Vous partez fâché ?

– Fâché, non ! mais l'esprit légèrement attristé, j'en conviens, par vos sombres discours. Pour dissiper ces brouillards, je vais dans un cabaret à moi connu retrouver des gentilshommes de mes amis et perdre quelques pistoles en vidant des brocs.

– Quand reviendrez-vous ?

– Mais. un de ces jours. bientôt.

– Demain alors ?

– Demain ! je ne puis, la cour va chasser à Saint-Cloud.

– Après-demain ?

– Après-demain, je suis de service auprès de M. d'Épernon.

– Enfin, bientôt ! n'est-ce pas, mon ami ? dit Gervaise, dont les traits s'altéraient et dont les yeux se voilaient sous les pleurs qu'elle retenait encore.

Elle tendit au chevalier son front blanc et poli comme L'ivoire. Il l'embrassa rapidement et franchit d'un pas leste et relevé la petite cour qui le séparait de la porte dont il avait la clé et par laquelle Claude Tirechappe l'avait déjà vu sortir quelques jours auparavant.

Quand il eut tiré cette porte derrière lui, le chevalier de la Vergne poussa un soupir, et notre devoir d'historien nous oblige à dire que ce soupir,

terminé par un « Ouf ! » des moins galants, provenait d'un sentiment tout autre que le regret.

Au même moment, Gervaise se laissait tomber sur une chaise et n'essayait plus de contenir ses larmes, qui ruisselaient maintenant sur son beau visage, décomposé par la douleur :

– C'est fini, je le sens, disait-elle, il ne m'aime plus. M'a-t-il jamais aimée ?

XVIII

SOUS BOIS.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter, c'est-à-dire depuis le mariage du prince de Condé, la singulière nuit de noces dont nous avons essayé de tracer au lecteur un tableau discret, et le départ ou, pour mieux dire, la fuite de M. le Prince pour le château de Chantilly, qui faisait partie de la dot de sa femme.

Henri IV se serait aisément consolé de l'absence du premier prince du sang, encore qu'il l'eût fait élever et que pendant de longues années il l'eût considéré comme son fils ; mais il ne pouvait se résigner à l'éloignement de M^{me} la Princesse. Le vieuxsigisbée, en apprenantle départ de son neveu et de sa trop chère nièce pour Chantilly, était entré dans une de ces fureurs méridionales auxquelles, en dépit de l'âge et de l'expérience, le Béarnais se laissait entraîner parfois encore.

L'idée que tous ses calculs avaient été déjoués le mettait hors de lui.

Jamais il n'avait imaginé que le mariage de la belle Charlotte-Marguerite avec son triste neveu pût être sérieux.

Il avait prévu la nuit de noces telle que nous l'avons racontée. En tout cas, et quand bien même M. le Prince eût tenté de déroger, pour une fois, à ses habitudes étranges, le roi aurait supporté d'une âme assez égale une

déconvenue à laquelle il s'était volontairement exposé en mariant M^{lle} de Montmorency. Mais il n'avait pu prendre aussi aisément son parti de l'absence de M^{me} de Condé, et pendant plusieurs mois les échos du Louvre ne retentirent que du bruit des folies du vieux roi.

Pour se rapprocher de la princesse, le roi ne recula devant aucun moyen, et, sans le moindre souci de la dignité royale, il se lança dans de véritables aventures d'écolier.

Il se déguisa en Flamand, en soldat, en palefrenier, en valet de chiens, cacha son visage sous une fausse barbe et, accompagné de M. de Vendôme, des frères d'Elbène, du baron de Sombreuse, du capitaine de 'Jon ou du chevalier du guet, le sieur du Testu, il s'en alla courir le guilledou sous les fenêtres de sa belle.

Du reste, il avait des intelligences dans la place.

La belle-mère de la princesse, cette Charlotte-Catherine de la Trémoille que l'histoire accuse d'avoir fait empoisonner son mari par un laquais, s'efforçait de persuader à sa bru qu'il était de son devoir de tromper son mari – c'est-à-dire son propre fils à elle – dans l'intérêt même de la maison de Condé, pour qui l'amour du roi, disait-elle, devait être une source de fortune.

Le conseil pouvait être excellent, mais on conviendra qu'il était au moins scabreux venant d'une belle-mère.

En dépit de tous ces stratagèmes, et bien que la jeune femme, dévorée d'ennui, commençât à prêter l'oreille aux conseils de la princesse-mère, le roi n'était point parvenu à pénétrer jusqu'à Charlotte de Montmorency.

Le prince de Condé, averti qu'Henri IV « se servait de sa mère, a écrit Pierre de l'Estoile, comme d'un instrument propre à corrompre la pudicité de sa femme », le prince de Condé, disons-nous, faisait bonne garde. Une autre personne veillait aussi sur la jeune princesse avec plus de jalousie et plus de vigilance encore que le mari : c'était Lusignac. En sorte que le roi, qui vivait dans une perpétuelle fureur, et dont la passion augmentait chaque jour, dépérissait à vue d'œil, au point d'en être réduit, disait Berger de Vivrey, « à n'avoir plus que la peau et les os ».

Ses fredaines ridicules le livraient à la risée de la cour et de la ville, qui en faisaient des gorges chaudes.

Ce barbon énamouré défrayait tous les commérages des antichambres et des ruelles. Il n'était pas alors en France homme plus tympanisé que celui à qui l'indulgente histoire a bénévolement accordé le surnom de *Grand*.

Sur son ordre, Malherbe écrivait des Stances *l'Alcandre* (le roi) *au sujet de l'absence d'Orante* M^{me} de Condé), des Stances du même *sur la Captivité de sa Maîtresse*, et encore des *Stances sur il retour d'Orante*.

C'était touchant au point de vue poétique ; mais quand on comparaît l'âge d'Alcandre à celui d'Orante, cela devenait parfaitement grotesque. Si disposé que l'on fût à l'émotion sentimentale, on n'y pouvait tenir, et quoi qu'on en eût, il fallait bien éclater de rire à l'idée de ce berger à cheveux blancs qui, pasteur de vingt millions d'hommes et portant un sceptre en guise de houlette, recommençait à soixante ans les romans de M. d'Urfé.

Les choses en étaient là au moment où nous reprenons notre récit, c'est-à-dire vers le milieu du mois d'août.

C'est en plein bois de Chantilly que nous allons conduire le lecteur, s'il veut bien nous y suivre.

Bien qu'il fût à peine sept heures du matin, un passant qui, venant de Paris, se serait dirigé vers Senlis aurait pu entendre un murmure de voix dans les taillis qui bordaient la route de Compiègne, à quelques pas d'un carrefour où, sur un socle de grès surmontant deux ou trois marches circulaires, penchait lamentablement une haute croix de fer rongée par la rouille.

Deux hommes, en effet, étaient là, dans une petite clairière accidentellement produite par les coupes de bois.

Deux chevaux attachés aux arbres, tout sellés et tout harnachés, tondaient l'herbe à leurs pieds.

Circonstance particulière : un mousqueton de chasse pendait à l'arçon de chacune des selles.

Des deux personnages dont nous parlons – et qui sont pour le lecteur d'anciennes connaissances, l'un, appuyé contre un arbre, semblait examiner attentivement la grande route.

L'autre, parfaitement indifférent à ce qui pouvait se passer autour de lui et mollement couché sur le gazon, à l'ombre d'un grand chêne, les bras repliés sous la tête pour lui servir d'oreiller, les jambes croisées l'une sur

l'autre, contemplait vaguement un lambeau d'azur qu'une éclaircie de feuillage découpait juste au-dessus de sa tête dans le ciel ensoleillé.

– Ventre-Mahom ! monseigneur, dit-il enfin, après un silence prolongé, vous m'obligeriez fort en m'apprenant enfin ce que nous faisons ici ? Le parfum des bruyères et le chant des oiseaux, voilà qui est charmant sans doute ; mais, tripes du pape ! depuis deux ou trois heures que je cours la campagne en votre société, j'ai gagné grand appétit, grande soif surtout. Si nous prenions le chemin de l'auberge, hein ! que vous en semble ?

L'homme posté en sentinelle sur le bord de la route et que l'on venait d'appeler « monseigneur » ne répondit pas.

Son compagnon s'étira, bâilla à s'en démantibuler la mâchoire, et reprit bientôt d'un ton assez familier et même légèrement narquois :

– A propos, monseigneur, qu'avez-vous donc fait de votre estimable laquais, l'honnête Placide ? Depuis quatre jours que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, je n'ai pas aperçu ce modèle des valets, qui d'ordinaire ne vous quitte non plus que votre ombre, au point qu'on dirait vraiment qu'il vous surveille.

Cette fois, le personnage auquel ces paroles s'adressaient tressaillit et tourna la tête.

– Vous avez une fort mauvaise habitude, maître Claude, dit-il, c'est de faire les suppositions les plus saugrenues du monde.

– N'importe ! poursuivit le causeur, en qui l'on a déjà reconnu Claude Tirechappe, vous direz ce que vous voudrez, mais l'absence de Placide m'inquiète. J'étais habitué à vous voir ensemble ; j'aimais sa bonhomie et sa douceur angélique, Le cher homme serait-il malade ?

– Paix ! mon drôle, s'écria le gentilhomme avec impatience ; votre verbiage m'assomme !

– M. le chevalier de la Vergne est aujourd'hui de méchante humeur, se contenta d'observer Claude. Mais que regardez-vous donc de ce côté ? Vous ne voulez pas répondre ? A votre aise.

– Je t'ai défendu de jamais prononcer mon nom ! fit La Vergne avec colère,

– Ici, en pleine forêt ?

– Ici comme ailleurs.

– Ah çà ! vous tenez donc beaucoup à ce qu'on ne soupçonne pas nos relations ? Eh bien ! en vérité, je m'en suis douté, le jour où vous m'avez adressé certaines recommandations dans cette auberge du *Paon couronné* où nous nous rencontrâmes. Et, à ce sujet, voulez-vous me permettre de vous demander, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion à cela, ce que vous venez faire à Chantilly ?

– Qu'y fais-tu toi-même, avec ces deux sacripants qui boivent du matin au soir et du soir au matin ?

– Ah ! monseigneur, *sacripants* est dur ? Sans compter que Gilles et Frantz sont d'honnêtes soldats qui font consciencieusement leur métier.

– Des soldats ! ces deux autres toujours pleines ?

– Eh ! eh ! ce sont deux bons garçons qui boivent sec ; mais, ce sont aussi deux fines lames et les meilleurs compagnons du monde.

– Tout cela ne me dit pas ce que tu faisais dans cette hôtellerie de village où je t'ai trouvé.

– Mordieux ! est-il bien nécessaire de vous Je dire et ne vous en doutez-vous pas un peu ?

– Peut-être ; mais encore ?

– Eh bien ! monseigneur, j'étais en mission. Mais ne me demandez point qui m'avait envoyé, car je ne vous le dirais certes pas.

La Vergne eut un haussement d'épaules qui semblait dénoter une profonde indifférence pour les confidences de Tirechappe.

Celui-ci pourtant l'examinait du coin de l'œil, et ses lèvres esquissaient un fin sourire.

– Maugrebleu ! dit-il au bout de quelques instants, savez-vous bien que je m'ennuie formidablement ici. Et puis je songe que, depuis mon départ, certaine personne que je sais bien, et que vous connaissez aussi, le maigre Stanislas, a dû venir plusieurs fois au *Grand Saint Hubert* pour m'y apporter quelques pistoles dont j'aurais grand besoin.

– Ne t'ai-je pas donné hier encore vingt écus ? fit La Vergne.

– Sans doute ; mais la somme est mince, surtout lorsqu'on la partage entre trois. N'auriez-vous pas sur vous, monseigneur, un quadrille de ces beaux ducats d'Espagne tant reluisants au soleil ?

Le chevalier, qui, durant toute cette conversation, n'avait pas détourné les yeux du point fixé par lui sur la roue, fouilla dans la poche de ses chausses, y prit quelques pièces d'or et les jeta à Tirechappe, lequel les ramassa aussitôt avec une visible satisfaction.

– Es-tu bien sûr, au moins, de ne t'être pas trompé ?

– En quoi donc, monseigneur ?

– Tu m'as dit que certaine dame passerait sûrement, ce matin, par cette route.

– M^{lle} d'Aubeteyre ? Oui, j'ai dit cela, et à moins que mons Gaspard ne m'ait menti, cela doit être vrai.

– Tu m'as dit encore qu'elle devait arriver assez tôt pour assister à la chasse, c'est-à-dire avant huit heures. Eh bien ! huit heures ne vont pas tarder à sonner et personne n'a paru sur cette route.

– Attendez quelques instants encore, si vous tenez tant à voir M^{lle} d'Aubeteyre.

Le spadassin prononça ces derniers mots d'un ton singulier qui fit retourner La Vergne.

– Elle doit être accompagnée, n'est-ce pas, de son vieux laquais ? interrogea-t-il.

– De Noël, oui, mon gentilhomme.

– J'aurais bien fait d'emmener ces deux coquins, ajouta le chevalier se parlant à lui-même.

– Qui cela ? interrompit Tirechappe ; Gilles et Frantz ? Et pourquoi faire, jarnidieu ?

– Que t'importe ?

– Il m'importe beaucoup, tripes du pape ! D'abord, si vous avez quelque aventure à tenter, mon bras vous suffit, mille bombardes ! et mon amour-propre s'offense de ce que l'idée vous soit venue de requérir d'autres épées que la mienne. Et puis, tonnerre d'enfer ! si je vous accompagne et que vous emmeniez également ce brave Mahurel – un gentilhomme, monseigneur ? – et cet excellent Pipenstock, par la mordieu ! qui donc remplira notre mission à Chantilly ?

– Ce ne sont pas ces deux ivrognes qui peuvent te suppléer, je suppose, fit La Vergne. D'ailleurs, je ne crois guère à ta prétendue mission.

– Vous avez tort, monseigneur, car ce n’est absolument pas, je vous le jure, pour ma satisfaction personnelle que j’ai abandonné le pavé de Paris, la cuisine du *Grand Saint Hubert* et l’aimable Michelle.

– Qu’est-ce que cela, Michelle ?

– Une femme qui m’adore et me comble de délicates attentions.

Une façon de sourire éclaira un instant le visage sombre et préoccupé du chevalier, dont les yeux ne se détachaient pas du chemin où Blanche d’Aubeteyre et le vieux Noël ne pouvaient, au dire de Claude, tarder à paraître.

Il y eut un instant de silence, puis Claude reprit de sa voix goguenarde :

– Maugrebleu ! les jolies filles ne sont pas rares à Paris, me direz-vous peut-être, monseigneur, et, par le grand diable d’enfer ! vous aurez raison. Mais, j’en connais à Chantilly qui dépassent toutes celles que j’ai pu voir dans mes nombreuses expéditions.

– Vraiment ! fit distraitemment La Vergne, sans prêter grande attention aux discours du bravo.

– Avez-vous jamais rien vu d’aussi charmant que M^{me} la Princesse, par exemple ? Elle me rappelle certaine petite Flamande blonde et rose.

– Comment, drôle, tu oses lever les yeux sur une princesse du sang ! Sais-tu bien qu’une telle audace mériterait la corde ?

– Heu je ne suis qu’un pauvre diable de soldat, il est vrai, un maître ès armes dont l’épée est toute la fortune. Pourtant, si mince personnage que je sois, j’imagine que M^{me} la Princesse elle-même ne ferait pas fi de l’admiration d’un fin connaisseur tel que moi.

– Et M. le Prince, crois-tu qu’il te permît, lui aussi, d’apprécier tout haut, comme tu le fais, les qualités plastiques de sa femme ?

– Sa femme 1 Oh ! s’il faut en croire les bruits de cour, M^{me} de Condé est si peu la femme de M. le Prince, qu’en vérité ce n’est pas la peine d’en parler.

– Eh bien, maraud ! vous vous oubliez, ce me semble.

– Non pas, monseigneur ; je répète ce que j’ai entendu dire et ce que vous devez connaître bien mieux que moi encore, vous qui habitez le château. Au demeurant, M^{me} la Princesse est bien belle, mais je lui préfère de beaucoup.

– Qui donc, maître sot ?

– Assurément, elle n'est point princesse du sang. Mais quelle grâce ! quelle tournure !

– Me diras-tu enfin de qui tu veux parler ?

– Eh mais ! ne vous l'ai-je pas dit ? Il s'agit d'une jeune fille que vous n'êtes pas sans avoir remarquée, car vous passez votre temps à me demander sur elle, sur ses moindres actions, des renseignements que je passe mes jours à vous pro – curer, et que vous me payez. assez mal, il est vrai.

– Tu veux parler de.

– De M^{lle} Blanche d'Aubeteyre, vous l'avez deviné. Connaissez-vous plus fière, plus gentille, plus mignonne, plus honnête et plus belle dame ?

La Vergne ne répondit pas ; mais dans ses yeux profonds une flamme sombre s'était allumée aux dernières paroles de Tirechappe.

Tout à coup il prêta l'oreille.

Il semblait écouter, à travers le bruissement des feuilles agitées par le vent, une lointaine rumeur.

Plus pratique, Tirechappe avait collé contre terre sa face, où se peignait une certaine inquiétude.

Lui aussi, il écoutait ; et, grâce à la position qu'il avait prise, beaucoup mieux que Guy de la Vergne il entendait.

Au bout d'un instant, il savait ce qu'il voulait connaître ; son visage se rasséréna, et, de nouveau, son œil ironique suivit tous les mouvements du chevalier.

– Eh bien ! monseigneur, demanda-t-il bientôt, qu'entendez-vous ?

– Silence ! J'ai cru ouïr le hennissement de plusieurs chevaux.

– Vous ne vous êtes pas trompé.

– Si c'était ?.

– M^{lle} d'Aubeteyre ?. Non, il est trop tard ; le soleil est déjà très haut dans le ciel, comme vous en pouvez juger par l'ombre des arbres. M^{lle} d'Aubeteyre sera. revenue de Senlis hier soir, à moins qu'elle n'ait pris quelque sentier du bois, au lieu de suivre la grande route.

– Si tu m'as trompé !. fit la Vergne avec menace, les dents serrées par la colère.

– Pourquoi vous aurais-je trompé ?

– Que sais-je ! Tu connais fort bien ce Lusignac qui s’arroge le droit de veiller sur cette jeune fille.

– D’abord, depuis le jour où vous m’avez rencontré à l’hôtel de la rue des Francs-Bourgeois, je n’ai pas vu M. le comte de Lusignac, Et puis, croyez-en ma parole : votre cousin – car il est votre cousin, n’est-il pas vrai ? – votre cousin s’occupe bien peu de M^{lle} d’Aubeteyre, la pauvre petite !

– Que veux-tu dire par là ? interrogea La Vergne avec vivacité.

– Rien. Une idée à moi.

– Tu penses que Blanche d’Aubeteyre aime ce Lusignac. Allons, réponds, je le veux !

– D’amitié ? Assurément elle l’aime ainsi, répondit avec un grand sang-froid Tirechappe qui, s’apercevant qu’il venait de commettre une sottise, s’efforçait de la réparer maintenant. D’amour ? je ne crois pas. N’ont-ils pas été élevés ensemble ?

– Qui t’a dit cela ? interrompit le chevalier d’un ton soupçonneux.

– Eh mais ! mon compère Gaspard, de qui je tiens tout ce que je sais et tout ce que je vous redis. Or, croyez-moi : il est rare qu’une femme éprouve jamais un autre sentiment que l’amitié pour l’homme avec qui elle a grandi et qu’insensiblement elle s’est habituée à considérer comme un frère.

La Vergne écoutait attentivement Claude Tirechappe. Il semblait vouloir se persuader à lui-même que le condottiere ne se trompait pas.

A ce moment, une bouffée de vent tiède, agitant les feuilles, vint apporter aux oreilles des deux causeurs le bruit très distinct d’une sonnerie de cors mêlée aux aboiements lointains d’une meute.

– Écoute, dit La Vergne, qui parut prendre une subite résolution. Je vais rejoindre la chasse. Toi, tu resteras ici et m’y attendras.

– Longtemps ?

– Aussi longtemps qu’il le faudra.

– Soit ! Mais je vous ferai observer que je suis à jeun, que ma gourde d’hypocras est presque vide, et que la chasse peut vous retenir jusqu’à la fin du jour.

– N’importe ! tu m’attendras ici jusqu’à la nuit. Il le faut. Une pistole pour toi si je te retrouve dans ce fourré.

– Allons, il suffit, dit philosophiquement Tirechappe en resserrant son ceinturon, par prévision de l’effroyable diète à laquelle il allait être soumis. Mais si, à la nuit tombante, je ne vous ai pas revu ?

– Alors, tu monteras à cheval, et, bride abattue, tu pousseras jusqu’à Chantilly ; je te retrouverai à l’auberge du Paon couronné.

– Voilà qui est dit. Seulement, si vous ne me revoyez jamais, ne vous en étonnez pas trop.

– Que veux-tu dire ?

– Eh quoi ! vous me laissez seul dans ce taillis qui, avant une heure peut-être, dans deux au plus, va être fouillé par les chiens, et vous ne songez pas que si l’on me trouve, moi vilain, moi manant, avec ce mousqueton de chasse, dans les bois de M. le Prince, on me branchera bellement haut et court, comme braconnier !

La Vergne sourit.

– Bah ! maître Tirechappe, vous n’êtes pas encore pendu. Au pis aller, si vous étiez pris, vous en seriez quitte pour vous réclamer de votre Lusignac, qui doit, si j’ai bonne mémoire, conduire la chasse. Mais tout cela est folie : tu sais fort bien, maraud, que tu ne cours aucun risque. Ta prétendue frayeur n’est, je le vois bien, qu’un moyen adroit de me rançonner de la belle façon. Soit ! je paierai les prétendus dangers que tu auras courus ; sois tranquille.

– Monseigneur me comble, dit Tirechappe. Convenons bien de nos faits ; je vous attends ici jusqu’au soir.

– Comment appelle-t-on ce carrefour ?

– Le carrefour de la Croix-de-Fer, à cause de cette vieille croix que voilà. C’était autrefois le rendez-vous de chasse favori du vieux connétable.

– Eh bien ! c’est dit : au déclin du jour, je te rejoins ici, au carrefour de la Croix-de-Fer. En tout cas, je te retrouverai ce soir à l’auberge.

Sur ces mots, Guy de la Vergne détacha l’un des deux chevaux qui broutaient l’herbe au pied des arbres, l’amena jusque sur la route en écartant les branches qui lui barraient le passage, puis se mit lestement en selle et s’éloigna au grand galop.

Claude s’était levé et le suivait des yeux, tout en caressant de la main les batteries de son mousqueton à rouet.

– Mordieux ! se disait-il, quel plaisir ce serait d’envoyer une balle dans la tête de ce vilain oiseau ? Mais, patience ! nous en serons bientôt délivrés. Ah ! révérend Jehdaël, quel service vous m’avez rendu en m’apprenant à écrire !

Le sens de cette dernière exclamation échapperait au lecteur si nous négligions de lui apprendre qu’à l’heure où La Vergne et Tirechappe devisaient dans les bois de Chantilly, un cavalier, qui n’était autre que Gilles le Mahurel, l’ancien maheutre du roi, le lieutenant du chef des *Compagnons de la Flamberge*, franchissait la porte Saint-Denis, pénétrait dans Paris et se dirigeait du côté des Tuileries.

Il était porteur d’une lettre enfermée sous triple enveloppe. Sur la première couverture, on lisait cette inscription :

« A Madame Michelle Jacotin, à l’auberge
du *Grand Saint Hubert*, en face de
l’hôtel des Quinze-Vingts. »

La seconde enveloppe était ainsi annotée :

« A Monsieur Stanislas, de la part de
Claude Tirechappe. »

Enfin la troisième enveloppe était absolument vierge de toute adresse, ce qui signifiait évidemment qu’une fois parvenue entre les mains de M. Stanislas, la lettre devait tout naturellement, par les soins de ce maigre personnage, arriver à la personne pour qui elle avait été écrite, sans que pour cela il fût nécessaire de désigner nominativement cette personne.

Et si Guy de la Vergne avait pu jeter un coup d’œil curieux sur cette lettre, destinée – on l’a deviné – à Domenico Brandi, il eût aisément compris ce qu’était au juste la mission de Claude Tirechappe à Chantilly.

L’épître contenait, en effet, des renseignements très précis sur la vie de M. le Prince et de M^{me} de Condé au château où ils s’étaient retirés, sur les ridicules équipées du roi, ainsi que des détails parfaitement inexacts, d’ailleurs, sur Gilbert de Lusignac ; elle se terminait par un laconique *postscriptum* ainsi conçu :

« Que fait donc ici M. le chevalier de la Vergne ? »

XIX

LA CHASSE DE M. LE PRINCE

Guy de la Vergne, courant à travers la forêt, en se guidant sur la fanfare des cors, dont le vent lui apportait l'écho de plus en plus rapproché, n'avait pas tardé à rejoindre la chasse de M. le Prince.

Au moment où il la rencontra, le cortège était arrêté au carrefour des Quatre-Routes ; les sonneurs de cor se taisaient, mais, en revanche, une meute de trente limiers au moins, que les valets de chenil avaient grande peine à retenir, remplissait l'air de ses aboiements furieux.

– Pardieu ! chevalier, qu'êtes-vous devenu ? dit le prince. Bouchavannes affirmait vous avoir vu sortir du château ce matin, au petit jour ; j'ai crainct pour vous que vous ne vissiez pas la belle chasse au sanglier dont Lusignac va nous donner le régal.

Tandis que Lusignac prenait toutes les dispositions recommandées par Gaston Phœbus, Jacques du Fouilloux, Saint-Aulaire de la Renaudie et autres cynégégraphes, le prince de Condé s'approcha de sa femme et la pria d'inviter chacune des dames de sa suite à choisir un cavalier, ainsi qu'il était d'usage dans la chasse aux fauves, en raison des dangers qu'elle présente souvent.

M^{me} de Condé montait ce jour-là un magnifique cheval de robe complètement noire, avec une étoile blanche au milieu du front.

C'était une de ces fortes bêtes du Limousin dont l'espèce s'est perdue à la fin du siècle dernier, dures à la fatigue, solides sur jambes, et qui convenaient admirablement à la chasse à courre. La monture de la princesse paraissait toutefois n'avoir été qu'insuffisamment dressée. Cela se voyait à certains écarts, à certaines révoltes de l'animal, indocile au mors et rebelle à la cravache.

Si bonne écuyère que fût M^{me} de Condé, il y avait de sa part quelque imprudence à monter un cheval auquel il eût fallu la main ferme d'un homme.

Pour rendre hommage au bon goût des gentilshommes de la petite cour de Chantilly, nous devons constater que les plus jeunes et les plus jolies dames du cortège furent les premières pourvues de cavaliers.

La plus charmante de toutes, M^{lle} d'Aubeteyre, fit seule exception, le vicomte de Bouchavannes, qui se tenait à ses côtés, ayant été subitement appelé par un signe de M^{me} la Princesse.

Aussitôt dix autres cavaliers s'avancèrent avec empressement, heureux de cette circonstance fortuite qui leur permettait d'offrir leurs services à la gracieuse jeune fille.

Les devançant tous, Guy de la Vergne se présenta, le feutre à la main.

Puisqu'elle ne pouvait avoir auprès d'elle Gilbert de Lusignac, retenu par ses fonctions de veneur, il importait peu à Blanche que son cavalier fût tel gentilhomme ou tel autre. Mais lorsque relevant la tête, elle rencontra le regard brûlant du chevalier, ce regard qui depuis huit jours s'attachait obstinément sur elle en toutes rencontres, M^{lle} d'Aubeteyre eut un tressaillement.

Sans affectation, elle se tourna vers l'un des cavaliers groupés devant elle, et du geste lui indiqua qu'elle acceptait sa compagnie.

Guy de la Vergne ne s'était pas mépris sur la signification de cette scène muette ; c'était la seconde fois, d'ailleurs, que Blanche lui témoignait son dédain. Une flamme de colère passa dans ses yeux, un instant voilés par l'émotion ; la haine gonfla son cœur ; sa main se crispa sur le rebord de son feutre, et dans son cerveau enfiévré surgit une pensée d'implacable vengeance.

En cet instant, sur l'ordre de prince, Lusignac jeta au premier piqueur son bâton de vénerie, les sonneurs firent éclater la vibrante fanfare du lancer, et la cavalcade se mit en marche.

M^{me} de Condé semblait prendre grand plaisir à cette chevauchée. Elle riait aux propos de M. de Bouchavannes, de son rire sonore et juvénile, qui découvrait une rangée de petites dents blanches comme du lait et brillantes comme des perles.

Deux piqueurs envoyés par Lusignac pour détourner la bête, c'est-à-dire pour constater la présence du sanglier dans sa bauge, revinrent, sur ces entrefaites, annoncer que le fauve n'avait pas quitté son fort.

Alors Gilbert, qui marchait en tête, décrocha rapidement le mousqueton suspendu à l'arçon de sa selle et fit un signe aux piqueurs.

On sonna la vue, on découpla les chiens, qui bondirent avec fureur ; les chevaux prirent le galop. La chasse commençait.

Les sangliers – ils étaient deux : un vieux ragot de taille énorme et un marcassin d'un an environ – surpris au gîte détalèrent rapidement devant la meute.

Les chasseurs suivaient, passant comme un tourbillon à travers la forêt. On eût dit un ouragan.

Mieux monté que personne, Lusignac, courbé sur le col de *Phæbus*, son beau cheval bai, tenait la tête ; M^{me} de Condé venait immédiatement après lui, et seule, car il était arrivé à son cavalier un accident assez fréquent dans les chasses à courre : M. de Bouchavannes avait été frappé violemment à l'épaule par une branche basse dont il n'avait pas su se garer, et qui l'avait désarçonné d'autant plus facilement qu'il allait plus vite.

Quant à M. de Condé, il arrivait un des premiers, mais cependant à quelques pas en arrière de Lusignac et de la princesse. On avait perdu de vue les sangliers et l'on suivait à la voix.

Soudain, les aboiements des chiens semblèrent se rapprocher.

Au bout d'un instant, il n'y avait plus de doute possible : les fauves faisaient retour, sans doute afin de rompre les chiens. Et, en effet, quelques minutes s'étaient à peine écoulées que, surgissant du fourré en brisant les bruyères et les arbustes, le ragot apparut, ensanglanté, l'œil en feu, le muffle déchiré, serré de près par la meute. Le marcassin ne l'accompagnait plus, soit qu'il eût déjà succombé, soit qu'il fût parvenu à se dérober, soit enfin qu'il se fût lancé sur une autre piste pour donner le change aux chiens.

Le sanglier allait droit devant lui, coupant la route.

Derrière, bondissait la meute hurlante. Cette trombe vivante passa rapide comme l'éclair entre M^{me} de Condé et Lusignac, si bien que celui-ci n'eut pas le temps d'épauler son mousqueton.

Seul, M. le Prince fit feu et manqua la bête, qui, la route franchie, rentra sous bois.

Cependant, effrayée par la vue du fauve surgissant inopinément à ses pieds, par les furieux aboiements des dogues et peut-être aussi par le coup de feu, *Éole*, le cheval de la princesse, s'était cabré. Dressé sur ses jambes de derrière, il résistait en hennissant aux tiraillements du mors.

Lusignac vit le danger qui menaçait Charlotte de Montmorency et accourut.

Mais la jeune femme, irritée de la rébellion de sa monture, et voulant garder pour elle seule le mérite de l'avoir domptée, eut la malencontreuse idée de la cingler de sa cravache à plusieurs reprises.

L'effet de cette correction fut immédiat.

Éole retomba sur ses quatre fers et partit follement, emportant la princesse dans une course effrénée.

M^{me} de Condé se vit perdue et poussa un long cri d'effroi qui retentit au fond du cœur de Lusignac.

Enfonçant ses éperons dans les flancs de *Phæbus*, le comte s'élança sur les traces de la princesse. Mais si vite qu'il courût, le cheval emporté courait plus vite encore, et Lusignac désespérait de l'atteindre. Alors il rendit tout à fait la main et talonna de nouveau *Phæbus*, dont la robe fut sillonnée instantanément de raies sanglantes tracées par la molette des éperons.

Cet effrayant steeple-chase dura cinq ou six minutes : cinq ou six siècles ! Les deux chevaux dévoraient l'espace. Fort heureusement celui de la princesse suivait, par instinct, les sentiers tracés ; Charlotte dut son salut à cette circonstance, car si l'animal avait essayé d'entrer dans le taillis, il n'aurait pas fait trois pas que M^{me} de Condé eût été jetée contre un arbre ou violemment précipitée sur le sol par quelque branche, comme il venait d'arriver, quelques instants auparavant, au vicomte de Bouchavannes.

Cependant Lusignac avait réussi à ne point perdre de vue une seule minute la jeune femme, qui, affolée de terreur, se cramponnait désespérément à la crinière d'*Éole*.

Bientôt Gilbert crut remarquer que la distance qui le séparait de Charlotte diminuait sensiblement. Il enleva son cheval, et, en quelques bonds,

rejoignit M^{me} de Condé.

– Courage ! lui cria-t-il, ne lâchez pas prise !

Lorsqu'il passa près d'elle, sa main secoua énergiquement la bride d'*Éole*, et, par un puissant effort, il essaya d'arrêter l'animal dans sa fuite désordonnée. Le cheval de la princesse secoua la tête, hennit avec force et fit un brusque écart, tandis que *Phæbus*, lancé au galop, continuait sa course.

Alors, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, Lusignac, emporté par *Phæbus* et retenu par la monture de M^{me} de Condé, dont il avait saisi la bride, fut renversé sur sa selle, jeté rudement à bas de son cheval, et se trouva suspendu à la gourmette d'*Éole*, qui, exaspéré par ce surcroît de fardeau, se reprit à courir de plus belle.

Au lieu d'une existence en danger, il y en avait deux maintenant. Celle de Gilbert était de beaucoup la plus menacée.

Le comte, en effet, se soutenant d'une seule main, ne pouvait lâcher la bride sans risquer d'être tué sur le coup, tant était rapide la course d'*Éole*, qui malheureusement n'avait jamais mieux mérité son nom.

Gilbert était traîné sur le sol avec une vitesse vertigineuse, ballotté, déchiré, brisé. Ses vêtements, lacérés et souillés, en un instant se rougirent du sang qui coulait en abondance des blessures produites par les aspérités du chemin. Il essaya de se redresser, de saisir le harnachement de sa main restée libre ; mais au moment où il faisait ce suprême effort, son bras gauche, heurté violemment contre une souche, se cassa net.

Cette fois, c'était bien fini ; à moins d'un miracle, Lusignac était perdu, et probablement M^{me} de Condé avec lui, car le cheval, rendu furieux et marchant en droite ligne, sans rien voir, se dirigeait vers une vieille croix de fer élevée au centre d'un carrefour, contre laquelle il allait inévitablement s'abattre, en broyant Gilbert sur les marches de pierre. Malgré son indicible terreur, la princesse eut le sentiment du danger imminent. Défaillante, elle ferma les yeux en poussant un cri. Ses doigts lâchaient déjà la crinière du cheval ; elle allait tomber, quand tout à coup elle eut, comme dans un songe, la vague perception d'un grand bruit éclatant à ses oreilles. *Éole* s'arrêta brusquement, vacilla sur ses jambes et s'abattit ainsi qu'une masse.

Charlotte de Condé se trouva debout et sauve, au moment où elle pensait mourir. Mais l'émotion avait été trop vive : elle perdit connaissance.

Cet évanouissement fut d'ailleurs de courte durée. Au bout de quelques minutes la jeune femme rouvrait les yeux. A ce moment, et comme elle reprenait à peine l'usage de ses sens, il lui sembla apercevoir un homme qui précipitamment se jetait dans les taillis du bord de la route.

Elle crut à une hallucination, conséquence assez naturelle de l'état où elle se trouvait. Mais quelques secondes s'étaient à peine écoulées que le galop d'un cheval s'éloignant du carrefour retentit tout près de là et lui prouva qu'elle ne s'était pas trompée.

Un homme était venu dans cet endroit, un homme qui s'enfuyait.

– Sans doute ce généreux cavalier qui s'est dévoué pour me sauver, pensa M^{me} de Condé. Mais pourquoi semble-t-il se cacher ? Pourquoi se dérobe-t-il à mes remerciements ?

Elle jeta les yeux autour d'elle et pâlit.

Couché par terre et la tête appuyée sur les marches de la vieille croix de fer, Gilbert était étendu à quelques pas du cheval mort, qui gisait dans une mare de sang.

– M. de Lusignac ! c'était lui ! exclama Charlotte de Condé, reconnaissant seulement alors le gentilhomme qui s'était élancé à sa poursuite.

Elle se pencha vers le jeune comte avec un empressement singulier, que ni l'état de Gilbert ni même la cause de ses blessures ne suffisaient à expliquer complètement.

Lusignac ne donnait aucun signe de vie. Des gouttelettes de sang vermeil, suintant à travers un bandeau qui couvrait son front, ruisselaient sur son visage blémi. Son bras gauche brisé pendait inerte le long de son corps ; ses vêtements étaient littéralement en lambeaux, et de sa gaine en cuir cordouan la lame rompue de son couteau de chasse sortait en deux endroits.

– Comme il est pâle ! murmura la princesse en joignant les mains. Serait-il mort. mort pour moi ?

Pour n'avoir point deviné depuis longtemps déjà l'ardent amour de Gilbert, il aurait fallu que Charlotte de Condé n'eût pas été femme.

Anxieuse, elle s'assit sur les marches de la croix, souleva la tête de Lusignac et l'appuya sur ses genoux. Puis elle posa sa main sur la poitrine du jeune homme et reconnut que le cœur y battait faiblement.

Alors elle remarqua le bandeau auquel jusque-là elle n'avait point fait grande attention, et qui ceignait la tête du blessé ; elle observa aussi que le jeune homme était couché à une certaine distance du cheval mort, que déjà la blessure de son front avait été lavée, et qu'enfin une main prévoyante avait dénoué quelques-unes des aiguillettes de son pourpoint, afin de faciliter sa respiration.

Il n'était pas vraisemblable que le jeune homme eût pu prendre lui-même ces différents soins. Qui donc les lui avait donnés ?

Évidemment, ce devait être le personnage mystérieux qui s'était enfui au moment où Charlotte avait repris connaissance.

Un grand silence régnait dans cette partie du bois ; on n'y entendait ni les clameurs de la chasse, ni les sonneries des cors, ni les aboiements des chiens.

M^{me} de Condé, le cœur serré par l'angoisse, soutenait la tête de Lusignac et contemplait avec inquiétude ce beau visage, où la vie semblait éteinte.

– Il faut pourtant que j'essaie de le sauver, à mon tour, pensa-t-elle.

Et doucement, avec mille précautions, elle enleva l'appareil qui cachait la blessure du front, dont elle voulait connaître la gravité. Elle remarqua alors, non sans une certaine surprise, que le bandeau appliqué sur la plaie par une main inconnue n'était autre chose qu'une de ces petites dragonnes de soie à franges d'or dont on ornait, à cette époque, la poignée des épées de parade.

Cette dragonne, M^{me} de Condé la reconnut aussitôt : c'était celle qu'elle-même avait remise, le jour de son mariage, à Lusignac vainqueur dans le tournoi du Louvre.

Il serait bien difficile de dire tout ce qui se passa dans le cœur de la jeune femme en retrouvant tout à coup, sanglante et souillée, l'écharpe élégamment brodée par elle et conquise par Gilbert.

Peut-être revit-elle le regard profond et passionné que le jeune homme lui avait jeté en la recevant de sa main quelques mois auparavant. Une larme mouilla sa paupière et tomba sur la main du comte, qu'elle tenait dans la sienne.

Cependant Gilbert ne donnait toujours aucun signe de vie.

L'anxiété de la princesse augmentait à mesure que le temps s'écoulait. Faute de soins, le blessé allait mourir, mourir à cause d'elle.

Elle cherchait vainement ce qu'elle pourrait faire pour le secourir ; vainement elle tourmentait son esprit, appelait à son aide sa mémoire fugitive ; elle ne trouvait rien. L'idée lui vint de crier ; mais sa voix s'éteignait sans écho dans le bois sourd. Son trouble devenait de l'égarement. Pour qu'on accourût au secours du mourant qu'elle tenait entre ses bras, certes, en ce moment, elle eût donné beaucoup.

En promenant ses regards autour d'elle, soudain elle aperçut, posée sur une des marches de la croix de fer, une gourde grossière, du genre de celles que les reîtres portaient accrochées à l'arçon de leur selle.

Sans s'inquiéter de savoir comment la fiole était venue là, elle s'en empara, la déboucha et put constater qu'elle contenait encore une petite quantité de liquide. Puis, sans hésiter, Charlotte approcha la gourde de ses lèvres et goûta le breuvage qu'elle contenait : c'était de l'hypocras, boisson épicée, alors fort estimée dans les cabarets et les corps de garde.

M^{me} de Condé essaya de faire couler quelques gouttes de la liqueur entre les dents serrées du blessé.

Après plusieurs tentatives infructueuses, elle y réussit ; et, quelques instants plus tard, soit par l'effet de la boisson généreuse, soit par un retour de vie, Lusignac soupira péniblement. En même temps, son cœur commençait à battre moins lentement.

Bientôt il ouvrit les yeux, et, du fond de l'âme, la princesse remercia Dieu avec une ardeur que jamais peut-être elle n'avait mise dans ses prières.

– Ne parlez pas, dit-elle avec de douces inflexions dans la voix, cela vous fatiguerait. Il est impossible qu'il ne survienne pas quelque voyageur, qui ira quérir du secours. Jusque-là, je ne vous quitterai pas.

Au son de cette voix, Lusignac avait tourné les yeux vers la princesse ; il la regardait avec une étrange fixité, et sur ses traits altérés par la-souffrance se peignait une joie immense en même temps qu'une fervente adoration.

Ses lèvres s'agitaient sans laisser échapper aucun son ; enfin, il fit un effort et murmura faiblement :

– Vous ici !... vous... madame... près de moi !

– Je vous en prie, ne prononcez pas un seul mot, dit la princesse.

– Vous êtes bonne... oh ! oui, bien bonne. Si je dois mourir... je mourrai content... je vous ai vue !

Sa voix était sourde, à peine distincte et comme lointaine.

Le souffle manquait à sa poitrine oppressée.

Il balbutiait avec peine, en s'arrêtant à chaque mot.

– Qu'il me serait doux de mourir ainsi... votre main dans la mienne.

– Taisez-vous ! je vous l'ordonne.

– Non ! non... laissez-moi vous le dire... puisque je vais mourir... Il y a si longtemps que... je vous aime !...

– Monsieur de Lusignac !

– Pardonnez-moi... Voyez-vous... je sens que la vie me quitte... Mes paroles ne peuvent vous offenser... Je ne suis pas le roi... mais je vous adore... Maintenant, je ne souffre plus... puisque vous êtes là... mais jusqu'à cette heure, j'ai bien souffert !... Heureusement, je meurs.

– Non ! non ! vous ne mourrez pas, vous ne pouvez mourir ! s'exclama M^{me} de Condé, profondément émue ; vous vivrez !

– Vivre... pourquoi vivre ?

– Vivre pour m'aimer ! Vivez, je le veux !

Le visage de Lusignac s'illumina d'une irradiation de ravissement céleste ; puis ses yeux se fermèrent, sa main se contracta dans celle de la princesse, il poussa un soupir et s'évanouit de nouveau.

La princesse eut peur ; il lui sembla que la main de Gilbert se glaçait ; elle crut que le blessé avait rendu le dernier soupir.

Épouvantée, elle se leva brusquement.

L'idée de rester seule auprès d'un mort au milieu de ce bois silencieux et morne, cette idée l'affolait.

D'un mouvement instinctif, elle s'éloigna de Lusignac presque inanimé ; puis elle revint vers lui, obéissant à cette voix secrète de la conscience qui lui défendait d'abandonner ainsi celui dont le dévouement pour elle était allé jusqu'au sacrifice de la vie.

Mais bientôt la terreur l'envahit de nouveau et la domina ; elle se mit à courir éperdûment autour du carrefour, en appelant de toute la force de ses poumons. Ses cris s'éteignirent sans qu'aucune voix lui répondît.

Alors, épuisée, désespérée, elle tomba sur les marches de la croix de fer et se prit à pleurer.

Tout à coup, il lui sembla entendre au loin le hennissement d'un cheval. Elle se leva, haletante, et poussa un long cri d'appel.

Cette fois, un autre cri fit écho au sien.

Charlotte s'élança dans la direction de la voix, et, sur la route de Paris à Compiègne, elle aperçut au loin, marchant à petits pas, une litière portée par des mules, escortée par deux cavaliers qu'un troisième précédait à une assez longue distance.

Ce dernier avait entendu le cri de la princesse et arrivait sur elle au grand trot ; bientôt il la rejoignait.

C'était un grand vieillard, aux traits rigides, à l'œil froid, profond, observateur. Il était entièrement vêtu de noir de la tête aux pieds ; son costume sévère affectait une coupe vieille, s'harmonisant, du reste, avec la grande fraise godronnée, du temps de Henri III, qui entourait son cou.

Il portait toute sa barbe, blanche comme la neige ; ses cheveux étaient rasés à la mode puritaine.

– Vous avez appelé, madame, dit-il d'une voix grave en saluant la princesse ; puis-je vous être utile de quelque façon ?

– Monsieur, répondit Charlotte avec une volubilité fiévreuse, un gentilhomme est là qui se meurt, pour m'avoir voulu sauver. Je vous en conjure, portez-lui secours !

Le vieillard descendit de cheval, attacha la bride à un arbre et, conduit par la jeune femme, se dirigea vers la croix.

– Que s'est-il donc passé ? demanda-t-il en apercevant un homme étendu près d'un cheval mort.

– Je chassais, il y a une heure ; la vue d'un sanglier forcé par les chiens a effrayé mon cheval, qui s'est emporté. Ce malheureux gentilhomme a vainement essayé de l'arrêter ; jeté hors des étrières et traîné sur le sol, il allait succomber, lorsque ma monture s'est heureusement abattue, comme par miracle. Oh ! monsieur, au nom du ciel, sauvez M. de Lusignac !

– Lusignac ! s'écria le vieillard avec un éclat singulier dans la voix, et en précipitant immédiatement ses pas, quoi ! ce gentilhomme. c'est ?...

Il était arrivé près du blessé et s'était agenouillé pour l'examiner de plus près.

– Oui, murmura-t-il, c'est Gilbert, c'est bien lui.

– Vous connaissez M. de Lusignac, demanda la princesse étonnée.

Le vieillard fit un signe affirmatif tout en continuant son examen.

– Ce gentilhomme n'est point en danger de mort, n'est-ce pas ? continua Charlotte en joignant les mains, comme pour demander à Dieu, dans une fervente prière, la vie du jeune homme.

– L'état de M. de Lusignac est grave, dit l'inconnu, mais le Seigneur fait des prodiges quand il lui plaît, et j'ai guéri des blessés dont les jours étaient plus menacés encore.

– Vous êtes médecin ?

– Je me nomme David Arnaud, madame, dit le vieillard avec simplicité.

– Maître Arnaud ! s'écria la princesse, qui connaissait de réputation l'élève d'Ambroise Paré, l'ami d'André Libavius, ah ! c'est Dieu qui vous envoie ! Vous le sauverez, n'est-il pas vrai ? vous le sauverez, monsieur, et ma reconnaissance.

– Je n'ai que faire de votre reconnaissance, madame, interrompit rudement David Arnaud. Il n'en peut exister entre nous, car, si je ne me trompe, on vous nomme la princesse de Condé. Or, vous êtes papiste, et, puisque mon nom ne vous est pas tout à fait inconnu, vous ne devez pas ignorer que je suis de la Religion, moi. Au surplus, si je sauve le blessé, vous ne me devrez rien, pas même de la gratitude : j'ai vu naître M. de Lusignac, et nul autre médecin que moi ne lui a jamais donné ses soins. Mais voyez donc, je vous prie, ajouta-t-il, si la litière que j'accompagne n'arrive pas. J'ai hâte de faire transporter M. de Lusignac au plus prochain village.

M^{me} de Condé courut jeter un regard sur la route de Compiègne : la litière avançait lentement ; elle était encore à quelque distance. Charlotte arracha l'écharpe blanche qui lui ceignait la taille et la fit flotter en l'air.

Les deux cavaliers qui escortaient la litière aperçurent ce signal et pressèrent le pas.

David Arnaud – ce médecin dont Jehdaël, on ne l'a peut-être pas oublié, avait dit à Lusignac, qu'il était le seul dont lui, Gilbert, dût accepter les

services – David Arnaud avait examiné les unes après les autres toutes les blessures du jeune homme.

– Deux d’entre elles seulement sont graves, se disait-il ; la fracture du bras et la blessure au front, qui a dû produire un dangereux ébranlement cérébral. Nous aurons, je le crains, de la fièvre et peut-être du délire. Sans doute la tête aura porté sur l’angle de cette marche de pierre au moment où le cheval s’est abattu. Mais, au fait, pourquoi s’est-il abattu ?

Il jeta un coup d’œil sur le cadavre d’*Eole* ; et sans doute quelque circonstance particulière attira son attention, car il se pencha pour regarder de plus près.

– Voilà qui est singulier ! murmura-t-il.

Puis il poursuivit à haute voix, en s’adressant à la princesse :

– Ce cheval ne s’est pas tué ; il a été tué. Par qui ?

– Je ne sais ce que voulez dire, répondit Charlotte avec surprise.

– Vous n’avez pas entendu un coup de feu au moment où votre monture s’est abattue ?

– Non. Si, pourtant ; oui, je me rappelle : alors que je fermais les yeux, croyant mourir, il m’a semblé entendre un grand bruit, quelque chose comme une détonation.

– C’en était une, regardez plutôt.

Et David Arnaud montra à la princesse, juste à l’endroit où la tête d’*Éole* était marquée d’une étoile blanche, un trou noir et rond d’où s’étaient échappés des flots de sang.

– Ce cheval a été foudroyé par une balle, continua le médecin comme se parlant à lui-même. Celui qui a fait ce beau coup de feu est un adroit tireur, car si le projectile est venu frapper l’animal juste au milieu du front, ce n’est certes point par hasard, La touffe blanche a servi de point de mire, il est vrai ; mais pour y avoir logé une balle tandis que ce cheval courait au grand galop, il a fallu une sûreté de coup d’œil, une fermeté de main étonnantes. Oui, je le répète, l’homme qui a fait cela est un tireur d’une merveilleuse adresse. N’avez-vous vu personne, madame ?

– Personne, répondit M^{me} de Condé, qui recueillait avidement les paroles du médecin. Pourtant, lorsque j’ai rouvert les yeux en sortant de

l'évanouissement où l'émotion m'avait jetée, j'ai cru apercevoir une ombre qui s'enfuyait de ce côté.

Elle désignait le taillis qui bordait le côté gauche du chemin.

David Arnaud, écartant les branches et pénétrant dans le fourré, se trouva dans une petite clairière dont la terre paraissait avoir été longtemps labourée par les sabots impatients de deux chevaux.

Revenant alors près de Gilbert :

– Il n'y a pas à en douter, dit-il en s'occupant de réduire la fracture du bras ; un homme était caché là, un homme qui, très probablement, vous a sauvé la vie, madame, et qui sans aucun doute l'a sauvée à M. de Lusignac.

– Oui, fit la princesse ; et ce même homme, pendant que j'étais sans connaissance, a pansé la blessure de M. de Lusignac avec cette petite écharpe de soie qu'il a dû trouver sur le blessé lui-même.

– Ah ! vous ne m'aviez pas dit cela, interrompit maître David Arnaud. Ainsi, en reprenant vos sens, vous avez trouvé un appareil sur la blessure de M. de Lusignac ?

– Ce n'est pas tout : à côté de ce gentilhomme, si brave et si dévoué, poursuivit Mme de Condé avec un léger tremblement dans la voix, on avait déposé cette gourde, où j'ai trouvé quelques gouttes d'hypocras qui, une première fois, ont fait revenir à lui M. de Lusignac.

– Voilà qui est bien étrange, fit David Arnaud. Pourquoi cet homme, qui est certainement un ami, qui venait de vous rendre et de rendre au comte de tels services, s'est-il enfui ? Cela ne s'explique pas : il y a là. une énigme dont la clef me semble difficile à trouver.

Tandis qu'il écoutait M^{me} de Condé, le médecin avait assujéti le long du bras fracturé de Gilbert trois petites branches, en manière d'attelles provisoires. Il prit alors dans l'aumônière suspendue à sa ceinture un petit flacon rempli d'un liquide rouge et le fit respirer au comte.

– Cette syncope prolongée est effrayante ! dit Charlotte ; ne pouvez-vous y mettre fin, monsieur ?

– Il vaut mieux que M. de Lusignac reste dans cet état quelques instants encore. Vous veillerez sur lui, tandis que je vais aller, moi, au-devant de la litière pour avertir la personne qui l'occupe et lui demander la permission d'y placer M. de Lusignac jusqu'à la plus voisine habitation.

David Arnaud se releva et s'éloigna dans la direction de la route de Compiègne.

La litière n'était plus qu'à quelques pas du carrefour.

A la portière apparaissait le visage d'une femme de quarante-cinq ans environ, fort belle encore, blonde et grande, qui manifesta un certain étonnement lorsqu'elle vit maître David Arnaud s'avancer vers elle à pied.

– Que se passe-t-il donc, Arnaud ? demanda-t-elle aussitôt que celui-ci l'eut rejointe. Pourquoi avez-vous disparu tout à coup ?

– Madame, dit le vieillard avec un embarras visible, un gentilhomme vient d'être victime d'un accident de chasse à deux pas d'ici. Il est indispensable de le transporter immédiatement au village le plus rapproché, et je viens vous prier.

– De lui donner place dans ma litière, sans doute ? s'écria la dame ; n'est-ce que cela ? Mais non, il y a autre chose : vous balbutiez, vous hésitez, vous, Arnaud, que j'ai toujours vu si ferme et si résolu. En vérité, vous me feriez croire à quelque grand malheur... Parlez donc !

– Madame, dit le médecin, armez-vous de tout votre courage. Ce gentilhomme qui est là blessé. oh ! sa vie n'est pas en danger, je vous le jure.

– Mais le nom de ce gentilhomme ? Dites ! mais dites donc ! Ne voyez-vous pas, docteur, que vos réticences me font mourir d'inquiétude ?

– Eh bien ! madame, sachez donc que M. de Lusignac...

– Gilbert ! s'écria la dame avec un indicible accent de tendresse et de douleur, Gilbert ! mon. Elle s'interrompit brusquement. Arnaud lui avait saisi la main et la serrait à la briser.

– Prenez garde ! lui dit-il ; on peut vous entendre. J'avais raison de craindre que la douleur ne vous trahît. C'est pourquoi j'ai voulu vous prévenir. Remettez-vous, madame, et croyez-en ma parole : M. de Lusignac est blessé grièvement, mais non mortellement ; et si vous avez confiance en moi...

– En vous, Arnaud, qui l'avez reçu à sa naissance. oui, j'ai pleine confiance en vous !

– Eh bien ! je vous promets de le sauver, je vous le jure devant Dieu. Mais, j'y songe : M^{me} la princesse de Condé vous a peut-être déjà vue ?

– Souvent. Pourquoi cette question ?

– Couvrez-vous le visage de votre masque, alors, afin qu'elle ne vous reconnaisse pas, car elle est là, veillant près de Gilbert. Et puis, ajouta le médecin, il ne faut pas que l'on surprenne vos larmes.

La dame, suivant le conseil qui lui était donné, cacha sa figure sous un loup de velours noir, qu'elle portait, comme toutes les grandes dames de l'époque, attaché à sa ceinture.

La litière se remit en marche, escortée par les deux laquais, qui pendant cette conversation s'étaient tenus respectueusement à distance.

Charlotte de Condé, assise aux pieds de la croix de fer et soutenant la tête de Lusignac toujours évanoui, leva les yeux au moment où la calvacade déboucha dans le carrefour.

Sortant précipitamment, de sa litière, la dame masquée courut s'agenouiller auprès de Lusignac, dont elle interrogea le visage pâle avec anxiété.

– Madame, dit Arnaud, en s'adressant à Charlotte, madame consent volontiers à recevoir dans sa litière monsieur de Lusignac et à le transporter jusqu'à Pontarmé, qui est, je crois, le hameau le plus voisin.

– Oh ! madame, s'écria la princesse, du fond du cœur je vous remercie, car. c'est en voulant me sauver que M. de Lusignac a risqué sa vie. Apprenez-moi, je vous prie, à qui je suis redevable d'un tel service.

L'inconnue, toujours penchée sur le blessé, gardait le silence ; peut-être n'avait-elle même pas entendu, car elle semblait absorbée dans sa contemplation douloureuse.

M^{me} de Condé allait peut-être renouveler sa question, mais David Arnaud la prévint.

– Ce laquais, madame, dit-il à la jeune femme, va' vous conduire directement à Chantilly. Permettez-moi de vous offrir mon cheval. Je ne quitte pas M. de Lusignac, et s'il est possible, je l'amènerai ce soir au château. Veuillez donner des ordres pour que tout y soit préparé lorsque notre pauvre blessé arrivera.

– Soyez tranquille, monsieur, dit la princesse, qui considérait longuement la dame masquée, étonnée de son silence.

Les deux laquais soulevèrent Lusignac inanimé et le transportèrent doucement dans la spacieuse litière, où l'inconnue prit place en face de lui, ainsi que maître David Arnaud.

On se mit en marche : M^{me} de Condé s'éloignant, guidée par l'un des valets, dans la direction de Chantilly ; la litière suivant la route de Compiègne.

L'inconnue avait pris dans ses mains la main de Lusignac, tout à l'heure glacée, maintenant brûlante de fièvre.

– Il faut le tirer du sommeil où je l'ai dû plonger, dit le médecin avec quelque humeur, car il est impossible de laisser plus longtemps le blessé dans l'état où il se trouve.

En disant ces mots, maître David Arnaud avait pris dans sa trousse un petit flacon d'argent, et du liquide incolore dont ce flacon était rempli, il laissait couler quelques gouttes entre les lèvres pâlies de Gilbert.

L'effet ne se fit pas attendre. Au bout de quelques secondes, le blessé entr'ouvrait les yeux.

Inclinée vers lui, l'inconnue suivait anxieusement les progrès de ce retour à la vie.

– David ! prononça faiblement Lusignac en apercevant le médecin.

Puis, son regard se portant sur la dame masquée, il parut faire un effort de mémoire pour retrouver au fond de sa pensée obscurcie un lointain souvenir.

Soudain un éclair d'intelligence illumina son visage.

– Ma mère ! murmura-t-il sourdement, en re connaissant sous son masque la femme du Pré aux-Clercs.

– Oui, ta mère ! dit la dame masquée, en proie à une indicible émotion ; ta mère, à qui Dieu par donne, puisqu'il la conduit vers toi, mon fils bien aimé, pour te conserver la vie qu'elle t'a donnée !

DEUX RIVALES

Lusignac, revenu de son évanouissement, mais affaibli par la perte de son sang et assoupi par une potion calmante que lui avait administrée maître David Arnaud, reposait sur son lit, au château de Chantilly, où il avait été ramené à la nuit tombante.

Le médecin s'était retiré, emmenant avec lui Gaspard, qui devait rapporter des médicaments pour la nuit.

Blanche était restée seule auprès du blessé, dont elle suivait d'un œil inquiet la respiration haletante.

Elle avait d'abord pris un siège, qu'elle avait placé près du chevet de Lusignac. Mais, se trouvant trop loin ainsi, et gênée par les grands rideaux qui enveloppaient le lit, elle s'était agenouillée sur un coussin et contemplait le pâle visage de Gilbert, plus blanc que l'oreiller sur lequel il s'appuyait.

M^{lle} d'Aubeteyre n'était plus la jeune fille souriante que nous avons vue au commencement de ce récit, et dont la grâce, presque enfantine encore, s'épanouissait sur le seuil de ce monde inconnu où elle pénétrait pour la première fois. Déjà une ombre précoce avait assombri cette aurore.

Elle ne savait pas bien, en arrivant à Paris, de quel sentiment profond elle aimait son compagnon d'enfance. Mais, dès les premières semaines du séjour à Chantilly, avec cette clairvoyance que donne l'amour, même inconscient, Blanche avait découvert sans peine que Lusignac était passionnément épris de M^{me} de Condé.

C'est par la jalousie qui la mordait au cœur que la jeune fille avait pu mesurer toute l'étendue de sa tendresse pour Gilbert.

Alors elle était devenue plus réservée, à la fois par humiliation de se voir préférer une rivale, et par l'effet du sentiment de pudeur naissant en elle à la découverte que son affection n'était pas aussi exclusivement fraternelle qu'elle l'avait cru jusque-là, dans l'innocence de son cœur.

Mais quand elle avait vu rapporter au château le jeune homme évanoui et sanglant, alors elle avait oublié la réserve qu'elle s'était imposée, et, sans

s'inquiéter de ce qu'on pourrait dire, sans y songer même, elle avait couru prendre place au chevet du blessé.

Il souffrait, il était en danger ; qui donc pouvait le consoler, le soigner mieux que celle qui l'aimait plus que tout au monde ?

Elle avait oublié même sa jalousie et sa rivale, et dans une prière muette, ardente comme son amour, chaste comme sa pensée, elle demandait à Dieu de sauver Gilbert, quand un léger bruit vint interrompre sa supplication. Elle tourna la tête, et, presque aussitôt se trouva debout, retenant avec peine un cri d'étonnement.

Dans l'encadrement de la porte, immobile de surprise, se tenait M^{me} de Condé.

A l'attitude de Blanche, qui, par un geste instinctif, avait étendu le bras devant le lit du blessé comme pour en interdire l'approche, au regard inflexible et fier que cette jeune fille, habituellement si respectueuse, fixait sur elle, la princesse devina ce qu'elle avait ignoré jusqu'alors. Elle eut un sourire à la fois hautain et méchant, et d'un ton qui voulait être blessant :

– Vous ici, mademoiselle, à cette heure de nuit ! C'est étrange !

M^{lle} d'Aubeteyre se redressa de toute la hauteur de son amour menacé, de son honneur soupçonné.

– Je ne sais, dit-elle avec une inexprimable fierté, si quelqu'un trouverait étrange que M^{lle} d'Aubeteyre vînt donner des soins à son frère d'adoption, et je ne veux pas savoir ce qu'on pourrait penser en voyant à pareille heure Mme la princesse de Condé venir chez M. le comte de Lusignac.

A cette ferme riposte, Charlotte se mordit les lèvres.

– L'honneur d'une femme de la maison de France est placé trop haut, dit-elle, pour que le soupçon puisse l'atteindre,

– Et la réputation d'une humble fille comme moi est trop peu de chose pour que la calomnie puisse s'en occuper.

– Mais, reprit M^{me} de Condé, abandonnant un terrain qui, décidément, paraissait désavantageux pour elle, êtes-vous donc certaine que M. de Lusignac fût heureux de vous voir à cette place ? Vous a-t-il fait demander d'y venir ?

– Depuis qu'il a été rapporté au château, M. de Lusignac n'a pas recouvré l'usage de la parole, répondit Blanche. Il n'a donc pu exprimer aucun désir.

Mais s'il pouvait parler...

A cet instant, un vague murmure se fit entendre sous les épaisses tapisseries, et M^{lle} d'Aubeteyre s'interrompit tout à coup.

La princesse, qui s'était rapprochée, se pencha, ainsi que la jeune fille, sur la couche du blessé.

Gilbert avait les yeux ouverts et fixes. La flamme du délire les illuminait d'un feu sombre, ses lèvres balbutiaient des mots sans suite :

– Sauvez-la ! ce cheval l'emporte. princesse. presque reine... Oh ! Dieu... je vous aime... Charlotte !

A ce dernier mot, M^{me} de Condé se releva, l'éclair du triomphe dans le regard, tandis que Blanche, chancelante, portait la main à son cœur.

– Ah ! vous aviez raison, madame, ce n'est pas moi que M. de Lusignac appelle à son chevet, dit-elle avec amertume.

Et d'un pas mal assuré, elle sortit de cette chambre, emportant une blessure plus douloureuse cent fois que celle qu'elle était venue panser.

M^{me} de Condé s'agenouilla sur le coussin où tout à l'heure priait M^{lle} d'Aubeteyre.

Vaguement, elle avait conscience de la gravité de la démarche à laquelle elle s'était laissé entraîner.

Que venait-elle faire dans cette chambre, la nuit, elle, femme du premier prince du sang, près du lit où gisait ce jeune homme qui l'aimait, qui le lui avait dit, qui même le lui avait prouvé au prix de son sang ?

Sans qu'elle fît le moindre effort et presque malgré elle, sa mémoire fidèle lui retraçait mille détails auxquels elle n'avait pas pris garde ; l'émotion de M. de Lusignac chaque fois qu'elle lui avait adressé la parole et surtout le jour où il avait reçu de sa main, au Louvre, l'écharpe blanche, prix du tournoi ; ces regards de flamme – qu'il attachait sur elle à la dérobée, son empressement à la servir, enfin les précautions qu'il prenait pour garder le château de façon à déjouer toutes les tentatives du roi.

On était, nous l'avons dit, au mois d'août ; la journée avait été torride : l'atmosphère, ce soir-là, était étouffante.

Charlotte de Condé ressentait un trouble étrange : son cœur battait violemment dans sa poitrine – pour la première fois.

L'étrangeté de sa présence en un tel lieu contribuait encore à exalter son esprit et l'enhardissait.

Elle se leva et se pencha sur le blessé.

Le souffle de la jeune femme caressait le visage de Gilbert.

– Je vous aime. Charlotte. répéta le malade dans son délire.

Charlotte s'inclina plus encore vers le jeune homme, et saisissant dans les siennes la main brûlante de Lusignac :

– Gilbert, murmura-t-elle, Gilbert, moi aussi je vous aime !

A cette pression, au son de cette voix, quelque chose comme une commotion électrique fit tressaillir le malade. Sa tête se souleva légèrement, ses yeux perdirent peu à peu leur fixité effrayante et s'abaissèrent sur le visage de Charlotte. Enfin, la lumière sembla se faire dans son cerveau ; un soupir de bonheur s'échappa de sa poitrine oppressée :

– Mon Dieu ! dit-il d'une voix faible comme un souffle, en fermant les yeux, , est-ce de joie que maintenant je vais mourir ?

Rejoignons M^{lle} d'Aubeteyre, que nous venons de voir sortir de l'appartement de Lusignac, où elle abondonnait le terrain à sa rivale triomphante.

Blanche, en sa qualité de première demoiselle d'honneur, avait le privilège d'un appartement réservé qu'elle habitait seule.

Les autres femmes de M^{me} la Princesse étaient logées en commun et placées sous la surveillance de la vénérable douairière de Préville, colonel très mal obéi, il faut le dire, de son régiment enjuponné.

Comment M^{lle} d'Aubeteyre parvint-elle, en sortant de la chambre de Lusignac, à son logis situé dans l'aile opposée du château ? C'est ce qu'elle n'aurait su dire. Elle éprouvait au cœur un froid mortel, tandis que les artères de ses tempes battaient avec violence et qu'une sorte de brouillard obscurcissait sa vue.

Le long des grands corridors qu'il lui fallait parcourir, elle marchait sans voir, les yeux fixes et secs.

Elle trébuchait et parfois heurtait les murailles. Un petit page – un enfant de douze ans – qui la vit passer, ne la reconnut pas et prit la fuite, épouvanté

par ce visage si pâle qu'il crut voir un fantôme.

Guidée par un inexplicable instinct, Blanche, toujours inconsciente, arriva sur le seuil de sa chambre, poussa la porte et entra.

Un homme était dans la chambre, qui souleva une tapisserie derrière laquelle il était caché.

La vue de cet inconnu tira M^{lle} d'Aubeteyre de l'espèce de sommeil magnétique où elle semblait plongée. Elle eut peur et fit un pas en arrière.

– N'ayez aucune crainte, mademoiselle, dit rapidement l'inconnu, quelque étonnement que vous puissiez éprouver à me voir ici, et daignez m'écouter, je vous en conjure.

Il y avait dans l'accent avec lequel ces paroles furent prononcées un mélange si extraordinaire d'autorité et de respect que Blanche en fut frappée.

– Parlez, monsieur, dit-elle avec un reste de défiance ; mais d'abord, dites-moi qui vous êtes et comment vous avez pénétré jusqu'ici.

– Je suis entré par là, répondit-il, en montrant la fenêtre ouverte.

Blanche fit un mouvement pour faire vibrer un timbre et appeler ses gens.

– Il est inutile de frapper sur ce timbre, mademoiselle, dit le mystérieux personnage, le marteau en est brisé. Vous pouvez vous en assurer. D'ailleurs, si on venait, il me serait impossible de vous rendre le service pour lequel je suis ici.

– Un service !

– Plus grand que vous ne pouvez le supposer. Ecoutez, les instants sont courts. Vous auriez confiance, n'est-ce pas ? en quelqu'un qui vous parlerait au nom de M. le comte de Lusignac ?

– Oui, certes, répondit Blanche, qui ne put réprimer un tressaillement.

– Eh bien, mademoiselle, au nom de M. de Lusignac, à qui je suis dévoué comme un chien l'est à son maître, ne restez pas dans cette chambre et passez la nuit dans l'appartement commun des demoiselles d'honneur.

– Qu'ai-je donc à craindre ? demanda Blanche.

– Qu'un ennemi ne s'introduise chez vous comme s'y est introduit un ami, et même plus facilement.

Disant cela, l'inconnu se dirigea vers la porte et fit voir à M^{lle} d'Aubeteyre que la serrure intérieure avait été dévissée presque

complètement, en sorte qu'il suffisait d'un léger choc pour la faire tomber.

Blanche laissa échapper une exclamation de surprise.

– Vous savez qui a fait cela ? interrogea-t-elle,

– C'est le même homme qui a brisé le marteau de ce timbre ; mais je ne puis vous dire ni son nom ni le mien.

– Pourquoi ?

– Parce que je me suis fait le complice de cet homme. C'était le seul moyen que j'eusse de vous défendre et de défendre efficacement M. de Lusignac contre les machinations de ce misérable. Cherchez, du reste, dans votre mémoire, et peut-être trouverez-vous, sans que je vous le dise, le nom du lâche qui avait préparé cet infâme guet-apens.

– Mais qui me répond de votre sincérité ? demanda M^{lle} d'Aubeteyre.

– A supposer que je sois venu vous tendre un piège, quel intérêt pourrais-je avoir à vous faire quitter cette chambre isolée, où vous êtes sans défense, pour vous envoyer au milieu de vos compagnes ?

– C'est juste, dit Blanche. Je vous demande pardon de mes soupçons et je vais suivre votre conseil, en conservant le regret de ne pas savoir le nom de la personne qui me rend ce bon office.

– Mon nom, fit l'inconnu avec un geste d'insouciance, n'est pas de ceux qu'on soit fier de connaître. Peut-être un jour, d'ailleurs, le saurez-vous, mademoiselle. En attendant, vous pouvez payer d'un seul mot le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre. Répondez seulement à cette question : dans quel état se trouve M. de Lusignac ?

– M. de Lusignac est grièvement blessé, répondit la jeune fille, dont la voix tremblait en prononçant ce nom ; mais grâce à Dieu sa vie n'est pas en danger.

– Merci ! mademoiselle ; vous ne me devez plus rien ! Partez, maintenant, car le temps presse. Si vous demeuriez ici quelques minutes encore, il me faudrait vous défendre l'épée à la main.

Lorsque le bruit des pas de M^{lle} d'Aubeteyre se fut éteint dans les profondeurs des grands corridors, Claude Tirechappe – le lecteur l'a reconnu – éteignit d'un revers de son feutre le flambeau de cire qui brûlait sur une console ; puis relevant les plis de son manteau, il tira les battants de la fenêtre derrière lui, enjamba la balustrade et, se suspendant à

l'entablement du balcon de toute la longueur de ses bras, il se laissa tomber sur le sable du parc avec la légèreté et l'agilité d'un écureuil.

Un quart d'heure à peine s'était écoulé depuis que le bretteur avait exécuté cette gymnastique, lorsque la fenêtre de M^{lle} d'Aubeteyre s'ouvrit avec violence.

La silhouette du chevalier de la Vergne se dessina dans la pénombre, et un cri de désappointement mêlé de fureur troubla le silence de la nuit.

Claude, caché derrière un vieux chêne, à quelques pas de là, riait silencieusement en caressant sa moustache.

– Allons ! fit le chef des *Compagnons de la Flamberge* en regagnant son auberge, si je n'avais escaladé d'autre fenêtre que celle-là et tiré d'autre coup de mousquet que celui de tantôt, je n'aurais peut-être pas perdu mes droits à une place là-haut ! Oui, mais, dit-il, poursuivant ses réflexions, là-haut j'aurais rencontré l'honnête Placide, le vénérable Stanislas et son maître, qui ont tous l'air de croire leur place marquée d'avance au ciel ; et cette société-là, tripes du pape, c'est bien assez d'en jouir ici-bas ! Décidément, j'aime mieux aller au diable ! et si j'ai fait quelques bonnes actions, ventre de loup ! je demande, pour ma récompense, qu'elles ne me soient pas comptées !

XXI

DEUX RIVAUX

Le surlendemain du jour où s'étaient passés les divers incidents qui forment le sujet des chapitres précédents, un homme à la mine douce et béate, bourgeoisement vêtu d'un habit marron, et monté sur une mule d'allures pacifiques, s'arrêtait à Chantilly devant l'auberge du *Paon couronné*.

Au valet accouru sur le seuil, il demanda si M. de Tirechappe était toujours logé dans l'hôtellerie.

La réponse fut affirmative ; sur quoi, il pria que l'on avertît M. de Tirechappe de sa présence, ce qui fut fait.

En apercevant le voyageur, en qui il reconnut aussitôt le doux Placide, Claude qui avait, on le sait, toutes raisons de s'attendre à cette visite, mima néanmoins, en grand comédien, un geste de surprise.

Les deux personnages échangèrent quelques paroles seulement, puis le dévoué laquais, s'étant fait indiquer par Tirechappe le chemin du château, s'y rendit aussitôt et commanda qu'on l'introduisît auprès de M. de la Vergne.

Quelques heures plus tard, le chevalier, qui remplissait auprès de M. de Condé, pour le compte du duc d'Épernon, une mission où le rôle d'ambassadeur, ainsi qu'on le verra plus loin, se combinait agréablement avec le métier d'espion, le chevalier, disons-nous, prit congé de M. le Prince, et, toujours accompagné de l'inévitable Placide, se mit en route pour Paris. La lettre envoyée par Tirechappe au R.P. Domenico Brandi avait, comme on le voit, produit son effet.

Tirechappe arriva presque en même temps que la Vergne dans la grande ville ; et, le soir, en dégustant au *Grand Saint Hubert* un flacon de ce vin des Canaries qu'il affectionnait d'une façon toute particulière, le bretteur put s'applaudir du succès de sa missive à Domenico Brandi, laquelle avait fait revenir M. de la Vergne beaucoup plus vite que ce dernier ne l'eût voulu.

L'accident de Lusignac fut naturellement le sujet des conversations de la petite cour de Chantilly pendant plusieurs jours, et cela pour deux raisons : d'abord, les hôtes de M. le Prince et sa maison n'ayant d'autre distraction que la chasse et la promenade, le plus petit incident prenait tout de suite des proportions démesurées et devenait un inépuisable thème aux commérages par lesquels on essayait de tromper l'ennui ; puis, il faut dire aussi que durant toute une semaine la vie de Gilbert fut sérieusement menacée.

Discrètement introduite par Gaspard, M^{me} de Condé vint plusieurs fois s'asseoir au chevet du blessé ; Blanche n'y reparut pas.

La gentille Nicolle venait, matin et soir, prendre des nouvelles de Lusignac, de la part de M^{lle} d'Aubeteyre.

La convalescence de Gilbert fut longue, et l'on devine les pensées qui agitèrent son esprit, tandis que, cloué dans un fauteuil par l'ordonnance inflexible de maître Arnaud, il regardait vaguement les cimes des arbres de la forêt qui jaunissaient et se dépouillaient aux premiers souffles de l'automne.

Les pressentiments de Lusignac ne l'avaient donc pas trompé : cette femme masquée qu'il avait vue deux fois en sa vie était bien sa mère ; il n'en pouvait plus douter maintenant. Elle-même le lui avait déclaré. Avec quelle amertume il regrettait que son état d'extrême faiblesse et l'intervention de David Arnaud l'eussent empêché de parler, de questionner, d'implorer une réponse au moment où, dans la litière, sa mère allait peut-être lui révéler le secret de sa naissance !

Il avait interrogé maître David ; mais celui-ci était resté muet. M^{me} de Condé, questionnée par Gilbert, n'avait pu lui dire que ce qu'elle savait elle-même : elle lui avait appris dans quelles circonstances il avait été recueilli par une femme masquée qu'accompagnait le médecin calviniste, et aussi comment Eole s'était abattu, frappé par une balle au milieu du front.

Autre mystère impénétrable pour Lusignac : ce coup de feu qui l'avait sauvé, par quelle main avait-il été tiré ? Quel était cet homme qui, au dire de la princesse, lui avait donné les premiers soins et s'était enfui précipitamment ?

Peut-être Gilbert eût-il été mis sur la voie de la vérité si M^{lle} d'Aubeteyre avait pu lui raconter ce qui s'était passé dans sa chambre à elle, le soir de l'accident de la forêt, si surtout elle lui avait tracé le portrait du personnage mystérieux subitement apparu pour lui sauver l'honneur.

Mais nous l'avons dit, Gilbert, pendant le cours de sa convalescence, ne vit pas M^{lle} d'Aubeteyre. La première fois qu'il se trouva en face d'elle, ce fut par une belle journée d'octobre. Il se rendait au hameau de Pontarmé, où il espérait d'obtenir quelques renseignements sur la dame masquée ; c'était là, en effet, que, sur l'ordre de David Arnaud, on l'avait tiré de la litière pour l'étendre sur le brancard qui avait servi à le transporter à Chantilly ;

c'était là qu'il avait reçu, deux mois auparavant, les derniers baisers de sa mère.

Malheureusement, soit qu'ils n'eussent rien remarqué, soit qu'ils eussent été payés pour garder le silence, les gens de Pontarmé ne lui apprirent rien qu'il ne sût déjà par M^{me} de Condé.

Blanche d'Aubeteyre, qu'il rencontra à la lisière de la forêt, lui apparut étonnamment changée ; son visage amaigri, sa tête penchée vers la terre, sa démarche languissante, le timbre altéré de sa voix lente, tout en elle semblait indiquer une souffrance cachée, un profond chagrin.

Blanche, dans cet entretien, fut affectueuse, mais triste et grave. Elle exprima à plusieurs reprises le désir de quitter la cour et de se retirer à Aubeteyre, alléguant l'ennui et la fatigue. Puis, tout en parlant, les larmes lui vinrent aux yeux, et brusquement elle quitta le comte.

En tout autre temps, Lusignac eût voulu pénétrer la cause des secrètes douleurs qu'il devinait chez la jeune fille. Mais, absorbé lui-même par son amour, il oublia bien vite les réflexions que lui avait inspirées sa rencontre avec M^{lle} d'Aubeteyre. Le bonheur est égoïste.

Ce rêve chimérique, insensé, qui lui faisait peur, car il était comme un supplice imposé à sa raison par son imagination enfiévrée, ce rêve : être aimé de M^{me} la Princesse, s'était réalisé pour Gilbert.

L'événement, qui semblait invraisemblable, était tout naturel, en somme.

Mariée dans les conditions que l'on sait, Charlotte n'avait pu s'empêcher de comparer à l'homme bizarre dont elle portait le nom cet autre jeune homme dont le hasard mêlait la vie à la sienne.

Il lui était impossible de ne pas être touchée de l'ardente passion qu'elle avait devinée dans le cœur de Gilbert, longtemps avant que celui-ci lui en fit l'aveu. D'ailleurs, elle avait seize ans et elle s'ennuyait prodigieusement dans ce grand château de Chantilly, presque désert, à côté de ce fantôme de mari.

C'était plus qu'il ne fallait de raisons pour que la jeune femme cherchât dans la coquetterie le moyen de remplacer les douceurs d'une lune de miel dont le premier quartier n'avait pas encore brillé.

Mais une femme ne peut pas être longtemps coquette avec un homme sincèrement épris. Il arriva ce qui devait fatalement arriver : comme

toujours, le papillon se brûla à la flamme.

Il faut bien dire, du reste, qu'en cette circonstance, le beau papillon d'amour n'avait pas de la flamme une terreur- exagérée. Les princesses sont filles d'Ève tout comme les autres femmes, et même peut-être un peu plus que les autres femmes.

Le lecteur pensera ce qu'il voudra de cette curiosité des femmes en général et des princesses en particulier ; quant à Gilbert, on peut croire qu'il ne philosophait pas sur la question.

Guéri de ses blessures, Lusignac s'estimait complètement heureux le jour où nous le retrouvons à Chantilly avec plusieurs des personnages de cette histoire, quelques semaines après l'accident de la forêt.

Ce jour-là encore on avait chassé ; après la curée, un souper avait réuni autour de la table princière quelques seigneurs du voisinage invités à cette fête cynégétique.

Lorsque les derniers convives eurent pris congé de leurs hôtes, Lusignac, pour remplir les devoirs de sa charge, fit, accompagné de Gaspard, le tour du château.

La ronde terminée, il rentra chez lui, se fit déshabiller, se mit au lit, et congédia son laquais.

Quand il jugea que celui-ci devait être rentré dans la chambre où il couchait, et que, comme tout le monde dans le château, il était endormi, Gilbert se leva et procéda à sa toilette avec un soin et une recherche qui auraient fort étonné à cette heure-là quiconque eût pu le voir. Il sortit ensuite sans bruit de sa chambre et descendit au jardin.

A peu près au même moment où Gaspard, après avoir tiré les rideaux, saluait son maître et se retirait, à l'autre extrémité du château, dont la forme dessinait un fer à cheval, une fenêtre s'ouvrait, au premier étage, et, sortant de cette fenêtre, une forme blanche venait s'appuyer au balcon.

M^{me} de Condé, car c'était elle, vêtue d'un peignoir blanc, ses longues tresses blondes tombant librement sur sa taille dont le peignoir qu'elle serrait sur sa poitrine accusait la gracieuse cambrure, semblait à cette heure, au milieu du silence et de l'obscurité qui enveloppaient le château, une de ces apparitions fantastiques dont les vieilles légendes avaient répandu la croyance. Mais le plus poltron des paysans, en voyant le diable sous cette

forme-là, aurait vraisemblablement songé à toute autre chose qu'à faire le signe de la croix.

En regardant à ses pieds, dans le jardin, dont les vers luisants étoilaient de leurs constellations mo biles les pelouses noyées dans l'ombre, Charlotte crut un moment avoir vu remuer le feuillage d'une charmille.

Elle eut un peu d'émotion ; mais comme, en tenant ses yeux fixés sur le même point, elle ne surprit plus aucun mouvement, elle conclut de cette immobilité que son imagination l'avait trompée tout d'abord.

Cependant, elle avait sans doute quelque grand intérêt à s'assurer si, oui ou non, quelqu'un était dans le jardin, car elle se pencha par dessus la rampe du balcon et jeta dans cet océan de ténèbres un regard inquiet et scrutateur.

Persuadée enfin que personne ne l'épiait, elle rentra dans sa chambre, prit dans une armoire, dont elle avait toujours la clef sur elle, un objet assez volumineux, souffla, pour plus de précaution, les bougies d'un candélabre posé sur une crédence, et revint sur le balcon.

A l'instant même où elle avait quitté la fenêtre, un faible cri, que Charlotte n'avait pas entendu, était parti à demi étouffé des profondeurs de la charmille, et un homme, écartant brusquement les branches, avait bondi vers la maison.

Comme le mystérieux inconnu arrivait sous le balcon, maintenant plongé dans l'obscurité, en étendant les mains il saisit d'un mouvement joyeux quelque chose qui ondulait contre la muraille et qu'il reconnut tout de suite pour une échelle de corde.

– Ventre-saint-gris ! fit-il à mi-voix, je ne m'attendais pas à tant de bonheur !

Sans doute, on sentit sur le balcon que quelqu'un en bas imprimait un mouvement à l'échelle, car une voix de femme demanda doucement :

– Est-ce vous, Gilbert ?

– Pardieu ! si c'est moi ! répondit l'inconnu, mais si bas qu'on ne put l'entendre, et qu'il semblait beaucoup plus répondre pour lui-même que pour la personne qui interrogeait.

En même temps, il posait le pied sur le premier échelon et se mettait en devoir de commencer son ascension.

A cet instant, il sentit au côté gauche, à travers son pourpoint, une piqure légère et cette sensation froide de l'acier qui effleure la peau, tandis qu'une voix, une voix mâle, celle-là, lui disait :

– Si vous montez un échelon de plus, vous êtes un homme mort !

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'homme interpellé d'une façon si inattendue fit un bond en arrière, tira son épée et chercha à tâtons le fer qui lui avait si désagréablement chatouillé l'épiderme.

Au cliquetis des épées, la princesse épouvantée avait précipitamment ramené à elle l'échelle suspendue à la rampe de fer du balcon ; mais l'inquiétude et la terreur l'empêchèrent de rentrer chez elle et de fermer la fenêtre.

– Ah ! murmura-t-elle d'une voix tremblante, je ne m'étais donc pas trompée : quelqu'un était là, caché dans les massifs du jardin, et nous épiait.

Pâle et se soutenant à peine, meurtrissant ses mains blanches et déchirant ses ongles à la pierre où elle s'accrochait pour ne pas tomber, elle voulait voir les péripéties du drame silencieux et terrible qui se jouait dans l'ombre, sous ses pieds, et elle n'osait regarder.

Le jeu de Lusignac était froid, prudent, serré.

– Ne livrons rien au hasard, s'était dit le jeune homme. Celui qui est en face de moi en ce moment est ou un rival ou un espion. Dans l'un ou l'autre cas, il faut que je le tue.

Mais l'adversaire de Gilbert, lui aussi, maniait passablement l'épée.

Il para prestement deux bottes que Lusignac lui porta coup sur coup, rompant méthodiquement sans abandonner sa garde et en restant soigneusement couvert.

Il recula ainsi jusqu'au moment où il atteignit la charmille d'où il s'était élancé quelques minutes auparavant, en voyant la princesse de Condé disparaître du balcon.

Lorsqu'il se jugea assez près du point sur lequel il avait dirigé sa retraite, l'inconnu, qui semblait, comme Lusignac et la princesse de Condé, avoir ses raisons pour ne pas faire de bruit, appela d'une voix qui ne pouvait être entendue que du massif :

– A moi, Sombreuse !

Au nom de cette voix, qu'il crut reconnaître, Gilbert tressaillit.

– Lui ! ce serait lui ! Non ; impossible ! Je suis le jouet d’une illusion, se dit Lusignac. Ah ! mais, poursuivit-il in petto, voilà qui est une réalité : cette seconde rapière qui croise la mienne !

En effet, à l’appel poussé par l’adversaire du jeune comte, un second personnage était venu se placer silencieusement à côté du premier acteur de cette scène muette, et s’était mêlé au combat.

Gilbert sentit qu’il fallait se presser maintenant.

La fatigue pouvait venir à la longue. Puis, dans cette obscurité, en face de deux adversaires, si bon tireur qu’il fût, un coup de surprise pouvait l’atteindre.

D’un battement sur le fer exécuté en tierce par cet irrésistible poignet qui était l’un de ses principaux avantages, Lusignac jeta hors de la garde l’épée du nouveau venu. Presque en même temps, avec la rapidité de l’éclair, il prenait et doublait le contre-de-quarte sur l’épée de son premier adversaire et se fendait à fond.

Lusignac était, nous l’avons dit, d’une stature élevée ; au contraire, l’homme qu’il avait attaqué tout d’abord était de grandeur moyenne.

Mais cette différence de taille ne l’aurait pas sauvé si, au moment où Lusignac se fendait, il ne s’était fendu lui aussi, faisant ainsi un coup fourré dans le vide pendant que la lame de Lusignac lui frôlait la tempe et lui enlevait son chapeau.

Au même instant, la lune sortait du nuage qui l’avait masquée jusqu’alors.

Lusignac put distinguer les traits de son adversaire.

– Le roi ! s’écria-t-il avec un accent intraduisible en laissant tomber son épée.

Henri IV, avec un geste de violent dépit, remit la sienne au fourreau et fit signe à son compagnon de l’imiter ; puis, s’adressant à Gilbert, devenu plus pâle que si l’épée royale lui eût traversé la poitrine :

– Monsieur le comte, le combat doit cesser maintenant, puisqu’il ne saurait continuer sans que vous vous rendissiez coupable du crime de lèse-majesté : un crime que le roi ne pourrait punir, car il se serait fait votre complice.

Je ne me souviendrai pas que nous nous sommes rencontrés cette nuit l'épée à la main ; mais j'ai votre parole de gentilhomme, n'est-ce pas ? que personne – entendez-vous bien ? monsieur le comte, personne – ne saura jamais ce qui vient de se passer.

Vous ne connaissez pas, je crois, les domaines que nous vous avons donnés et dont vous portez le nom, poursuivit le roi. Il faudra aller voir vos terres, monsieur le comte. Il faudra y aller dès demain, car je prévois que l'air de Chantilly ne serait pas bon pour votre santé, si vous prolongiez votre séjour ici. Pour expliquer à notre cousin de Condé votre départ subit, vous donnerez la raison qu'il vous plaira, hormis la véritable.

De la main, Henri congédia le malheureux Gilbert atterré, qui ramassa son épée et s'éloigna en chancelant comme un homme ivre.

Arrivé dans sa chambre, il se jeta sur son lit, mordant ses poings et pleurant des larmes de rage.

Ce que dura cette folle douleur, il ne le sut qu'au matin, en voyant paraître le soleil, qui le trouva brisé de désespoir et de fatigue morale, mais avec un projet bien arrêté dans l'esprit.

– Il arrivera ce qu'il plaira à la fatalité d'ordonner, s'était dit Gilbert, mais je n'obéirai pas au roi.

Il n'y a ici ni monarque ni sujet. Il y a deux hommes qui aiment la même femme ; et si l'un des deux prétend abuser du pouvoir souverain pour se débarrasser d'un rival, ce rival ne sera pas assez lâche pour céder sa maîtresse. Après tout, que peut un roi contre un sujet rebelle ? Il peut faire relever pour lui l'échafaud de Biron. Eh bien, soit ! Si je meurs pour toi, Charlotte, le souvenir de ma mort sanglante te défendra mieux contre les entreprises de ce vieux débauché que, vivant, je ne puis te défendre, hélas ! Car, malgré la toute-puissance royale, le roi ne pourra jamais te faire oublier que son premier cadeau aura été la tête de ton amant !

LES AMIS DE LA REINE

La reine Marie de Médécis avait toutes les ambitions de son illustre tante Catherine, mais elle ne possédait ni la patience ni l'incroyable énergie de cette femme de génie, qui sut maintenir successivement la couronne sur le front de ses trois fils, malgré les Châtillon et les Bourbon, qu'elle avait pour adversaires, et malgré les Guise, qu'elle eut un moment pour alliés, alliés plus dangereux que des ennemis.

La fille des Médicis, impatiente du rôle effacé qu'elle jouait, elle, la reine, à la cour de France, était incapable de rien faire qui pût lui assurer auprès de son mari le rang qu'elle croyait devoir lui appartenir, et comme épouse et comme souveraine.

Henri IV, qui n'avait pas une bien haute opinion de l'esprit de sa femme, la tenait à l'écart des affaires.

Quant à son cœur, depuis longtemps le volage monarque en avait porté l'hommage à d'autres déesses que cette Vénus rousse et grasse dont Rubens nous a laissé le portrait flatté.

Marie était jalouse des rivales nombreuses que lui donnait le roi, non par tendresse mais par vanité.

Toutefois, son ressentiment ne se traduisait pas autrement que par d'assez bourgeoises discussions et par les vifs reproches qu'elle adressait fréquemment à son royal et peu fidèle époux.

Sur le chapitre de ses torts conjugaux, Henri était d'assez bonne composition ; car si, d'une part, il ne se dissimulait pas que les reproches de la reine étaient amplement justifiés, d'autre part, il ignorait que celle-ci s'était depuis longtemps vengée, comme se vengent toutes les femmes, princesses, grandes dames et autres, qui veulent punir le plus agréablement – pour elles, s'entend – un mari parjure ou trop indifférent.

La chronique qui, pour être scandaleuse, peut n'en être pas moins véridique, prétend même que la reine se montra particulièrement vindicative, et que dans ses représailles amoureuses elle s'adjoignit plus d'un complice.

En ce moment, elle se vengeait alternativement avec le duc d'Épernon, l'ancien mignon de Henri III, et avec Goncini, le bel aventurier qu'elle avait amené de Florence et qui devait finir si tragiquement, assassiné par ordre de Louis XIII, dont il était peut-être le père, s'il faut en croire un méchant calembour que les mémoires du temps nous ont transmis.

D'Épernon et Goncini auraient dû se haïr, chercher réciproquement à se nuire, pensera sans doute le lecteur, chacun pour rester seul dans la faveur de la reine.

Des petits esprits ou des amants vivement épris n'y auraient pas manqué, en effet.

Mais ces deux hommes n'étaient pas des courtisans vulgaires. Ils comprirent qu'ils avaient tout à gagner à ne pas se déclarer la guerre, et que la faveur royale, même partagée, était une proie assez riche pour qu'on ne la compromît pas dans une lutte dont l'issue était incertaine.

C'étaient deux esprits très pratiques, très froids, très « positifs », comme on dirait aujourd'hui, qui savaient que pour pousser loin sa fortune il ne faut pas s'embarrasser dans la vie de délicatesses farouches et de scrupules exagérés.

Ajoutons, d'ailleurs, à leur défense, que, suivant les idées du temps, ce n'était pas une honte, mais bien un honneur, de recevoir des présents de sa maîtresse.

Des seigneurs qui portaient les plus illustres noms de France acceptaient des diamants, de l'argent même, des dames de la cour, et n'excitaient d'autres sentiments que l'envie chez les gentilshommes moins favorisés.

C'étaient les mœurs du temps, et le sire de Brantôme, racontant, quelques années auparavant, les escapades d'une « noble et honneste dame » qui se livrait incognito et dans la plus profonde obscurité aux baisers de ses nombreux amants, pouvait écrire avec une candeur adorable : « On dit que cette dame pratiqua cette vie avec deux ou trois autres de cette façon, se donnant ainsi du bon temps ; et disait-on qu'elle s'accomodoit de cette astuce, d'autant qu'elle estoit fort avare, et par ainsi elle espargnoit le sien et n'estoit sujette à faire présents à ses servieurs ; car enfin toute grande dame, pour son honneur, doit donner, soit peu ou prou, soit argent, soient bagues ou joyaux, ou soient riches faveurs. »

Le surlendemain du jour où le roi avait fait incognito, accompagné du baron de Sombreuse, cette expédition à Chantilly dont on connaît les détails, la reine était dans son oratoire, couchée à demi sur un lit de repos recouvert de satin noir, qui faisait merveilleusement ressortir l'éclat de cette peau, blanche comme le lait, dont Marie s'enorgueillissait justement.

L'épouse de Henri IV touchait alors à ce point extrême de développement de la beauté féminine qui confine au début de la période de décadence.

Les yeux brillaient encore de tout leur éclat ; mais un observateur attentif eût discerné un peu de lourdeur dans le jeu de ses paupières ombrées de cils soyeux. Le menton, jadis d'un dessin si pur et si fin, commençait à s'empâter légèrement. Les lèvres étaient d'un rouge moins vif. Le col, qui conservait encore un galbe magnifique et portait majestueusement la tête, n'avait plus cette flexibilité gracieuse d'autrefois. Enfin les lignes du corsage semblaient accuser plus d'opulence que de fermeté.

Telle qu'elle était, et sans autre diadème que sa chevelure aux reflets fauves comme ceux de l'or, Marie de Médicis pouvait prétendre encore à être, sinon la plus belle, du moins parmi les plus belles femmes de son temps.

Debout à quelques pas de la reine, un homme de quarante ans environ, au teint mat, aux cheveux d'un noir de jais frisés au fer et parfumés d'huile odorante, portant sur un riche costume de satin blanc un manteau de velours bleu brodé d'argent, chantait en s'accompagnant sur une guitare une romance d'amour, dans cette gracieuse et mélodieuse langue des bords de l'Arno, que Charles-Quint a si bien nommée « la langue des femmes ».

Marie marquait la mesure du bout de sa pantoufle à demi détachée d'un pied mignon chaussé d'un bas de soie et qui sortait à travers le fouillis des jupons comme un oiseau fureteur, avide de soleil et d'espace, trouant du bec et des ailes sa prison de feuillage.

Était-ce la beauté de la musique ou des paroles, était-ce la séduction d'une voix de ténor que Concini avait fort belle, était-ce la grâce très réelle de cet Italien, qui tenait Marie sous le charme ?

C'était, probablement, un peu tout cela. Ce qui est certain, c'est que le petit pied avait cessé de battre la mesure et que la reine fixait un regard fort tendre sur le joli chanteur qui achevait sa romance, lorsque la lourde

portière se souleva et qu'une suivante demanda, en s'inclinant profondément, si M. le duc d'Épernon pouvait être admis à l'honneur de présenter ses respects à Sa Majesté.

Marie fronça légèrement le sourcil.

Il est évident que, pour le moment, des deux favoris, le mieux en cour n'était pas le grand-maître de l'infanterie.

Concini devina sans doute, au regard que la reine jeta sur lui, la réponse qu'elle allait faire.

– Je supplie humblement Votre Majesté, dit-il, d'accorder à M. le duc la faveur qu'il sollicite, comme je suis persuadé qu'il l'implorerait pour moi, s'il avait le bonheur d'être auprès de notre souveraine et que je vinsse demander la grâce d'être admis en sa présence.

Marie de Médicis eut un peu d'étonnement mêlé à quelque dépit.

– Faites entrer M. le duc, Giovanina, dit-elle à la camériste.

Le marquis d'Ancre fit un mouvement.

Mais le duc d'Épernon, qui venait de paraître sur le seuil et de s'incliner respectueusement, arrêta l'Italien du geste.

– Avec la permission de Sa Majesté, je vous prierai de demeurer, dit-il, monsieur le marquis ; ce ne sera pas trop de deux sujets aussi fidèles et de deux conseillers aussi dévoués que nous le sommes à la personne de la reine pour examiner l'importante affaire dont je viens entretenir Sa Majesté,

– Parlez, monsieur le duc, dit la reine, faisant signe de la tête qu'elle acquiesçait à la demande de d'Épernon ; quelle est donc cette affaire si grave que, pour l'examiner, j'aie besoin de mes deux meilleurs amis !

Disant cela, elle tendit ses deux mains blanches à Concini et à d'Épernon, qui, mettant un genou en terre, déposèrent en même temps un baiser, chacun sur la main qu'on leur abandonna.

– Madame, dit l'ancien favori de Henri III, je ne crois rien vous apprendre en vous disant que le roi est éperdûment amoureux de M^{me} la Princesse.

– En effet, répondit la reine, Sa Majesté s'est trop peu préoccupée de cacher cette passion pour qu'il m'ait été possible de ne pas m'en apercevoir. Mais, depuis longtemps, je suis habituée aux trahisons du roi et je me suis

résignée à mon état d'épouse délaissée, ajouta-t-elle avec un accent plein de componction passablement hypocrite.

– Vous êtes résignée à la perte de vos droits d'épouse légitime, dit avec une hypocrisie au moins égale d'Epernon, qui connaissait mieux que personne ce que la reine appelait sa résignation, mais vous n'êtes pas, je pense, résignée à la perte de votre rang et de votre dignité ?

– Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria Marie au comble de la surprise.

– Votre Majesté connaît-elle cette écriture et cette signature ? demanda d'Epernon, sans répondre à la question, en présentant à la reine une lettre qu'il tira de son pourpoint.

La reine prit la lettre, qui était écrite de la main du roi et signée Henri.

Elle la lut, ou plutôt la dévora des yeux, puis la tendit à Concini, en lui faisant signe de la lire à son tour,

Celui-ci laissa échapper une exclamation.

La lettre, écrite au retour de Chantilly, était adressée par le roi à la princesse de Condé, qu'il n'avait pu voir, on s'en souvient, ayant été arrêté par Gilbert au moment où, avec un sans- façon tout à fait royal, il allait gravir une échelle qu'il savait pertinemment ne pas avoir été jetée à son intention.

Depuis le mariage du prince de Condé et le départ, si semblable à une fuite, qui l'avait immédiatement suivi, le roi n'avait pu revoir Charlotte.

Fou d'amour, et déterminé à rejoindre, coûte que coûte, celle dont les yeux l'avaient si bien ensorcelé, un soir, Henri, suivi seulement du baron de Sombreuse, son premier écuyer, et d'un page, était monté à cheval et parti à franc étrier pour Chantilly.

Arrivés près du château, le roi et son compagnon avaient mis pied à terre, et laissant leurs chevaux à la garde du petit page, étaient entrés dans la cour d'honneur, toute remplie en ce moment de gentilshommes et de dames qui, venus pour la chasse, s'apprêtaient au départ.

Profitant de cette cohue et de l'obscurité, ils avaient passé de la cour dans le parc, et comme Sombreuse, en questionnant adroitement un valet, était parvenu à savoir dans quelle partie du château étaient situés les appartements de la princesse, Henri IV et son écuyer étaient allés

s'embusquer dans une charmille, à quelques pas de la fenêtre qu'ils voyaient éclairée et qu'ils savaient être celle de M^{me} de Condé.

Ce qu'il espérait en faisant cette folie de jeune homme, Henri n'en savait rien lui-même.

Il croyait, comme tous les amoureux, qu'ils soient imberbes ou barbons, que si un miracle était nécessaire, un miracle s'accomplirait, mais que, de façon ou d'autre, il lui serait donné de contempler Charlotte et de lui parler.

Après une attente qui parut aussi longue au baron de Sombreuse qu'au roi lui-même, car si l'un s'impatiait, l'autre s'ennuyait prodigieusement dans ces broussailles, le vieux fou avait eu enfin le bonheur de voir apparaître M^{me} de Condé.

Quand la vision enchanteresse avait disparu, il n'avait plus été maître de lui.

C'est alors qu'il avait sauté hors de la charmille et s'était précipité vers le balcon, au pied duquel il avait éprouvé presque simultanément la joie inattendue de trouver une échelle et le désagrément aussi peu prévu de rencontrer Lusignac.

On connaît la scène qui suivit cette rencontre.

Ce qu'on ignore, c'est l'effet qu'elle produisit sur la passion du roi. Elle l'exaspéra littéralement.

Non seulement le roi n'avait eu aucune preuve, jusque-là, que son amour eût touché le cœur de Charlotte ; mais, dans cette nuit, tous les témoignages s'étaient accumulés pour lui démontrer qu'il avait un rival heureux.

Cette pensée que M^{me} de Condé avait un amant ne lui inspira que deux résolutions.

La première, qu'il avait conçue et exécutée séance tenante, c'était d'éloigner Gilbert ; la seconde, c'était de placer si haut l'objet de son amour, qu'il fût désormais impossible à un homme de l'atteindre.

Revenu au Louvre, il avait, dès le lendemain, écrit à Charlotte qu'il l'aimait plus que la vie, que pour son amour il donnerait tout : son existence et sa couronne, qu'il la voulait pour toujours et sans partage, et que pour l'obtenir il lui offrait la moitié du trône de France, s'engageant, si elle acceptait cette proposition, à faire casser son mariage à elle avec le prince de Condé, et son mariage à lui avec Marie de Médicis.

On devine les sentiments de la reine à la lecture de cette lettre.

– Comment avez-vous eu connaissance d’un pareil secret, monsieur le duc ? demanda la reine.

– Le roi avait pris pour confident de ses amours Sombreuse, un gentilhomme que vous devez connaître ; celui-ci, ébloui par la faveur dont il ne pouvait manquer de jouir après l’exécution du plan auquel il s’employait avec tout le zèle possible, a tout raconté, il y a quelques heures, à sa maîtresse pour lui faire partager sa joie.

– Et cette femme, dit la reine, vous la connaissez ?

– Non, madame, mais elle a pour directeur spirituel le R.P. Brandi, de la compagnie de Jésus, qui est tout dévoué, ainsi que son Ordre, à la personne de Votre Majesté, et qui, ayant appris de cette femme, sur l’heure même, les projets que le roi tramait contre vous, m’a fait avertir aussitôt pour qu’avec l’aide de vos amis, au nombre desquels je vous prie de compter ce digne jésuite, vous puissiez parer le coup dont vous êtes menacée.

– Par quels moyens ? dit la reine ; si le saint-père, cédant à la prière du roi, déclare nuls les deux mariages, comment éviterai-je la répudiation et le sort de M^{me} Marguerite de Valois, que j’ai remplacée dans la couche royale ?

– Si le saint-père accordait ce que le roi veut lui demander, il serait trop tard en effet pour agir, répéta d’Épernon.

– Que dois-je donc faire ? demanda Marie.

– Il faut laisser vos amis agir pour vous, madame, dit le duc, et prendre toutes les mesures qu’ils jugeront utiles pour que le roi n’ait pas le temps d’adresser sa demande au saint-père ou que, si la demande est faite, le bref de Sa Sainteté arrive. trop tard.

En articulant lentement ces. paroles, le grand-maître de l’infanterie regardait dans les yeux la reine de France.

Celle-ci tressaillit légèrement, et les roses de ses joues pâlirent pendant un instant.

C’était une Médicis : elle avait compris ce qu’avait voulu dire le duc d’Épernon.

Concini également avait compris, et voyant que la reine le regardait comme pour lui demander conseil, il répondit sans hésiter, car il avait en

une seconde supputé tout ce qu'il perdrait à la ruine de sa maîtresse, tout ce qu'il gagnerait à la réalisation des sinistres projets de d'Épernon.

– Confiez-vous à M. le duc, madame, et laissez-lui le soin de vous conserver votre couronne.

La reine hésita un peu.

Mais, avec le sang qui coulait dans ses veines, avec les exemples qu'elle avait dans sa famille, la lutte ne pouvait être bien longue, lorsqu'un si puissant intérêt était en jeu.

Elle tendit une seconde fois la main au duc d'Épernon, et pour signer le pacte sanglant qu'on lui proposait, trouva cette phrase que seule une femme pouvait imaginer :

– Je m'abandonne à vous, M. le duc, et je vous remercie de tout ce que vous ferez pour votre malheureuse reine.

Machiavel eût admiré cet assemblage de mots insignifiants, dont la réunion disait tant de choses.

C'était depuis la veille, dans la soirée, que d'Épernon était en possession de la lettre écrite par le roi à M^{me} la Princesse.

Il nous reste à dire maintenant de quelle façon ce message avait été si étrangement détourné de sa destination.

XXIII

UN GRAND SEIGNEUR DE GRAND CHEMIN

Or, voici ce qui s'était passé la veille, vers cinq heures du soir, dans cet ancien hôtel de Flandre, situé rue Plâtrière, que les comédiens connus sous le nom de Confrères de la Passion avaient occupé avant d'aller s'installer rue Mauconseil, à l'hôtel de Bourgogne, et que le duc d'Épernon, quelques années auparavant, avait fait remettre en état pour y fixer sa demeure.

Le grand-maître de l'infanterie était homme à comprendre toute la valeur du renseignement que lui avait apporté Domenico Brandi et à ne pas perdre un temps précieux.

Après le départ du jésuite, il réfléchit quelque temps ; puis, appelant un laquais :

– Le chevalier de la Vergne est-il à l'hôtel en ce moment ? demanda-t-il.

– Non, monseigneur ; le chevalier était de service hier et n'est pas venu aujourd'hui.

– Qu'on aille immédiatement à son logis dire à M. de la Vergne que je désire lui parler sur l'heure, commanda d'Épernon.

La Vergne ne se fit pas attendre ; il arriva presque aussitôt.

Lorsqu'il le vit entrer, le duc considéra quelque temps en silence le personnage qu'il venait d'envoyer chercher.

– Ou je me trompe beaucoup, pensa-t-il, ou celui-ci doit être l'homme qu'il me faut. Ruiné et ambitieux, ce sont là deux qualités qui peuvent m'être fort utiles en cette circonstance.

– Monsieur de la Vergne, dit-il tout haut, connaissez-vous le baron de Sombreuse ?

– Je le connais si bien, monsieur le duc, que la nuit dernière, au passe-dix, il m'a gagné deux cents pistoles, répondit la Vergne.

– Bon ! pensa d'Épernon, voilà un détail qui n'est pas indifférent.

– Vraiment ! fit-il tout haut avec un accent de vif intérêt, la fortune vous a maltraité à ce point ? Mais j'y pense : peut-être en ce moment êtes-vous un peu gêné par cette perte imprévue. Je ne veux pas qu'un de mes meilleurs gentilshommes puisse se trouver dans l'embarras pour avoir été malheureux au jeu. Mon argentier vous comptera tout à l'heure dix mille livres. Cela vous permettra de prendre votre revanche.

– Que va-t-il donc me demander ? pensa Guy de la Vergne, qui, connaissant mieux que personne l'incurable ladrerie de d'Épernon, avait lieu d'être surpris de cette générosité inattendue.

– Revenons à M. de Sombreuse, reprit le duc. Je sais de source certaine que, depuis une heure environ, il est sur la route de Chantilly, où il se rend pour remettre une lettre à M^{me} la Princesse. Cette lettre – je vous le dis sans préambule, car le temps nous presse – quelqu'un a le plus grand intérêt à ce

qu'elle n'arrive pas à son adresse, et moi j'ai un si grand désir d'être agréable à cette personne que je ne refuserais certainement pas une compagnie à celui qui m'apporterait la missive en question.

– Une compagnie ! s'écria la Vergne, dont le visage s'éclaira.

– Il est juste de vous dire, reprit d'Épernon, que si M. de Sombreuse se plaint de ce que vous lui ayez enlevé ce carré de papier ou que vous ayez seulement tenté de le lui enlever, vous serez certainement jeté à la Bastille pour le reste de votre vie.

Le visage du chevalier se rembrunit légèrement.

– Ah ! dit-il, c'est chose sérieuse, à ce que je vois.

– Tellement sérieuse qu'à votre place je ferais en sorte qu'il fût impossible au baron de jamais prononcer le nom de celui qui lui aurait ravi la lettre dont il est porteur.

Je vous ai dit que vous seriez capitaine si vous accomplissiez heureusement cette mission difficile ; je puis ajouter que, dans l'année, vous pourrez troquer votre compagnie contre un régiment, grâce à la personne que vous aurez si utilement servie sans la connaître.

– Mais, dit le chevalier, le roi seul peut faire un colonel ; et comme je crois deviner que le message dont est chargé le baron de Sombreuse a une origine royale, je ne pense pas que Sa Majesté me donne jamais un régiment pour avoir fait disparaître son message et peut-être aussi son messenger.

– En effet, répondit tranquillement le duc, du roi vous n'avez rien à attendre que la Bastille, comme je vous le disais tout à l'heure. Mais la reine pourrait bien, ce me semble, vous donner un régiment si, par aventure, elle devenait régente.

– Il suffit, dit la Vergne, à qui le mirage de l'ambition montra comme dans un éclair tous ses rêves de fortune réalisés. La reine, car j'ai bien compris, n'est-ce pas, monsieur le duc ? la reine aura cette lettre ?

– Et vous, vous aurez votre compagnie, en attendant voire régiment.

– Un mot encore, monseigneur, avant de prendre congé.

– Parlez.

– Permettez-moi d'envoyer un de vos pages chercher, à l'endroit que je lui indiquerai, un homme dont j'ai besoin pour cette expédition et qui

viendra me rejoindre ici pendant le temps nécessaire pour seller deux chevaux ?

– Prenez un des pages qui sont dans la salle des armes, et, au lieu de deux chevaux, faites-en seller quatre choisis parmi les six genets d’Espagne qui m’ont été cédés récemment par don Inigo de Cardenas ; ce sont les meilleurs coureurs de mon écurie. Vous en tiendrez deux en main pour vous servir de monture de rechange, lorsque celles qui vous porteront commenceront à se fatiguer.

Crevez les quatre chevaux s’il le faut, mais rejoignez le Sombreuse et revenez-moi capitaine. Allez, monsieur de la Vergne ; l’occasion, qui n’a qu’un cheveu, au dire des poètes, vous tend, à vous, une crinière. Tenez-la ferme et montrez que vous êtes digne des faveurs de la fortune.

Attendez, dit-il, comme frappé d’une idée subite au moment où la Vergne allait se retirer.

Pardieu ! poursuivit-il, ce serait un coup de maître !

Puis, ayant définitivement arrêté en quelques secondes le projet qui venait de germer dans sa pensée, il s’approcha d’une longue table de chêne chargée de papiers, écrivit rapidement quelques lignes, et, donnant la lettre au chevalier :

– Lorsque vous serez en possession du pli que porte sur lui M. de Sombreuse, vous pousserez jusqu’à Chantilly et ferez lire au prince ce qui était destiné à la princesse. Mais à aucun prix, vous entendez bien, à aucun prix vous ne laisserez entre ses mains la lettre dont vous vous serez emparé. Songez que c’est votre brevet de colonel. Pour le billet que vous tenez en ce moment, et sur lequel par prudence je n’ai mis ni suscription ni signature, vous pouvez en prendre connaissance. Après quoi, vous le scellerez et le remettrez à M. le Prince, en l’assurant que je suis tout à son service.

Quand vous aurez accompli votre tâche, vous reviendrez comme vous allez partir, c’est-à-dire à franc étrier, et quelle que soit l’heure du jour ou de la nuit, vous vous présenterez ici. Des ordres seront donnés pour vous introduire aussitôt.

A ce moment, on gratta à la porte, et un valet de bonne mine entra.

Il venait annoncer qu’un des pages du duc était là qui demandait des ordres.

Ce fut la Vergne qui les donna.

Il commanda au page de monter à cheval et d'aller quérir à l'auberge du *Grand Saint-Hubert*, de la part du « gentilhomme de la rue des Tournelles, » un certain Claude Tirechappe.

Il lui recommanda, en outre, de ramener à l'hôtel d'Épernon le personnage en question aussitôt qu'il l'aurait trouvé.

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que notre ami Tirechappe, arraché à la dégustation d'une bouteille et à la délectable société de Michelle Jacotin, faisait son entrée dans la cour de l'hôtel de la rue Plâtrière, ayant en croupe le petit page qui l'était allé chercher.

La Vergne l'attendait avec une impatience fébrile, frappant du pied et meurtrissant sa main au pommeau de son épée, qu'il tourmentait avec rage.

Il ne laissa pas même à Tirechappe le temps d'ouvrir la bouche.

– Vingt pistoles à gagner, mon maître ! fit-il en sautant en selle.

– Que faut-il faire pour cela ? demanda laconiquement Claude en hochant la tête.

– Me suivre et faire comme je ferai. En avant !

L'aventurier acquiesça d'un signe, rassembla les rênes de son cheval, glissa dans les fontes deux pistolets qu'un laquais lui tendait et suivit Guy de la Vergne.

Partis à fond de train, le chevalier et Claude Tirechappe galopèrent en silence jusqu'à Saint-Denis.

Là, on s'arrêta quelques minutes pour laisser souffler les chevaux ; puis la course recommença, toujours aussi rapide et silencieuse, jusqu'à Ecouen.

A l'entrée de ce village, devant la porte d'une auberge, la Vergne remarqua, tenu en main par un palefrenier, un cheval noir qu'il reconnut pour appartenir au baron de Sombreuse.

La respiration de ce cheval était régulière et son poil entièrement sec. Il était évident que Sombreuse, ignorant complètement le danger qui le menaçait, avait ménagé sa monture et conservé depuis Paris une allure modérée.

Ceux qui poursuivaient le malheureux gentil-homme, au contraire, avaient couru d'une telle vitesse qu'ils avaient été obligés de serrer leurs mouchoirs entre leurs dents pour ne pas avoir la respiration coupée. En

outre, ils avaient tenu constamment leurs yeux fixés entre les oreilles de leurs chevaux pour éviter le vertige qu'ils auraient pu éprouver en voyant fuir à leurs côtés, avec la rapidité de l'éclair, les arbres et les maisons qui bordaient le chemin.

Aussi, quoique partis plus d'une heure après Sombreuse, ils avaient rejoint et dépassé, à moitié chemin, le messenger du roi, qui, sans soupçonner la présence d'ennemis à deux pas de lui, vidait le plus tranquillement du monde un flacon de vin d'Anjou à l'intérieur de l'auberge, tandis qu'on donnait à son cheval un picotin d'avoine.

A l'autre extrémité du village d'Ecouen se trouvait une seconde auberge. Les estafiers du duc d'Épernon y laissèrent les chevaux qu'ils montaient depuis Paris, sautèrent sur leurs chevaux de main et reprirent le galop.

A Luzarches, ils entrèrent dans un cabaret, expédièrent rapidement le souper qu'on leur servit à la hâte et se remirent en selle.

Au trot, cette fois, ils se dirigèrent vers un bouquet d'arbres qu'on apercevait à une demi-lieue environ du hameau où ils venaient de souper.

Après avoir cheminé quelque temps dans les bois, les cavaliers atteignirent un pont jeté sur la Thève, petite rivière étroite, mais assez profonde, qui, avant de se jeter dans l'Oise, coupe le bois de Luzarches et la route de Paris à Chantilly.

Les eaux vertes de la Thève coulaient si lentement qu'elles semblaient endormies dans leur lit bordé de roseaux

Aux pieds de grands peupliers immobiles, quelques saules tristement penchés mêlaient leur longue chevelure de feuillage aux fleurs jaunes des nénuphars. Puis, après ce rideau d'arbres commençaient de chaque côté de la rivière des taillis épais terminés aux bords de la route par une haie naturelle de faux ébéniers et d'aubépines dont le parfum embaumait ce paysage mélancolique et doux.

Le soleil déclinait déjà vers l'occident, et ses rayons affaiblis n'éclairaient plus que d'une lumière pâissante le bois silencieux et désert.

La Vergne et son compagnon mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux, et jetant sur l'herbe leurs longs manteaux, s'étendirent au bord du chemin.

Ils avaient calculé qu'au train dont marchait Sombreuse ils avaient environ une demi-heure pour se reposer et reprendre les forces dont ils allaient avoir besoin.

Leur calcul était juste. Une demi-heure à peu près s'était écoulée quand ils entendirent, vers l'entrée du bois, le pas lointain et assourdi d'un cheval.

– Alerte ! dit la Vergne, voici le moment d'agir.

Il se leva, prit dans ses fontes deux pistolets dont, pour plus de sûreté, il renouvela les amorces, et, suivi de Claude, qui exécuta la même manœuvre, il s'embusqua derrière le tronc d'un gros chêne, à quatre pas duquel devait passer le cavalier.

Le cheval noir arrivait au petit trot. Sombreuse, bercé par le pas cadencé de sa monture, faisait des rêves d'or, quand tout à coup un flocon de fumée blanche, précédé d'une lueur rouge, s'envola à sa gauche, en même temps que quatre détonations roulaient comme le tonnerre, répétées par les échos épouvantés.

Sombreuse éprouva au bras gauche une sensation semblable à celle d'un coup de fouet. Au même moment, son cheval chancela, puis s'abattit.

Le baron réussit à quitter les étriers, et, quand les deux bandits arrivèrent sur lui l'épée haute, il était en garde derrière le cadavre de son cheval, qui lui servait de rempart.

Le crépuscule commençait à peine, si bien que Sombreuse put reconnaître la Vergne.

– Par les cornes du diable ! chevalier, s'écria-t-il, au comble de la stupéfaction, il y a erreur, sans doute ; vous me prenez pour un autre. Ne reconnaissez-vous donc pas le baron de Sombreuse ?

– Si fait, monsieur, dit la Vergne, je vous reconnais, et c'est bien à vous que j'en ai.

– Alors, reprit le baron, c'est un assassinat, car vous m'avez attaqué lâchement, traîtreusement, et vous avez pris pour second quelque chose comme un maître d'armes, à ce que je vois.

– Monsieur est infiniment trop aimable, fit Tirechape ; j'ai fréquenté un peu, il est vrai, les académies de France et d'Italie, mais j'ai négligé de prendre mes grades : je ne suis pas même prévôt.

– Eh bien ! fit Sombreuse en portant une botte à Tirechappe, voilà un coup que je t’enseigne pour rien, et qui pourra te faire passer maître.

Au grand étonnement de Sombreuse, la botte fut parée.

– Je connais le coup, dit Claude tranquillement. Il est joli. C’est Matleo Saltarelli de Bologne qui me l’a montré, avec la parade. Vous êtes élève de Saltarelli ? Je m’en doutais ; il n’y a que lui, ventre de Belzébuth ! pour donner à ses élèves ce style qui devient maintenant si rare.

Et Claude poussa un soupir de dilettante attristé par la décadence de l’art.

A cet instant, l’épée de Sombreuse siffla comme une couleuvre, ramena en quarte le fer de la Vergne, prit le contre et arriva rapide comme l’éclair sur la poitrine du gentilhomme.

– Rompez, chevalier ! cria Claude, qui avait vu venir la botte, mais, malgré toute son agilité, n’avait pu la parer à temps.

La Vergne fit un bon en arrière assez vivement pour ne pas recevoir le fer du baron dans la poitrine, mais pas assez pour éviter une légère égratignure à la main.

– Ça ! interrogea Sombreuse, pourrait-on du moins savoir la cause de ce guet-apens ?

– Oh ! répondit la Vergne avec un méchant sourire, c’est un secret ; mais comme vous allez l’emporter tout à l’heure dans la tombe, je puis bien vous le dire. Je vais vous tuer, monsieur le baron, continua cyniquement la Vergne, parce que vous avez sur vous quelque chose qu’il me faut à tout prix et que vous ne m’auriez certainement pas donné de bonne volonté si je vous l’avais demandé.

– Et qu’est-ce donc ? interrogea de nouveau Sombreuse ; ma bourse ?

– Mieux que cela : la lettre que vous portez à Chantilly.

– Ah ! c’est cela que tu veux, misérable ! s’écria le baron, tu as raison de croire que tu ne l’auras qu’avec ma vie. Mais ma vie, tu ne l’as pas encore !

Disant cela, il rompit d’un pas, enveloppa d’un tournoiement rapide les deux épées de ses adversaires ; puis, dégageant brusquement, il porta à Tirechappe un coup de taille terrible qui l’atteignit au visage et le fit chanceler

Presque simultanément, il pointait au chevalier un coup droit à la hauteur de la gorge.

Le corps de son cheval étendu à ses pieds empêcha Sombreuse de se fendre à fond. La pointe de son épée effleura seulement le colletin de la Vergne, qui para prime et se lança à corps perdu sur le baron. Malheureusement pour la Vergne, son pied droit s'embarrassa dans les jambes du cheval mort, et il tomba.

Déjà la Vergne voyait l'épée de Sombreuse à deux pouces de sa poitrine et se croyait perdu, lorsque Claude, revenu de son étourdissement passager, d'un mouvement brusque écarta la rapière de ce rude joueur.

La Vergne, sans se relever, s'appuyant alors sur la main gauche, allongea le bras droit, et, glissant sous le fer du malheureux gentilhomme, lui passa son épée à travers le corps.

M. de Sombreuse jeta un cri déchirant, étendit les bras, et, ouvrant démesurément les yeux, tomba comme une masse.

– Ça été long, mais c'est fini, dit la Vergne en se relevant et en essuyant sur une touffe d'herbe son épée dégouttante de sang. Merci, mon brave ; sans ta bienheureuse parade, c'est moi qui serais couché à cette place.

Puis, se penchant sur le corps de Sombreuse, il fouilla hardiment son pourpoint et en tira la lettre, qu'il glissa dans sa poitrine.

– Maintenant, reprit-il, faisons disparaître les cadavres de l'homme et du cheval. La rivière les gardera plus discrètement que le grand chemin.

On commença par le cheval.

Il fut traîné avec beaucoup d'efforts à quelques pas de là. jusqu'à la berge, et poussé dans l'eau.

Après quoi, non sans que Claude eût préalablement visité les poches du mort, les deux spadassins prirent le corps de Sombreuse, le portèrent jusqu'au pont, le balancèrent quelque temps au-dessus du parapet et le lancèrent dans la Thève, qui referma sur lui ses eaux tranquilles.

« Étrange fatalité ! pensait la Vergne en remontant à cheval. Il y a vingt ans, un autre Sombreuse, le père de celui-ci, se trouva sur le chemin d'un autre la Vergne, de mon père, à moi. Le dénouement fut le même. Décidément, il était écrit que notre race devait détruire celle des Sombreuse. Malheur à qui nous gêne ! »

Quelques heures après, le chevalier de la Vergne, revenu à Paris après avoir poussé jusqu'à Chantilly, remettait au duc d'Épernon la lettre si

chèrement achetée et lui annonçait l'heureuse issue de l'entreprise.

Le billet adressé par le roi à M^{me} de Condé avait produit sur le prince l'effet qu'espérait M. d'Épernon.

Il avait chargé la Vergne de remercier le duc et de lui annoncer qu'il allait immédiatement profiter de son conseil.

L'avis donné par le grand-maître de l'infanterie, . c'était de quitter le royaume et d'aller avec sa femme chercher un asile auprès de l'archiduc Albert, infant d'Espagne et vice-roi des Flandres.

Lorsque le chevalier rapporta au grand-maître de l'infanterie la réponse de M. le Prince. d'Épernon eut un sourire de triomphe en voyant son plan s'exécuter avec tant de bonheur.

Ce plan était aussi vaste que simple.

D'Épernon voulait faire échouer les projets du roi et l'empêcher d'épouser M^{me} de Condé, afin de conserver à Marie de Médicis ses droits à la régence, dans l'éventualité de la mort de Henri IV. éventualité que le duc était en mesure de prévoir mieux que personne, on l'a vu par sa conversation avec la reine.

Or, pour assurer le pouvoir à Marie de Médicis, non seulement il fallait lui maintenir le titre de reine, mais il était pour le moins aussi indispensable d'écarter les compétiteurs probables, M. le Prince, par exemple, qui pouvait prétendre légitimement, soit à la régence, soit à la lieutenance générale du royaume, et auquel sa qualité de premier prince du sang devait donner un parti redoutable, surtout en face d'une reine étrangère de naissance et généralement détestée.

Ce double résultat avait été obtenu par l'expédition et la négociation confiées au chevalier de la Vergne, puisque la princesse allait être enlevée par son mari, et puisque M. de Condé, sorti du royaume, ne serait pas là pour gêner Marie de Médicis et ses partisans le jour où s'installerait la régence.

Et ce qui complétait le triomphe du duc d'Épernon, c'est qu'en évinçant M. de Condé il semblait si bien lui rendre service, que celui-ci lui envoyait ses remerciements.

Le lendemain, ou plutôt le jour même, car l'aube commençait à poindre lorsque la Vergne, tout poudreux, entra dans sa chambre en descendant de

cheval, d'Épernon était allé, ainsi qu'on l'a vu, chez la reine pour lui porter la lettre et signer avec elle ce pacte qui, dans la pensée du grand-maître de l'infanterie, devait assurer à Marie le titre de régente, et à lui le pouvoir effectif et réel sous le couvert de sa royale maîtresse.

Le sanglant traité conclu, d'Épernon salua et se retira.

Il s'agissait maintenant d'amener cette éventualité indispensable à la réalisation du plan que le duc avait conçu et auquel la reine et Concini avaient tacitement adhéré.

On voit que, dans l'art de l'intrigue, M. le duc d'Épernon était d'une certaine force.

Mais quelqu'un, à côté de lui, au-dessous de lui, était plus fort que le noble duc : c'était le chevalier de la Vergne.

Le duc avait su mettre une reine dans son jeu.

Le chevalier eut l'audace d'y mettre la reine et le roi, et cela quand ce roi et cette reine jouaient l'un contre l'autre une partie dont leur vie et leur couronne étaient l'enjeu.

Voilà pourquoi, au moment où d'Épernon sortait de l'oratoire de Marie de Médicis, le chevalier de la Vergne franchissait le seuil de la maison professe des jésuites de la rue Saint-Antoine.

XXIV

LE TRIBUNAL DE LA PÉNITENCE

Nous saurons bientôt ce qu'il y était allé faire.

Le chevalier de la Vergne, après avoir rendu compte au duc d'Épernon de l'accomplissement de sa mission, n'avait pas oublié qu'il avait à faire un rapport à un second personnage.

Avant même que le duc se fût rendu chez la reine, le chevalier, introduit par le silencieux Anselme, pénétrait chez le provincial de France.

Le jésuite, levé avant le jour, travaillait dans cette chambre nue et froide où nous l'avons vu pour la première fois au commencement de ce récit.

Lorsqu'on annonça le chevalier, Domenico Brandi ferma un grand cahier, dont une moitié environ était couverte d'une écriture fine et serrée, et rangea ce manuscrit dans un tiroir de sa table.

Le titre et le suj et de l'ouvrage que composait le provincial surprendront les gens qui connaissent mal l'esprit et la méthode de la Compagnie, mais n'étonneront que ceux-là.

Le manuscrit de Domenico, de ce profond et mystérieux politique dont la pensée était occupée de si vastes projets, qui représentait en France un personnage plus redoutable, avec sa milice de moines, que n'importe quel souverain de l'Europe, ce manuscrit, disons-nous, était intitulé : *De latinx linguæ rudimentis*.

C'était un modeste livre pédagogique destiné à faciliter les premiers pas des tout petits enfants qui commencent l'étude du latin.

Les fondateurs de l'Ordre, et plus particulièrement Lainez, un homme de génie qui fut en quelque sorte à Ignace de Loyola ce que saint Paul fut à Jésus-Christ, avaient compris que, pour arriver un jour à gouverner les hommes, il fallait commencer par capter les enfants.

Être maître de l'enfance, n'est-ce pas être maître de l'avenir ?

Qui n'a vu dans les fêtes publiques ces pauvres petits êtres pâles, étiolés, dont le regard est sans joie et dont le sourire même est triste, exécuter pour quelques pièces de monnaie – souvent, hélas ! pour rien – des tours de force et de souplesse que la foule idiote admire, et dont le spectacle fait frémir la mère heureuse et riche passant là, par hasard, avec son enfant dans les bras ?

Pour que les membres pussent se tendre, se ployer, se tordre et se redresser de la sorte, il a fallu que le petit saltimbanque subît d'abord la dislocation, c'est-à-dire qu'on lui cassât – oh ! pas complètement – les bras et les jambes, qu'on lui démît les épaules, qu'on lui enfonçât l'estomac, qu'on lui tordît les nerfs et les muscles du cou.

Quand le petit martyr a pu supporter pendant quelques années ces différents genres de torture, c'est quelquefois un sujet très remarquable.

Il a six ou sept ans alors, et l'auteur de ses jours, qui lui a donné en plus cette brillante éducation, lance d'un coup de pied sa progéniture sur la place publique.

Quelquefois l'enfant ne s'accoutume pas à ce régime, et il en meurt. Tous les systèmes ont leurs défauts, et il n'en a pas encore été imaginé qui fût parfait.

La dislocation physique a inspiré aux pères du jésuitisme l'idée de la dislocation morale, et leurs méthodes produisent, à ce point de vue, des résultats extraordinaires.

Déjà, au temps de Domenico Brandi, on avait pu constater les heureux effets obtenus sur de jeunes esprits par l'éducation donnée dans les collèges de l'Ordre.

Détruire l'initiative personnelle, tuer l'individualisme pour y substituer l'obéissance passive et une sorte de collectivisme matériel et mystique à la fois : tel est le but de l'éducation jésuitique, parce que ce système d'éducation forme non pas des hommes, mais des instruments dociles que le général emploiera comme il voudra et où il voudra, à tous les degrés de l'échelle sociale, sous tous les costumes, dans tous les pays et pour n'importe quelle mission.

Le jésuite ne doit pas avoir et n'a pas d'idées, d'opinions, ni de sentiments propres.

Son supérieur voit pour lui, pense pour lui, juge pour lui. Il abdique sa personnalité ; le moi n'existe plus.

La conscience d'un jésuite n'est pas en lui. Il n'y a qu'une seule conscience pour l'Ordre tout entier : celle du Général, qui règne absolument, du Gésu sur tous les membres de l'Ordre dispersés dans le monde entier.

Un esclave qui se prosterne le front dans la poussière pour baiser la frange du divan sur lequel son maître est couché peut rester debout dans sa pensée. Un jésuite ne le peut pas.

C'est sa pensée elle-même qui se prosterne tout d'abord, c'est son âme qui est esclave ; esclave si soumise, si bien asservie par une savante et longue éducation, que l'idée d'une révolte ne lui viendra jamais, qu'elle est

fière de sa servitude, et qu'elle se croirait criminelle et souillée par la pensée de redevenir libre.

C'est parce que les premiers jésuites avaient deviné toute la malléabilité d'un esprit jeune encore, qu'ils avaient placé au premier rang des préoccupations et des occupations de l'Ordre l'instruction et l'éducation de l'enfance ; et c'est pour cela qu'au moment où la Vergne pénétrait, comme nous l'avons dit plus haut, dans la cellule du provincial de France, celui-ci, dont le vaste génie aurait suffi au gouvernement d'un empire, composait avec toute l'application dont il était capable ce modeste traité : *De latinæ linguæ rudimentis*.

C'était, en quelque sorte, un A B C ; mais l'A B C d'une science dont la domination du monde est le dernier mot.

– Vous venez de loin, mon fils, dit le jésuite en voyant le costume du chevalier tout couvert de poussière

– D'assez loin, en effet : de Chantilly.

– Ah ! fit Domenico d'un ton indifférent qu'aurait démenti son regard, s'il n'avait pas eu la précaution de baisser la paupière. Et qu'êtes-vous allé faire à Chantilly ?

Le chevalier réfléchit un instant.

– Mon père, dit-il, après avoir hésité quelque peu, voulez-vous m'entendre en confession ?

– Très volontiers, mon fils, répondit le provincial, pendant qu'à part lui il se disait : Ah ! monsieur le chevalier, vous vous défiez de moi, paraît-il.

La Vergne s'agenouilla.

– Dites le *Confiteor*, mon fils, ordonna le jésuite. Parlez maintenant, je vous écoute, ajouta-t-il quand le pénitent eut récité la prière.

La Vergne alors raconta ce que le lecteur sait déjà : la mission à lui donnée par le duc d'Épernon, l'enlèvement de la lettre au baron de Sombreuse et le conseil envoyé par le grand-maître de l'infanterie au prince de Condé.

– Maintenant, dit la Vergne, quand il eut terminé son récit, est-il de l'intérêt de l'Ordre que M. le Prince et M^{me} de Condé sortent de France ?

A cette question directe, Domenico Brandi fronça le sourcil.

– Pourquoi me demandez-vous cela, mon fils ? interrogea-t-il.

– Parce que demain le roi saura que M^{me} de Condé a été enlevée dans la nuit par son mari ; parce qu’il fera courir après elle et parce qu’il n’y a qu’un seul moyen d’empêcher les poursuivants d’atteindre les fugitifs.

– Et ce moyen, vous le connaissez ?

– Oh ! il est très simple.

– C’est ?

– C’est de me faire donner à moi le commandement des gens que le roi lancera à la poursuite du prince et de la princesse.

– Je comprends, fit Domenico ; mais vous êtes à M. d’Épernon, dont le roi se défie ; comment obtiendrez-vous la confiance de Sa Majesté et le commandement de cette troupe ?

– Cela me regarde, répliqua La Vergne. Je me charge des moyens d’exécution, si j’ai votre approbation en cette affaire.

– Vous êtes à M. d’Épernon, insista le jésuite sans répondre directement à la question du chevalier ; c’est un bon maître et il peut pousser loin votre fortune. M. le duc est un ami de la reine ; il est tout dévoué à notre sainte religion et aux intérêts de l’Ordre. Faites ce que vous croirez devoir lui être agréable.

– *Optime !* mon père, répondit La Vergne. Donnez-moi maintenant l’absolution, je vous prie.

– Récitez le *C onfiteor* et l’*Ave Maria*.

Absolve te ! fit ensuite le provincial en bénissant le chevalier, qui se releva, baisa la main du jésuite, prit son chapeau et sortit.

Domenico le suivit d’un regard étrange, et quand La Vergne eut franchi la porte. le jésuite murmura en reprenant dans le tiroir son manuscrit pédagogique :

– Cet homme sait bien des choses. Il commence à devancer les instructions, à agir de sa propre initiative. Il apporte dans tout ceci trop d’ardeur pour n’y avoir pas un intérêt personnel. L’esprit de l’Ordre n’est pas en lui. Instrument dangereux qu’il faudra briser quelque jour. s’il ne se brise lui-même.

Deux coups frappés légèrement à la porte de la cellule interrompirent les réflexions de Domenico Brandi.

La porte s'ouvrit, et La Vergne reparut, les yeux baissés, le visage soucieux.

– Que voulez-vous encore, mon fils ? lui demanda le provincial étonné.

– Deux choses, mon père, qui me sont indispensables, et que seul vous pouvez me donner ; or, comme vous approuvez mon entreprise.

– Ai-je dit que je l'approuvais ? Je ne la désapprouve pas, voilà tout.

– Me suis-je donc trompé ? N'estimez-vous donc pas que les intérêts de l'Ordre.

– L'Ordre n'a rien à voir là-dedans, mon fils, interrompit durement le père jésuite ; veuillez ne pas oublier qu'il ne doit être mêlé en rien à vos combinaisons particulières. Mais vous aviez deux choses à me demander, disiez-vous : parlez.

– Mon père, pour m'introduire auprès de Sa Majesté et obtenir d'elle ce que j'attends, j'ai besoin de quelques lignes écrites par M^{me} de Condé ;

– Eh bien ?

– Ces quelques lignes, les voici écrites par moi.

Domenico Brandi prit le papier que lui tendait Guy de La Vergne, et lut :

« Fidèle sujette de Votre Majesté, fière d'avoir attiré, sans les mériter, les regards d'un grand roi, je subis avec douleur la contrainte tyrannique d'un époux qui m'emmène loin de Paris, loin de la France, où sont toutes mes amours.

CHARLOTTE. »

– Et vous voulez ? interrogea Brandi, après avoir parcouru la fausse lettre.

– Je voudrais, mon père, que demain, à pareille heure, je pusse montrer au roi non pas cinq lignes de mon écriture, comme celles-ci, mais cinq lignes de M^{me} la Princesse.

– Vous les aurez, fit le provincial après quelques instants de réflexion. Est-ce tout ?

– Pas encore.

– Que vous faut-il de plus ? De l'argent.

– Nullement ; cela regarde le roi et M. d'Épernon, qui m'en donneront plus qu'il ne m'en faudra. Ce qui peut m'être nécessaire, c'est l'appui de

nos chers frères des Flandres.

– Fort bien ! En arrivant à Bruxelles vous vous présenterez au Jésus. Le R.P. Ignacio Mendoza sera prévenu de votre arrivée. Attendez ! poursuivit-il, en voyant La Vergne faire un mouvement pour se retirer. Vous ne me donnez pas de nouvelles du fournisseur de la rue de la Ferronnerie.

– C'est que, depuis quelque temps, répondit le chevalier avec une sensible nuance d'embarras, je ne suis pas allé chez maître Le Hardy.

– En ce moment, plus que jamais, dit le provincial, nous avons besoin de surveiller le fourbisseur ; et s'il ne vous est plus possible de vous occuper de cette affaire, il nous faudra quelque autre personne qui se chargera de nous rendre ce service.

– Je crois, en effet, répliqua La Vergne d'un ton indifférent, qu'il vaudrait mieux confier ce soin à un autre, car, pour moi, il m'est à peu près impossible maintenant d'aller voir le fourbisseur ; d'autant que mon absence peut se prolonger.

D'un signe Domenico fit comprendre au chevalier qu'il pouvait se retirer.

A peine ce dernier était-il sorti que le jésuite faisait appeler Stanislas, ce maigre personnage qui avait, comme on sait, mission d'espionner les espions du père provincial et qui faisait le contrôle de sa police.

Domenico était curieux de savoir quelle sorte d'intérêt faisait agir La Vergne dans cette affaire et quel but il poursuivait au juste.

L'avertissement que Tirechappe lui avait envoyé de Chantilly indiquait tout naturellement au provincial l'homme qui pouvait le mieux renseigner la Compagnie dans cette conjoncture.

C'est donc à l'auberge du « Grand-Saint-Hubert » que fut envoyé Stanislas, avec mission de donner rendez-vous à Claude pour huit heures le soir même, près du Vieux-Marché-aux-Chevaux, précisément à l'endroit où on lui avait bandé les yeux pour le conduire à sa première entrevue avec le terrible jésuite.

En même temps, Stanislas devait passer rue de la Ferronnerie pour inviter maître Le Hardy à se rendre à dix heures du soir à la maison de la rue des Tournelles, maison qui appartenait à l'Ordre, où le chevalier de La Vergne était logé par la Compagnie, mais dont le Révérend Père Domenico gardait en double toutes les clés.

Une heure plus tard, le *socius* du provincial entra dans la salle basse de l'auberge du « Grand-Saint-Hubert ».

– Or çà, maître Stanislas, quelle bonne fortune me procure l'honneur de votre visite ? s'exclama Claude à la vue du jésuite, en employant ces belles formules de politesse qui lui avaient valu, on le sait, le surnom du « Marquis », et dont il ne se départait jamais.

– Monsieur de Tirechappe, que Dieu vous ait en sa sainte garde ! répondit le « socius » avec cet air patelin qui lui était habituel, je suis bien votre serviteur en Jésus-Christ.

– *Amen* ! Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

– Pas précisément. Mon maître.

– Quel maître ?

– Mon maître. vous le connaissez bien, cher monsieur, puisqu'il vous fait tenir chaque mois dix pistoles, que je vous apporte régulièrement.

– Dix pistoles ? c'est possible, répliqua Tirechappe d'un ton brusque ; mais le nom de votre maître ?

– Mon maître, cher monsieur de Tirechappe, ne m'a point autorisé à le nommer. Seulement, comme il est très satisfait de vos excellents services et qu'il désire vous le témoigner, il m'a chargé de vous inviter à vous trouver ce soir, huit heures sonnantes, au Vieux-Marché-aux-Chevaux.

– Soit ! j'y serai.

– Que le Seigneur vous protège ! mon bon monsieur de Tirechappe, dit le jésuite en s'inclinant profondément et en gagnant la porte, dans l'entrebâillement de laquelle il s'insinua avec la prestesse d'une couleuvre.

Resté seul, Tirechappe était allé s'asseoir pensif sous le manteau de la cheminée.

L'aventurier était sombre, ce jour-là. Il regardait fixement, sans les voir d'ailleurs, les troncs d'arbres embrasés qui s'écroulaient dans l'âtre au milieu d'un feu d'artifice d'étincelles semblables à des paillettes d'or.

De temps à autre, Claude secouait la tête comme pour chasser une idée importune ; puis il retombait bientôt dans une rêverie dont les allées et venues de Michelle, qui rôdait autour de lui, ne parvenaient pas à le tirer.

– Souffrez-vous beaucoup de votre blessure, monsieur Tirechappe ? interrogea de sa douce voix la jolie hôtelière, un peu dépitée de l'insuccès de son manège, qui durait depuis une demi-heure au moins.

Claude ne parut pas avoir entendu.

A ce moment, du reste, un homme vêtu de noir, enveloppé dans un large manteau, poussa la porte et entra.

– Qu'y a-t-il pour votre service, mon gentilhomme ? demanda Michelle avec empressement. L'homme, sans répondre, jeta un coup d'œil rapide dans la salle, aperçut Claude, marcha droit à lui et lui frappa sur l'épaule.

Tirechappe leva la tête et tressaillit.

– Laissez-nous, Michelle, dit-il d'une voix brève.

Puis, lorsqu'il fut seul avec l'homme vêtu de noir, il le regarda en face et sans mot dire.

– Eh bien ! maître, fit le nouveau venu, qu'avez-vous donc à me regarder ainsi ? Ne me reconnaissez-vous point ? Il n'y a pas si longtemps que nous nous sommes quittés.

– Je vous reconnais fort bien, monsieur de La Vergne, répondit l'aventurier ; mais, à vrai dire, j'aimerais autant ne vous avoir jamais connu.

– Voilà qui est nouveau ! Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Est-ce votre blessure qui vous rend si morose ?

– Tenez, ne parlons pas de ma blessure. Elle me rappelle.

– Quoi donc ?

– Ce pauvre diable que nous avons expédié cette nuit et qui dort à cette heure du sommeil sans réveil au fond de six pieds d'eau.

– Ah bah ! des scrupules, des remords peut-être ? fit La Vergne avec une intonation dédaigneuse ; je vous croyais au-dessus de ces niaiseries.

– Monsieur le chevalier, fit Claude avec une singulière fermeté, j'ai bien souvent tiré du fourreau mon épée pour l'y faire rentrer rouge de sang. Jamais je n'ai conservé, le lendemain, souvenir de l'aventure de la veille. Mais cette fois. Cette fois...?

– Eh bien ! oui, raillez si vous voulez, j'éprouve quelque chose comme un regret. J'entends encore retentir à mon oreille le cri poussé par ce malheureux lorsque votre épée s'est enfoncée dans sa poitrine.

– Mordieu ! vous n’êtes pas seulement sombre, vous êtes lugubre, l’ami. Croyez-moi : chassez ces idées noires, qui feraient le plus grand tort à votre réputation si on les soupçonnait, et parlons sérieusement. J’ai besoin de vous.

, – Pour quelque expédition du genre de cette nuit, sans doute ? En ce cas, cherchez ailleurs qui vous aide. Voyez-vous, je ne me pardonne pas d’avoir contribué à briser cette fière épée qui nous tenait si bravement tête à tous deux. Un maître en fait d’armes, ce Sombreuse ! De pareils hommes sont rares aujourd’hui. Un élève de Saltarelli ! c’est tout dire. Et c’est moi !... Ah ! cornes de Belzébuth ! si c’était à refaire !.

– Eh mais ! l’on dirait, mon maître, que vous regrettez la parade qui m’a sauvé la vie.

– Faut-il parler franc ? Eh bien, oui, je la regrette, cette parade. Car, enfin, rendez-vous justice, mon gentilhomme : vous n’étiez pas de force avec ce pauvre Sombreuse : un beau tireur de moins, et que vous ne remplacerez pas.

– Tant qu’il vous plaira ! Mais, si mince figure que je fasse l’épée à la main, je suis fort aise d’être sorti sain et sauf de cette bagarre. Quant à vos scrupules, ils vous viennent un peu tard ; vous n’en avez point eu, ce me semble, lorsqu’il s’est agi de vider lestement les poches de l’homme. Habitude de guerre, je le sais bien, mais encore.

Tirechappe était resté assis sur son escabeau, en face de La Vergne debout.

Aux dernières paroles de ce dernier, il se leva vivement.

– Vous avez raison, dit-il, en s’approchant de la fenêtre.

Dans la rue, où la pluie ruisselait maintenant un vieux mendiant déguenillé s’était mis à l’abri contre le mur du *Grand-Saint-Hubert*.

Claude, d’un mouvement brusque, fouilla dans la poche de son haut-de-chausses, en tira la bourse prise sur le cadavre de Sombreuse, ouvrit la fenêtre et jeta écus et pistoles aux pieds du mendiant, tout étonné de cette pluie d’or qui se mêlait à l’autre.

Puis l’aventurier, dont le visage s’était subitement éclairci et qui semblait soulagé d’un grand poids, revint se planter en face de Guy de La Vergne

– Chevalier, dit-il d'un ton délibéré, vous avez eu besoin de mes services, vous les avez achetés, je vous les ai vendus et vous me les avez payés ; donc nous sommes quittes. Maintenant vous voulez m'entraîner dans quelque nouvelle aventure de votre façon : je refuse. Vos affaires, mordieu ! ne me regardent pas ; je les connais trop pour que l'envie me prenne de m'en occuper davantage.

La Vergne, quelque effort qu'il fît pour dissimuler sa pensée, laissa percer quelque dépit.

Le refus de Claude l'affectait doublement : d'abord parce qu'il lui faisait perdre l'appui du plus redoutable estafier qui fût à Paris, et ensuite parce qu'il l'obligeait à chercher un nouveau complice ; or, il est certaines confidences que l'on n'aime pas à multiplier.

– Ainsi, dit le chevalier en essayant de prendre le bretteur par la vanité, vous refusez, vous la plus fine lame qui soit, une de ces belles occasions de faire briller les épées dont vous étiez si friand jadis ? Pardieu ! vous m'étonnez fort, maître Tirechappe. J'avoue que je comptais sur votre bras irrésistible. Pour mener à bien l'entreprise où je m'engage, ce n'eût pas été trop de toute votre adresse ; et vous m'abandonnez ?

– Oh ! complètement.

– L'affaire était belle pourtant. N'êtes-vous pas le chef d'une association de prévôts, d'académiciens, de maîtres en fait d'armes, quelque chose comme cela ?

– Oui.

– Les *Compagnons de la Flamberge*, n'est-ce pas ? Eh bien ! je venais vous prier de me choisir vous-même parmi eux – j'ai pleine confiance en votre mérite – dix ou douze épées dignes de seconder la vôtre.

Claude sourit orgueilleusement.

– Douze compagnons ! Ah ça ! vous allez donc déclarer la guerre au roi d'Espagne ?

– Pas tout à fait ; il ne s'agit que d'attaquer un homme, mais un homme qui en vaut dix à lui seul. Et soyez sûr que de ceux qui s'en prendront à lui, plus d'un ne reverra jamais les tours de Notre-Dame.

– Ah ! ah ! fit Claude devenu attentif. Un homme qui en vaut dix ! Mais c'est donc un roi de l'épée ?

Et il songeait vaguement à Lusignac comme au seul homme qui, à sa connaissance, méritât les éloges de La Vergne.

– Eh bien ! l'affaire ne vous tente pas ? insista le chevalier.

Claude réfléchissait profondément. Il se disait que si, d'une part, Lusignac répondait seul au signallement tracé par Guy de La Vergne, d'autre part, Gilbert n'avait pas, Tirechappe le savait bien, d'ennemi plus acharné que le chevalier. Était-ce donc de lui qu'il était question ? La supposition n'avait rien d'invraisemblable ; Claude résolut d'en vérifier sur-le-champ l'exactitude.

– Mais, dit-il, qu'aurais-je à faire si j'acceptais vos propositions ? Où irions-nous montrer nos épées au soleil ? Quitterions-nous Paris ? En ce cas, mon gentilhomme, cela vous coûterait cher, je vous en avertis.

– Qu'à cela ne tienne, répondit vivement La Vergne, qui s'imagina qu'en se faisant un peu prier, Claude n'avait d'autre but que d'obtenir davantage ; qu'à cela ne tienne : vos amis et vous, maître Tirechappe, vous serez largement payés. Quant à la besogne, elle est simple. Il faut d'abord que vous partiez à l'instant pour Chantilly.

– Chantilly ! s'écria le bretteur, dont tous les soupçons venaient de se changer en une quasi certitude.

– Oui, Chantilly. Avez-vous quelque raison de n'y pas retourner ?

– Nullement. Continuez.

– Mais acceptez-vous, au moins ?

– J'accepte.

– Parole donnée !

– Foi de Tirechappe ! A une condition, cependant ; c'est que j'enverrai à Chantilly un autre moi-même, car je ne puis m'éloigner aujourd'hui de Paris. Pour le reste, je suis votre homme.

– Soit ! j'aurais mieux aimé pourtant que vous allassiez vous-même à Chantilly.

– Je vous réponds comme de moi de celui qui me remplacera. Vous le connaissez d'ailleurs : c'est Gilles Le Mahurel. Que devra-t-il faire ?

– Surveiller étroitement le château, fit La Vergne en baissant la voix, et dès qu'il en verra sortir une cavalcade dont M^{me} la Princesse fera partie,

arriver ici à franc étrier, crever son cheval, s'il le faut, ne dût-il y gagner que cinq minutes.

– Alors ?.

– Alors, toi, mon brave Tirechappe, tu viendras m'avertir sans perdre une seconde. Ceci, ajouta-t-il en lui remettant une clef, te permettra de pénétrer à toute heure chez moi, dans la petite maison de la rue des Tournelles que tu connais bien. Il va sans dire que les douze hommes dont je t'ai parlé seront prêts à monter à cheval.

– Soyez tranquille. Mais qui fournira les chevaux ?

– Comme cette auberge servira de lieu de rendez-vous, c'est ici que tout à l'heure j'enverrai les douze meilleurs chevaux qui soient en France.

– Voilà qui est dit. Maintenant les conditions ?.

– Cent pistoles pour toi, vingt pour chacun de tes camarades. Cela te va-t-il ?

– Dans une demi-heure, Gilles sera sur la route de Chantilly.

– Merci, maître Tirechappe, dit le chevalier joyeux ; si je réussis dans mon entreprise, ce n'est pas cent, mais deux cents pistoles que tu recevras de moi.

La Vergne ajouta encore plusieurs recommandations, régla quelques menus détails d'exécution et quitta enfin l'auberge du Grand-Saint-Hubert.

A peine avait-il fait cent pas, que Tirechappe sortait à son tour et se dirigeait rapidement vers le cabaret de la *Pomme* d'Adam.

Tout en marchant, il se disait :

– Gilbert est en danger. C'est lui qu'on veut atteindre. Lui seul ? Non. Ce LaVergne, ce coquin qui a mérité cent fois la corde et la roue, n'a pas dû renoncer à ses anciens projets sur M^{lle} d'Aubeteyre. Mais quel rôle joue dans tout cela M^{me} de Condé ? Et puis, pourquoi cet autre coquin qui me paye, et que je n'ai encore vu qu'une seule fois, m'assigne-t-il rendez-vous pour ce soir, juste au moment où le chevalier prépare une expédition dont je crois deviner le but ? Expédition et rendez-vous pourraient bien s'expliquer l'un par l'autre. Ah, mordiable ! j'en aurai le cœur net. Je veux savoir et je saurai. J'ai mon idée.

Au cabaret de la Pomme d'Adam, où Tirechappe trouva nombreuse et bruyante compagnie, notre héros fit signe à Gilles Le Mahurel et à Robin

Huchard, occupés à sabler une bouteille de vin d'Argenteuil, âpre et acide, tout en jouant aux cartes.

Les trois estafiers quittèrent le bouge à l'instant et gagnèrent l'auberge du *Grand-Saint-Hubert*.

Chemin faisant, Claude Tirechappe avait exposé à ses compagnons ce qu'il attendait d'eux.

Gilles Le Mahurel, sur lequel il comptait pour l'aider dans certaine aventure, devait rester près de lui, tandis que Robin Huchard monterait à cheval et irait remplir à Chantilly les instructions du chevalier de La Vergne, Ce qui fut fait.

Cependant Tirechappe était soucieux ; les jambes croisées, le menton enchâssé dans ses mains jointes, les coudes sur les genoux, il songeait, et toutes ses réflexions se résumaient en celle-ci :

– Quel bon tour pourrais-je donc bien jouer à M. de La Vergne ?

Tout à coup il se leva.

Sans doute il avait trouvé ce qu'il cherchait, car ce fut d'un pas très ferme et très décidé que, sortant de l'auberge où Gilles l'attendit, il s'achemina vers la rue de la Ferronnerie.

Sous l'enseigne de la *Croix de Lorraine*, Claude aperçut Simplicie.

Le petit apprenti de maître Le Hardy reconnut sans doute aussi l'aventurier, car ses lèvres pâles et tristes esquissèrent péniblement un demi-sourire.

– Par le nombril de Satan ! monsieur Simplicie, vous me voyez enchanté de vous revoir, s'écria Tirechappe.

– Que puis-je pour votre service, monsieur ? demanda l'artisan. Vous faut-il encore quelque lame milanaise ou vénitienne ?

– Ma foi ! non ; ce n'est pas ce qui m'amène ici. Mais d'abord, permettez-moi une question : maître Le Hardy ?

– Maître Le Hardy est absent pour le moment, fit Simplicie étonné.

– Fort bien ! sa femme, M^{me} Le Hardy ?

L'apprenti recula d'un pas et jeta un long regard scrutateur sur le bravo.

Ce mouvement n'échappa point à Tirechappe.

– Il importe que je voie sur-le-champ M^{me} Le Hardy, ajouta-t-il d'un ton grave. Dites-lui, si vous voulez, que je viens de la rue des Tournelles.

Simplice, les yeux fixes, la douleur empreinte sur le visage, ouvrit la bouche ; un cri allait s'échapper de ses lèvres. Mais l'apprenti eut la force de se contenir. Il baissa la tête et s'éloigna.

Un instant après il reparaisait, et, faisant signe à Claude de le suivre, introduisait le spadassin dans ce pavillon d'arrière-cour où, pour la première fois, nous avons montré au lecteur Gervaise et le chevalier de La Vergne.

Debout, ses beaux traits contractés par l'anxiété, la main crispée, frémissante, l'œil ardent et sombre, la femme du fourbisseur attendait.

En apercevant un homme que jamais elle n'avait vu, Gervaise eut un geste de désappointement poignant.

– Madame, fit le marquis, en saluant galamment suivant son habitude, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Aussi n'aurais-je eu garde de solliciter cette audience, si je ne m'étais pas cru à même de vous être utile.

– Parlez, monsieur, dit Gervaise d'une voix sourde et saccadée.

Il n'est pas nécessaire que le lecteur connaisse par le menu une conversation dont il verra bientôt les résultats.

Nous abandonnerons donc Tirechappe pendant quelques heures, pour le retrouver à la nuit close, au moment où il attendait, assis sur une pierre du Vieux-Marché-aux-Chevaux, le maigre Stanislas.

Ce dernier ne tarda pas à paraître, et comme La Vergne, dans la première partie de ce récit, après avoir bandé les yeux du condottiere, après lui avoir fait faire quelques détours destinés à le dérouter, le « socius » l'introduisit dans cette chambre de la petite maison de la rue des Tournelles où Domenico Brandi, le redoutable provincial de France, recevait les rapports de ses espions.

– Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu M. de La Vergne ? demanda le jésuite sans autre préambule, de cette voix brève, sèche, impérative, qui lui était particulière.

– Quelques heures seulement, répondit Claude, et voici à quelle occasion.

Tirechappe raconta alors son entretien du matin avec le chevalier.

Domenico Brandi écouta ce récit avec une attention soutenue ; puis, quand le bravo eut terminé :

– Vous m'avez écrit de Chantilly au sujet de M. de La Vergne, dit-il ; mais vous ne m'avez pas fait savoir quelles raisons retenaient le chevalier

au château de M. le Prince. Sans doute vous les ignoriez.

– Mordieux ! pensa Tirechappe, puisque l'occasion se présente d'être désagréable au La Vergne, gardons-nous de la laisser échapper.

Sur quoi, il apprit à Domenico Brandi l'amour passionné du chevalier pour M^{lle} d'Aubeteyre, ses odieuses tentatives contre elle et la fureur qu'il avait conçue de leur insuccès.

Ce qu'il se garda bien de dire, par exemple, c'est que lui, Tirechappe, avait sauvé l'honneur à Blanche et la vie à Lusignac.

Ce récit terminé, il demanda au jésuite ce qu'il devait faire.

Le provincial se recueillit un instant, puis il ordonna à Tirechappe d'accompagner M. de La Vergne, comme il le lui avait promis, mais en ayant soin de rester en communication constante avec le *Grand-Saint-Hubert*, où Stanislas continuerait à aller prendre les lettres, placées sous triple enveloppe, qu'écrirait le condottiere dans le cours de son voyage.

– Allons ! se dit-il quand le bravo se fut éloigné sous la conduite de Stanislas, j'avais deviné juste en pensant que les intérêts de l'Ordre n'enflammaient pas seuls M. de La Vergne du beau zèle dont il fait montre. Mais qu'importe, après tout, le mobile qui le fait agir, s'il agit bien et promptement ? Tout est pour le mieux, d'ailleurs, et peut-être cette jeune fille qu'il poursuit m'aidera-t-elle à percer enfin le mystère qui enveloppe la naissance du comte de Lusignac, son compagnon d'enfance.

Tout en réfléchissant de la sorte, Domenico Brandi avait pris le feutre dont il se coiffait lorsque ses excursions nocturnes l'obligeaient à se vêtir en cavalier.

Il s'enveloppa de son manteau, descendit l'escalier et sortit de la petite maison, mais sans éteindre toutefois les bougies qui brûlaient sur sa table de travail dans deux candélabres de cuivre ciselé.

Cela seul suffisait à indiquer que l'absence du provincial devait être de courte durée.

On sait, en effet, que Domenico Brandi avait, le matin même, donné rendez-vous à maître Le Hardy pour dix heures du soir dans la maison de la rue des Tournelles, qu'il considérait comme infiniment plus sûre et plus propre aux sérieux entretiens que le pavillon de l'auberge du *Grand-Saint-Hubert*.

Tirechappe, cependant, avait été reconduit à la place du Vieux-Marché-aux-Chevaux de la même façon qu'il en était parti. Puis, après l'avoir fait délicatement asseoir sur une énorme pierre de taille renversée, Stanislas l'avait abandonné là et s'était enfui précipitamment.

S'il s'était retiré avec un peu moins de hâte, il aurait pu apercevoir, s'approchant de Claude, une ombre qui les suivait tous deux à distance depuis la rue des Tournelles.

L'ombre, c'était Gilles Le Mahurel, qui exécutait de point en point les ordres de Tirechappe.

Le plan de ce dernier était des plus simples.

L'aventurier s'était dit que, très certainement, celui qui le viendrait chercher, Stanislas ou un autre, lui banderait les yeux comme l'avait fait La Vergne lors de la première entrevue de Claude avec Domenico Brandi ; par conséquent, il serait impossible au chef des *Compagnons* de la *Flamberge* de savoir en quel lieu on l'avait conduit.

Or, comme Tirechappe était bien décidé à pénétrer enfin les secrets de ceux qui le payaient, il avait tout simplement chargé Gilles Le Mahurel de le suivre là où on l'amènerait, lui Claude, et de noter l'endroit avec soin.

C'est pourquoi le bravo ne fut nullement surpris lorsque Gilles, lui enlevait le bandeau qui lui interdisait l'usage de la vue, dit rapidement :

– A deux pas d'ici, une maison isolée. Ce cuistre que tu nommes Stanislas t'a fait faire deux ou trois fois le tour de cette place pour t'égarer.

– Je m'en doutais, fit Tirechappe en se levant.

Lorsque les deux compagnons arrivèrent devant l'habitation du chevalier de La Vergne, Claude ne put retenir une exclamation d'étonnement.

Ainsi, c'est dans une des chambres de cette même demeure du chevalier, où il était venu fort souvent depuis quelques mois, que l'homme auquel il vendait ses services l'avait reçu deux fois, et tout à l'heure encore, avec tant de précautions !

Sans expliquer à Gilles la cause de sa surprise, ce qui aurait fait perdre un temps précieux, Claude esquissa rapidement un nouveau plan de campagne.

Il avait résolu de savoir ce qu'on s'efforçait de lui cacher, et l'on connaît assez notre héros pour être bien persuadé que rien ne le pouvait faire reculer.

Son entreprise, d'ailleurs, était facilitée par une coïncidence particulièrement favorable. La Vergne, on ne l'a pas oublié, lui avait remis le matin même la clé de son logis, afin qu'il pût, à toute heure de la nuit, venir lui annoncer le départ de M^{me} de Condé, sitôt qu'il en serait lui-même averti ;

Rien n'était donc plus aisé que de pénétrer dans le jardin sombre et désert ; la difficulté presque insurmontable consistait à s'introduire dans le pavillon, où Tirechappe ne doutait pas qu'il dût rencontrer Stanislas et peut-être aussi d'autres gardiens encore.

Cette considération ne l'arrêta pas. Doucement il glissa dans la serrure la clé qu'il tenait de La Vergne ; celle-ci tourna sans bruit et la porte du jardin s'ouvrit. Claude la referma avec les mêmes précautions.

Deux fenêtres étaient seules éclairées ! une au premier étage et l'autre au rez-de-chaussée. Tirechappe aperçut deux hommes dans une salle basse où quelques bûches flambaient dans l'âtre.

Le premier de ces deux hommes, en qui l'aventurier reconnut tout de suite le maigre Stanislas, semblait absorbé dans la lecture de *l'Imitation de Jésus-Christ* ; l'autre personnage, également bien connu de Claude, dormait au coin du feu : c'était Placide, le valet du chevalier de La Vergne, l'espion du provincial des jésuites de France.

Impossible de s'introduire dans le pavillon par la porte ainsi gardée.

Il fallait donc trouver quelque autre entrée.

Claude examina attentivement le pavillon et put constater que, seule, une petite lucarne s'ouvrant au milieu du toit, au-dessus de l'unique étage, pouvait permettre de s'introduire dans l'habitation sans qu'il fût besoin d'effraction et, par conséquent, sans bruit.

Mais il eût fallu une échelle et Claude n'en découvrit point : puis il était indispensable de savoir si dans la chambre éclairée du premier étage quelqu'un ne se trouvait pas pour donner l'éveil, en entendant marcher au-dessus de lui.

La perplexité de l'estafier était à son comble, lorsque la vue d'un platane gigantesque étendant ses vigoureux rameaux jusqu'au faîte de la maison qu'ils dominaient, lui inspira une pensée ingénieuse.

Faisant signe à Gilles de le suivre et de l'imiter, Tirechappe embrassa l'arbre, et, s'aidant de toutes les saillies, de toutes les nodosités du tronc, parvint à saisir l'une des branches basses.

Un coup d'œil lui permit de constater que la chambre du premier et unique étage était déserte.

Alors, continuant son ascension, il arriva à hauteur de la lucarne et s'aventura sur une branche qui, en ployant, le déposa lentement sur le toit.

Gilles l'avait suivi, et tous deux se glissèrent par l'ouverture.

L'obscurité était complète dans les combles ; les estafiers durent s'orienter à tâtons.

Enfin, ils rencontrèrent les premières marches d'un escalier étroit et rapide qui, par une sorte de trappe, donnait accès dans le grenier.

A l'étage inférieur, Claude Tirechappe et Gilles Le Mahurel ouvrirent successivement plusieurs portes ; mais toutes les pièces où ils entrèrent étaient plongées dans d'épaisses ténèbres, sauf une seule, qu'un mince filet de lumière filtrant à travers la boiserie disjointe éclairait faiblement.

Claude jeta par la crevasse un regard dans la salle voisine d'où partait le rayon lumineux, et reconnut ce cabinet de travail où, quelques minutes auparavant, l'avait reçu Domenico Brandi.

– Ah ça ! où sommes-nous et que faisons-nous ici ? grommela Gilles Le Mahurel avec humeur.

– Silence ! murmura Tirechappe, j'entends craquer les marches de l'escalier.

Les deux amis se firent immobiles et muets, et collant un œil contre la fissure du panneau, plon gèrent dans la chambre contiguë à celle où ils se trouvaient un regard curieux.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés lorsqu'une porte s'ouvrit ; un homme enveloppé d'un manteau et tenant à la main une lanterne sourde, entra, suivi d'un autre personnage dont les traits étaient cachés, comme ceux du premier, par les ailes d'un grand chapeau rabattu sur les yeux.

L'homme au manteau éteignit sa lanterne, pendant que son compagnon se débarrassait de son feutre, qu'il posait près de lui.

Claude retint avec peine une exclamation de surprise.

– Corbœuf ! pensa-t-il en considérant l’homme qui venait de se découvrir et dont les deux candélabres éclairaient en plein le visage, celui-là, je le connais : c’est maître Le Hardy, le fourbisseur de la rue de la Ferronnerie.

Et celui-là aussi, je le connais, pardieu ! pour-suivit-il à mi-voix, en voyant l’homme à la lanterne qui, s’étant débarrassé de son manteau et de son chapeau, venait de se tourner et de s’asseoir en face de son compagnon. C’est mon galion c’est mon Pérou ! c’est ma mine de Golcondel c’est lui qui, tous les mois, me compte dix belles pistoles reluisantes au soleil, c’est lui que je viens de voir tout à l’heure à cette même place. Que diantre vient-il faire avec ce fourbisseur dans cette maison mystérieuse ?

– Comment ! répondit Gilles Le Mahurel en baissant la voix lui aussi, tu connais cet homme-là ?

– L’homme, oui ; mais j’ignore son nom ; et pour le savoir, je donnerais volontiers un quartier de la pension qu’il me fait.

– Oh ! fit Le Mahurel, cela ne te coûtera pas si cher ; je vais te le dire pour rien. J’ai vu souvent ce personnage au Louvre, autrefois, quand j’étais dans les maheutres du roi. C’est le Révérend Père Domenico Brandi, provincial de France, quelque chose comme le colonel des jésuites qui sont en ce pays.

– Ce que c’est que d’avoir été à la cour ! soupira Tirechappe, on sait une foule de choses fort intéressantes et l’on connaît une foule de gens dont, en raison du soin qu’ils prennent pour se cacher, il me paraît furieusement utile que nous apprenions les noms et les projets. Gageons que tu connais encore cet autre qui vient d’entrer !

– En effet, répondit l’ancien maheutre, l’homme qui salue si noblement ton jésuite et ton fourbisseur, c’est don Inigo de Cardenas, ambassadeur du roi d’Espagne.

– Ces deux-là, je ne te demande pas leurs noms, murmura Claude à la vue des deux autres personnages qui pénétraient dans la salle : l’un est M. le duc d’Épernon et l’autre Concino Concini, le favori de la reine. Ah ça ! mais, un jésuite, un ambassadeur d’Espagne, un aventurier italien, réunis à cette heure au bout de Paris, dans une maison sourde, muette et aveugle, cela vous a une petite odeur de conspiration bien caractérisée : Qu’en dis-tu, ami Gilles ?

Celui-ci hocha la tête d'une façon approbative.

– Écoutons, fit-il, nous allons bientôt savoir à quoi nous en tenir.

– Messieurs, disait en ce moment Domenico, nous avons travaillé jusqu'à ce jour à préparer un soulèvement. Ce que nous voulions, c'était recommencer la Journée des barricades, qui a fait fuir Henri de Valois et rendu le duc de Guise maître de Paris. L'entreprise est difficile à exécuter, le résultat en est douteux, et M. le duc d'Epernon, ainsi que le marquis d'Ancre, sont venus pour vous soumettre un autre plan qui, je pense, aura votre assentiment.

Nous savons tous, continua-t-il, quel but nous poursuivons, et nous sommes tous persuadés que lorsque de tels intérêts sont en jeu, on ne doit discuter les moyens qu'au point de vue de l'efficacité. Les préceptes de la morale vulgaire ne sont pas ici à leur place.

Il faut vouloir ce que l'on veut et l'obtenir comme on peut. C'est une puérilité que de s'effrayer des mots, quand on ne recule pas devant la chose.

Si, dans un combat, l'hérétique Bourbon s'était trouvé devant nous, aurions-nous hésité à le frapper ? Non, sans doute. Eh bien ! qu'importent le nombre des combattants, le lieu et la disposition du combat, puisque le résultat doit être le même ? Au lieu de soulever Paris et d'attaquer le tyran dans son Louvre, au milieu de son armée, ne vaut-il pas mieux, avec quelques hommes résolus, l'attaquer quand il se présentera petitement accompagné et de délivrer, sans faire couler tant de sang, la sainte religion de son hypocrite ennemi ?

Ici, Domenico fit une pause, comme pour permettre à ses auditeurs de lui opposer quelque objection.

Mais le silence seul répondit à ses paroles et au regard interrogateur qu'il promena lentement sur son auditoire.

– Je vois, reprit-il alors, que votre sentiment là-dessus est unanime. Il ne nous reste donc qu'à étudier le mode d'exécution.

Ce dernier mot, que Domenico n'avait pas prononcé avec intention, fit passer comme un frisson parmi tous ces hommes qui venaient de décider froidement, et sans qu'un seul parmi eux eût hésité, de trancher par un coup de poignard la vie d'un roi et les destinées d'un peuple.

Dans leur cachette, Claude Tirechappe et Gilles Le Mahurel, qui pourtant n'étaient pas des agneaux timides, sentaient une sueur froide mouiller leurs tempes.

C'est que, malgré les paroles de Domenico, l'homme prêt à accomplir la chose souvent recule devant le mot.

Il est certains mots, en effet, qui retentissent dans la conscience troublée comme le réquisitoire ou la sentence d'un juge.

Cette émotion, toutefois, ne dura pas longtemps, et quand le provincial, qui seul était resté impassible, reprit de sa voix brève et claire : « Maintenant, monsieur d'Epernon, veuillez nous dire quels sont les moyens que vous |comptez employer ? » Le grand-maître de l'infanterie se leva et, du ton le plus tranquille, exposa le plan qu'il avait imaginé.

Ce pair de France parlait du guet-apens qu'il tramait contre son roi comme si c'eût été la chose du monde la plus naturelle.

– Il faut peu de monde, dit-il, car plus il y a de monde dans une entreprise de ce genre, moins il est facile de garder le secret. Une douzaine d'hommes résolus et bien armés suffiront. Je me charge de les trouver. Ce qui me manque, c'est un homme énergique et intelligent, qui saurait au besoin séparer le roi de son escorte et donner le temps de faire le coup à ceux qui en seraient chargés.

– Avez-vous déjà choisi l'endroit où vous voulez agir ? demanda Pierre Le Hardy.

– Pour se rendre chez le duc de Sully, où il va très souvent, répondit d'Epernon, le roi passe habituellement dans une rue étroite nommée la rue de la Ferronnerie. Il y a dans cette rue une maison un peu en retrait, celle du notaire Poutrain, dans l'enfoncement de laquelle il serait facile de cacher nos hommes, le jour où l'on saurait que le roi va sortir et suivre la rue en question pour se rendre à l'Arsenal. Or, comme je puis connaître assez longtemps d'avance si le roi sortira et quel sera son itinéraire, je répondrais du succès dans le cas où nous aurions l'homme dont je parle, pour embarrasser, par exemple, avec une charrette la rue de la Ferronnerie, et séparer, par une maladresse apparente, l'escorte du carrosse royal.

– Pour cela, interrompit Le Hardy, j'ai votre homme.

– Et quel est-il ? interrogea d'Epernon ?

– Moi-même.’

– Bien. Il faut autre chose encore, dit le duc ; il faut de l’argent, et beaucoup d’argent, car elles coûteront cher, les épées qu’il nous faudra acheter.

– Demain, dit l’ambassadeur d’Espagne, je ferai porter chez vous cent mille livres, et si cela ne suffit pas, vous m’en demanderez davantage.

– Tout est fixé maintenant, dit Concini, sauf une chose cependant.

– Laquelle ? demanda Domenico.

– Le jour.

– Cela, répondit d’Epernon, nous ne pouvons le décider aujourd’hui ; mais ayez toujours une charrette et des chevaux attelés dans le voisinage, car il est possible que l’avertissement ne vous parvienne qu’une heure avant le moment d’agir.

– A partir de demain, répondit Pierre Le Hardy, j’aurai ce qu’il faut dans un lieu sûr, et j’attendrai le signal.

La sinistre conférence était terminée, les conspirateurs se levèrent.

De leur observatoire secret, Claude et son ami les virent disparaître l’un après l’autre. Quand le dernier fut sorti après avoir éteint les flambeaux et que la chambre fut plongée dans l’obscurité, les deux hommes quittèrent à leur tour la cachette où depuis deux heures ils étaient blottis.

Puis, quand ils furent certains que les conspirateurs étaient loin et ne pouvaient les voir, ils quittèrent, eux aussi, la maison de la rue des Tournelles.

– Eh bien ! que dis-tu de tout cela ? demanda Gilles à Tirechappe qu’il voyait tout pensif, en regagnant le *Grand-Saint-Hubert*.

– De tout cela, je ne dis pas grand’chose. Ce sont des affaires d’Etat qui ne m’intéressent guère. Mais dans cette bande il y a un fier gueux : ce Domenico Brandi, que Dieu damne, et comme, je ne sais pourquoi, il en veut terriblement, ainsi que son compère La Vergne, à quelqu’un que j’aime, je vais, moi, les surveiller de très près l’un et l’autre, je te le jure ! A nous deux, monsieur le provincial ! à nous deux, monsieur de La Vergne ! Gardez-vous bien, car je vous connais maintenant, et s’il arrive malheur à Gilbert, mille tonnerres ! vous le paierez cher !

XXVI

LA VERGNE A L'ŒUVRE.

Claude dormait à poings fermés, tout comme s'il n'eût pas porté le poids d'un terrible secret d'Etat, quand un cavalier montant un cheval couvert d'écume entra au galop dans la cour du *Grand-Saint-Hubert*.

Ce cavalier, c'était Robin Huchard, qui avait vu, à deux heures du matin, sortir du château de Chantilly une petite cavalcade dont faisait partie M^{me} de Condé, et qui venait, comme il en avait reçu mission, avertir Claude de ce départ.

– Quelle heure est-il ? demanda Claude tout en mettant ses bottes.

– Sept heures à peu près.

– Eh ! Gilles, cria Tirechappe en frappant sur l'épaule de Mahurel qui dormait dans la même chambre, réveille-toi, l'ami !

L'ancien maheutre ouvrit les yeux, bâilla, s'étira les membres, regarda Claude et Robin Huchard du regard fixe et sans lueur d'un homme dont l'esprit est encore engourdi par la torpeur du sommeil, poussa une sorte de grognement inintelligible, puis, se laissant retomber sur l'oreiller, se rendormit de plus belle.

Voyant qu'il fallait employer les moyens énergiques, Claude prit son lieutenant par les pieds et le jeta sans cérémonie à bas du lit.

Gilles Le Mahurel, alors, se réveilla complètement.

Claude lui dit de faire seller les chevaux et de veiller à ce que les hommes se tinssent prêts à partir au premier signal, pendant qu'il irait, lui, prévenir La Vergne à son logis de la rue des Tournelles.

Quelques instants après, La Vergne était au courant et donnait ses ordres à Tirechappe.

D'après ces instructions, le « Marquis » et ses acolytes devaient sortir isolément de Paris et se réunir à Saint-Denis à l'auberge du *Grand-Cerf*, où La Vergne les rejoindrait.

– Où diable ce chevalier de Belzébuth veut-il nous mener ? se demandait Claude en regagnant le *Grand-Saint-Hubert*.

Ce qui intriguait particulièrement Claude, c'était la recommandation expresse faite par La Vergne de se munir de masques pour ses hommes et pour lui.

– Comment ! s'écria Michelle en voyant Tirechappe faire ses préparatifs de départ, vous êtes arrivé avant-hier et vous allez déjà repartir ?

Disant cela, la bonne Michelle poussait de gros soupirs qui flattaient, sans nul doute, l'amour-propre de Claude, mais navraient son cœur naturellement sensible.

Hilaire Jacotin, lequel continuait à croire fermement que sa femme était sœur – de la main gauche – du noble marquis de Tirechappe, assistait à cette scène d'adieux et murmurait ;

– C'est beau l'amour fraternel !

Et lorsque Claude, après avoir embrassé sa prétendue sœur, saisit l'étrier et se mit en selle, l'honnête aubergiste dit au « Marquis » en lui souhaitant un bon voyage :

– Ah ! vous ne savez pas combien elle vous aime ! Revenez-nous bien vite surtout, car pendant votre absence ma pauvre femme sera bien à plaindre !

Michelle, qui entendit ces paroles, ne put s'empêcher de rougir et Claude se mordit la moustache pour dissimuler un sourire mêlé de raillerie et de commisération qui lui vint au coin des lèvres. Puis il enleva son cheval de deux coups d'éperon et s'éloigna au galop dans la direction, de Saint-Denis.

Les *Compagnons de la Flamberge* sortirent après leur chef, et isolément, comme il était convenu, se rendirent à l'auberge du *Grand-Cerf*.

Après avoir attaché les chevaux sans les débrider, les cavaliers s'attablèrent avec leur capitaine dans la grande salle de l'auberge, et, en attendant La Vergne, burent en véritables reîtres qu'ils étaient.

Quelques instants après que Tirechappe eut quitté la maison de la rue des Tournelles, La Vergne, qui s'était approché de la fenêtre, se rejeta

brusquement en arrière.

Tournant à l'angle de la rue du Pas-de-la-Mule et de la rue des Tournelles, une femme enveloppée dans une mante brune, mais dont le capuchon rabattu laissait voir le beau visage, avait frappé de loin le regard perçant du chevalier.

Cette femme, c'était Gervaise.

– Holà ! Placide, cria La Vergne à son laquais, occupé à seller dans la cour deux chevaux pour son maître et pour lui, n'ouvre pas si l'on frappe à la rue, et hâte-toi. Nous sortirons par la porte des remparts.

Voilà pourquoi l'écho seul répondit au bruit du lourd marteau que Gervaise, de ses mains délicates, souleva à plusieurs reprises pour le laisser retomber sur la porte inexorable et sourde.

Le projet qu'avait conçu Tirechappe avait échoué. Gervaise, qu'il avait prévenue du retour de La Vergne, et sur laquelle il comptait pour empêcher celui-ci de partir ou tout au moins pour retarder son départ, n'avait pu parvenir jusqu'au chevalier, qui, suivi de Placide, longeait en ce moment le rempart et se rendait à la maison professe de la rue Saint-Antoine, afin de se concerter avec le provincial.

Lorsque La Vergne eut appris à Domenico la nouvelle qu'on venait de lui apporter, c'est-à-dire la fuite ou plutôt l'enlèvement de M^{me} de Condé par son mari, le jésuite alla prendre dans un coffret un billet parfumé copié sur le modèle qu'avait apporté le chevalier, et dont l'écriture imitait si parfaitement celle de Charlotte que la princesse y eût été trompée elle-même.

– Voici ce que vous vouliez, dit le provincial. Que vous faut-il encore ?

– Il faut maintenant, répondit La Vergne, que le roi soit prévenu le plus rapidement possible du départ de la princesse. Pour moi, je me rendrai au Louvre dans deux heures ; je remettrai alors le billet que vous venez de me donner, qui confirmera la nouvelle et me vaudra d'emblée la confiance absolue de Sa Majesté. Je serai certainement chargé de poursuivre les fugitifs, et, rapportez-vous-en à moi, je ne les atteindrai pas.

– Allez ! fit Domenico, quand vous vous présenterez au Louvre, le roi saura déjà que le prince de Condé, enlevant sa femme, s'est enfui de Chantilly. Je me charge de transmettre l'avertissement.

Ces deux maîtres en fait d'intrigues jouaient à coup sûr en spéculant sur la dernière passion du Vert-Galant.

Henri IV tomba complètement dans le piège. A la première nouvelle du départ de Charlotte, qui lui fut transmise par les soins de son confesseur, le P. Cotton, sur l'ordre secret de Domenico Brandi, le roi convoqua ses ministres.

Sully, qui était encore couché, arriva le dernier au conseil et trouva ses collègues bien empêchés de donner leur avis dans une affaire d'État d'un genre aussi singulier.

La Vergne survint comme le conseil délibérait. Les antichambres du Louvre étaient pleines d'une foule de courtisans qui chuchotaient, se demandant des détails, sans savoir quel événement avait fait réunir extraordinairement et d'urgence tous les ministres.

– Que se passe-t-il donc, monsieur de Bellegarde ? demandait Bassompierre au grand écuyer.

– On dit, monsieur, que les troupes espagnoles ont débarqué à Bordeaux. D'autres, il est vrai, prétendent que c'est à Marseille. Tout à l'heure, je ne sais qui annonçait que le roi allait déclarer la guerre aux Provinces-Unies. Le bruit court aussi d'une mutinerie des régiments suisses, qui veulent retourner dans leurs montagnes si la solde n'est pas augmentée. Cherchez là-dedans ce qui vous paraîtra le plus vraisemblable. Quant à moi, je répète ce que j'entends, mais je ne sais absolument rien.

A ce moment, La Vergne s'approcha d'un gentilhomme de la porte du roi et lui dit quelques mots à l'oreille.

Le jeune homme s'inclina et entra dans la salle du conseil. Presque aussitôt un laquais, ouvrant la porte d'un grand cabinet donnant sur l'antichambre, appela :

– Le gentilhomme qui arrive de Chantilly ?

– C'est moi, répondit La Vergne, qui s'était confondu dans la foule des courtisans, mais ne s'était pas éloigné.

Dans le cabinet voisin de la salle du conseil où le chevalier fut introduit, il trouva le roi dont les traits étaient contractés et qui marchait fiévreusement.

– C’est vous, monsieur, dit-il à La Vergne, qui vous faites annoncer comme arrivant de Chantilly ?

– J’ai pensé, dit le chevalier en s’inclinant, que je ne devais pas retarder d’une minute le message dont je suis chargé.

– Un message ! et de qui ?

– De M^{me} la Princesse, répliqua La Vergne en s’agenouillant et en remettant au roi le billet que Domenico avait pris deux heures auparavant dans un coffret et qu’il avait donné au chevalier.

Henri IV poussa un cri de joie, brisa le fil de soie qui fermait la lettre, la baisa avec transport et la dévora d’un coup d’œil.

– Ainsi, ce billet mystérieux auquel je ne pouvais croire et qu’une main inconnue m’avait fait passer tout à l’heure, disait la vérité ! s’écria le vieux Céladon. O ma bien-aimée ! on t’enlève à moi et tu m’appelles à ton secours, et je n’ai rien pu faire, moi le roi, pour te défendre ! Mais, ventre-saint-gris ! j’irai te chercher jusqu’au fond de la terre, et malheur à ceux qui voudront m’empêcher de te reprendre ! Vous lui avez parlé, vous l’avez vue ? poursuivit-il en s’adressant à La Vergne. Ah ! monsieur, que vous êtes heureux !

Mais, dit-il, en se calmant, vous n’appartenez pas, ce me semble, à la maison de Condé. Comment et où avez vu la princesse ? Comment vous a-t-elle chargé de ce message ?

– Je n’ai pas eu l’honneur de voir M^{me} la Princesse, répondit La Vergne ; ce billet m’a été remis par un des plus fidèles serviteurs de Votre Majesté, par le baron de Sombreuse, que j’ai trouvé mourant sur la route de Chantilly, d’où il revenait.

– Mourant ?

– Oui, sire, au moment où j’entrais, un peu en avant du village d’Écouen, dans le bois de Luzarches, le baron de Sombreuse était aux prises avec deux hommes et grièvement blessé. Malgré une légère blessure, continua impudemment le chevalier en montrant l’écorchure qu’il avait, en effet, à la main droite, et que l’épée de l’infortuné Sombreuse lui avait faite, malgré une légère blessure, je tuai un des assaillants ; l’autre s’enfuit pendant que j’essayais de secourir le malheureux écuyer de Votre Majesté.

Mais, hélas ! fit La Vergne, tout secours était superflu. Le brave gentilhomme n'eut que le temps de me remettre ce billet, qu'il tenait de M^{me} la princesse de Condé, en me recommandant de le porter à Votre Majesté, et il expira dans mes bras.

Le roi n'avait aucune raison de ne pas croire au récit très vraisemblable qu'avec une cynique hardiesse venait lui faire le complice de Domenico.

D'ailleurs, la blessure du chevalier et le billet de la princesse auraient enlevé à Henri tous ses doutes, s'il en avait eus.

– Comment pourrai-je vous récompenser, monsieur ? demanda le roi.

– En me permettant de servir Votre Majesté en cette circonstance, dit La Vergne, ce qui, en même temps, me fournira peut-être l'occasion de venger mon ami.

– Expliquez-vous, dit le roi avec étonnement. Comment pouvez-vous à la fois me servir et venger M. de Sombreuse ?

– Sire, reprit respectueusement La Vergne, lorsque M^{me} la Princesse confia ce billet au baron de Sombreuse, elle savait qu'on la conduisait en Flandre et connaissait la route qu'on allait suivre. M. de Sombreuse, avant de mourir, a eu le temps de me faire connaître ces détails précieux, pour le cas où Votre Majesté voudrait atteindre les ravisseurs de M^{me} de Condé.

« Ravisseurs » était adorable, quand on songe que dans cette affaire il s'agissait d'un mari qui enlevait sa femme pour la soustraire aux poursuites d'un amant trop audacieux et surtout trop puissant.

Mais ce mot si heureusement trouvé par La Vergne n'étonna pas Henri.

Il lui sembla tout naturel, si naturel même qu'il s'en empara.

– Ah ! ventre-saint-gris ! vous me demandez si je veux atteindre les ravisseurs ? Mais j'irai pour cela, s'il le faut, jusqu'en Allemagne, jusque chez les Tartares, jusqu'au bout du monde, et je me sens de force à le conquérir tout entier si on me refuse le passage !

Mais ils ne pourront pas sortir du royaume, continua-t-il. Des ordres sont déjà expédiés partout et les frontières sont gardées.

A moins que leurs chevaux n'aient des ailes, ils ne devanceront pas mes courriers. Et puisque, par bonheur, vous connaissez l'itinéraire.

La Vergne dissimula un sourire.

Cet itinéraire, c'était lui-même qui l'avait indiqué à M. le Prince en lui remettant le billet du duc d'Épernon et la lettre du roi enlevée sur le cadavre de Sombreuse après le guet-apens du bois de Luzarches, dont il venait de faire à Henri IV un récit effrontément fantaisiste.

– Puisque vous connaissez l'itinéraire, continua le roi, vous allez poursuivre les fugitifs. Voici un bon de dix mille livres sur ma cassette, car il vous faut de l'argent. Voici en outre un ordre pour que les gouverneurs des provinces, les lieutenants du roi et tous les officiers placés sous leur dépendance vous prêtent, sur votre simple demande, le concours et l'assistance dont vous aurez besoin. Quant aux hommes.

– Je me charge de ce soin, sire, interrompit La Vergne, radieux de voir ses prévisions se réaliser aussi rapidement.

– Eh bien ! partez, partez vite, monsieur, dit le roi avec impatience ; et à votre retour, si, comme je n'en doute pas, vous m'avez bien servi, vous viendrez me demander une compagnie dans mes gardes.

– La plus précieuse récompense, c'est d'être agréable à Votre Majesté ; mais j'en aurai une autre encore, je l'espère, répliqua le chevalier, qui n'oubliait pas son rôle. Dans cette expédition, j'ai quelque vague idée que je rencontrerai les meurtriers du baron de Sombreuse, et qu'il me sera donné de venger mon ami.

– Vous êtes un brave et loyal gentilhomme, fit le roi en le congédiant.

Et, avec un regard plein de promesses, il ajouta :

– De beaux cavaliers comme vous ont bonne mine en tête d'une compagnie, mais ils font meilleure figure encore à la tête d'un régiment.

– Allons ! murmurait le chevalier en descendant les escaliers du Louvre, promesse du roi, promesse de la reine, je n'ai que l'embarras du choix. Qui servirai-je et qui tromperai-je ? se demandait-il en montant à cheval. Bast ! je servirai la reine ; elle est femme, c'est elle qui doit gagner la partie.

Et il piqua des deux pour rejoindre Tirechappe et sa troupe, qui l'attendaient à Saint-Denis.

SUR LA ROUTE

Il nous faut maintenant rejoindre ceux des personnages de cette histoire vers qui convergent tant de passions et d'intérêts divers, et dont les faits et gestes causent au Louvre et ailleurs un si grand émoi.

Une heure après minuit venait de sonner lorsque la grille du château de Chantilly s'ouvrit en grinçant sur ses gonds rouillés, pour laisser passer une troupe de cavaliers escortant un petit carrosse de campagne attelé de deux chevaux gris.

La nuit était froide, sombre, pluvieuse ; le vent soufflait lamentablement à travers les arbres dépouillés de la forêt, chassant dans le ciel de gros nuages noirs qui obscurcissaient la lune.

Par instants, un pâle rayon, presque aussitôt voilé, éclairait la route et faisait miroiter les flaques d'eau bourbeuse.

Une de ces éclaircies fugitives permit à Robin Huchard, embusqué dans un taillis, de reconnaître M. de Condé marchant à la tête de la cavalcade, ayant à son côté Lusignac, le pistolet au poing.

On sait déjà que l'envoyé de Tirechappe, ou plutôt du chevalier de La Vergne, après avoir constaté le départ de M. le Prince, avait, conformément aux instructions reçues par lui, regagné la route de Paris, sur laquelle son cheval s'était élancé ventre à terre.

La petite troupe qui s'échappait ainsi nuitamment de Chantilly se composait de M^{me} de Condé, de son triste mari, de Virey, secrétaire du prince ; de Lenet, son intendant ; de Lusignac, du marquis Alloigny de Rochefort et de M. de Toyras, ses gentilshommes.

M^{lle} d'Aubeteyre tenait compagnie à la princesse dans le carrosse ; Nicolle s'était assise sur le siège.

Enfin le vieux Noël et Gaspard, dont Lusignac avait vanté la discrétion, la bravoure et la fidélité, fermaient la marche, armés jusqu'aux dents.

On chevaucha six heures sans incident.

Le carrosse, terriblement cahoté, avançait avec peine à travers les ornières qui coupaient la route.

Les chevaux de l'attelage n'en pouvaient plus ; leur poil était couvert de sueur, ils buttaient à chaque pas. Quant aux chevaux de selle, maintenus au pas depuis le départ et rongean leur frein avec fureur, il s'en fallait de peu qu'ils ne fussent foui bus.

On dut s'arrêter à Compiègne, où l'arrivée de cette troupe de cavaliers mit en émoi tous les badauds de la ville.

Les fugitifs allaient repartir quand le prévôt, attiré par la rumeur publique, apparut soudain accompagné de quatre archers, et intima l'ordre au maître de poste de dételer les chevaux qu'à grand'peine M. de Condé avait obtenus de lui, autant par intimidation que par l'offre d'une forte somme d'argent.

Il fallut parlementer avec le représentant du pouvoir royal, et finalement le prince se vit forcé de se nommer.

Tout cela fit perdre deux heures.

Pendant ce temps, M^{me} de Condé avait opéré dans sa toilette une transformation radicale.

Aidée de M^{lle} d'Aubeteyre, elle avait revêtu, dans une chambre d'auberge, un gentil costume de page en velours cramoisi ; puis elle avait posé sur sa belle chevelure blonde, retroussée jusqu'au sommet de la tête, un toquet surmonté d'une aigrette blanche. Elle était ravissante sous ce costume, qui dessinait élégamment sa taille fine et cambrée.

On n'avait pas fait une demi-lieue qu'il fallait s'arrêter de nouveau sur les bords d'une petite rivière nommée l'Aronde.

Les pluies d'hiver avaient grossi le cours d'eau et entraîné le bac du passeur.

Lusignac, à force de questions, parvint à savoir qu'il existait un second bac un peu plus haut, sur une autre route.

La cavalcade fut obligée de rétrograder, ce qui occasionna une nouvelle perte de temps.

Le bac de Bienville n'avait pas été emporté, il est vrai, mais le passeur fit quelques difficultés pour conduire le carrosse sur l'autre rive.

On le décida pourtant, et l'Aronde fut franchie à peu près à l'heure où La Vergne rejoignait ses estafiers à Saint-Denis, ce qui faisait dire tout bas à Claude Tirechappe, avec une résignation forcée :

– Allons ! j'ai perdu la première manche. Mais j'aurai ma revanche.

L'aventurier avait, on le sait, compté sur Gervaise pour retenir à Paris, au moins pendant quelques heures, le chevalier de La Vergne ; et si le hasard ne s'en était mêlé, comme on l'a vu, il est probable que ses prévisions se seraient réalisées.

Guy de La Vergne, sans perdre un instant, avait fait monter sa troupe à cheval et s'était lancé à franc étrier sur la route de Soissons.

Les paysans regardaient passer avec ébahissement cette bande armée qui allait comme le vent, volant plutôt qu'elle ne courait.

La première pensée du chevalier avait été de rejoindre à Noyon les fugitifs.

Mais il se souvint que, d'après ses propres indications, c'était dans cette ville que le prince de Condé devait se séparer de la princesse, afin de franchir plus aisément la frontière.

Très judicieusement, l'agent du duc d'Épernon et du R.P. Brandi pensa qu'il était préférable d'atteindre M^{lle} d'Aubeteyre – car, on l'a compris, c'est à elle, à elle seule, qu'il en voulait, – lorsque la séparation des deux troupes se serait effectuée.

Le combat en devait être moins rude et d'une issue moins incertaine.

Le chevalier se fit donner des chevaux frais à tous les relais de poste, en exhibant l'ordre que le roi lui avait remis.

Il put de la sorte continuer sa route en se maintenant à un degré de vitesse vraiment extraordinaire ; si bien que les quatorze cavaliers entraient à Villers-Cotterets alors que le prince de Condé n'avait pas encore atteint Noyon.

Il est vrai qu'un accident assez grave avait considérablement retardé le prince.

A deux lieues environ de Compiègne, il avait fallu traverser le Mats, affluent de l'Oise.

Le passage s'était effectué sans encombre ; mais lorsqu'il s'était agi d'aborder, il avait été impossible de tirer du bac le carrosse et de faire gravir aux chevaux la rive abrupte et glissante.

Après de longues recherches, M. de Toyras réussit à découvrir un point où la rive s'abaissait un peu.

On tenta d'y atterrir.

L'entreprise ne fut pas heureuse ; à grands renforts de coups de fouet, on obtint des chevaux un effort suprême qui amena le carrosse sur la berge.

Mais lorsqu'on essaya de le hisser en haut du talus, l'avant-train se rompit et la caisse du lourd véhicule, entraînée par son propre poids, roula jusqu'au bord de l'eau.

Les fugitifs tinrent conseil.

Lusignac qui, pour des raisons dont le lecteur se rend aisément compte, frémissait d'impatience et de colère, proposa la seule résolution pratique ; on abandonnerait le carrosse, et, jusqu'au bourg le plus prochain, Charlotte de Condé, M^{lle} d'Aubeteyre et Nicolle monteraient en croupe de trois cavaliers.

L'avis de Gilbert fut adopté ; mais le prince, dont l'égoïsme féroce ne supportait aucune gêne, laissa volontiers au marquis de Rochefort l'honneur de prendre sa femme en croupe.

Nicolle, à sa grande satisfaction, s'assit derrière Gaspard, qui – l'heureux drôle ! – trouva tout à fait plaisant d'être serré entre les bras de la jolie fille que Gervaise avait pour sœur.

En voyant M^{me} de Condé s'élancer sur le cheval du marquis, Lusignac fronça le sourcil.

Un regard de Charlotte suffit à lui rendre toute sa sérénité.

Ce fut en souriant qu'il invita Blanche à monter en croupe derrière lui.

M^{lle} d'Aubeteyre, sans répondre, plaça le pied dans l'étrier, et, à deux reprises, tenta de se mettre en selle sans y réussir.

Elle semblait affaiblie et languissante ; son visage émacié trahissait la secrète douleur qui la minait.

Voyant l'insuccès des efforts de la jeune fille, Lusignac, aidé de M. de Toyras, la souleva et la mit à cheval.

– Qu'avez-vous, mademoiselle ? demanda Lusignac avec intérêt.

– Rien, fit la jeune fille en essayant courageusement de sourire ; un peu de fatigue peut-être.

La petite troupe s'était remise en marche.

Au bout d'un instant, M^{lle} d'Aubeteyre rompit le silence.

– Jadis, dit-elle, j'étais pour vous Blanche et non pas « mademoiselle ». Ce n'est pas la première fois que j'observe à quel point vous semblez avoir oublié ces heureuses années de notre enfance où j'étais votre sœur, où je vous traitais en frère. Vous m'aviez promis, pourtant.

– Pardonnez-moi, Blanche ; mais je vous vois si rarement que, malgré moi !.

– Si rarement, fit la jeune fille avec amertume ; oh ! ce n'est pas vous qui vous en plaignez, au moins !

– Est-ce un reproche ? Ma récente blessure, les devoirs de ma charge.

– Je ne vous reproche rien, mon ami ; j'exprime un regret, voilà tout.

Un soubresaut du cheval la força de s'appuyer d'une main sur l'épaule de Gilbert.

A ce moment même, le rire argentin de M^{me} de Condé frappa l'oreille du comte.

Charlotte s'entretenait gaiement avec le marquis de Rochefort, lequel lui débitait toute sorte de quolibets et de bons mots dont il n'était pas l'auteur, mais qu'il avait recueillis dans les antichambres du Louvre, et lui fredonnait les « ponts-neufs » et les « guéridons » à la mode.

La jalousie mordit au cœur Lusignac, qui pressa son cheval et rejoignit la petite troupe.

En un instant, Gilbert se trouva botte à botte avec le marquis, la tête haute, le visage contracté par le dépit, dans une attitude très significative de provocation.

M. de Rochefort, qui ne comprenait rien à cette scène, regarda avec étonnement le premier gentilhomme de M. le Prince.

En revanche, deux personnes ne se méprirent pas un seul instant sur les causes déterminantes de la conduite de Lusignac.

M^{me} de Condé jeta au jeune homme un coup d'œil mutin et légèrement railleur où se peignait son instinctive coquetterie.

Quant à M^{lle} d'Aubeteyre, à qui aucun de ces détails n'avait échappé, elle -détourna les yeux, autant pour s'épargner la vue de sa rivale triomphante que pour dérober à celle-ci les larmes qui perlaient au bord de ses paupières.

La nuit venant et la pluie recommençant à tomber, Lusignac déploya son manteau de voyage et le jeta sur les épaules de M^{lle} d'Aubeteyre, tandis que M. de Rochefort en faisait autant pour M^{me} de Condé.

– Merci, murmura Blanche, qui tremblait, mais non pas de froid. Là-bas, à Aubeteyre, quand nous étions enfants, que de fois la pluie nous surprit ainsi ! Vous en souvient-il, Gilbert ? La bonne comtesse, notre mère, nous grondait un peu, mais pas bien fort. Comme ces temps sont loin de nous ! Comme nous étions heureux alors !

La voix de Blanche était hésitante et plaintive ; il semblait que les sanglots lui montassent aux lèvres.

Lusignac, si absorbé qu'il fût par ses propres pensées, remarqua pourtant l'émotion de la jeune fille.

– Qu'avez-vous, Blanche ? lui demanda-t-il avec intérêt. La dernière fois que je vous ai rencontrée, vous m'avez tenu le même langage. Vous étiez fatiguée, disiez-vous, de cette existence de cour ; vous songiez à retourner à Aubeteyre. Je vois que, du moins, vous avez renoncé à ce dernier projet.

– J'y songé toujours, au contraire, et j'allais le réaliser quand ce voyage de Flandres fut décidé. Il m'était impossible de me retirer au moment même où mes services pouvaient être utiles à. madame la Princesse.

Elle prononça ce dernier mot avec effort, comme si cela lui coûtait beaucoup.

, Au reste, elle disait vrai en parlant ainsi ; mais ce qu'elle n'avouait pas, c'est que vingt fois sur le point de partir, vingt fois elle avait reculé, ne se sentant point la force d'aller ensevelir sa douleur au fond du vieux château d'Aubeteyre et surtout de se résigner volontairement à ne plus voir Gilbert.

Plutôt que de s'y résoudre, elle avait préféré se condamner à cette double torture de chaque jour : avoir sous les yeux le spectacle des amours heureuses de l'homme qu'elle aimait en secret et subir la domination de sa rivale peu généreuse.

– Allons ! dit Lusignac tout occupé d’autres pensées, ce voyage dissipera, au moins, votre mélancolie. Et puis, ajouta-t-il d’un ton enjoué, il se trouvera bien à Bruxelles quelque beau seigneur flamand de la cour de M^{gr} l’archiduc, quelque homme de goût pour remarquer ma sœur Blanche et s’en enamourer. C’est tout simple : peut-on la voir sans l’admirer ?

M^{lle} d’Aubeteyre baissa la tête, se sentant incapable de dissimuler en ce moment la douleur atroce qu’elle ressentait des paroles de Lusignac.

– A propos, est-il vrai, Blanche, que vous ayez repoussé la requête de M. de Bouchavannes, lequel avait demandé votre main à M^{me} la Princesse ??

– Cela est vrai.

– Même réponse, m’a-t-on dit, a été faite par vous à M. de Gramaille, à M. de Charly. Pourquoi ces refus réitérés ?

Blanche eut un sourire navrant.

– Je n’aimais ni M. de Bouchavannes, ni M. de Charly, ni M. de Gramaille, dit-elle d’une voix sourde.

– Qui donc aimez-vous, alors ?

– Je n’aime personne, fit la jeune fille, dont le ton bref et sec coupa court à l’entretien.

On était du reste arrivé à Noyon. C’était là que, d’après l’itinéraire tracé par le chevalier de La Vergne, devait s’effectuer la séparation momentanée de M. de Condé et de sa femme, le prince gagnant la frontière par Ham et Péronne, tandis que la princesse passerait en Flandres par Chauny, la Fère, Crécy et Guise, pour attendre son mari à Landrecies, sur le territoire espagnol.

M. de Condé, sur les deux mille écus que son intendant Virey avait eu l’adresse d’obtenir du trésorier du connétable de Montmorency, fit acheter par Lusignac deux chevaux, destinés à Charlotte et à M^{lle} d’Aubeteyre, et une mule pour Nicolle

On soupa à la hâte ; puis le prince se remit en route, après des adieux qui ne furent rien moins que tendres.

Il est vrai que M. de Condé était aussi préoccupé pour le moins de mettre sa personne en sûreté derrière la frontière, que Lusignac de soustraire sa belle maîtresse aux entreprises du roi.

C'est à Gilbert que M. de Condé avait confié le soin d'escorter Charlotte jusqu'en Flandres.

Le choix était heureux, en vérité ; il fit sourire malicieusement la princesse, qui chevauchait à côté de Lusignac, l'observant à la dérobée.

Derrière eux venait Blanche, accompagnée de Nicolle et suivie de Gaspard et du vieux Noël, ayant l'un et l'autre le mousqueton au poing.

Vers huit heures, la petite troupe entra à Chauny et s'y arrêta à l'auberge du *Coq-Hardi*, la seule qui fût dans tout le bourg.

Au moment où il descendait de cheval, Lusignac aperçut sur le seuil une sorte de géant dont la tournure ne lui parut pas inconnue, mais dont le visage, coupé par un large bandeau noir qui en masquait la plus grande partie, n'éveilla en lui aucun souvenir.

L'homme aux épaules d'Hercule, militairement vêtu d'un pourpoint de buffle, était en grande conversation avec l'hôte.

Quand parut la cavalcade, il quitta brusquement son interlocuteur et rentra dans l'hôtellerie.

– J'ai vu certainement cet homme-là quelque part, se dit Lusignac, qui n'attacha point d'autre importance à l'incident. Holà ! l'hôte, préparez-nous un gîte et veillez à ce que nos chevaux reçoivent bonne pitance !

L'aubergiste, dont la figure bassement sournoise, les yeux baissés et la voix mielleuse n'étaient pas faits pour inspirer grande confiance, s'approcha de Gilbert et, de cet accent traînard particulier aux habitants de la Picardie :

– Faites excuse, mon gentilhomme, dit-il mais je ne puis point vous loger, dà !

– Et pourquoi ne peux-tu nous loger, coquin ? interrogea Lusignac.

– Mon doux Jésus ! c'est que mon auberge est pleine, voire ! Il m'est arrivé ce soir une troupe de voyageurs, des marchands qui se rendent en Flandres pour y faire leurs achats et qui voyagent de compagnie.

– Alors, tu n'as pas même trois chambres à nous donner ?

– J'en ai encore deux, monseigneur ; aussi vrai que je suis bon chrétien, je n'en ai plus que deux. Si elles peuvent vous convenir...

Lusignac laissa échapper un geste d'impatience.

– Vos laquais, poursuivit l'hôtelier, coucheront dans la grange ou dans l'écurie, sur quelques bottes de paille. Je vais préparer la plus belle des deux chambres pour vous, monseigneur, et pour madame.

L'homme au visage cafard désignait M^{lle} d'Aubeteyre, qui écoutait distraitemment cette conversation et que le geste de l'aubergiste tira de sa rêverie.

– Mademoiselle n'est pas ma femme, dit sèchement Lusignac.

– Ah bien ! pardon, mon gentilhomme, j'avais cru. Faites excuse. N'y a point d'offense, sainte Vierge Marie ! On peut s'arranger autrement. Mademoiselle et sa chambrière prendront l'une des chambres ; vous, monseigneur, et votre page occuperez l'autre.

– Mon page ! s'exclama Lusignac en jetant les yeux sur M^{me} de Condé, qui, elle aussi, le regardait en souriant d'un singulier sourire.

– Il est tant mignon, jeune et gentil, observa l'aubergiste, que, vrai ! ce serait dommage de l'envoyer coucher dans la grange avec les laquais..

– . Oh ! monseigneur, fit M^{me} de Condé d'une voix où perçait une intention railleuse, vous ne m'enverrez pas dans la grange ni dans l'écurie, n'est-il pas vrai ?

En disant cela, elle attachait sur Lusignac un regard fixe, étincelant, dont l'étrange hardiesse embarrassa presque Gilbert.

Celui-ci se contenta de faire un signe de tête affirmatif et sauta à bas de son cheval.

Le petit page restait immobile sur le sien, fort empêché d'en descendre et attendant visiblement qu'on l'y aidât.

Gilbert alors s'approcha, et prenant la princesse dans ses bras, il la déposa doucement à terre.

Pendant une seconde, la tête du jeune homme et celle de Charlotte s'étaient rapprochées au point de se toucher.

M^{lle} d'Aubeteyre avait détourné les yeux pour ne point voir. Aidée du vieux Noël, elle mit pied à terre et suivit Lusignac, qui franchit le seuil de l'auberge.

Dans la salle où il pénétra, Gilbert eut subitement devant les yeux un tableau digne du pinceau de Rembrandt, le peintre des rouses ténèbres où

se détachent en relief vigoureux des personnages animés d'une prodigieuse intensité de vie.

Autour de quelques tables boîteuses qui chancelaient sur le sol nu et raboteux, mal éclairés par trois ou quatre fumeuses chandelles de résine, une dizaine d'individus buvaient et jouaient en jurant et en sacrant comme d'abominables païens qu'ils étaient sans doute.

Plusieurs d'entre eux, le dos au mur, les jambes sur un escabeau, les yeux au ciel, fumaient dans des pipes de terre.

Joueurs, fumeurs et buveurs avaient entre eux divers points de ressemblance frappante.

Leurs faces de bravaches, coupées par de longues moustaches, présentaient toutes une sorte d'air de famille.

Leurs pourpoints dépenaillés, les interminables rapières, à la coquille lourde et compliquée, qui pendaient à leur côté ou s'allongeaient sur les tables et dans les coins de la salle, les jurons dont ils entrecoupaient sans cesse leurs discours, leurs gestes violents, les coups de poing formidables dont ils soulignaient leur déveine au jeu, leur langage truculent et rabelaisien, contrastaient singulièrement avec la qualité de marchands honnêtes et paisibles dont l'hôte les avait gratifiés.

Au moment où Lusignac parut, tous ces personnages faisaient grand tapage.

Un buveur, debout devant une table couverte de bouteilles défuntes, c'est-à-dire vides, hurlait une vieille chanson du temps de la Ligue, dont les intentions graveleuses soulevaient les rires bruyants des auditeurs.

– Attention ! vous autres, criait le chanteur, soutenez le refrain :

Le seigneur de Parpaille,
Un jour dans son chateau,
Gaïement faisait ripaille
En galant jouvenceau.

– En galant jouvenceau ! répétèrent quelques voix avinées.

– As, roi, trèfle ! interrompirent les joueurs. La belle maintenant !

– Alors, dit l'un des prétendus marchands, qui, à cheval sur un escabeau, racontait, avec force gestes imitatifs, une aventure de guerre, alors je parai

prime, je relevai mon épée et je me fendis à fond. L'autre étendit les bras et tomba sans dire : ouf !

– Un beau coup ! s'exclama l'un des auditeurs, hochant la tête en signe d'approbation convaincue.

– Troisième couplet ! beugla le chanteur, un drôle énorme, à mine sinistre, aux épaules colossales, au cou de taureau.

– Sont-ce là vos hôtes ? demanda Lusignac à l'aubergiste en considérant toutes ces figures patibulaires.

– Oui, monseigneur, répondit l'hôtelier qui, malgré tout son aplomb, semblait fort mal à l'aise sous le regard du comte.

– Singuliers marchands ! fit Gilbert.

Il se douta bien qu'il se trouvait en présence d'une bande de coupe-jarrets en campagne ; mais comment eût-il pu supposer que ces estafiers fussent là pour lui et pour M^{lle} d'Aubeteyre ? A la vérité, il s'attendait à être poursuivi, mais non point à être précédé. Or, les drôles qui buvaient, juraient et hurlaient à l'auberge du *Coq-Hardi* y étaient arrivés une heure au moins avant lui.

Puis, le roi seul avait intérêt – Gilbert le croyait, du moins – à le faire poursuivre ; mais pour l'atteindre, lui Lusignac, et pour atteindre M^{me} de Condé, Henri IV n'avait pas besoin de pareils coquins ; il avait dû lancer dans toutes les directions des courriers porteurs d'ordres royaux, peut-être aussi quelques-uns des gentilshommes de son ordinaire. Sans aucun doute, le roi n'avait rien de commun avec cette bande de chenapans.

Bref, Gilbert flaira une aventure, soupçonna quelque mystérieuse expédition, sans imaginer qu'elle pût être dirigée contre lui. Ses raisonnements étaient fort justes, d'ailleurs ; les choses s'étaient passées au Louvre comme il le supposait, en effet : des courriers étaient partis, le matin même, sur l'ordre du roi ; M. de Praslin, capitaine des gardes, Annibal d'Estrées et le sieur de Testu, chevalier du guet, couraient à cette heure par les chemins à la recherche de Mme de Condé.

L'erreur du comte provenait de ce que, ne songeant qu'au roi, à sa folle passion pour Charlotte, il était à cent lieues de penser à La Vergne, dont il lui eût été, à vrai dire, bien difficile de deviner les ténébreux projets.

Cependant la compagnie de ces dix ou douze sacripants étant médiocrement rassurante, Lusignac tint à visiter l'auberge ; et tout d'abord il se fit conduire à l'écurie, où devaient coucher les deux laquais.

A côté de ses montures, qu'un palefrenier pensait en ce moment, quatorze chevaux étaient attachés à la mangeoire, tout sellés et harnachés, prêts à prendre le galop.

Cette dernière particularité sembla significative au comte et le confirma dans ses inductions, mais sans exciter davantage sa défiance.

Après avoir veillé à ce que Gaspard et Noël reçussent à souper, Lusignac ordonna à l'hôte de le mener aux chambres qu'il lui destinait.

Les fenêtres de la première, gracieuse et propre quoique pauvrement meublée, donnaient sur la route.

Gilbert y trouva son petit page, ou plutôt madame de Condé qui, blottie dans un grand fauteuil de chêne à dossier plat, s'était déjà endormie, vaincue par la fatigue.

– Voici votre logis, mon gentilhomme, dit l'hôte.

– Fort bien, voyons l'autre chambre maintenant.

Et, sortant sans bruit pour ne point éveiller Charlotte, il se disposa à pousser la porte qui s'ouvrait dans le long corridor à côté de la sienne.

L'aubergiste fit un mouvement et porta la main sur la clé.

– Pardon, monseigneur, dit-il, cette chambre est habitée. La seule dont je puisse disposer est située au bout de ce couloir.

– Vraiment ! si loin ? fit le comte devenu défiant.

Mais il eut beau considérer avec attention le visage de l'hôte, il n'y découvrit aucune trace d'embarras ou d'affectation.

Mademoiselle d'Aubeteyre et Nicolle venaient d'entrer dans l'autre chambre, qui donnait sur la cour, lorsque Gilbert y parut, accompagné de l'aubergiste.

– Vous serez bien mal ici, Blanche, dit-il ; mais vous n'y resterez que quelques heures ; nous partons au point du jour. Prenez un peu de repos et surtout tenez votre porte fermée ; cette hôtellerie me paraît assez fâcheusement habitée.

Le comte venait de se retirer, et Nicolle aidait M^{lle} d'Aubeteyre dans sa toilette de nuit, en faisant toute sorte de réflexions sur la tristesse du gîte et

les fatigues du voyage, quand un léger grattement se fit entendre à la porte.

– Qui va là ? cria la jeune chambrière.,

– Ami ! dit une voix inconnue passant par le trou de la serrure, et dont on semblait s’efforcer d’adoucir le timbre.

– Votre nom ? demanda Blanche.

– Ouvrez ! répéta la voix avec une insistance presque suppliante.

– Pas avant que vous vous soyez pommé.

– Ouvrez ! ouvrez ! il y va de la vie de Gilbert !

Les deux jeunes filles se regardèrent effrayées. Blanche domina la première son émotion.

– La vie de Gilbert ! dit-elle ; ouvre, Nicolle.

– Mais, mademoiselle, qui vous dit que.

– Ouvre ! répéta Blanche avec fermeté.

Nicolle obéit.

Se détachant de l’ombre épaisse du corridor obscur, un homme parut sur le seuil, un homme de taille élevée, dont le visage était coupé par un bandeau noir et qui portait au côté une rapière de dimension démesurée.

Il entra et ferma doucement la porte derrière lui.

Blanche fit un pas en arrière, et sa main chercha instinctivement le petit poignard milanais à poignée d’ivoire, à gaine de velours, qu’elle venait de détacher de sa ceinture un instant auparavant et qu’elle avait jeté sur le lit.

– N’ayez aucune crainte, mademoiselle, dit à demi-voix l’homme au bandeau noir ; c’est un ami, je vous le répète, qui vous parle.

– Un ami, soit ! Mais qui êtes-vous, alors ? demanda Blanche, émue sans doute, mais qui ne tremblait pas.

– Vous ne me reconnaissez pas ? fit l’inconnu.

– Non, et je crois même ne vous avoir jamais vu.

– Votre mémoire vous fait défaut, mademoiselle d’Aubeteyre. Voyons : regardez-moi bien.

En disant cela, l’homme avait enlevé le bandeau qui cachait une partie de sa figure et couvrait particulièrement une longue blessure dont le sillon vermeil balafrait son front.

– Ah ! s’écria Blanche, je vous reconnais maintenant. C’est vous qui m’êtes apparu un soir, à Chantilly, chez moi.

– Ce soir-là, vous couriez un grand danger. Je suis venu ; Le même péril vous menace aujourd’hui, j’arrive.

– Un péril ?

– Le plus grand peut-être que vous ayez couru jusqu’ici. Si je n’étais pas venu vous avertir ou si vous aviez refusé de m’ouvrir, vous étiez perdue.

– Que voulez-vous dire ?

– Mademoiselle, continua l’homme à la balafre, en qui le lecteur a déjà reconnu Claude Tirechappe, vous êtes ici prisonnière. Cette auberge est occupée par vos ennemis. L’hôtelier est acheté. Cette chambre est isolée ; personne n’entendrait vos cris, et personne d’ailleurs ne pourrait venir à votre secours.

– Vous vous trompez, monsieur, dit fièrement Blanche d’Aubeteyre ; Gilbert me défendrait, s’il était vrai que je fusse en danger ; Gilbert est brave, son bras est fort ; Gilbert ne craint personne.

– Je connais et j’estime la bravoure de M. de Lusignac, mademoiselle ; mais si courageux et si redoutable que soit un homme, il succombe toujours sous le nombre.

D’ailleurs, je vous le répète, vous et lui, vous êtes gardés à vue. En supposant qu’il pût vous entendre de la chambre où il est prisonnier sans même s’en douter, tout ce que pourrait faire M. de Lusignac serait de se faire tuer, sans vous sauver. En doulez-vous ? ajouta Claude en indiquant du doigt la fenêtre ; eh bien ! regardez !

Blanche jeta dans la cour un coup d’œil rapide ; elle aperçut trois hommes qui gardaient la porte, l’épée au poing.

– Mais qui donc nous a tendu ce piège infâme ! s’écria-t-elle avec indignation.

– Plus bas ! je vous en supplie ; mademoiselle, parlez plus bas ! dit l’aventurier. Vous me demandez qui vous a dressé ce guet-apens ? Déjà, à Chantilly, vous m’avez fait la même question. Je n’ai pu vous répondre ; je ne le puis encore. Mais cherchez dans vos souvenirs et vous devinerez le nom que je ne saurais vous dire.

Maintenant, écoutez : avez-vous confiance en moi ?

Blanche hésita à répondre.

– C’est juste, fit Tirechappe avec amertume, les services rendus ne comptent pas, quand ils viennent d’un bandit comme moi. N’importe ! vous aurez du moins confiance en M. de Lusignac. Dans un quart d’heure, vous le verrez paraître dans la cour. Alors, descendez sans bruit l’escalier, rejoignez le comte et faites ce qu’il vous dira de faire. Mais jusque-là ne vous endormez pas ; veillez, au contraire. Pour plus de sûreté, un homme à moi gardera votre porte et se fera tuer pour la défendre, s’il le faut. Ce que je vous demande là n’est pas bien difficile ; y consentez-vous ?

– J’y consens. Dès que j’apercevrai M. de Lusignac, je descendrai.

– Bien. Et maintenant, si pour le service que je vous rends, et dont vous ne connaîtrez toute l’étendue que plus tard, vous croyez me devoir quelque chose, eh bien ! promettez-moi de ne pas dire à Gilbert. pardon !. à M. de Lusignac quel est l’homme qui vous a prévenue, de ne pas lui tracer mon portrait. Vous serez sensée avoir été avertie par un billet glissé sous votre porte. Me le promettez-vous ?

– Je vous le promets.

Claude Tirechappe salua respectueusement Blanche d’Aubeteyre et se retira en laissant à la porte son compère Robin Huchard, lequel avait mission de passer son épée au travers du corps de quiconque essaierait de franchir le seuil.

C’est en arrivant à Chauny, une heure avant Lusignac et M^{me} de Condé, que Claude avait pu deviner le plan du chevalier de La Vergne, par les instructions que celui-ci lui avait données.

Plan fort simple, et en même temps très ingénieux, comme on va voir.

La Vergne, ayant acheté l’aubergiste du Coq Hardi, lui avait ordonné de loger dans deux chambres séparées et fort éloignées l’une de l’autre les voyageurs dont il annonça la venue en prenant soin de les lui dépeindre.

Ayant tracé lui-même l’itinéraire des fugitifs, le chevalier ne doutait pas qu’ils ne s’arrêtassent à Chauny, et comme le *Coq-Hardi* était la seule auberge du bourg, il était bien sûr que Lusignac y viendrait prendre gîte.

Pendant la nuit, La Vergne se proposait d’enlever M^{lle} d’Aubeteyre avec une partie de ses estafiers, tandis que l’autre partie empêcherait Lusignac d’accourir au secours de sa sœur d’adoption, dans le cas, improbable d’ailleurs, où les cris de Blanche arriveraient jusqu’aux oreilles de Gilbert.

M^{lle} d'Aubeteyre étant enlevée, La Vergne savait bien que le comte, obligé de veiller sur M^{me} de Condé, ne pourrait se lancer à la poursuite des ravisseurs avant que la princesse fût en sûreté derrière la frontière.

Le chevalier devait, par conséquent, avoir le temps de gagner Paris. Là, Gilbert n'était pas à craindre ; car La Vergne n'avait qu'un mot à dire pour l'envoyer à la Bastille : il lui suffisait de le dénoncer au roi comme celui de tous les gentils hommes de M. de Condé qui avait le plus activement participé à la fuite de la Princesse.

Sur ce dernier point, l'agent de Domenico Brandi et du duc d'Épernon avait calculé plus juste encore qu'il ne le pensait lui-même : le roi, en effet, avait les meilleures raisons du monde, on le sait, pour considérer M. de Lusignac comme son rival heureux ; il avait, de plus, un excellent prétexte pour châtier en lui un sujet rebelle, Gilbert n'ayant pas obéi à l'ordre d'exil dont il avait été l'objet.

Rien ne semblait donc devoir déranger les combinaisons de M. de La Vergne ; mais celui-ci avait compté sans Tirechappe.

Le bravo, en quittant Blanche, s'était rendu à la chambre où le chevalier se tenait caché, attendant avec impatience que l'heure fût venue d'exécuter ses odieux projets. Il lui avait rendu compte de l'arrivée de Lusignac et des dispositions qui devaient assurer le succès de l'entreprise.

Puis Claude Tirechappe était descendu dans la grande salle de l'auberge ; et ne voulant pas se montrer à Gaspard, dont il était parfaitement connu, comme on sait, il avait chargé Gilles Le Mahurel d'aller trouver les deux laquais et de leur ordonner, au nom de leur maître, de seller sur-le-champ les chevaux et la mule.

Après quoi, le chef des *Compagnons de la Flamberge* s'étant procuré, non sans quelque peine, une plume et de l'encre, avait tracé à la hâte quelques mots sur une carte à jouer.

Cela fait, il avait remonté l'escalier à pas de loup, et s'était dirigé vers la chambre occupée par Lusignac.

Les coquetteries de M^{me} de Condé avec le marquis de Rochefort, pendant la route, avaient blessé l'amour de Gilbert, qui n'avait pu s'empêcher d'adresser à ce sujet quelques reproches indirects à sa belle, mais inconstante maîtresse.

M^{me} de Condé s'était mise à rire, ce qui avait irrité Lusignac au point de lui faire perdre toute mesure.

– Vous oubliez à qui vous parlez et de qui vous parlez, monsieur le comte, disait la princesse au moment où Tirechappe s'arrêta devant la porte de la chambre.

– Je n'oublie rien, au contraire, madame, répondit Lusignac hors de lui ; personne n'approchera de vous, sans rencontrer la pointe de mon épée. Et M. de Rochefort.

– Que vient faire ici M. de Rochefort ? fit Charlotte en haussant les épaules. D'ailleurs, ne suis-je pas libre d'aimer qui bon me semble ?

– Libre ! Non, vous ne l'êtes pas, car vous m'appartenez, car vous êtes à moi.

– Monsieur de Lusignac, s'écria la princesse pâle de colère, qui vous a donné le droit de me tenir ce langage outrageant ?

– Qui ? vous, madame.

– Eh bien ! interrompit vivement Charlotte, ce droit, en admettant que je vous s l'aie jamais donné, je vous le retire. A partir de cette heure, vous n'existez plus pour moi et je vous ordonne de sortir.

La jeune femme étendait le bras et d'un geste impératif montrait la porte à Lusignac désespéré, lorsque deux petits coups frappés contre le panneau de l'huis retentirent soudain.

En même temps, sous la porte apparut un carré de papier glissé de l'extérieur par une main inconnue, et l'on entendit des pas furtifs qui s'éloignaient rapidement.

Lusignac, surpris, s'élança vers la porte et l'ouvrit avec précipitation.

Le couloir était désert.

Alors Gilbert ramassa le carré de papier, qui n'était autre chose qu'une carte à jouer, et y lut les lignes suivantes d'une écriture grossière et visiblement contrefaite à plaisir :

« Un grand danger menace M. de Lusignac et les personnes confiées à sa garde. L'auberge du *Coq-Hardi* est occupée par les gens du roi.

Si M. de Lusignac veut en croire les conseils d'un ami prêt à donner sa vie pour lui, il descendra sans bruit dans la cour, montera à cheval sans

perdre une minute et gagnera la frontière flamande. Mais qu'il se hâte ; dans une demi-heure, il serait trop tard. »

Après avoir lu, Gilbert réfléchit quelques instants.

M^{me} de Condé, un peu effrayée, l'interrogeait du regard.

Alors Gilbert lui tendit le billet de Tirechappe ; tandis qu'elle le déchiffrait, il ceignit son épée et visita les amorces de ses pistolets.

– A quoi vous décidez-vous ? demanda fort tranquillement la princesse.

Lusignac la regarda, étonné.

– Pardieu, s'écria-t-il, je me décide à profiter, sur l'heure, de l'avis qu'on me donne.

– Qui vous dit que ce n'est pas un piège qu'on vous tend ? –'

– Un piège ! certes non, ce n'en est pas un. Cet avertissement mystérieux me vient évidemment d'un ami, non d'un ennemi. Il m'explique la présence dans cette hôtellerie de ces prétendus marchands, qui ont bien les plus sinistres figures que j'aie vues de ma vie. Oui, ce billet dit vrai : nous sommes tombés dans une embûche tendue par les gens du roi.

– Eh bien ?... interrogea Charlotte d'une voix calme et légèrement railleuse.

– J'admire votre sang-froid, fit Lusignac. N'avez-vous pas bien saisi le sens de ce billet ?

– A merveille, au contraire. Mais je ne vois dans tout ce qui nous arrive rien qui justifie l'émoi où vous êtes. Et puis, que vous, monsieur, dont la réputation de vaillance dépasse celle de tous les gentilshommes de la cour de France, vous le comte de Lusignac, vous vous résigniez à fuir devant un danger incertain, c'est à quoi je ne puis croire, en vérité.

– Le danger n'est pas pour moi, madame, reprit Gilbert piqué au vif, quoiqu'il n'en voulût rien laisser paraître. Seul, je ne fuirais pas ; seul, je lutterais, vous le savez bien. Mais j'ai mission de vous conduire en Flandres, et.

– Et vous m'y conduisez, interrompit Charlotte, dont l'accent était devenu ironique et mordant ; vous m'y conduisez pour me remettre aux mains de mon mari. Savez-vous bien, monsieur le comte, que vous agissez là tout à fait en bon serviteur ? Permettez que je vous en complimente, en attendant que M. le Prince lui-même vous remercie.

– Je ne vous comprends pas, madame.

– Oh ! vous ne comprenez rien, ce soir, fit la princesse en haussant imperceptiblement les épaules. Vous ne comprenez point, par exemple, qu’une femme de mon âge, de mon rang, aimée d’un roi.

– Madame !...

– Que cela vous plaise ou non, l’amour que Sa Majesté a conçu pour moi est un fait dont il vous faut bien prendre votre parti.

– Je le prends si peu, que si je vous conduis en Flandres, c’est justement pour vous soustraire à la passion de ce vieillard.

– Allons ! voilà que vous, un excellent gentil-homme pourtant, vous insultez à la majesté royale. Croyez-moi, mon cher comte, il y a mieux à faire pour tous deux que de courir les grands chemins, loin de cette cour du Louvre, si spirituelle, si brillante, si aimable, pour nous aller réfugier chez ces épais buveurs de bière à qui M. le Prince a eu l’étrange idée de me présenter. Est-ce la perspective de la Bastille qui vous rend si obéissant aux ordres de M. de Condé ? Qu’à cela ne tienne : le roi, n’en doutez pas, serait miséricordieux à celui qui me ramènerait au Louvre ; et d’ailleurs, j’aurais bien, je pense, le pouvoir de vous tirer de la Bastille, moi. Voyons, ne trouvez-vous pas que la couronne de marquis ou de duc ferait tout à fait bien au-dessus de votre blason ?

Tandis que M^{me} de Condé parlait, lentement, froidement, comme si elle eût exposé un plan depuis longtemps médité et calculé par elle, Lusignac était devenu d’une pâleur livide. Sa main crispée tourmentait la poignée de son épée ; ses yeux contemplaient Charlotte avec la fixité vague des yeux fous.

– Je ne sais pas si je vous ai comprise, cette fois, reprit-il après un moment de silence ; mais ce que je puis vous dire, madame, c’est que jamais vous ne m’accablerez de l’outrageante protection que vous semblez me promettre ; c’est que nous allons prendre la route des Flandres et qu’il arrivera malheur à quiconque sera assez hardi pour nous barrer le chemin. Mais le temps presse, venez !

– Et s’il ne me plaît pas de vous suivre ? interrogea Charlotte d’un air de défi.

Une flamme sombre passa dans les yeux de Lusignac. Il s'approcha de la princesse et d'une voix altérée, où grondait sourdement une colère folle :

– Vous me suivrez, madame, vous allez me suivre à l'instant, dussè-je...

Le visage de Gilbert était effrayant. On y pouvait lire une résolution farouche, violente, indomptable.

Charlotte eut peur.

– Oseriez-vous !... dit-elle en se levant précipitamment.

– J'oserais... oui, j'oserais tout pour vous contraindre à partir.

– Vous oubliez que je puis appeler à mon aide.

– Appelez donc ! s'écria Lusignac hors de lui, en tirant son épée ; mais pour franchir cette porte, il faudra qu'on passe sur mon cadavre. Vous aurez ainsi l'heureuse fortune de voir tomber sous vos yeux votre amant tué par vous !

Charlotte jeta un cri étouffé et se cacha le visage dans ses deux mains.

– Partons, dit-elle, partons, monsieur le comte, puisque vous le voulez absolument.

A cet instant, deux coups furent frappés à la porte.

Lusignac l'ouvrit aussitôt ; mais quelque empressement qu'il eût mis, il ne put qu'apercevoir une ombre fuyant sans bruit au bout du long corridor.

Du reste, il était impossible de se méprendre sur le sens dé ce nouvel avertissement : on rappelait à Lusignac que l'heure fuyait et que bientôt il ne lui serait plus possible de s'échapper du *Coq-Hardi*.

C'était Tirechappe, on le devine, qui, dévoré d'impatience et craignant sans cesse que LaVergne ne sortît de la chambre où il se tenait caché, était venu frapper à la porte de Lusignac.

Étant ensuite descendu dans la cour, il s'était assuré que Gaspard et Noël, avertis par Gilles, avaient sellé les chevaux et la mule.

Son compère Le Mahurel, pendant ce temps-là, avait remplacé Michiels van Der Straëten et Gaël le Bretonneux, mis en sentinelle devant la porte carrossière de l'auberge, par deux hommes presque aussi dévoués que lui-même et que Robin Huchard à Tirechappe : c'étaient Eustache d'Engoulvent et Mathurin Longue-Épée.

Dans la grande salle, où Claude pénétra, les chants et les jurons avaient cessé.

Les estafiers dormaient par terre, sur les bancs ou le corps ployé sur une table.

Seul, le reître allemand, Frantz Pipenstock, continuait à boire et à fumer solitairement, avec la régularité automatique d'une machine ou d'une brute.

Cette circonstance contraria d'autant plus Tirechappe que, de tous les Compagnons de la Flamberge, Pipenstock était celui sur lequel il pouvait le moins compter.

Le caractère hypocrite et sournois de l'Allemand blessait la franchise de Claude et lui inspirait un profond dédain.

Debout près de la fenêtre qui s'ouvrait sur la cour, Tirechappe tambourinait sur la vitre une marche de guerre pour se donner une contenance. Il s'inquiétait déjà de ne pas voir Lusignac, lorsque celui-ci parut, accompagné de son petit page, au bas de l'escalier qui montait à l'étage supérieur.

Un homme, qui n'était autre que Gilles Le Mahurel, s'approcha du comte, échangea quelques mots avec lui, puis le quitta pour entrer dans l'écurie, d'où il ressortit aussitôt tenant un cheval par la main.

Derrière le bravo, Noël et Gaspard arrivaient, amenant les quatre chevaux et la mule, dont ils avaient eu soin d'envelopper les sabots de chiffons et de paille pour assourdir le bruit des fers frappant le pavé.

A ce moment, M^{lle} d'Aubeteyre et Nicolle descendaient dans la cour, et la petite troupe se mettait en selle sans bruit,

La grande porte charretière s'ouvrit, tirée par les deux estafiers mis en sentinelle. Les laquais, le mousqueton au poing, sortirent d'abord ; puis venaient les trois femmes ; enfin Lusignac, la bride aux dents, tenant son épée d'une main, un pistolet de l'autre, formait l'arrière-garde.

La porte se referma.

Claude poussa un soupir. Gilbert et Blanche étaient sauvés.

Mais à ce moment même, un des chevaux se mit à hennir ; un autre lui répondit ; les sabots mal enveloppés d'un troisième résonnèrent bruyamment.

Frantz Pipenstock tourna la tête dans la direction de la fenêtre avec cette lenteur qu'apportent dans toutes leurs actions les individus de la race germanique,

– Mein Goth ! s’écria-t-il en se levant et en courant vers la porte, Tirechappe lui barra le passage.

– Ah ça ! où cours-tu comme cela, Frantz ? dit-il.

– Der Teuffel, nos brissonniers ils se saulent, mon sir Direchabbe.

– Allons donc, tu es fou. Je n’ai rien vu.

– Barce que fous afiez le tos dourné. Mais égoudez bludôt.

Tirechappe fit mine de prêter l’oreille.

– Je n’entends absolument rien, dit-il, quoique le bruit du galop de plusieurs chevaux fût très distinct.

Claude allait essayer de continuer cette comédie pour donner à Gilbert le temps de gagner de l’avance, lorsque la voix de La Vergne retentit dans la cour.

– Tout le monde à cheval ! criait-il avec fureur.

Alors Tirechappe ouvrit la porte et se précipita au dehors avec un feint empressement.

XXVII

LE PONT DE CHAUNY.

Tandis que ces événements se passaient à l’auberge du Coq-Hardi, Lusignac et sa troupe dévoraient l’espace.

En quelques minutes on atteignit le pont jeté sur l’Oise qui, aujourd’hui, relie entre elles les deux parties de la ville de Chauny. A cette époque, le même pont se trouvait à l’extrémité du bourg, à deux cents mètres des dernières maisons.

Au moment où Lusignac allait s’engager sur la passerelle, il s’aperçut qu’une lourde charrette, chargée de paille et de fagots, s’avançait lentement, barrant le chemin.

Il fallut s’arrêter quelques minutes.

Mais, en cet instant, un roulement lointain qui allait grandissant, et que la rapidité de la course avait empêché Lusignac de percevoir plus tôt frappa son oreille.

– On nous poursuit, dit-il à Noël.

– Nos chevaux sont fatigués et n'iront pas loin, répondit le vieux serviteur.

– Alors, bataille !

M^{lle} d'Aubeteyre et M^{me} de Condé avaient entendu ces quelques mots échangés à demi-voix.

Ils produisirent sur les deux jeunes femmes une impression toute différente : M^{me} de Condé resta impassible ; Blanche, au contraire, jeta sur Lusignac un regard dont l'éclat vacillant trahissait une vive inquiétude, non pour elle, certes, mais pour Lusignac.

– Eh ! l'homme cria le comte, qui avait rapidement improvisé son plan de combat, je t'achète ta charrette.

Le paysan auquel cette offre s'adressait regarda Lusignac.

– Ma charrette n'est point à vendre, mon gentilhomme ; et puis, elle ne m'appartient pas. Cette paille et ce bois sont à monseigneur, et le chariot également.

– Et quel est ton seigneur ?

– Monsieur le duc de Chauny, donc ! Mais laissez-moi passer, car je suis en retard, et il y a loin d'ici au château.

– Si ta charrette n'est pas à vendre, je la prends, dit impérieusement Lusignac en jetant au paysan une bourse pleine d'or, qui contenait dix fois la valeur du véhicule, du cheval et du chargement.

L'homme voulut crier ; mais déjà Gilbert, aidé de Gaspard et de Noël, était descendu de cheval et détela la voiture de paille. Le roulement qu'on entendait tout à l'heure au loin, et qui maintenant grondait tout près de là, décuplait l'activité du comte et de ses deux laquais.

– Maintenant, maraud, dit Lusignac en renversant la charrette, si tu tiens à ta peau, je te conseille de déguerpir, il va pleuvoir des coups.

Les bottes de paille et les fagots accumulés s'élevaient comme une sorte de rempart à l'entrée du pont : en arrière, la charrette renversée formait une seconde ligne de retranchements.

Lusignac fit descendre de cheval M^{me} de Condé, Blanche et Nicolle, et leur recommanda de se tenir blotties derrière la charrette, où elles seraient à l'abri des balles, si, comme cela était probable, les poursuivants faisaient usage d'armes à feu.

Il ordonna ensuite aux deux laquais de pratiquer une coupure dans la barricade, afin de pouvoir, à l'occasion, tenter une sortie.

Cet ordre venait à peine d'être exécuté, que La Vergne et ses estafiers paraissaient sur la route.

A leur vue, le paysan, qui était resté là pour voir ce qu'on prétendait faire de sa charrette, si magnifiquement payée, comprit qu'un rude combat allait s'engager et s'enfuit à toutes jambes.

Les cavaliers qui arrivaient au grand galop avaient tous le visage couvert du masque dont Tirechappe, conformément aux instructions de La Vergne, avait muni chacun d'eux en partant de Paris.

Cette précaution était à peine nécessaire, d'ailleurs, car la nuit était fort obscure.

Dans un ciel voilé d'épais nuages sombres, lourds et comme fuligineux, la lune, par moment, apparaissait livide.

Un vent froid, chargé des gouttelettes d'une pluie fine et pénétrante, soufflait avec violence et faisait grelotter les arbres dépouillés. Sous le pont, le fleuve grossi roulait avec un bruit sinistre ses ondes noires.

Les chiens, réveillés par le passage des cavaliers, hurlaient lamentablement au loin. Le paysage était lugubre, cette nuit-là.

Les quatorze survenants s'étaient arrêtés et paraissaient se concerter.

Lusignac, tenant son épée de la main gauche, un pistolet de la main droite, monta sur la crête du retranchement, pour observer les mouvements de ceux qu'il avait toute espèce de raisons de considérer comme des ennemis.

En ce moment, Tirechappe, masqué comme ses compagnons, s'approcha de Gilles et de Robin.

– Mes enfants, leur dit-il rapidement, prenez garde à ce que vous allez faire. Vous n'êtes point sans avoir entendu parler, n'est-ce pas, dans les académies et parmi les prévôts, du comte de Lusignac, notre maître à tous en fait d'armes ? Eh bien ! c'est à lui que nous allons nous frotter. Rude

besogne, camarades ! L'affreux corbeau qui nous paye m'a annoncé que plus d'un d'entre nous ne reverrait jamais les tours de Notre-Dame, et, pour une fois, il n'a pas menti. Donc, tenons-nous bien, car l'épée du comte va, si je ne me trompe, ouvrir quelques boutonnières imprévues dans nos pourpoints.

– On fera du mieux qu'on pourra, fit Robin Huchard d'un ton bourru.

– Eh ! sans doute, vous êtes de braves gens qui allez proprement travailler. Mais voilà : s'il arrive malheur à M. de Lusignac, c'est moi – moi, entendez-vous ? – qui me chargerai de le venger, et vous savez si je tiens parole.

– Ah diable ! mais quel intérêt as-tu ?...

– Tu es trop curieux, mon petit Robin. Ecoute ce que je te dis et tâche d'en profiter. Le mieux qu'il y ait, ce me semble, c'est de nous tenir à l'écart, assez loin de la rapière du comte. A propos, avez-vous eu soin de vous munir de boutons, de mouches ?

– Pour quoi faire ? demanda Gilles.

– Parce que si nous sommes obligés de nous défendre, de parer une botte, il ne faut pas – comprenez-moi bien – il ne faut pas, mille tonnerres ! que nos épées fassent au comte la plus légère égratignure. Quiconque touchera M. de Lusignac ne périra que de ma main. J'ai dit. Maintenant, s'il vous faut des mouches, en voici.

Et Tirechappe tendit à ses deux compagnons des boutons d'escrime que ceux-ci s'empressèrent d'adapter à la pointe de leurs rapières.

Au sortir de l'auberge, Claude avait bien pensé à réunir ceux de ses hommes sur lesquels il pouvait compter, et à tomber sur La Vergne ; mais il s'était dit, avec infiniment de raison, que la mort du chevalier ne délivrerait pas Lusignac de ses autres ennemis, particulièrement de Domenico Brandi.

Songeant d'ailleurs aux avantages précieux qu'il avait retirés, au profit de Gilbert et de Blanche, des relations qu'il entretenait avec les hommes dont la haine s'acharnait contre son frère de lait, l'aventurier avait résolu de maintenir la situation telle quelle, afin de rester à même de protéger secrètement les deux seuls êtres qu'il aimât.

Cependant un pâle rayon de lune avait permis à La Vergne de constater que le pont était barré. De là l'hésitation du chevalier et son inaction

momentanée. Après s'être entretenu un instant avec Fraritz Pipenstock – qui décidément avait gagné sa confiance – l'émissaire du Provincial de France donna enfin aux estafiers l'ordre d'attaquer.

Les quatorze cavaliers se mirent en marche dans la direction du pont.

Debout sur le monticule formé de fascines et de bottes de paille entassées, Lusignac vit la troupe s'ébranler.

– Holà ! cria-t-il d'une voix retentissante et hautaine, lorsque les bravi ne furent plus qu'à une faible distance du pont, holà ! que voulez-vous ? La bande garda le silence.

– Si vous avancez, nous faisons feu ! Encore un coup, que voulez-vous ?

Cette fois on se décida à répondre.

– Livrez-nous passage, dit l'un des cavaliers, qu'à son accent il était facile de reconnaître pour un Castillan.

– Et s'il ne me plaît pas que vous passiez ? fit Lusignac.

– Au nom du roi ! gronda une voix de stentor, celle de Barnabé l'Assommeur.

– Le roi n'a rien à faire ici. Vous ne passerez pas !

– C'est ce que nous allons bien voir, murmura La Vergne, qui arma l'un de ses pistolets et coucha en joue Lusignac.

La silhouette de Gilbert se détachait nettement au sommet de la barricade. Le vent de la nuit gonflait son large manteau et faisait ondoyer la plume de son feutre.

Guy de la Vergne visa longuement et lâcha la détente.

Un éclair déchira les ténèbres, une détonation retentit, et le chapeau du comte s'envola, emporté par la balle, qui frôla sa chevelure.

– Descendez, monseigneur, au nom du ciel, descendez ! crièrent Noël et Gaspard en attirant Lusignac à eux par le bord de son manteau.

Gilbert descendit lentement, en effet, après avoir essuyé un second coup de feu qui ne l'atteignit pas.

En entendant la double décharge, Blanche s'était redressée.

Son visage exprimait une indicible angoisse.

– N'êtes-vous pas blessé, Gilbert ? demanda-t-elle en saisissant fiévreusement la main du comte.

– Non, Blanche, non, rassurez-vous ; ces drôles tirent comme des laquais. Mais prenez garde et reprenez votre place, car les balles vont pleuvoir et pourraient vous atteindre.

– Que m’importe ? fit M^{lle} d’Aubeteyre avec une morne indifférence.

– Il m’importe beaucoup, à moi. Voyons, je vous en prie, tenez-vous à l’écart. Et vous, ajouta Lusignac en s’adressant à Noël et à Gaspard, soyez sur vos gardes. Eh mais ! ces croquants, Dieu me damne ! vont nous donner l’assaut.

En effet, les cavaliers, après avoir mis pied à terre et attaché leurs chevaux aux arbres de la route, s’étaient rangés en ligne et avaient dégainé.

Quatorze épées venaient de jaillir hors du fourreau, lançant quatorze éclairs.

La colonne d’attaque s’avançait en courant, laissant à quelques pas en arrière La Vergne, qui observait prudemment et rechargeait ses pistolets. Une seconde plus tard, les bravi atteignaient le retranchement et tentaient l’escalade sans que Lusignac donnât signe de vie.

Tout à coup quatre détonations retentirent ; deux hommes tombèrent frappés à bout portant, un autre recula en hurlant et en traînant la jambe.

En même temps, Gilbert, suivi de ses gens, sortait par la coupure de la barricade et fondait avec impétuosité sur les estafiers.

Le hasard voulut qu’il se trouvât lancé précisément contre Tirechappe, Annibale Capricanti et Frantz Pipenstock.

Ces deux derniers, vivement pressés, se défendaient de leur mieux, essayant de riposter.

Claude se bornait à parer, et il le faisait avec une aisance, une vigueur de poignet qui d’abord attirèrent l’attention de Lusignac et l’irritèrent ensuite.

Il devina ou plutôt sentit instinctivement que l’un de ses adversaires le ménageait.

Par un double et rapide dégagement, il porta à Capricanti un coup de pointe qui l’atteignit au thorax, tandis que l’épée de l’Allemand volait à dix pas.

De leur côté, Gaspard et Noël frappaient d’estoc et de taille.

Le premier avait déjà reçu deux pouces de fer dans le bras gauche sans même s’en apercevoir ; quant au vieux Noël, c’était, ainsi que nous l’avons

dit, un ancien soldat des guerres de religion, qui, en fait d'escrime, ne reconnaissait qu'un seul maître : le comte de Lusignac, son propre élève.

Cependant, Tirechappe rompaît devant Lusignac.

Il avait jusque-là évité toutes ses bottes ; mais, à certain moment, il arriva trop tard à la parade et n'eut que le temps de faire un brusque saut en arrière. Encore ne put-il se garer tout à fait de l'épée de Gilbert, qui l'atteignit légèrement au côté.

Le froid de l'acier fit pousser à Claude un terrible juron.

Prestement le condottiere se remit en garde, et, se fondant à fond, porta au comte le plus terrible coup droit que jamais prévôt eût essayé en salle d'armes.

Gilbert reçut la botte en pleine poitrine ; un instant il chancela, suffoqué par la violence du choc.

Mais, à sa grande surprise, il se retrouva debout et sauf, ressentant seulement une faible douleur à l'endroit touché, alors que régulièrement il aurait dû être couché à terre par ce coup d'épée, capable de percer une muraille.

Il engageait le fer de nouveau, en remarquant qu'au lieu de profiter de sa défaillance pour le frapper une seconde fois, son adversaire l'avait attendu, l'épée en terre, quand il aperçut le chef de la troupe qui le visait de son pistolet. Il se baissa ; la balle passa au-dessus de lui.

Le chevalier prit alors un second pistolet.

Dans le même temps, Pipenstock, qui avait ramassé son épée, revenait à la charge. Noël et Gaspard faiblissaient.

Il n'y avait donc pour Lusignac autre chose à faire que de battre en retraite. Il s'y résigna et rentra précipitamment avec ses deux laquais derrière la barricade, où, sans perdre une seconde, les trois hommes se mirent à recharger leurs armes.

Cependant les estafiers s'étaient arrêtés et semblaient hésiter.

A vrai dire, le résultat de leur première tentative était médiocrement encourageant. Gaël le Bretonneux et Prudent la Rapière étaient morts au pied du retranchement, frappés l'un et l'autre d'une balle de mousqueton ; Andry Trousse-vache, la cuisse cassée d'un coup de pistolet, était hors de combat ; Michiels van Der Straëten avait reçu de Noël une furieuse

estocade ; Tirechappe était blessé au côté ; Capricanti, à la poitrine ; Robin Huchard avait été touché, légèrement il est vrai, par la dague de Gaspard.

Dans l'autre camp, l'estafilade de Gaspard et l'inexplicable contusion de Gilbert n'empêchaient ni le comte ni son laquais de continuer la lutte.

Tout à coup, l'un des estafiers, José Castellador, s'éloigna de la bande sans rien dire, en homme qui a son plan et va l'exécuter. Gilbert, qui le suivait des yeux, le vit se diriger vers la rivière et disparaître dans les ténèbres.

Au même instant, l'attaque recommença par une décharge de pistolets, dont les balles s'enfoncèrent dans les bottes de paille sans que personne en fût atteint. Cette mousquetade avait du reste pour unique but d'empêcher les défenseurs du pont de tirer, en les contraignant à s'abriter derrière le retranchement.

Pour ces derniers, le moment était solennel. Parviendraient-ils à repousser ce deuxième assaut ? C'était au moins douteux. Mais, en supposant qu'ils y parvinssent, une troisième attaque pouvait et même devait probablement réussir.

Lusignac crut entrevoir à travers l'ombre de la nuit la face pâle de la mort qui le regardait. Il jeta les yeux autour de lui : auprès de Nicolle épouvantée, qui se bouchait les oreilles de ses deux mains pour ne pas entendre les détonations, il aperçut M^{me} de Condé, presque évanouie de frayeur ; mais il ne vit pas Blanche.

Il se retourna : elle était près de lui, debout, fière et résolue, le suivant du regard. Lusignac sourit à M^{lle} d'Aubeteyre, et, pour l'engager à s'éloigner, lui fit un signe que la jeune fille ne parut pas avoir remarqué. Gilbert allait insister, mais les estafiers revenaient à la charge. Lusignac s'élança vers eux.

Cette fois, Barnabé l'Assommeur et Eustache d'Engoulvent étaient entrés par l'ouverture de la barricade ; c'est avec eux que le comte dut engager le fer. Il n'avait pas fait trois parades que, d'un coup sec, Barnabé lui brisait sa rapière, ne lui laissant à la main qu'un tronçon d'épée.

Gilbert leva son bras gauche, armé d'un pistolet, et lâcha la détente du rouet. L'estimable Barnabé l'Assommeur tomba, la tête fracassée.

Alors Gilbert prit son élan, sauta à la gorge d'Eustache, lui saisit, lui tordit le poignet et lui arracha son épée.

L'estafier désarmé se mit à fuir, ce qui permit à Lusignac de déboucher tout à coup sur les derrières de la bande, occupée à gravir l'escarpement, bien défendu par Noël et Gaspard, qui maintenant se servaient de leurs mousquetons comme de massues pour repousser les assaillants.

Un homme, masqué comme tous les autres assaillants, se tenait un peu en arrière, ainsi qu'un officier qui dirige ses troupes sans se mêler au combat. Cet homme, vêtu de noir, c'était celui-là même qui, à trois reprises, avait fait feu sur Lusignac, auquel il semblait en vouloir tout particulièrement ; c'était La Vergne.

Gilbert le vit et courut sur lui.

– Puisque tu es leur chef, cria-t-il, c'est à ton visage, misérable, que je vais demander le secret de cette infâme mascarade !

Guy de la Vergne s'était mis en défense et s'escrimait du mieux qu'il pouvait. Mais il n'était pas de force à lutter contre Lusignac, et s'il n'avait rompu précipitamment, dès la première passe, l'épée du comte lui eût traversé le corps. C'est ce qui allait, au reste, infailliblement arriver, quand le signor Annibale Capricanti, tout blessé qu'il fût, vint faire diversion en attaquant Gilbert par derrière.

L'Italien s'apprêtait à le percer de part en part, lorsqu'une balle, frappant son épée au ras de la coquille, la lui cassa entre les mains.

Claude Tirechappe, voyant Gilbert en danger de mort, venait de faire feu ; et pas plus que dans la forêt de Chantilly, le jour où, d'une balle, il avait arrêté le cheval de M^{me} de Condé, son adresse merveilleuse ne lui avait fait défaut ce soir-là.

Il s'apprêtait à recharger ses armes, et déjà il avait saisi sa poudrière, lorsqu'une idée singulière traversant son cervau, il s'agenouilla et se mit à ramper jusqu'à la base du retranchement improvisé.

A peine s'y était-il blotti que La Vergne poussait un soupir étouffé et tombait la poitrine trouée par l'épée de Lusignac. Alors les estafiers, qui s'acharnaient contre le retranchement, reculèrent.

Gilbert, pour ne pas être enveloppé dans ce mouvement de retraite, n'eut que le temps de regagner la barricade, tandis que Capricanti, un genou en

terre, soulevait la tête du chevalier, lequel perdait des flots de sang par la terrible blessure que lui avait faite la rapière du comte.

Accroupi au pied de la barricade, Tirechappe, sa poire à poudre à la main, semblait occupé à quelque mystérieuse besogne.

Que faisait pendant ce temps don José Castellador ?

Le noble hidalgo, au moment où commençait la seconde attaque, s'était laissé glisser le long de la berge jusqu'au bord de l'Oise.

Arrivé là, il avait pris son épée entre les dents, et doucement était descendu dans la rivière, nageant d'une main, et de l'autre, tenant hors de l'eau un pistolet chargé.

En quelques brasses, il eut atteint le pont.

L'aventurier castillan, qui était un homme avisé, s'était dit que, puisqu'on ne pouvait forcer l'entrée de la passerelle, il fallait essayer de tourner la position.

C'est précisément ce qu'il faisait.

Le pont de Chauny était en bois ; la rivière était grosse ; il fut, par conséquent, facile au spadassin d'atteindre avec la main un des arcs-boutants et de se hisser jusqu'au tablier.

Il enjambait le parapet juste au moment où Gilbert battait en retraite, faisant toujours face à l'ennemi.

Le comte tournait le dos à l'Espagnol, quand celui-ci, à cheval sur la balustrade, un pied sur le pont, l'autre dans l'abîme, ajusta Lusignac, qui ne pouvait le voir.

Mais quelqu'un l'avait aperçu : c'était Blanche d'Aubeteyre.

Un cri terrible, déchirant, surhumain, jaillit des lèvres de la jeune fille, qui s'élança vers Gilbert et lui lança éperdument les bras autour du cou.

Le comte tourna la tête et vit le danger.

Mais il était trop tard pour l'éviter : le coup partit et la balle, bien dirigée, vint frapper à la hauteur du cœur.

Lusignac resta debout pourtant, et sans blessure ; mais, en revanche, M^{lle} d'Aubeteyre ferma les yeux et s'affaissa toute ensanglantée.

La balle de l'estafier s'était logée dans le bras dont la jeune fille entourait le corps de Lusignac, comme pour le protéger.

– Ah ! bandit ! s'écria le comte avec fureur.

Et, d'un formidable coup de taille, il fendit le crâne du bravo, dont le cadavre, horriblement mutilé, tomba avec un bruit sourd dans le fleuve, qui referma sur lui le linceul de ses eaux noires entr'ouvertes pour le recevoir.

Ainsi périt, à la fleur de l'âge, don José-Igna-cio-Miguel-Porfirio-Carlos-Manoël-Christoval-Diaz Talavera y Montereal y Castellador.

Au coup de pistolet de l'aventurier espagnol, une autre détonation avait répondu, comme un écho, par delà du retranchement.

Tirechappe venait de décharger son pistolet dans les bottes de paille, après y avoir préalablement vidé sa poire à poudre.

Aussitôt une grande flamme s'éleva, avivée et tourmentée par le vent du nord qui soufflait violemment.

Lusignac s'était penché vers Blanche et la soutenait, tandis que Nicolle en larmes poussait des gémissements qui témoignaient de la sensibilité de son âme et de son affection pour sa maîtresse.

Immobile, effaré, n'ayant plus conscience de lui-même, tenant machinalement à la main son mousquet fumant, le vieux Noël, en proie à une profonde douleur, contemplait avec stupeur M^{lle} d'Aubeteyre inanimée. On eût dit la statue vivante du Désespoir.

Gaspard, sans songer à sa blessure, pleurait comme un enfant, lui aussi, un peu devoir pleurer Nicolle, et beaucoup de voir couler le sang de l'héroïque jeune fille qui avait, pour ainsi dire, grandi sous ses yeux.

Seule, M^{me} de Condé considérait ce tableau sans qu'aucun signe d'émotion parût sur son visage.

Si la barricade avait été attaquée en ce moment, certes les assaillants n'auraient pas rencontré une bien vive résistance de la part des défenseurs du pont. Mais les estafiers consternés ne songeaient guère à une nouvelle agression. La Vergne, grièvement blessé et privé de connaissance, ne pouvait plus leur donner d'ordres et les animer de sa haine implacable ; Tirechappe, de son côté, n'avait nulle envie, on peut le croire, de continuer le combat.

D'ailleurs, tout assaut, toute poursuite étaient devenus impossibles ; un rempart de flammes et de fumée s'interposait maintenant entre les estafiers et les fugitifs. Embrasés par la déflagration de la poudre, la paille et le bois sec flambaient joyeusement, ainsi qu'un feu de la Saint-Jean, éclairant le

paysage plongé, un instant auparavant, dans l'obscurité la plus profonde. La charrette et le tablier du pont commençaient à brûler, eux aussi, et ajoutaient à l'intensité de l'incendie.

Un coup d'œil suffit à Lusignac pour reconnaître la situation. A l'aide de son écharpe, il pansa sommairement la blessure de Blanche afin d'arrêter tout au moins l'hémorragie. Puis il commanda brièvement qu'on montât à cheval, et lui-même se mit en selle, tenant toujours dans ses bras Blanche d'Aubeteyre, pâle et froide comme si l'ange de la mort l'avait frôlée de son aile.

Aux lueurs rouges de l'incendie, les estafiers, qui regagnaient Chauny en emportant leurs blessés, purent apercevoir, de l'autre côté de l'Oise, les fugitifs s'éloignant au trot sur la route de Flandre.

Et tandis que Lusignac courait de toute la vitesse de sa monture vers Bruxelles, où nous le retrouverons bientôt⁴ ;

Tandis que M^{me} de Condé, suivant à regret la petite troupe, soupirait en songeant à Paris, aux fêtes brillantes de la cour de France, aux royales amours qui lui étaient promises ;

Tandis que, dans une chambre de l'auberge du *Coq-Hardi*, La Vergne mourant râlait sur un grabat ;

Tandis que Henri IV, éperdu de douleur, fou d'angoisse, attendait impatiemment au Louvre des nouvelles de son émissaire ;

Tandis que la pauvre Gervaise s'efforçait de cacher à son mari le morne désespoir qui lui rongait le cœur, mais ne parvenait pas à dérober ses larmes et ses tortures au regard vigilant de Simplicie ;

Domenico Brandi, seul dans sa sombre cellule du couvent de la rue Saint-Antoine, écrivait au général des jésuites, à Rome, une lettre dont voici les dernières lignes :

« Il y a ici un homme qui porte au front le sceau des élus de Dieu. Cet homme, qui sera peut-être l'instrument des grands desseins de la Providence, se nomme François Ravailac. Je le recommande à vos prières. »

ROMANS NOUVEAUX

MARIE COLOMBIER

LE CARNET D'UNE PARISIENNE

1 vol. in-18, orné du portrait de l'auteur. 3 fr. 50

LE PISTOLET DE LA PETITE BARONNE

1 vol. in-18. 3 fr. 50

AURÉLIEN SCHOLL

LES NUITS SANGLANTES

2 volumes in-18. 7 francs

ALEXIS BOUVIER

LA PETITE DUCHESSE

1 volume in-18. 3 fr. 50

LE BEL ALPHONSE

10^e édit. 1 fort vol. in-18. 3 fr. 50

ÉDOUARD CADOL

SON EXCELLENCE SATINETTE

4^e édit. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

EUGÈNE CHAVETTE

RÉVEILLEZ SOPHIE!

7^e édit. — 2 vol. in-18. 6 francs

LA BANDE DE LA BELLE ALLIETTE

4^e édit. 1 vol. in-18. 3 francs

PIERRE ELZÉAR

JACK TEMPÊTE

1 vol. in-18. 3 fr. 50

PIERRE DELCOURT

FEU TRICOCHÉ

1 volume in-18. 3 fr. 50

LE SECRET DU JUGE D'INSTRUCTION

4^e édit. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ALFRED JULIA

LE CSIKÓS

ROMAN HONGROIS

1 volume in-18. 3 fr. 50



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Aimée du Roi, par H. Ayraud-Degeorge et E. Vauquelin

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65589271>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 On dînait alors vers midi.

2 Un chroniqueur de cette époque, catholique pourtant, a écrit ceci : « Les seigneurs de la Vergne, conduits par leur aîné, tinrent jusqu'au soir. A la nuit, ils succombèrent, et l'on retrouva leurs cadavres sur le champ de bataille, tous pn un monceau. »—

3 Dans le remarquable ouvrage publié en Allemagne sous le titre : « Les Jésuites », par M.J. Hüber, professeur de théologie à l'université catholique de Munich, on lit les lignes suivantes, qu'il n'est pas sans intérêt de placer sous les yeux du lecteur :

« L'accomplissement du vœu de pauvreté n'est obligatoire qu'autant qu'il se concilie avec la position sociale du profès des trois vœux ; quant au vœu de chasteté, il appert d'une lettre de d'Oliva que le général (des jésuites) est en position de le concilier avec le mariage. Du reste, on peut dispenser de ce vœu des personnes éminentes, et Suarès démontre que la chasteté dans le mariage n'est autre chose que la fidélité, qui suffit au rang des religieux. Enfin, le général de l'Ordre peut séculariser en apparence chacun de ses subordonnés, en l'envoyant dans le monde. »

4 En préparation : La COMTESSE BLANCHE, suite et fin de AIMÉE DU ROI : un beau volume in-18.

Table des matières

1. Page de titre
2. AIMÉE DU ROI
 1. I - LE PROVINCIAL DE FRANCE
 2. II - UNE CONFESSION
 3. III - L'HOMME DU PONT NEUF
 4. IV - A LA C« ROIX DE LORRAINE »
 5. V - GILBERT DE LUSIGNAC
 6. VI - LE COMTE D'AUBETEYRE
 7. VII - DEUX SOLLICITEURS
 8. VIII - BLANCHE
 9. IX - AMOURS DE VILLAGE.
 10. X - JEHDAEL.
 11. XI - LA FEMME MASQUÉE.
 12. XII - PLACIDE
 13. XIII - A JÉSUIITE JÉSUIITE ET DEMI
 14. XIV - NUIT DE NOCES
 15. XV - MOMUS, BACCHUS ET CUPIDO.
 16. XVI - CE QUE PIERRE LE HARDY VENAIT FAIRE CHEZ
MAITRE JACOTIN
 17. XVII - GERVAISE
 18. XVIII - SOUS BOIS.
 19. XIX - LA CHASSE DE M. LE PRINCE
 20. XX - DEUX RIVALES
 21. XXI - DEUX RIVAUX
 22. XXII - LES AMIS DE LA REINE
 23. XXIII - UN GRAND SEIGNEUR DE GRAND CHEMIN
 24. XXIV - LE TRIBUNAL DE LA PÉNITENCE
 25. XXVI - LA VERGNE A L'ŒUVRE.
 26. XXVI - SUR LA ROUTE
 27. XXVII - LE PONT DE CHAUNY.

3. Notes

4. À propos de cette édition numérique